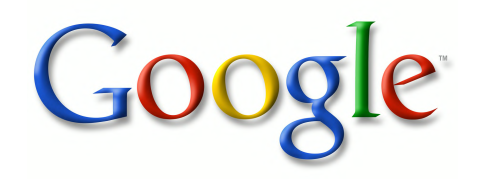






LE

CHASSEUR

AU

CHIEN COURANT.

LE CHASSEUR

AU

CHIEN COURANT,

CONTENANT

LES HABITUDES, LES RUSES DES BÊTES; L'ART DE LES QUÊTER, DE LES JUGER ET DE LES DÉTOURNER; DE LES ATTAQUER, DE LES TIRER OU DE LES PRENDRE A FORCE; L'ÉDUCATION DU LIMIER; DES CHIENS COURANTS, LEURS MALADIES, ETC.;

formant, avec le Chasseur au Chien d'Arrêt, un cours complet de chasse à tir et à courre.

PAR ELZÉAR BLAZE,

AUTEUR DU CHASSEUR AU CHIEN D'ARRÊT, ETC.

Romanis solemne virus opus, utile famæ,
Vitæque et membris.....

HORACE.

TOME PREMIER.

BRUXELLES,
SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,
ADOLPHE WAHLEN ET Cie.

1838.



LE CHASSEUR

AU

CHIEN COURANT.

CHAPITRE PREMIER.

Les Musiciens.

Cui summæ pendent aures, cui laxa superne
Labra fluunt, cui vultus atrox, cui maxima cervix,
Obtusumque caput, pressumque ante omnia rostrum;
Præterea magnique pedes, unguesque recurvi,
Molle solum, sublime femur, suppressior alvus,
Ipsaque rectorum longa internodia crurum;
Spina duplex, pingues lumbi, color helvus, honestum
Pectus, et è patulis efflet qui naribus ignem.
Latratu quoties sylvas implevit, et amplo
Pectore conceptas subitus decurrit ad iras!
Tùm verò splendent oculi, collumque tumescit,
Et caudam crebrò villosa in terga retorquet.

ANGELIO (1).

Au mois de mars dernier, un chasseur de ma connaissance reçut la lettre suivante :

(1) *Petri Angelii Bargæi Cynegelica*. Lyon, 1561.

« Mon cher ami,

« Jamais il ne s'est offert pour vous une plus belle occasion de quitter vos bois. Demain, nous avons une représentation extraordinaire qui bouleverse toutes les têtes depuis quinze jours. Rubini, Lablache, Tamburini, mademoiselle Grisi, font leurs adieux au monde fashionable parisien. Cette soirée sera des plus brillantes. Je m'y suis prise à temps : j'ai été assez heureuse pour vous procurer une stalle au prix du bureau, c'est-à-dire à 40 francs. Ce n'est pas cher, je vous assure; c'est pour rien, et certes, vous n'aurez jamais fait un meilleur marché. Demain, on les paiera le double, le triple, et n'en aura pas qui voudra. Je vous attends, adieu.

« Votre amie,

« ÉVELINA DE ***. »

Voici la réponse du Chasseur :

« Ma chère amie,

« Je vous remercie beaucoup, et de votre lettre, et de votre stalle; je conserverai précieusement la première, et je refuse l'autre. Pourquoi donc quitterais-je mes bois? J'ai vingt musiciens dans mon chenil qui chantent bien mieux que vos Italiens; ils ont la voix bien plus forte, bien plus harmonieuse. Ils chantent quand je le veux : leurs roulades me donnent des émotions toujours nouvelles; j'ai d'autant plus de plaisir à les entendre, qu'ils chantent en plein air, que je ne suis pas obligé d'étouffer dans un quart d'arpent clos de murs, et que je puis assister au concert à pied, à cheval ou en voiture. Avec 40 francs que me coûteraient vos Italiens pendant trois heures, je nourrirai mes vingt musiciens pendant un mois. Recevez mes excuses; cherchez un plus digne pour en faire un heureux, et croyez-moi votre ami.

***.

« *P. S.* En échange de vos nouvelles de Paris, je vous dirai que le passage des bécassines a commencé depuis huit jours; elles arrivent quand vos chanteurs italiens partent, et, quant à moi, je trouve la compensation suffisante. »

Cet honnête chasseur avait raison. Jamais une représentation scénique n'a procuré d'aussi profondes émotions qu'une chasse au chien courant. Au théâtre, tout est factice; il faut y mettre beaucoup de bonne volonté pour admirer des palais de toile, des soleils de clinquant et des lunes de zinc; il faut avoir des larmes de reste pour pleurer sur le sort d'une princesse qu'on vient de poignarder, et qui, dans la coulisse, rit de la sottise des spectateurs. C'est dans les bois qu'un chasseur rencontre le drame réel, plein d'intérêt, d'émotions variées, avec son exposition, son nœud, sa péripétie. Chaque jour amène une autre action, une autre intrigue, d'autres combinaisons. La chasse de la veille ne ressemble jamais à celle du lendemain. Ici le dénouement est toujours imprévu; tandis qu'au théâtre, au lever de la toile, vous êtes certain que Colin épousera Colette, que Lubin épousera Lubine. On a beau vous parler d'obstacles suscités par un rival jaloux, par un père ambitieux et barbare, ne croyez rien de tout cela; pariez pour le mariage, et vous gagnerez.

La chasse au chien courant est la plus amusante de *toutes* celles que nous connaissons, et nous les con*naissons* toutes. Les nombreuses ruses qu'il faut com*battre* par d'autres ruses, occupent fortement l'esprit; les grandes distances qu'on doit parcourir donnent au corps un exercice salutaire. Cette chasse, remplie d'épisodes toujours nouveaux, qui se croisent, s'accumulent, s'embrouillent, oblige l'homme à déployer toutes les ressources de son art, et l'on sait que, plus la victoire est achetée, plus elle est honorable pour le vainqueur.

— Mais, si j'ai bonne mémoire, vous nous disiez la même chose dernièrement sur la chasse au chien d'arrêt.

— Sans doute. Avez-vous lu l'*Académie des Jeux?*
— Jamais.

« ... Tant pis, morbleu! tant pis, bonne lecture. »

Ce livre est fort instructif et très divertissant; vous y trouvez les règles du boston, du reversis, du whist, du trictrac, et, à chaque chapitre, l'auteur a soin de vanter la supériorité du jeu dont il parle, sur tous les autres dont il a déjà parlé. Tel un marchand, à chaque nouvelle étoffe qu'il déploie, enchérit sur la beauté des couleurs, bon teint, sur les incomparables qualités du tissu, dont il vous fait admirer les *dispositions avantageuses;* il se perd dans un dédale de superlatifs et ne se sauve que par un déluge de pléonasmes. Toutes ses phrases tendent à vous faire acheter ce qui coûte le plus cher, parce qu'alors le bénéfice, étant proportionnel, sera plus grand pour lui. Mais moi, je ne fais pas ici le marchand de livres; aucun charlatanisme ne se mêlera dans mes discours avec vous. J'ai déjà dit que la chasse la plus agréable est celle au chien d'arrêt, aujourd'hui, je dis la même chose de celle au chien courant. Demandez aux amateurs de ces deux sortes de chasses, tous vous diront que j'ai deux fois raison. D'ailleurs, que m'importe à moi; chassez au chien d'arrêt, chassez au chien courant, je n'y tiens pas du tout; prenez l'un ou l'autre de mes ouvrages, cela m'est parfaitement égal. Cependant, si vous consultiez M. Le Roux, mon libraire, je crois fort qu'il vous engagerait à les prendre tous les deux.

Je vous disais donc, quand vous m'avez interrompu, que la chasse au chien courant est la plus agréable de toutes les chasses. Elle commence lorsque l'autre a déjà perdu la moitié de ses charmes. Pour peu même qu'on y mette de bonne volonté, et les vrais

amateurs y sont assez disposés, cette chasse peut durer toute l'année. En effet, rien ne vous empêche de chasser dans vos bois ; si les lapins sont en trop grand nombre, si les renards, les loups, les sangliers mangent votre gibier ou commettent des dégâts chez vos voisins, vous chassez au printemps, en été, vous chassez toujours. Chasser toujours ! c'est quelque chose pour un amateur, c'est beaucoup. L'homme dévoré du feu sacré entendra ces deux mots avec le même plaisir qu'éprouverait une coquette à qui l'on promettrait de ne vieillir jamais et d'être toujours jolie.

Lorsqu'une fois on a senti l'aimable aiguillon de ce plaisir, on ne s'en détache pas volontiers ; il nous arrête par un charme inexprimable. « Autant un doux » sommeil que l'on goûte au printemps, sur un lit de » fleurs ou dans une sombre caverne, pendant l'ardeur » de la canicule, fait éprouver de volupté, autant les » chasseurs en trouvent à prendre leurs repas au » milieu des rochers. Quel plaisir pour eux de cueil- » lir les fruits dorés de l'automne, d'étancher leur soif » au ruisseau frais et limpide... (1) » Jusque là, c'était fort bien ; mais Oppien trouverait aujourd'hui peu de chasseurs qui voulussent savourer les délices d'une *onde clair* ; ils préfèrent les vins de Bourgogne ou de champagne. L'onde claire est très-bonne en poésie, mais le murmure du ruisseau qui serpente, le bourdonnement de l'essaim qui butine, ne valent pas le bruit harmonieux d'un bouchon qui part avec des flots d'écume.

On voit manœuvrer le chien d'arrêt, mais on entend le chien courant lorsqu'on le perd de vue. Ce bruit s'éloignant et se rapprochant tour à tour, donne un plaisir qui se renouvelle à chaque instant, il fait

(1) *La Chasse*, par OPPIEN.

battre le cœur; l'espérance est toujours là devant vous, avec son front riant, elle vous montre le lièvre ou le lapin, le cerf ou le chevreuil; quelquefois vous ne voyez rien du tout, mais vos artères ont battu plus vite, vous avez réellement joui. Vis-à-vis du chien en arrêt, on n'éprouve certainement pas plus de plaisir qu'en entendant les voix harmonieuses de vingt musiciens quadrupèdes.

Depuis quelque temps, tout est muet dans les bois; vous ne savez quelle direction la chasse a prise; mais une bouffée de vent apporte à vos oreilles un chorus charmant, dont le bruit augmente à chaque seconde, parce qu'il se rapproche de vous. Tapi dans un fossé, blotti derrière un arbre, vous retenez votre haleine. Longtemps avant de voir vos chiens, vous apercevez le lièvre ou le chevreuil, le renard ou le sanglier : le coup part, la bête est morte, hallali! vous êtes vainqueur, on vous félicite, on vous complimente, et comme le dit Horace :

. . . . . Metaque fervidis
Evitata rotis, palmaque nobilis . .
Terrarum dominos evehit ad deos.

Ce qui peut se traduire par ce dicton populaire : « Le roi n'est pas votre cousin. »

Dans ces heureux moments, on oublie l'univers. Un de mes amis écrivait à sa femme : « Quand je suis loin de toi et que je chasse, je m'amuse tant, que j'en ai honte. »

Gasse de la Vigne, *Gasto de Vineis,* premier chapelain du roi Jean, dans son *romant des desduicts,* compare la voix des chiens avec celle des chantres de la chapelle du roi; il compare aussi le bruit des marteaux sur l'enclume, et le chant que font à Paris les roues

des moulins du Temple avec la voix mélodieuse des chiens courants. Leblond, poète du XVIe siècle, a trouvé de grands rapports entre les églises collégiales, les chanoines, les chapelains, les cloches, les orgues, le bénitier, l'encens, et le cris des chiens, les sons du cor, les oiseaux, les fumées et l'odeur des animaux.

Examinez ce chasseur maladroit qui, ne pouvant atteindre une pièce au vol ni à la course, finit par se mettre à l'affût comme un brigand : il passe trois heures, et quelquefois davantage, en attendant le gibier ; mais cette attente est devenue un plaisir pour lui, parce qu'à chaque minute il a cru son espérance au moment de se réaliser. Voyez ce pêcheur à la ligne : immobile, il regarde le bouchon de liége ; il espère toujours, le bras tendu, et cependant une araignée a pu bâtir sa toile entre le coude et le ventre du pêcheur.

Qu'importe ! le chasseur et le pêcheur ont joui ; s'ils n'ont point atteint leur but, ils comptent bien qu'une autre fois ils seront plus heureux.

Vous mettez à la lotterie, et vous perdez toujours : vous faites un métier de dupe, disais-je à un original de ma connaissance. — Je n'ai rien, me répondit-il, je ne possède rien, je n'ai point d'oncle d'Amérique pour venir faire ma fortune au cinquième acte. Eh bien ! je risque un écu de temps en temps, j'achète ainsi le droit de faire des châteaux en Espagne pendant vingt-quatre heures. »

Ce brave homme avait raison, en prenant son billet il achetait de l'espérance, et c'est quelque chose dans le monde : que dis-je ? c'est le plus grand plaisir de la vie, il est souvent préférable à la réalité. Une célèbre courtisane de la Grèce, je crois que c'est Phryné, donnait des rendez-vous le matin, et n'arrivait elle-même que le soir. Lorsqu'on lui demandait pourquoi,

elle disait : « Le plaisir n'est plaisir que précédé par l'espérance. »

Je connais des hommes d'un caractère vif, bouillant, emporté, qui, pour la chasse et la pêche, et souvent pour toutes les deux, sont doués d'une patience admirable. Mais ne croyez pas que cette vertu chez eux soit remarquée en autre chose. Indiquez-leur un rendez-vous, ils ne vous attendront pas un quart-d'heure. Ils ont du vif-argent dans les bottes, ils ne peuvent demeurer un instant à la même place. Mais donnez-leur une ligne, ils passeront la journée à regarder si la carpe ou le goujon viennent mordre à l'appât : donnez-leur un fusil, placez-les dès le matin vis-à-vis d'un terrier, et le soir vous les y trouverez encore.

Pourquoi cette différence? parce qu'en chassant, en pêchant, ils ont un but, un espoir, et surtout l'incertitude, source de tant d'émotions. Cela peut-il se comparer au plaisir de voir un ami qu'on est sûr de retrouver demain : non. Pour un brochet ou pour un lièvre, pour le lapin ou le barbeau, un pêcheur, un chasseur oubliera tous ses amis; que dis-je, il oubliera sa maîtresse. Sans doute c'est très-peu galant, mais je ne saurais qu'y faire. L'homme se lasse de tout. Que de nuances entre la manière dont il aborde une femme quinze jours avant ou quinze jours après! Mettez trois mois, six mois, un an : alors ce ne sont plus des demi-teintes, mais des couleurs tranchées, le rouge et le jaune, le blanc et le noir.

Eh bien! le lapin et le lièvre, la carpe et le goujon savent toujours attirer le pêcheur et le chasseur : après dix ans, vingt ans, trente ans, le plaisir qu'ils procurent est exactement le même, parce qu'il se joint à la crainte de ne pas réussir. L'incertitude revient avec l'espérance, mais aussi l'espérance revient

avec l'incertude : on peut rentrer bredouille, on peut ne pas prendre une ablette, c'est inquiétant ; tout cela remue, agite, pousse le sang plus vite des extrémités vers le cœur, du cœur vers les extrémités, au lieu qu'avec les femmes, le premier pas seul est difficile. Mesdames, je vous dis ici le grand secret, profitez de mon indiscrétion ; laissez-vous souvent chasser, mais ne vous laissez pas toujours prendre.

Cette passion de la chasse est portée à un tel degré chez les gens dévorés du feu sacré, qu'ils ne peuvent pas concevoir que d'autres ne la partagent point. On faisait un jour devant un vieux chasseur l'énumération des *terres*, des bois, des hôtels de M. le comte de***. « Il avait, disait-on, deux cents mille livres de rente en Normandie, presque autant à Paris, le double en Bourgogne. Le marquis de Carabas en comparaison n'était qu'un pauvre diable. Si vous voyez ses tableaux, ses chevaux, son hôtel, rien n'est plus magnifique. — Fort bien, répondit le vieux chasseur ; mais à quoi bon tout cela ; le malheureux, il n'aime pas la chasse ! »

Un vrai chasseur ne renoncerait point à courir les plaines et les bois, si vous lui donniez en échange *tous* les biens de ce monde. Cela se comprend, les richesses ne sont autre chose que le signe représentatif de nos jouissances ; du moment qu'avec l'or on ne pourrait plus satisfaire ses goûts, l'or serait mis au même niveau que la boue. Le marquis d'Uxelles, nommé cordon bleu par Louis XIV en 1675, refusa cet honneur insigne, parce qu'il ne pouvait plus aller au cabaret s'il devenait chevalier de l'ordre.

Pour faire un civet, ayez un lièvre, dit *la cuisinière bourgeoise*. Pour chasser au chien courant, ayez un ou plusieurs chiens courants. Vous n'en avez pas, achetez-en, je ne vois que cette manière honnête de vous

en procurer ; bien des gens en suivent une autre, mais leur exemple ne doit pas être imité.

Aristippe, à qui un homme demandait quelle femme il lui conseillait de prendre, répondit : « Je n'en sais rien ; belle, elle vous trahira : laide, elle vous déplaira : pauvre, elle vous ruinera : riche, elle vous dominera ; conseillez-vous donc vous-même. » Il ne s'agit pas ici de vous marier, mais d'acheter des chiens, et cette chose n'est point d'une moindre importance pour un chasseur. Dans le premier cas, je vous répondrais comme Aristippe ou comme Panurge ; dans celui-ci, j'espère vous donner quelques bons avis.

En France, on n'a pas toujours chassé à courre avec des chiens courants, Charles VI et Louis XII, grands chasseurs comme tous nos rois, avaient des meutes de léopards de la plus petite espèce, de celles que les naturalistes désignent sous le nom de lynx ou d'onces. A ce sujet, je citerai quelques lignes pour prouver mon dire. « Et de faict, la practique que j'ai veue de » quelques princes et seigneurs, qui s'en servent au » lieu de levriers pour courre le lièvre, nous rend » preuve de cela, veu que lors qu'ils ont prins et es- » tranglé la beste, le seul moyen de leur faire aban- » donner qu'ils ne la dévorent est de leur montrer un » peu de sang, qu'un homme qui a charge d'eux porte » à cest effect dans une boete de fer-blanc, lequel ils » n'ont si tost apperceu qu'ils sautent sur la croupe de » son cheval et se soubsmettent à laisser la proye. » (1) Ce devait être une fort belle chose que de voir courre un cerf par ces animaux féroces. Mais ils n'ont pas d'odorat ; ils ne chassent qu'à vue. En Perse, et dans

(1) *Cinq livres des hiéroglyphiques, où sont contenus les plus rares secrets de la nature et propriétés de toutes choses,* par M. P. Dinet. Paris, 1614, p. 361.

d'autres parties de l'Asie, où les chiens sont très-rares, où même ceux qu'on y transporte d'Europe ne conservent ni leur voix ni leur nez, on chasse avec le Léopard; le chasseur porte l'animal sur l'arçon de sa selle, et le lance contre le gibier dès qu'il l'aperçoit. Que de soins il faut pour apprivoiser de tels animaux, au point de s'en servir en guise de chiens! Au reste, lorsqu'on a vu Martin dans la cage du lion, du tigre et de l'hyène, se battre avec eux, les mettre en colère, les faire rugir, et sortir sain et sauf, on peut tout croire.

Il y a des gens qui sont doués d'une patience admirable, et il en faut beaucoup si l'on veut dresser des animaux à des choses pour lesquelles la nature ne les a point faits. Hector Boethius parle d'un chien pêcheur, qui allait chercher les poissons dans les pierres au fond de l'eau; il les sentait, il les prenait et les rapportait. Le chevalier Pack était parvenu à apprivoiser une loutre qui le suivait comme un chien, et fournissait sa cuisine de tout le poisson qu'il pouvait désirer. Cette pauvre loutre! le cœur saigne en lisant son histoire. Le roi Jean Sobieski en eut envie; le chevalier ne put la refuser. Un jour qu'elle se promenait dans le parc, un soldat la tua d'un coup de bâton, et vendit sa peau douze sous à un juif. Le chevalier Pack avait un talent merveilleux pour plier à sa volonté toutes les volontés des animaux.

«Mes parties de chasse, dit-il dans ses mémoires, faisaient l'admiration de tout le monde. Lorsque je sortais de mon château pour courir les plaines et les bois, on aurait pu me prendre pour le père Noé, suivi de tous les animaux de l'arche. Dans mes meutes de chiens se trouvaient une martre, un blaireau, une loutre, un renard et un lièvre portant à son coup un collier à sonnettes. Un faucon était perché sur mon épaule, et un

corbeau, qui chassait les perdrix et les lièvres aussi bien que le faucon, planait dans les airs ou chevauchait sur le dos d'un levrier, qui faisait mille gambades pour se délivrer de ce cavalier incommode. Les bonnes gens du pays me soupçonnaient d'être nécromancien; Dieu leur pardonne! Aussitôt qu'un lièvre était lancé, toute la compagnie courait sus; son camarade apprivoisé suivait lui-même le mouvement général. Cependant, dès que le pauvre sauvage, attaqué par les chiens, commençait à jeter les haut cris, *monsieur l'apprivoisé* tournait les talons, et filait doux jusqu'à la maison, où il se cachait si bien qu'on ne pouvait le revoir de la journée.

Il paraît qu'en France autrefois on avait la coutume de chasser avec des cerfs en guise de chiens; c'est prouvé par un article de la loi salique. « Si quelqu'un a tué ou volé un cerf domestique, dressé pour la chasse et portant la marque de son maître, et si le maître peut prouver par témoins qu'il s'en est déjà servi à la chasse, et qu'avec lui il a pris deux ou trois bêtes sauvages, etc. » (1)

La peine était moindre lorsque le cerf n'avait pas encore été conduit à la chasse. L'article suivant dit que le voleur paiera trent-huit sous d'amende au lieu de quarante-huit. En effet, le dommage devait être bien plus grand pour un cerf dressé que pour celui qui ne l'était pas: une telle éducation ne devait pas être facile.

Les Gaulois faisaient couvrir leurs lices par des loups. Les animaux qui naissaient de cet accouplement étaient

(1) Si quis cervum domesticum, signum habentem, aut occiderit aut furaverit, qui ad venationem faciendam mansuetus factus est, et cum testibus comprobare dominus ejus potuerit quod eum in venatione habuisset, et cum ipso duas aut tres feras occidisset..., etc.

Leg. Sal. tit. XXXV. art. II.

ensuite placés en tête d'une meute, et tous les autres chiens leur obéissaient. (1) Longtemps on a cru que ce n'était pas possible; Buffon lui-même a fait plusieurs essais inutiles, mais des documents authentiques prouvent qu'une louve, couverte par un chien, a fait quatre petits, le 6 juin 1773, à Namur. Depuis cette époque, la même expérience a réussi plusieurs fois en France. Il paraît qu'en Espagne la chose est beaucoup plus commune. Espinar assure (2) qu'on voit tous les jours des louves faire des chiens, et des chiennes faire des loups. Aristote dit qu'en Grèce il existait une espèce de chiens issus d'une lice de Lacédémone et d'un renard; mais cette race n'était pas en grande estime chez les chasseurs. S'il était possible que l'accouplement d'une chienne et d'un renard eût un résultat, il ne s'ensuivrait pas de là que ces mulets multipliassent entre eux; mais Aristote, Pline et tant d'autres n'y regardaient pas de si près; le merveilleux les séduisait d'abord, et ils préféraient le croire que d'y aller voir. Oppien nous raconte, avec une bonne foi vraiment admirable, que certains animaux ressentent, pour des espèces étrangères, toutes les fureurs de Vénus; il cite les gélinotes amoureuses des cerfs, les perdrix passionnées pour les gazelles, etc. (3) Lorqu'on admettait des faunes et des satyres, des griffons et des chevaux ailés, il fallait bien leur trouver une origine.

Les chiens que certains peuples de l'antiquité

(1) Pline, liv. viii, ch. xl.

(2) Pruevase esto con mas evidencia, pues se ven cada dia parir las lobas perros, y las perras lobos, porque se ajuntan unos con otros; como assimismo se vè en los javalies, que toman las puercas mansas.

Arte de ballesteria y monteria, par Alonzo Martinez de Espinar; Madrid, 1644, folio 161.

(3) *La Chasse,* par Oppien, chant ii.

menaient à la guerre étaient probablement croisés avec les loups. Les Colophoniens et les Gastabales ne marchaient jamais contre leurs ennemis sans avoir une avant-garde de chiens. Ces animaux combattaient toujours au premier rang. (1) Les historiens s'accordent à dire que ces auxiliaires étaient très-braves et très-fidèles, et ne coûtaient pas cher à nourrir. En effet, après la bataille, on pouvait leur faire une belle curée, ce qui les encourageait pour le lendemain. A la première guerre que nous aurons, les ministres ne feraient pas mal de ressusciter la méthode; quelle économie pour le budget! Pas de solde, ni d'habillement, ni d'armement, ni d'équipement. A l'armée, il meurt des chevaux tous les jours, on les leur donnerait pour rations, en attendant le jour du combat, où ils pourraient manger du Prussien et du Russe à discrétion.

En France nous avons trois espèces de chiens courants : le chien courant proprement dit, vulgairement appelé *briquet, chien normand;* le basset, et le lévrier; mais, à cause du peu de fidélité des femelles, hélas! ce vice est dans la nature, on peut dire que ces espèces se sont singulièrement étendues. On trouve partout des chiens courants, depuis le roquet, chargé de garder la veste du laboureur pendant que celui-ci travaille, jusqu'au chien de basse-cour. Tous les chiens courent après le gibier : les uns le suivent longtemps, avec méthode, en donnant de la voix; les autres reviennent bientôt, désespérant du succès; mais la plupart de ces chiens, s'ils étaient conduits à la chasse, et si, surtout, une ample curée devenait le

(1) Propter bella Colophonii itemque Gastabalenses, cohortes canum habuere: eæ primæ dimicabant in acie, nunquam detractantes. Hæc erant fidissima auxilia nec stipendiorum indiga. PLIN. Liv. L. VIII, ch. X.

prix de leur travail, deviendraient bons chasseurs par l'émulation que produirait cette récompense.

J'ai connu des chiens d'arrêt qui, dans certaines cir constances, faisaient très-bien l'office de chiens courants; mais ces exemples sont rares : je ne conseillerai jamais de tenter l'aventure. Un chien d'arrêt qui s'amuse à courir en donnant de la voix, qui prend sa part de la curée, veut toujours recommencer; la vue d'un lièvre réveille en lui l'agréable souvenir d'un bon dîner; il pille, il court et fait comme un ivrogne qui ne saurait passer devant un cabaret sans goûter le vin qu'on y débite. Pour ces deux espèces de chasses il faut donc deux espèces de chiens.

Le chien courant ne ressemble en rien au chien d'arrêt. Ce dernier chasse pour son maître; il sait qu'il ne mangera point le lièvre ni la perdrix. Il a du plaisir à la chasse, et voilà tout; il n'espère jamais autre chose. Le chien courant, au contraire, chasse pour la curée; sans curée point de bon chien courant : il lui faut le sang de la bête, les intestins, le foie, les poumons; il faut qu'il plonge sa gueule haletante dans le ventre de l'animal dépouillé. A ce prix, dit-il, je suis prêt à recommencer demain. Le souvenir de ce délicieux festin de la veille le pousse, l'anime; il espère une seconde représentation : tel un écolier redouble de courage en pensant aux couronnes obtenues au dernier concours.

Dans chaque province on trouve, pour ainsi dire, une nouvelle espèce de chiens courants, dont on vante les innombrables perfections. J'en ai vu qui, n'ayant aucune des marques caractéristiques des trois races dont j'ai parlé plus haut, n'en étaient pas moins de bons chiens. Lorqu'on n'en a qu'un ou deux, on peut chasser avec ces animaux de hasard, si toute fois ils sont excellents; mais si l'on veut avoir une meute, c'est une autre affaire. Dans ce cas il faut que les chiens

soient tous de la même taille et du même pied ; car, sur vingt chiens, si vous en avez deux que les autres ne puissent pas suivre, c'est tout comme si vous n'aviez que deux chiens.

Dans une meute bien ordonnée on fait toujours chasser ensemble les chiens du même pied ; si le piqueur (1) s'aperçoit qu'un chien dépasse trop ses compagnons, ou reste trop en arrière, il le changera de relai jusqu'à ce qu'il ait trouvé des coureurs d'égale force. Non seulement il faut que les chiens soient de même pied, mais encore il est bien qu'ils soient de même taille et de même couleur. Choisissez celle qui vous plaira d'avantage, mais n'allez pas mêler dans une meute des chiens de tout poil, pour en faire un habit d'arlequin.

Qui tibi cunque color placeat, sit concolor agmen ;
Ne flavis nigros, neve albos insere rubris.
Nunc est in pretio et reliquos supereminet albus (2)

Vous voyez que du temps de Savary les chiens blancs étaient déjà de mode ; elle dure encore ; sans contredit, c'est la seule qui, depuis 1655, n'ait point varié dans notre bon pays de France, non qu'un chien blanc soit meilleur qu'un chien noir. Savary, après avoir employé une douzaine de vers à énumérer les qualités produites, à ce qu'il dit, par la couleur du poil, finit par vous conseiller de faire ce que vous voudrez.

Nullus virtutibus obstat
Aut prodest color ; hunc habeas quicunque placebit.

C'est comme ce médecin qui, après avoir embrouillé

(1) On prononce *piqueux*.
(2) *Album Dianæ Leporicidæ*, par Savary.

l'esprit de son malade par une demi-douzaine d'ordonnances contradictoires, finit par lui dire : « Faites-le, ne le faites-pas, vous n'en serez ni mieux ni plus mal. »

Les anciens Grecs ne faisaient pas grand cas des chiens blancs. Oppien dit : « Qu'on doit préférer à tous les autres ceux qui, par la couleur ou la forme, ressemblent aux bêtes cruelles, aux loups meurtriers des brebris, aux tigres légers comme les zéphirs, aux renards, aux panthères. Tous ceux qui portent la couleur de Cérès et du froment sont à la fois robustes et prompts à la course. »

En général on préfère la couleur blanche, parce qu'elle se détache mieux sur la verdure d'un Coteau ou dans l'épaisseur d'une forêt. Quel magnifique spectacle pour le chasseur, lorsqu'il voit sa meute bavarde et courageuse galopant dans le bois, grimpant sur la montagne pour se précipiter au fond de la vallée. Si les chiens ont été bien choisis, quoique courant tous à toutes jambes, ils ne se séparent jamais. En laissant tomber sur eux le tapis d'un billard, on couvrirait la meute entière.

Le premier chien blanc dont tous les autres sont sortis fut offert par un pauvre gentilhomme au roi Louis XII, qui n'en fit pas grand cas. Le sénéchal Gaston pria le roi de le lui donner pour en faire présent à la plus sage dame de France.

« Qui est-elle? dit le roi.

— « C'est Anne de Bourbon, votre fille.

— « Je vous reprends, sur ce point, de l'avoir nommée la plus sage; mais dites moins folle que les autres, car de sage femme n'y en a point au monde. » (1) Anne de Bourbon fit couvrir par Souillard une lice nommée Baude, et de là vinrent Cleraut, Joubar, Miraut,

(1) Du Fouilloux.

Meigret, Marteau et Hoise, la bonne lice. La race fut perfectionnée par un chien fauve de François II, nommé Miraud, et, quelque temps après, par Barraud, illustre chien blanc de Marie-Stuart.

Cependant on pourrait croire que ce premier chien blanc était sorti des flancs d'une lice de la race de Saint-Hubert. Du Fouilloux cite deux vers trouvés dans un vieux manuscrit appartenant à je ne sais quel prince de Lorraine. On les avait mis au dessous de la pourtraicture d'un limier nommé Souillard.

De Saint-Hubert sortit mon premier nom,
Fils de Souillard, chien de très grand renom.

Ces chiens blancs furent croisés avec une superbe braque d'Italie, qu'apporta en France un sieur Greffier, secrétaire du roi Louis XII; de là vint l'espèce de chiens blancs greffiers, que Charles IX, bon chasseur, met au dessus de toutes les autres, tant pour leur vitesse que pour garder le change. Quant aux chiens gris, ils furent apportés par S. Louis. (1)

Parmi les chiens courants appelés briquets, les uns sont à poil ras, les autres à gros poil frisé, comme les barbets. Ces derniers sont préférables, parce qu'ils sont plus vigoureux; ils ne craignent ni l'eau ni les forts. Lorsqu'on chasse au fusil avec quelques chiens courants, il est nécessaire de les avoir bons. Vous

(1) Le roy Saint-Louys estant allé à la conqueste de la Terre-Sainte fut fait prisonnier; et comme entre autres bonnes choses il aymait beaucoup le plaisir de la chasse, estant sur le point de sa liberté, ayant sceu qu'il y avait une race de chiens en Tartarie qui estaient fort excellens pour la chasse du cerf, il fit tant, qu'à son retour il en amena une meute en France. Ceste race de chiens sont ceux que l'on appelle gris, la vieille et ancienne race de cette couronne, etc.

La Chasse royale, par CHARLES IX, roi de France.

concevez facilement que plus on a de chiens et plus on a de chances pour trouver le gibier. Dans une meute les bons chiens entraînent les mauvais. Tout le monde court, tout le monde crie, et la chasse va son train ; mais si vous vous lancez dans le bois avec un ou deux mauvais chiens vous serez bien vite arrêté par un défaut, et vous ne tirerez pas ; et puis, ceux qui n'ont que peu de chiens doivent les avoir très bons, par la raison qu'ils chassent le lièvre plus souvent que toute autre bête, et, pour peu que vous ayez entendu parler chasse, vous devez connaître le lièvre pour l'animal le plus rusé de tous ceux à qui l'homme fait la guerre. Ensuite ces chiens, après avoir chassé le lièvre aujourd'hui, demain chasseront le chevreuil ou le sanglier ; car enfin, si quelque sanglier vient se promener dans vos bois, il faut bien lui procurer la satisfaction d'être chassé. Si vous ne le lui donniez pas, il aurait de vous une bien mauvaise opinion.

Le basset est un très-bon chien pour chasser à tir ; il va doucement et longtemps. Le gibier n'est point inquiet de cette poursuite lente ; le cerf ou le lièvre savent bien que dans une minute, quand ils le voudront, ils gagneront de l'avance en mettant un intervalle énorme entre eux et le basset ; ils l'évitent d'un bond, mais celui-ci va toujours : il les déloge de nouveau, et si le chasseur s'est placé sur la bonne route, il aura fréquemment occasion de tirer. En Allemagne, j'ai tué des cerfs que je faisais chasser par deux bassets gros comme des lapins de garenne. Je n'aurais certainement pas eu d'aussi beaux résultats avec les autres chiens courants ; car, n'ayant point de relais, le cerf une fois lancé, si je n'avais pu le tirer et s'il s'était forlongé, chassant à pied, comment l'aurais-je suivi ? Le basset offre un grand avantage au petit propriétaire dont les bois ne s'étendent pas fort

loin ; la bête ne sortira point des limites ; tandis que s'il chasse avec des briquets ou autres chiens anglais, ou français, la chasse commencée chez lui sera bientôt chez le voisin, et Dieu sait où elle finira. Le garde est là, vous ne pourrez pas tirer ; le procès-verbal est à craindre, ou bien le lièvre vivement poussé, ira courir la plaine, et des chasseurs étrangers le tueront à la barbe de vos chiens ; cela se voit quelquefois, et c'est un des plus grands désappointements que puisse éprouver un disciple de saint Hubert. Un lapin qui se terre devant les chiens courants se promène tranquillement, s'il n'est suivi que par des bassets ; il broute il trotte, il a le temps de fuir, à ce qu'il dit ; mais un coup de fusil, parti du fossé voisin, vient lui donner une leçon dont il ne pourra plus profiter.

Voici ce qu'Oppien dit des bassets, dans son poème de *La Chasse*. « Parmi les chiens qui chassent à la piste, il est une espèce excellente, petite à la vérité, mais qui seule mériterait un long poème. Les peuples sauvages de la Bretagne, qui se peignent le corps de couleurs variées, élèvent ces animaux avec soin, et les nomment *agasses* en leur langage. » (1)

Tout dépend donc de votre position financière. Si vous êtes petit propriétaire de quelques bouquets de bois et d'une plaine où se trouvent lièvres et lapins, où même viennent quelquefois s'égarer le chevreuil, le cerf, le sanglier de l'aristocratie, ayez des bassets, rien que des bassets : choisissez les plus petits, ceux dont les jambes sont le plus torses, courant moins vite ; ils effraieront moins le gibier qui viendra par hasard chez vous ; il y restera plus longtemps, et vous

(1) Guillaume Cambden, dans son *Histoire d'Angleterre*, p. 190, prétend que ces chiens sont les mêmes que les Anglais appellent aujourd'hui *a gase hond*.



tirerez davantage. Si vous avez quelques centaines d'arpents de bois, vous pouvez avoir quatre chiens courants et autant de bassets; vous vous servirez alternativement des uns et des autres, suivant que vous serez seul ou bien accompagné de vos amis; car si le nombre des chasseurs est assez grand pour pouvoir garder la frontière qui lie vos bois avec ceux du voisin, vous pourrez empêcher le gibier d'y pénétrer.

Si vous êtes haut placé dans la hiérarchie sociale, si vous êtes homme possédant châteaux et forêts, terres labourables et bien labourées, fournissant de quoi solder, nourrir valets et chevaux, piqueurs et chiens, alors je vous dirai : ayez une meute, ayez plusieurs meutes, de bons piqueurs et des valets de chiens sachant bien leur métier. (1)

Choisissez vos chiens en France, de la race normande, ou bien en Angleterre, n'importe, partout on en trouve de bons. Beaucoup d'amateurs français vont prendre ceci pour une hérésie; ils sont anglomanes de leur nature, et rien ne leur plaît s'il ne vient de l'autre côté du détroit. Les chiens anglais vont plus vite que les nôtres, diront-ils; les chasseurs anglais répondront que les chiens normands sont mieux coiffés; car notez bien que nul n'est prophète dans son pays. Ainsi beaucoup de gens trouvent mal chez eux ce que d'autres apprécient, et *vice versa*.

(1) Le duc de Bourgogne, dans le XIVe siècle, avait un équipage de chasse où l'on comptait six pages de chiens courants, six de lévriers, douze sous-pages de chiens, six valets de limiers, douze valets de chiens courants, six valets d'épagneuls, six valets de petits chiens (probablement des bassets), six valets de chiens anglais et de chiens d'Artois, etc. etc. Quel dut être la surprise du noble duc, lorsqu'il fut fait prisonnier à Nicopolis, et qu'il vit l'équipage de Bajazet composé de sept mille fauconniers et autant de veneurs.

Si vous avez des chiens français et des chiens anglais, ne les faites point chasser ensemble ; vous n'obtiendriez jamais une meute homogène, et c'est la chose principale à considérer. Vous devez toujours mettre à part et même réformer les chiens qui vont trop vite et ceux qui vont trop lentement.

Sive canis gallus placuit, placuitve britannus
Jungat utrumque genus communio nulla laborum.
Unanimis nunquam veniet concordia cursus,
Insociabilibusque modis venatur uterque. (1)

La beauté d'un chien est principalement dans les oreilles ; mais la bonté se trouve dans le nez, dans l'ardeur à chercher la voie, à s'y tenir le museau cloué, à ne point mentir en criant ; elle est encore dans les jarrets solides, dans l'attention à ne pas dépasser son voisin, à rester avec lui comme attaché par une chaîne de fer. Ainsi anglais ou français, si les chiens que vous voulez acheter réunissent toutes ces qualités, si vous les jugez bons après les avoir essayés, payez et n'en parlons plus. Il est peu de femmes, selon La Rochefoucauld, dont le mérite dure plus que la beauté, mais il en est quelques-unes dont les qualités rendent leur beauté un simple accessoire. Faites en sorte d'acheter des chiens qui ressemblent à ces femmes-là. Mesdames, pardon de la liberté grande.

Nous faisons beaucoup de cas en France de ces oreilles de chiens, longues, plates, larges qui descendent plus bas que le nez. En Espagne, on les leur coupe à l'âge de deux mois. Argote de Molina, Juan Mateos, Espinar, tous trois professeurs de vénerie, recommandent bien de couper les oreilles des chiens courants ; 1° parce

(1) Savary, *Album Dianæ Leporicidæ.*

que s'ils sont mouillés, ils font trop de bruit en se secouant. (Cette raison ne me paraît pas d'une grande importance, à moins qu'il ne s'agisse du limier.) 2° Parce qu'ils s'écorchent dans les forts, les épines leur déchirent l'oreille, et de là viennent les dartres et les chancres, qui souvent les font périr. 3° Parce que les sangliers, les loups, les renards ont une prise trop facile sur eux. Aussi, dans toutes les gravures qui accompagnent les œuvres de ces fameux *ballesteros*, les chiens sont représentés la queue et les oreilles coupées.

Ne croyez pas que je veuille par là vous donner le conseil de suivre cet exemple, je m'en garderais bien. Je constate un fait, je cite mes autorités, et puis vous ferez tout ce qui vous plaira. D'après nos usages, nos habitudes, d'après nos préjugés peut-être, un maître d'équipage qui ferait couper les oreilles et la queue à ses chiens, serait sifflé par tous les amateurs et les professeurs; il rendrait peut-être un grand service; mais, en attendant, il serait ridicule, et, dans notre beau pays de France, un ridicule est quelque chose qu'on affronte avec moins de courage que le canon.

Voici les qualités extérieures que doivent avoir les chiens que vous voulez acheter. Le pied petit, sec, nerveux et allongé; les jambes sèches et nerveuses; le jarret droit, la cuisse bien gigotée et bien détachée du corps, la queue forte près des reins, relevée en trompe, et finissant au bout comme celle d'un rat. Ils doivent être plus haut par derrière que du devant; c'est ainsi que sont conformés les animaux qui courent le mieux, et le lièvre en est une preuve, car son train de derrière est plus haut de trois pouces que celui de devant. Le chien courant doit être *alto de pies y baxo de manos*, suivant un proverbe des Espagnols, qui nomment pieds les jambes de derrière, et mains

les jambes de devant. Il aura la tête plus longue que grosse, le front large, le nez camard, les naseaux ouverts, l'oreille mince, large, plate et bien tombante. « Or, pour vous déclarer la signification des
» signes, il est à savoir que les naseaux ouverts si-
» gnifient le chien de haut nez; les reins courbés et le
» jarret droit signifient la vitesse. La queue grosse
» près des reins, longue et desliée au bout, signifie
» bonne force aux reins, et que le chien est de longue
» haleine. Le poil rude au-dessous du ventre dénote
» qu'il est pénible, ne craignant point les eaux ni le
» froid. La jambe grosse, le pied de renard et les
» ongles gros démontrent qu'il n'a point les pieds fai-
» bles, et qu'il est fort sur les membres pour courir
» sans s'agraver. » (1)

Après avoir vu dans le chenil les chiens que vous voulez acheter, il faut les essayer en plein champ. C'est à l'ouvrage qu'on connaît l'ouvrier; car enfin il ne suffit pas d'avoir de beaux chiens, il vous faut de bons chiens. Les Russes disent: « Qu'il faut accueillir l'homme suivant l'habit qu'il porte, et le reconduire suivant l'esprit qu'il a montré. » Faites de même pour vos chiens; si le premier coup d'œil leur est favorable, ne vous décidez pas avant de les avoir vus sur le champ de bataille. On ne doit jamais acheter des chiens sur leur bonne mine, comme on ne doit jamais devenir amoureux d'une femme parce qu'elle est belle; il faut auparavant juger son esprit et son cœur. Dernièrement je voyageais dans un omnibus; on s'arrête, une dame, très-élégante, jeune et jolie, monte et cherche à se placer. Moi, qui suis fort galant de ma nature, je me serre sur mon voisin, dans l'espoir que la belle aux yeux bleus se mettra près de moi. Dans ce moment la

(1) Du Fouilloux.

voiture marche ; la dame perd l'équilibre et tombe sur mes genoux. Elle se retourne, et me dit tout haut : « Vous allez croire que je suis en ribote. » Dieu. quel désanchentement! quel réveil ! Oh ! que la belle femme était laide.

Voyez si les chiens marchent bien étant couplés ; s'ils doublent le pas, s'ils retournent au commandement, s'ils s'arrêtent quand on le leur dit. Exigez que le marchand les fasse manœuvrer devant vous, et qu'il répète les trois leçons du chapitre intitulé : *Les Chiens courants, éducation théorique.*

Méfiez-vous des marchands de chiens ; si vous n'y prenez garde, ils vous vendront le rebut de toutes les meutes, des chiens vieux, malades, qu'ils excitent à coups de fouet, pour qu'ils ne paraissent pas devant vous la tête entre les jambes. Si vous êtes trop confiant, vous achèterez des chiens dartreux, rogneux, qui, maquignonnés pendant quelques jours, ont l'air d'être en bonne santé. On dit que les marchands de chiens sont comme les marchands de chevaux, ils tromperaient leur père.

Un de ces derniers passait tous les jours à Munich, sous les fenêtres de mon colonel, sur un cheval magnifique, plein d'ardeur, qui piaffait, caracolait, de manière à faire mourir d'envie un amateur. Le marchand, fin matois, montait à poil, sans éperons ni cravache, et tenait ses jambes toujours à un pied des flancs de l'animal. Il était donc bien clair que le cavalier n'excitait point le cheval, et que cette ardeur toute naturelle venait du sang pur qui coulait dans ses veines. Mon colonel se décide, il achète la bête et la paie un prix énorme. Le lendemain il veut briller à son tour, pour son argent. Il arrive à la manœuvre, et s'aperçoit bientôt que le superbe coursier porte l'oreille basse ; l'éperon même a beaucoup de peine à le réveiller. On cherche

3.

le Juif; le marchand était juif, un chrétien ne se serait pas permis la chose; il avait quitté la ville; mais on sut d'un garçon d'écurie que lorsqu'il montait à cheval, à poil, sans éperons, il avait la précaution de se vêtir d'une culotte de peau, remplie de pointes d'acier bien aiguisées passant au dehors. L'animal, chatouillé de cette étrange manière, semblait vouloir escalader le ciel. Ce brave Juif demeure à Paris aujourd'hui, si vous voulez acheter un cheval, je vous donnerai son adresse; il est homme à vous vendre un *cerisier* pour un arabe pur sang.

Partez, allez au bois avec votre marchand. Tâchez d'en revoir d'une bête quelconque, et mettez vos chiens sur la voie; ils doivent s'en rabattre, suivre, s'animer et chanter à qui mieux mieux. Les qualités d'un chien d'arrêt sont des vices chez un chien courant: le premier doit chasser le nez haut; le vent lui apporte les molécules odorantes, émanées du lièvre et de la perdrix. Comme il est ordinairement près du gibier, on comprend que c'est facile. Mais un chien courant ne doit pas manœuvrer ainsi; car s'il suivait sa pièce au vent, lorsqu'elle serait loin de lui, il tomberait promptement en défaut; un changement de direction, un accident de terrain feraient manquer la chasse. Le chien courant doit passer partout où la bête a passé; il doit faire autant de pas qu'elle en a faits, ni plus ni moins. Ainsi, en essayant vos chiens, placez-vous en avant de la bête, tâchez de la voir dans plusieurs de ses circuits; examinez ensuite si les chiens, arrivant sur ses traces, feront les mêmes évolutions. Voyez, si par un temps frais, ils retrouveront la voie deux heures après. On rencontre cependant quelques chiens qui, dédaignant de suivre la voie, chassent au vent, toujours au vent; ils font moins de chemin, ils arrivent plus vite, mais ils doivent tomber plus souvent

en défaut que les autres. Les Espagnols appellent ces chiens *perros ventores*. On chasse fort agréablement avec eux, mais ils doivent être excellents ; chez eux la médiocrité ne serait pas supportable.

Lorsque vous essaierez les chiens que vous devez acheter, veillez à ce qu'ils chassent le lièvre ou le chevreuil, le cerf ou le sanglier; car on pourrait leur faire chasser le hareng, et vous seriez attrapé comme un benêt. Je vous vois, d'ici, relisant ma phrase, croyant que le hareng se trouve là par une erreur typographique. Pas du tout, c'est bien du hareng que je veux parler, et qui plus est du hareng saur. Vous serez bien étonné, lorsque je vous aurai dit que le hareng saur est le gibier que les chiens chassent le mieux; ils suivent la trace avec un plaisir indicible, ne tombent jamais en défaut : c'est admirable à voir et à entendre. Je vais vous raconter la chose.

L'année dernière, je fus invité à faire une partie de chasse chez un amateur distingué, bon compagnon, aimant à rire et buvant largement pour s'y prédisposer. Nous arrivons au rendez-vous ; on découple les chiens ; la bête est lancée et nous entendons une excellente musique. Nous voilà tous galoppant derrière la meute, admirant la bonté des chiens qui chassaient comme on ne chasse pas, c'est-à-dire parfaitement. — Est-ce un lièvre? disait-on. — Je n'en sais rien. — Est-ce un chevreuil ? — Je ne l'ai pas vu. — Et vous ! — Ni moi non plus. — Qu'importe, nous le saurons plus tard.

Deux heures après la meute nous ramène au logis de l'amphitryon. Les chiens entrent par une haie du jardin. « C'est un lièvre, dit-on ; il s'est flattré sous quelque chou. » Pas du tout les chiens entrent dans la cuisine en faisant un vacarme épouvantable. Jamais étonnement ne fut semblable au nôtre ; nous trouvons bien un lièvre, mais il était à la broche. Ce n'était cer-

tainement pas celui-là qui nous avait fait courir toute la matinée. Cependant le maître de la maison riait sous cape; il écoutait tous les commentaires, ne répondait rien, et, pour couper court, il nous pria de nous mettre à table.

La conversation continua: « Et bien, professeur, me dit l'amphytrion, quelle est la bête que vous avez chassée ?

— Je n'en sais rien; je ne l'ai pas vue.

— Vous n'en avez pas revu du pied?

— Non, vos chiens allaient toujours, nous avions en eux pleine confiance.

— Vous avez chassé six bêtes à la fois, et c'est contre tous les principes de la vénerie.

— Expliquez-vous.

— Vous allez voir ces six bêtes.

Alors il nous montra six harengs saurs, et nous expliqua comment il avait envoyé le matin un homme à cheval courir à travers les bois, avec son paquet de poissons traînant par terre. Les chiens avaient suivi sans démordre et jusqu'à la cuisine, où le commissionnaire se chauffait avec le gibier dans sa poche. Quelques chasseurs étaient de mauvaise humeur; la plaisanterie ne leur convenait guère; mais le vin de Champagne arriva; il était bon, en grande quantité. Avec de telles précautions oratoires, un amphitryon met toujours les rieurs de son côté.

Mais revenons aux choses sérieuses.

Si vous êtes rangé dans la classe nombreuse et fort estimable des petits propriétaires, chassant lièvres et lapins, et rarement autre chose, il vous faut deux ou quatre chiens courants; ils vivront, ainsi que votre chien d'arrêt, du surplus de votre table; ils mangeront la soupe faite avec les eaux de vaisselle de votre cuisine. Mais, soit à la campagne, soit à la ville, veillez

à ce que vos chiens soient renfermés. S'ils couraient les rues on vous les volerait; s'ils couraient les champs, ils chasseraient tout seuls pour leur compte, ils se gâteraient, ne vous obéiraient plus et finiraient par devenir la proie des loups.

Dans la cabane, dans l'écurie ou vous les renfermerez, vous aurez soin de leur donner souvent de la paille fraîche et de renouveler leur eau tous les jours; mais si, placé parmi les heureux du siècle, vous voulez chasser noblement, royalement, à cor et à cri, en forçant la bête et en dédaignant le fusil, vous devez avoir un épuipage, une meute, des meutes, un chenil, des chenils, des valets de limiers, des piqueurs, des valets de chiens. Dans plusieurs autres chapitres nous traiterons plus amplement cette intéressante matière.

CHAPITRE II.

Armement du Chasseur. (1)

— Bon chasseur, dis-moi pourquoi le chasseur est appelé maître chasseur?
— C'est qu'un chasseur adroit et sûr de son cou est jugé digne, par tous les princes et seigneurs, d'être appelé maître dans les sept arts libéraux.
(Traduction d'une vieille légende allemande.)

Dans la chasse au chien courant nous distinguerons deux chasses différentes ; la petite chasse, que les propriétaires font avec deux ou quatre chiens courants, toujours par nombre pair, comme disait M. Purgon en ordonnant à ses malades la quantité de grains de sel à mettre dans un œuf ; et la grande chasse, la chasse de l'aristocratie, la chasse à courre, à cor et à cri, chasse essentiellement noble, réservée aux sommités de notre ordre social. Je viens de vous dire que les chiens doivent toujours être en nombre pair ; en voici la raison : Pour aller au bois, comme pour en revenir, il faut qu'ils soient couplés ; si l'on ne prenait

(1) Pour le choix des armes, pour la manière de les essayer, de les charger, etc., *voyez* LE CHASSEUR AU CHIEN D'ARRÊT, chapitre II et IV.

pas cette précaution, la moindre voie fraîche qu'ils trouveraient sur leur passage les entraînerait fort loin; celui-ci suivrait un lièvre, celui-là s'amuserait à courir après un lapin; ils chasseraient seuls, pour leur compte personnel, et vous ne sauriez plus auquel entendre.

La petite chasse se fait au fusil, à pied, rarement à cheval; la grande chasse, au contraire, se fait à cheval, sans fusil, avec la trompe en sautoir, le couteau de chasse à la ceinture et le fouet à la main.

Le chasseur au chien courant, lorsqu'il chasse à pied, doit donc être armé comme le chasseur au chien d'arrêt. Dans le deuxième chapitre de l'ouvrage que j'ai publié sous ce titre, on trouvera tous les détails sur le choix des armes et de toutes les parties de l'équipement; je ne les répéterai point ici; pour bien des personnes ce serait un hors-d'œuvre.

Quelques amateurs ont des fusils spécialement consacrés à la chasse au bois. Ceux de Prélat ont longtemps joui d'une préférence marquée; ils sont beaucoup plus courts et portent aussi loin, à ce qu'on dit: plusieurs expériences m'ont prouvé le contraire. Au reste, les fusils que l'on fabrique aujourd'hui ne sont pas assez longs pour ne pas servir au bois comme à la plaine. Je connais des chasseurs, qui portent indifféremment le même fusil dans les deux espèces de chasse, et moi je fais comme eux; je n'ai jamais éprouvé que deux ou trois pouces de plus dans mes canons eussent en rien gêné la promptitude de mes mouvements; et puis je crois qu'il n'est pas bon de changer de fusil; la main, l'épaule, l'œil s'habituent facilement à certaines formes, à certaines épaisseurs, à certains poids; du moment que vous les modifiez, ce bois étant plus léger, ces canons étant plus lourds, l'effet n'est plus le même. Si vous tiriez bien auparavant, vous devez



tirer mal ; vous ne reviendrez au point satisfaisant qu'après un nouvel apprentissage ; en attendant, vous ne pouvez que perdre au changement.

La grande affaire est de mettre promptement en joue ; ainsi prenez le fusil qui remplira le mieux cette condition. Il ne faut pas croire qu'on ait toujours tiré le fusil comme nous le tirons. Autrefois on l'appliquait sur la poitrine, et on y mettait le feu avec la main. Dans les ouvrages de Mateos et d'Espinar on voit des chasseurs appuyant le fusil sur une fourchette ou sur l'épaule d'un valet ; l'arme était trop lourde pour qu'un homme pût la manœuvrer tout seul. Je possède un très-beau recueil de gravures de chasse faite par Philippe Galle sur les dessins de Stradan. Là tous les tireurs ont le fusil sur l'épaule et non à l'épaule ; leur main droite passe derrière la crosse et presse un ressort qui doit enflammer la poudre. Je conçois très-bien la fourchette qui sert de point d'appui ; mais je ne puis pas comprendre comment un chasseur pouvait porter un coup à peu près certain avec un fusil dont la crosse vacillait au dessus de l'épaule, sans que rien l'y vînt assujettir.

Dans la petite chasse au chien courant on ne se sert pas de trompe, car on porte un fusil. La trompe et le fusil ne doivent jamais être dans les mains du même chasseur ; ce serait un anachronisme. Quelquefois un amateur se sacrifie, et, quittant le fusil s'arme de la trompe. Il faut le laisser faire ; admirez son talent, s'il en donne des preuves ; prodiguez-lui vos éloges, car ce n'est que pour les obtenir qu'il renonce à tirer. Il est bien que cet honnête homme ait une compensation.

Ordinairement les chasseurs au chien courant ont une petite corne qui rend un son aigre et perçant ; on en trouve chez tous les marchands d'ustensiles de

chasse. Cet instrument sert pour s'appeler mutuellement dans le bois. Avant le départ on convient du nombre de sons que l'on donnera pour dire telle chose, et chacun comprend à merveille. Après le coup de fusil, si la bête est tuée, on sonne la mort pour faire accourir les chasseurs éloignés. Bien souvent on ne se sert que de la voix pour s'appeler ; *houp ! houp !* en dit tout autant que le son aigu d'une corne ; et *halali !* crié d'une voix forte, se comprend mieux qu'une fanfare difficile à démêler au milieu d'un déluge de fausses notes.

Au bois on est souvent obligé de tirer de loin ; pour que la bête tombe il faut qu'elle soit bien frappée, car il ne sagit pas d'un perdreau, d'une caille, que le moindre petit plomb arrête dans sa course ; un lièvre galope fort bien avec trois pattes, tandis qu'un oiseau privé d'une aile, n'est plus un oiseau. Voici une excellente recette pour augmenter la portée du fusil. Faites comme les artilleurs lorsqu'ils chargent les canons à mitraille ; s'ils mettaient dans le tube de bronze quelques poignées de balles de fer, au hasard, sans précaution, elles n'iraient pas loin ; elles écarteraient trop, et, par conséquent, le tir serait moins juste. Pour parer à ces inconvénients, ils renferment la mitraille dans une boîte de fer-blanc cylindrique. Le coup parti, la boîte sort entière du canon ; elle se brise à cinquante pas environ, et, de là chaque projectile, prenant une direction plus ou moins divergeante, va porter la mort chez l'ennemi.

Ayant un tuyau de cuivre ou de fer-blanc du calibre exact de votre fusil; fermez un des bouts de ce tuyau avec un bouchon de liége ; vous introduirez ensuite la moitié d'une charge de gros plomb , et vous verserez par dessus un mélange composé de deux parties de suif et d'une partie de cire. Vous couvrirez le tout



d'un tampon de toile forte coupé à l'emporte-pièce; ensuite ajoutez l'autre moitié de la charge en vous servant, cette fois d'un plomb plus petit; versez encore le mélange de suif et de cire, et vous verrez plus tard que ce bout de chandelle ainsi préparé produira de grands effets.

Mais, direz-vous, c'est bien compliqué; c'est bien long à faire. Qu'importe ; vous fabriquez une douzaine de ces cartouches; vous les ménagez; vous ne vous en servez que pour tirer de loin, et cela dure longtemps, car au bois on ne tire pas autant qu'en plaine. Si l'on n'a pas assez de patience pour entrer dans ces détails, on peut encore obtenir de bons résultats en diminuant la charge de plomb et en roulant la dragée dans le creux de la main avec une petite quantité de suif de la grosseur d'un pois.

Voici encore une recette, elle est de mon invention.

Le plomb, en sortant du fusil, a bien envie de filer droit; mais les grains s'entrechoquent, et chacun donnant et recevant plusieurs coups, il en résulte un changement de direction pour quelques-uns; et voilà pourquoi, si vous tirez sur un mur, vous verrez des grains à dix pieds du point central. On peut empêcher les grains de plomb de se toucher en sortant du canon, mais, dans ce cas, on n'en peut mettre qu'une petite quantité. Les grains vont plus loin; mais étant moins nombreux, ils offrent moins de chances pour toucher la tête; il faut donc être bon tireur pour employer cette méthode. Elle consiste à prendre un morceau de carton coupé du calibre exact du fusil; on y place douze ou quinze grains de plomb n° 4, on les fixe chacun avec du fil, en croix, cousu dans le carton; versez ensuite sur chaque grain une goutte de colle forte, bien épaisse, et mettez la chose dans votre fusil. Les grains ne se choquent pas, ou se choquent

beaucoup moins; ils suivent bien mieux l'impulsion donnée, et, comme ils sont en petit nombre, ils sont chassés avec plus de force.

Si vous tirez à balle, n'en mettez jamais qu'une; deux balles se heurtent; elles carambolent et ne suivent pas la direction que vous vouliez leur donner; et puis, le poids étant double, elles ont moins de force et vont moins loin. Cependant, si vous chassez le loup à l'affût (le loup est la seule bête qu'on puisse tirer ainsi), vous pouvez mettre trois balles dans chaque canon; vous les composerez d'un mélange égal de plomb et d'étain; elles seront plus légères, et, comme dans ce cas on tire de près, vous aurez plus de chances de réussite, surtout si vous tirez vos deux coups à la fois. Lorsque pendant la nuit, posté sur un arbre, on guette les loups au carnage, on n'a pas le temps de redoubler; on lâche les deux coups ensemble, on vise un loup, et quelquefois on en tue deux.

Autrefois, lorsqu'on tirait avec des flèches sur des grosses bêtes, les coups étaient plus sûrs, et l'on pouvait tirer de plus loin. Juan Mateos, qui vivait à cette époque de transition où l'arquebuse commençait à remplacer l'arbalète, nous dit qu'on tirait à cent cinquante pas, et qu'on tuait toujours, pourvu qu'on touchât. Les *ballesteros* espagnols empoisonnaient leurs flèches avec une décoction de racines d'ellébore, arrachées au mois d'août dans les montagnes de Guadarama. Tous les auteurs du pays qui ont écrit sur la chasse s'accordent à dire qu'un pigeon, piqué par une aiguille empoisonnée de cette manière, meurt dans l'espace d'un *Credo*. Argote de Molina, Espinar, parlent de l'ellébore, qu'ils appellent *la yerva del ballestero*, l'herbe du chasseur, et ils donnent la manière de la préparer : pourvu que la flèche fit couler une goutte de sang, la bête était morte, lorsque le chas-

seur qui l'avait tirée à cent cinquante pas arrivait près d'elle. Les animaux les plus féroces, le sanglier et le loup, mouraient encore plus vite que le cerf et le chevreuil. Ces auteurs expliquent la chose en disant que, le sang circulant avec plus de force chez ceux-là, le poison produisait plus tôt son effet. Les blessures du ventre étaient celles dont les résultats se trouvaient les plus lents : le poison, frappant dans les intestins remplis de matières digérées, attaquait moins vite la circulation. On dit que le gibier n'en était pas moins bon à manger pour l'homme, mais il était mauvais pour les chiens; ils les incommodait sans les tuer. Au reste, les Gaulois connaissaient jadis cette recette, qui remonte au temps les plus anciens (1). La flèche empoisonnée devait être une arme terrible entre les mains d'un bon tireur. Ne produisant point de détonation, elle n'effrayait pas le gibier ; elle ne rate jamais, ne fait point long feu ; aussi l'arquebuse rencontra beaucoup d'opposition chez les chasseurs espagnols : d'après tout ce que disent Mateos et Espinar, je suis étonné qu'ils l'aient adoptée. L'habitude, l'adresse, acquises par une longue expérience, devenaient inutiles avec les nouvelles armes, il fallait se remettre à l'école. Les braconniers méprisèrent longtemps l'arquebuse, et je suis persuadé que, sans l'invention du petit plomb, infiniment commode pour tirer les perdrix et les cailles, la flèche servirait encore. A la chasse au bois, il est très-dangereux de tirer à balle ou à chevrotines, à moins qu'on ne soit certain qu'il ne se trouve personne devant les chasseurs. On se place ordinairement sur une ligne, et on ne tire que lorsque la bête l'a dépassée. Je recommande aux jeunes

(1) Galli sagittas in venatu elleboro tingunt. PLINE, liv. XXV, chap. V.

gens de lire et de relire le chapitre *Précautions nécessaires* dans LE CHASSEUR AU CHIEN D'ARRÊT. A la chasse au bois, les accidents sont plus graves que dans celle de plaine. Le petit plomb blesse, mais une balle donne la mort.

Il paraît qu'à l'époque où Mateos écrivait le gros gibier n'était pas si farouche qu'aujourd'hui. L'auteur raconte une histoire de son père qui tua un cerf à cent pas d'un coup d'arquebuse, et tout ce qu'il dit prouve qu'alors les cerfs étaient très-civilisés. Le chasseur se trouvait avec un Portugais, vieux ballestero qui ne voulait pas renoncer à l'arbalète, prétendant que l'arquebuse était bonne, tout au plus, à faire peur aux petits enfants. «Dans ce moment, dit Mateos, mon père vit un cerf qui partit devant lui à cent pas; il posa son arquebuse sur la fourchette, et, au moment où il apprêtait la clé pour faire agir le ressort, le Portugais lui dit: Vous allez effrayer cet animal, nous ne pourrons plus le joindre. — Je vais le tuer, répondit mon père, et le cerf tomba raide mort, au grand étonnement du Portugais. Dans cette chasse ils tuèrent dix-sept grosses bêtes, etc.» Si cette anecdote prouve qu'alors les cerfs avaient plus de patience qu'aujourd'hui, elle prouve aussi que le père de Mateos tirait aussi bien que nos meilleurs tireurs.

Au XIVe siècle, on chassait quelquefois d'une façon singulière. Dans le manuscrit de Gaston Phœbus, on voit un dessin ou le chasseur est représenté l'arbalète à la main, monté sur un char attelé de deux chevaux de front, conduits par un postillon. Le chasseur, le postillon, les chevaux et le char sont entourés de branches de verdure et s'avancent comme un buisson ambulant vers une prairie, où se trouve une harde de cerfs, sur lesquels le chasseur s'apprête à tirer.

Règle générale: Le chasseur qui tire bien en plaine

tire mal au bois, et *vice versâ*. Voici pourquoi; en plaine on voit toujours la pièce que l'on vise, au bois on la tire souvent au juger. En plaine un perdreau se dessine dans l'air; un lièvre court dans un guéret, dans une luzerne, rien ne vient intercepter le coup d'œil; tandis qu'au bois le lièvre traverse des arbres assez serrés pour ne vous offrir qu'un ou deux espaces où votre coup puisse frapper; un peu plus tôt, un peu plus tard, votre plomb criblera l'écorce d'un chêne; il faut arriver juste au bon moment. En plaine, on peut laisser filer une pièce pour ne pas la tirer de trop près; au bois, il faut tirer quand on peut; il est rare que l'occasion perdue se retrouve.

Sur la fin d'un jour d'ouverture, un chasseur vulgaire finit par tirer à peu près bien. A force de jeter ses coups de fusil à droite, à gauche, en avant, en arrière, il finit par s'aguerrir au bruit des perdreaux qui partent: en forgeant on devient forgeron. Mais lorqu'on chasse au chien courant ce n'est pas la même chose; on ne tire souvent qu'un seul coup, quelquefois on ne tire pas du tout. Si l'occasion se présente, il faut savoir en profiter.

L'habitude seule peut vous indiquer la distance où vous pouvez tirer avec chance de succès. Napoléon disait qu'à l'armée on ménageait trop la poudre, qu'on ne tirait pas assez. Un coup de canon à toute volée pouvait emporter les jambes d'un général ennemi et changer la face des choses. Moi, qui ne suis pas un Napoléon, je dis qu'à la chasse on tire trop. Vous manquez le gibier quand vous tirez hors de portée, et vous l'effrayez à tel point qu'il faudrait une pièce de quarante-huit pour l'atteindre: ou bien vous le blessez, et l'inconvénient est encore plus grave, puisqu'il meurt sans venir orner votre garde-manger. Entre le trop loin et le trop près, les chasseurs novices ne savent

pas trouver le juste milieu. S'il leur part une pièce à quarante pas, ils mettent en joue, et puis, se ravisant bientôt, ils ne tirent point en disant : « C'est trop loin ; » mais un vieux chasseur a profité du moment, et la pièce est tombée. « Vous voyez bien qu'on pouvait la tuer, dit-il d'un air goguenard, en la fourrant dans sa carnassière. » Une autre fois, pour se dédommager, ils tireront à deux cents pas, et seront tout étonnés de voir que le lièvre court encore. Je le répète, c'est l'habitude seule qui finit par vous indiquer le point fixe où l'on peut encore lâcher la détente. Après ce point il n'y a plus que hasard ; un peu plus tard, il y a certitude de ne point réussir.

Larochefoucauld a dit une chose horrible sur l'homme : « Dans les plus grands malheurs qui accablent nos meilleurs amis, il y a toujours un côté qui ne nous déplaît pas. » Si cette maxime est vraie, l'homme est le plus méchant de tous les animaux. Il est certain qu'à la chasse tous les coups manqués par des chasseurs sont un secret plaisir pour les autres. Chacun se dit : « Bon, je suis plus adroit que lui ; il restera plus de gibier pour moi, il reviendra bredouille ; nous le plaisanterons au retour, je serai roi de la chasse. »

Rien n'est amusant lorqu'on a battu quelque partie de plaine en tout sens, et qu'on se repose sous un arbre, comme de voir des chasseurs venir la battre encore ; ils retiennent leurs chiens ; ils marchent avec méthode, craignant d'effaroucher le gibier, qui n'existe pas. Vous vous gardez bien de leur dire qu'ils perdent leur temps. Ce seraient vos meilleurs amis que vous ne souffleriez pas un mot ; vous partez au contraire, sans être vu, pour aller les précéder dans d'autres contrées, où bientôt ils vous suivront avec autant de succès. L'homme est essentiellement égoïste ; les chas-

seurs sont hommes et demi. Voulez-vous faire un grand plaisir à un chasseur que vous inviterez à venir dans vos bois : laissez-le tirer et tuer, et manquez tous vos coups ; avis aux chasseurs courtisans. Nous voulons être adroits et passer pour être plus habiles que nos voisins. Les plus grands esprits ont donné dans ce travers, Voltaire jouait aux échecs avec le père Adam, qui, vous le savez n'était pas le premier homme du monde ; par une convention tacite, Voltaire devait toujours gagner. Un jour il perdit, et le père Adam reçut sur sa calotte un déluge de tours, de cavaliers, de fous et de pions, suivis de l'échiquier.

Au reste, pour être adroit on n'a qu'à vouloir l'être ; exercez-vous souvent à quoi que ce soit, et vous réussirez ; brûlez beaucoup de poudre, et vous finirez par tuer à cent pas une hirondelle au vol avec une balle. Pour apprendre à tirer au bois, faite lancer une boule au milieu des arbres ; saisissez le moment où elle passe dans une clairière, et tirez. Ceci peut se faire dans votre cour, dans votre jardin. Plantez des poteaux à des distances inégales ; faites lancer la boule ; accoutumez-vous à tirer dans chaque intervalle, bientôt vous finirez par la couvrir de plomb ; que dis-je ? vous la percerez chaque fois d'une balle. Voyez ce que nous dit Cooper du vieux Bas-de-Cuir. « Cet intrépide chasseur aperçoit à cent pas deux points blancs au dessus de l'herbe ; sa vieille expérience lui prouve que c'est le bois d'un daim ; il arme sa longue carabine, et l'animal reçoit la balle à travers la tête, car, ayant l'intention de vendre la peau de ce daim, Bas-de-Cuir ne voulait pas l'endommager. »

Pour vous prouver à quel point d'adresse peut parvenir l'homme qui s'exerce toujours à la même chose, je vais vous raconter une petite anecdote :

Nous étions à Ulm en garnison ; réunis dans un

café, nous faisions, au billard, une poule bruyante, lorsque notre attention fut captivée par un étranger qui se livrait seul au plus singulier exercice. Assis à dix pas de la muraille, il lançait contre une corniche un petit écu, qui retombait par terre; il le ramassait le jetait encore, ainsi de suite : cela durait depuis fort long temps, sans aucune espèce de variation. Nous examinions cet homme, et nous pensions qu'il était fou; les garçons du café ne le connaissaient point, et nous ne pouvions pas imaginer quel était son but en se livrant à cette occupation bizarre. A la fin, ennuyé du tintillement de cette pièce toujours lancée et retombant toujours, j'abordai notre homme en le saluant avec beaucoup de politesse.

« Monsieur, lui dis-je, excusez ma curiosité; mais il me semble que vous faites un singulier métier; en avez-vous pour long temps encore? quant à moi, je ne vois pas de raison pour que cela puisse finir. »

Mon original se leva, me fit un profond salut, et, lorsqu'il eut ouvert la bouche je reconnus qu'il était Italien.

« Monsieur, me dit-il, je vous prie de me pardonner si le bruit que je fais vous incommode; mais, si vous le désirez, je suis prêt à cesser *subito*.

— Je serais au désespoir, monsieur, de vous contrarier dans vos plaisirs; je voudrais savoir seulement pourquoi vous faites voyager ainsi ce malheureux écu?

— En le lançant contre cette petite corniche qui fait saillie au dessus de la porte, je suis curieux de voir s'il y restera.

— Mais, monsieur, c'est impossible.

— Impossible, pourquoi donc?

— Parce que la corniche est à peine de la largeur de votre pièce d'argent.

— Eh bien! c'est suffisant.

— Je ne le crois pas.

— Lorsque je pose mon petit écu tout doucement, avec la main, il reste ; pourquoi ne tiendrait-il pas en le lançant de loin?

— Parce qu'il touche le mur, qui le renvoie, et vous pourriez le jeter dix ans de suite sans réussir une seule fois.

— Cependant... permettez..., faites moi l'honneur de m'entendre. Ne serait-il pas possible de le lancer de telle manière qu'il ne touchât point le mur? Ne pourait-on pas lui donner une impulsion si juste qu'arrivé sur la corniche il n'eût pas la force d'aller plus loin ?

— Je suis persuadé qu'avant de réussir vous aurez usé cent petits écus. »

Tous les joueurs de billard s'étaient approchés de nous ; tous pensaient comme moi. Un officier du génie, élève de l'École Polytechnique, savant dans les lois de la pesanteur et de la réflexion, démontra par A + B que l'Italien cherchait la pierre philosophale ; que le petit écu, même en supposant qu'il ne toucherait pas le mur, rebondirait toujours en tombant sur la corniche, moins large d'un tiers que la pièce d'argent. En effet, cette largeur était à peine suffisante pour servir de point d'appui à l'écu posé sans secousse avec la main. L'officier termina sa démonstration en affirmant qu'il fallait être fou pour passer son temps à de semblables fadaises.

« Monsieur, je ne suis pas fou, dit l'Italien ; du moins je ne crois pas l'être, mais je suis *oun orizinal*, je l'avoue. Quand j'ai reconnu la possibilité d'une chose il faut que j'en vienne à bout. Je suis capable d'y passer huit jours, et je parie que le petit écu finira par rester sur la corniche.

— Vous travailleriez vingt ans et ce serait peine perdue.

— Eh bien ! si vous voulez me promettre ma revanche, je parie dix louis qu'en deux cents fois je parviens à le fixer là-haut.

— En le lançant à dix pas ?

— Oui, monsieur, à dix pas.

— J'accepte le pari.

— Et nous aussi. »

Chacun voulut être de la gageure. Nous voilà tous boursillant pour compléter la somme. On dépose les enjeux, et l'Italien commence. Il jette son écu, qui tombe ; il le jette encore, il retombe toujours ; bref, il le lança cent quatre-vingt-quinze fois inutilement ; mais au coup suivant l'écu resta sur la corniche, et nous fûmes tous muets d'étonnement. Sur-le-champ on regarda si l'Italien n'avait point usé de fraude, si le bois n'était pas enduit de poix ou de quelque matière qui pouvait empêcher le projectile de s'échapper par la tangente ; tout était net, propre ; aucun corps étranger n'avait causé la perte de notre pari.

« C'est un hasard inconcevable ! s'écria l'officier du génie ; j'espère bien que vous nous donnerez revanche.

Avec plaisir, monsieur, je vous la dois, puisque vous me l'aviez promise. »

Il recommença : au cent quatre-vingt-dix-huitième coup il gagna de nouveau.

« Messieurs, nous dit-il, le hasard m'a servi plus que je ne l'espérais. Je suis content, très content d'avoir réussi ; je ne veux pas emporter votre argent ; mon amour propre est satisfait, cela me suffit ; je vous joue les vingt louis en cent fois. »

Je vis, mais trop tard, que nous avions affaire avec un fin matois, et je refusai de parier. Mes camarades continuèrent, l'Italien gagna. Le pari fut fait en cinquante coups, et puis en vingt-cinq coups, il gagna toujours ; il vida les poches de tous les officiers de

mon régiment. A peine revenus de la stupéfaction où nous étions tous, notre aigrefin avait disparu. L'officier du génie fut le plus attrapé; ses démonstrations, ses tengentes et tout son attirail de mots scientifiques avaient eu tort: il ne se consolait pas d'avoir été si fortement dupé. Ce qui le chagrinait le plus c'est que sa science se fût trouvée en défaut. Plusieurs années après, il en parlait encore; il avait perdu cinquante louis, mais ce n'était rien en comparaison de la blessure faite à son amour propre; il disait toujours que, s'il vivait mille ans, il ne pourait jamais oublier cette mystification. Quand à moi, j'en fus quitte pour deux pièces de vingt francs, et je ne crus pas avoir payé trop cher la leçon que j'avais reçue.

Les plus profonds calculs sont souvent mis en défaut par l'expérience. Une chaudière à vapeur construite de telle manière ne peut pas éclater; la science le dit, et puis la chaudière éclate sans s'inquiéter de ce que dit la science. Notre polytechnicien reconnaissait l'impossibilité de faire rester le petit écu sur la corniche, et le petit écuresta malgré le polytechnicien; n'importe les savants n'on point tort, et surtout ils ne manquent jamais de bonnes raisons à donner sur les causes quand ils ont vu les effets.

Vous savez que dans les places fortes on met les projectiles de guerre les uns sur les autres; on forme ainsi des pyramides à travers lesquelles on se promène très agréablement. Un jour en passant sur la place d'armes, à Magdebourg, auprès de ces montagnes de fer, je voulus toucher le boulet servant de tête à l'une d'elles; je le trouvai trés-chaud; c'était tout simple, nous étions au mois de juillet, en plein midi; et le soleil dardait ses rayons brûlants sur le pauvre boulet. Voyant arriver de mon côté plusieurs officiers d'artillerie, je retournai le boulet sens dessus dessous.

« Parbleu, messieurs, leur dis-je, voici quelque chose de bien singulier : Ce boulet se trouve plus chaud en dessous qu'en dessus ; la partie frappée par le soleil est plus fraîche que l'autre.

— Cela ne m'étonne point, dit un savant ; l'air, circulant beaucoup plus à la sommité qu'à la base de la pyramide, refoule la chaleur aux parties inférieures, et. . .

— Vous n'y êtes pas.

— Le fluide calorique, dit un autre, tend toujours a se mettre en équilibre ; or. . .

— Vous n'y êtes pas.

— L'atmosphère se trouvant dégagée des molécules humides par l'absorption incessante du soleil, vous concevez que. . .

— Vous n'y êtes pas. Moi qui ne suis qu'un ignorant, je vais vous expliquer la chose : Quand je vous ai vu venir.... j'ai retourné le boulet. »

CHAPITRE III.

Habillement du Chasseur.

El buen ballestero, el buen montero
no han de ser vestidos de majo.
ARGOTE DE MOLINA (1).

L'orsqu'en 1582, Argote de Molina écrivit son livre de chasse par ordre d'Alphonse XI, roi de Castille et de Léon, il ne s'attendait pas qu'en l'an de grâce 1838 un amateur lui emprunterait l'épigraphe mise en tête de ce chapitre. « Le bon chasseur ne doit pas être vêtu d'habit de fête. » Notre auteur recommande ce que nous appelons aujourd'hui le confortable ; « Ayez, dit-il, des habits chauds pendant l'hiver, frais pendant l'été, commodes en toute saison, et laissez les

(1) *Libro de la Monteria, escrito por mandado del mui alto y muy poderoso Rey de Castilla y Leon don Alfonso, que vencio la batalla del Salado llamado en sus cronicas el onzeno deste nombre.* Séville, 1582. La langue espagnole si belle, si noble et si riche, a des mots pour désigner chaque espèce de chasse; nous autres Français, nous n'y parvenons qu'avec des périphrases : ainsi *caza* signifie chasse, pris dans un sens général. *Ballesteria* correspond à notre chasse à tir, ce mot vient de *ballesta*, arbalète. *Monteria* de *monte*, forêt, bois, est la chasse à courre. *Cetreria, bolateria* ou *volateria*, est la chasse au vol ou au faucon. *Chucheria* est la chasse aux pièges, aux filets, avec une chouette; ce mot vient de *chucho* qui signifie chouette.

dentelles au galants de la cour. » Un costume élégant ne peut servir à rien ; què dis-je ? il ne peut que nuire au succès de la journée ; on a peur de le salir ou de le déchirer, on craint d'en laisser un lambeau dans un fourré. J'ai connu un fashionable qui, lorsqu'il suivait les chiens, laissait partout des traces de son passage ; son jabot et sa cravate, éparpillés sur les buissons, prouvait qu'il avait pris ce chemin ; c'étaient des brisées d'un genre nouveau.

. . . . Les ronces dégouttantes
Portaient de ses *habits* les dépouilles sanglantes.

Ayez un bon gilet de drap, ou bien un bon gilet de peau croisé sur la poitrine, et pénétrez hardiment dans le fort ; si vous y laissez quelque chose, ce ne sera du moins que vos oreilles.

Comme il existe deux manières de chasser au chien courant, il faut deux costumes différents. Lorsqu'on chasse à pied et au fusil, on doit s'habiller à peu près comme pour chasser au chien d'arrêt (1), à l'exception de la blouse, qu'il faut échanger contre une bonne veste de drap ; je dis de drap parcequ'alors les grandes chaleurs étant passées, les étoffes légères ne sont plus de saison. La blouse flottante vous gênerait dans l'épaisseur du bois, chaque buisson arrêterait votre marche, chaque épine voudrait avoir sa part du tissu. Si vos bois son propres, faciles à traverser, il vous suffira d'avoir des demi-guêtres, votre marche n'en sera que plus leste ; mais, si les ronces, les épines s'y trouvent en majorité, prenez les grandes guêtres montant sur le genou, elles garantiront vos mollets de toute piqûre, car je suppose que vous avez des mollets. Aujourd'hui

(1) Voyez *le Chasseur au chien d'arrêt*, chap. III.

on fait des guêtres fort commodes, que l'on met comme des bottes sans avoir l'ennui des boutons ou des boucles. Ce n'est pas tout, vos souliers et vos guêtres devant sans cesse être dans le bois, en automne, en hiver, par tous les temps et surtout par la pluie, vous devez chercher à les rendre perméables. Le caoutchouc vous offre tout ce qu'il faut pour y parvenir. Rien n'est plus facile que de s'en servir : faites-le dissoudre dans l'éther ou dans l'huile de térébenthine, mettez ensuite une couche très légère de cette solution sur vos souliers et sur vos guêtres; recommencez souvent l'opération, et les résultats seront bien meilleurs que si vous aviez employé tous les corps gras connus jusqu'à ce jour. Mais, comme vous ne pouvez rien mettre sous la semelle, ayez soin de faire placer dans l'épaisseur une vessie de porc, vous serez garanti de tous les côtés; cependant, si vous avez des guêtres à boutons ou à boucles, l'eau s'introduira par les ouvertures; il faut l'en empêcher; vous avez deux moyens pour cela. Couvrez votre guêtre avec un étui d'étoffe imperméable, tombant sur le soulier; ou bien mettez sous votre guêtre un brodequin de cette même étoffe, en ayant soin que les boucles de l'un et les œillets de l'autre se contrarient et soient placés en sens opposé. Ainsi chaussé, j'ai battu des luzernes pleines de rosée, sans qu'une seule goutte d'eau s'introduisît dans mes souliers.

Toutes les fois qu'on se livre à un exercice quelconque, on doit avoir des vêtements appropriés à la circonstance. Ainsi, quand il se dispose à battre des entrechats, le danseur met ses chaussons; lorsqu'il se prépare à pousser des bottes par tierce ou par quarte, le maître d'armes échange ses souliers contre des sandales, et se couvre la poitrine d'un plastron; le chasseur au chien courant doit imiter le cuisinier

d'Harpagon, qui, cumulant le sceptre du fourneau avec les soins du carosse, paraissait vêtu du bonnet de coton ou du tricorne galonné. Aujourd'hui vous chassez à pied, au fusil, avec vos chiens courants, habillez-vous de manière à pouvoir sauter un fossé, traverser des broussailles, aller et venir en tout sens. Demain, si, doublant votre allure, vous voulez chasser aristocratiquement, changez de costume, et de fantassin devenez cavalier. Un cuirassier n'est pas un voltigeur; l'un a des guêtres, l'autre porte des bottes; eh bien, prenez des bottes.

Les plus souples sont les meilleures; avec la solution de caoutchouc, dont j'ai déjà parlé, vous les rendrez imperméables. N'allez pas, surtout, vous mettre aux pieds ces espèces d'étuis qui se ferment avec une tringle; c'est sans doute excellent pour voyager sur la route de Poissy; mais les chasseurs ne doivent pas être chaussés comme des marchands de bœufs. Ces étuis ont l'inconvénient grave de vous empêcher de manœuvrer votre cheval, vous ne pouvez pas arrondir la jambe sur les flancs; elle est raide comme celle d'un postillon, prisonnière dans la botte forte. Dans l'ancienne vénerie, on portait des bottes à chaudron; elles sont fort commodes quand il pleut et qu'on a soif, elles servent d'entonnoir; toute l'eau qui tombe dans les environs, ramassée comme par une gouttière, vient couler sur les pieds du chasseur. Un ambassadeur français quittait la Suisse, et recevait les adieux des notables du pays; au moment de se séparer, quelqu'un proposa de boire le coup de l'étrier. — Vous avez raison, dit notre compatriote, mais le coup de l'étrier doit être bu dans une botte, voici la mienne. En même temps il se fit ôter une de ses bottes à chaudron, la remplit et la vida d'un trait aux yeux des cantons émerveillés. En Suisse, cette histoire est

racontée par les enfants et par les vieillards; chacun la cite comme le plus grand acte de la bravoure française. Austerlitz, Iéna, Wagram ne l'ont point encore fait oublier.

Vaut-il mieux porter la botte sur le pantalon ou le pantalon sur la botte? J'ai vu de grands esprits divisés sur cette question importante; je n'hésite pas à dire que la première de ces deux méthodes est la meilleure. Il vaut mieux que la boue s'attache sur le cuir que sur le drap, on l'enlève plus facilement, un coup d'éponge suffit. Autre question non moins grave: la culotte est-elle préférable au pantalon? Quant à moi, j'aime mieux le pantalon, parce qu'il se joint à la botte sans solution de continuité, et puis il n'a point de jarretières, et par cette raison les mouvements sont plus faciles.

Au reste, culotte ou pantalon, tout cela dépend des goûts; choisissez une étoffe sur laquelle la pluie glisse sans pénétrer. Celles en caoutchouc seraient excellentes, mais elles ont l'inconvénient d'empêcher le contact de l'air, et, sans vous en douter, vous prenez un bain de vapeur.

Les fabriques anglaises produisent des tissus qui réunissent toutes les qualités désirables. A présent, pour la couleur et la forme tant de l'habit que du pantalon et du gilet, je n'ai rien à vous dire, ce sont des choses que vous devez débattre en comité, à la majorité des voix. Si vous formez une société nouvelle, posez toutes ces questions: agitez la coupe, la forme, la couleur, les boutons, le collet, les passepoils, et suivez l'avis du plus grand nombre. Si vous entrez dans une société déjà formée, vous devez vous conformer aux usages reçus; si plus tard vous passez dans une autre, vous devez encore vous soumettre; c'est comme un officier de hussard qui va servir dans

les chasseurs ou dans les cuirassiers, il est obligé de renouveler toute sa garde-robe. Si vous êtes voisin de plusieurs sociétés de chasseurs, et si l'on vous invite à quelque partie de chasse, il faut arriver avec le costume adopté par les invitants; vous vous feriez siffler si vous n'étiez pas en uniforme. Dans une grande chasse à courre l'uniforme est de rigueur; il produit un bel effet, soit à l'assemblée, soit à la curée, soit au repas du soir.

Voyez un régiment à la parade; il est admiré de tous les bourgeois qui le regardent. Il est bien plus beau que cette foule de spectateurs qui l'entourent, et cependant l'habit de chaque bourgeois a coûté bien plus que celui de chaque soldat; il est plus fin, mieux fait et d'un plus beau drap. L'œil s'accoutume facilement à voir ces lignes rouges et noires; elles plaisent par leur symétrie et par leur régularité; en face, tous ces habits noirs et bleus, ces pantalons verts ou blancs ne sont que cohue, nos yeux les parcourent sans plaisir.

C'est Louis XIV qui le premier a réglé le costume de chasse, il fit bien; mais il voulut que les étoffes fussent magnifiques, et il eut tort. Il aimait la chasse; cependant je le soupçonne fort d'avoir été plus galant que chasseur. Si tout en courant le cerf il s'habillait superbement, c'est parce qu'alors le cerf n'était qu'un prétexte pour rencontrer quelque part la belle Montespan ou la tendre Lavallière. A la chasse, comme à la guerre, j'aime l'habit régulier, sévère, sans ornement. Voyez les portraits des plus grands capitaines des temps modernes; la défroque de Charles XII, de Frédéric II, de Napoléon, ne valait pas cent francs; mais ils portaient une bonne épée, mais leur chapeau recouvrait un front superbe.

. . . .

Les grans robes saiges ne les font pas,
Ne sos aussi; riens n'y font en ce cas,
Poures habiz, fors science approuvée
Sens naturel et le bien faire. Hélas!
On ne cognoist aux robes la pensée.

Les apostres ne le doulz Jhesu Crist
Ne porterent draps de grant apparance;
Mais leurs vertus furent de grant proufit
Qui ont partout donné bonne créance,
Robes de vair ne de gris n'ont puissance
D'assagir nul; mais puisque le sens as
De robes vestus, pour ce ne le perdras;
Foulz sa foleur pour sa robe herminée
Ne laissera, ne son sens l'omme bas.
On ne cognoist aux robes la pensée (1).

Pollux, précepteur de l'empereur Commode, décrit ainsi le vêtement du chasseur: «Il consiste dans une tunique qui descend jusqu'aux genoux; elle ne doit pas être blanche ni d'une couleur vive et brillante, de peur que les bêtes sauvages ne l'aperçoivent de loin. Il faut encore au chasseur une chlamyde (espèce de manteau) semblable, qu'il roulera autour de son bras gauche quand il poursuivra les animaux, ou qu'il combattra contre eux. Il portera ausssi un bâton ou une massue. Sa chaussure profonde remontera jusqu'au milieu de la jambe, autour de laquelle il l'attachera par une forte courroie.» (2)

Je sais bien qu'aux enfants il faut des hochets; jadis les recruteurs du quai de la Ferraille avaient

(1) *Poésies morales et historiques* d'Eustache Deschamps, écuyer, huissier d'armes de Charles V et Charles VI.
(2) *Onomasticon*, liv. v. ch. III.

soin de mettre sur leur tête un magnifique panache pour attirer les imbéciles; le plumet a plus fait de prosélytes à l'armée que l'espoir de devenir maréchal de France. Ce que je vous dis là, Napoléon le savait bien, lui qui savait tant de choses; lorsqu'il créait des gendarmes d'ordonannce, des gardes d'honneur, il ne manquait pas de leur fourrer une aiguillette sur l'épaule et un plumet sur la tête : c'étaient d'excellents hameçons pour attraper les nigauds, j'y fus pris jadis, moi qui vous parle. Comme nous ne voulons pas chasser tout seuls, il faut bien permettre l'habit rouge ou l'habit jaune, car si nous ne tolérions que l'habit brun, nous éloignerions tous les jeunes gens à la mode, et il nous en faut de ces beaux messieurs, ils nous amusent par leur esprit et leur maladresse; ils ont de beaux chevaux, ils sonnent de la trompe, et, s'ils ne sonnent pas toujours juste, quand il faut faire du bruit, on les a sous la main; et puis ces gens-là servent à payer le loyer d'une chasse, que seul on trouverait trop cher; ils ont des écus, ils les dépensent, et le commerce est encouragé. En Belgique, depuis 1830, le gouvernement loue les chasses des forêts de l'état; plusieurs sociétés se sont formées dans chaque province, elles ont acquis le droit de tuer les chevreuils et les cerfs, les loups et les sangliers; les vrais amateurs n'auraient pu suffire, en se cotisant, à l'énorme dépense qu'entraînent le personnel et le matériel d'un grand équipage. S'ils avaient dit, nous aurons une blouse bleue, un pantalon noir, et nous chasserons, les fashionables du pays leur auraient répondu : Chassez tout seuls. Pour beaucoup de ces messieurs, la chasse c'est l'habit, comme pour beaucoup de dames, le bal c'est la toilette : « Je serai belle, on m'y verra; après cela, qu'importe qu'on y danse ou non? » Sachant toutes ces choses, les malins

chasseurs qui voulaient des associés payants firent des prospectus; on y lisait en grandes lettres: TOUS LES CHASSEURS PORTERONT L'HABIT ROUGE A GALON D'OR. Après avoir lu la première ligne, les élégants de l'endroit se décidèrent: le lendemain la souscription fut remplie, les actions étaient cotées à la bourse à 50 pour 100 de plus que le prix d'émission.

Un entrepreneur belge à loué la belle forêt de Soignes; il a des chiens, des valets, des piqueurs, un commandant d'équipage; il se charge de tout; les abonnés apportent leur habit rouge, et n'on d'autre souci que de galoper après le gibier. Comme on chasse dans les règles, les novices font un cours pratique de vénerie, et quand ils sortent de là ils connaissent fort bien le métier. La société se divise en trois catégories; les maîtres veneurs, les veneurs ordinaires et les aspirants veneurs; ces derniers n'ont pas le droit de porter le costume des veneurs en titre. Une hiérarchie de pouvoirs est établie, et tout le monde s'y soumet; c'est comme dans un régiment, le grand-maître y tient la place du colonel. Quand les grosses bêtes deviennent rares, on en fait venir de l'Angleterre; une correspondance de paquebots amène aux heureux de la Belgique les daims, les cerfs et les chevreuils, tout enfin, excepté les loups, car, depuis le roi Edgar, les Anglais ne peuvent plus se procurer le plaisir de chasser cette bête. Je connais de ces bons et braves insulaires qui, par cette raison, maudissent la mémoire du roi Edgar. J'en connais d'autres qui.... mais ce n'est pas le moment de vous conter cette histoire, vous la verrez au chapitre du LOUP.

Au milieu de la forêt de Soignes, les ruines de l'abbaye de Groëndal restent encore debout pour recevoir cette brillante société; c'est là qu'on vient se reposer des fatigues de la chasse, c'est là qu'au

bruit des verres, et dans une atmosphère de tabac, on raconte les prouesses de la journée. Voilà des plaisirs de bon aloi; nous sommes bien loin des Belges sous ce rapport: nous nous cotisons ici pour tuer un lièvre et dix perdreaux, et, le jour de l'ouverture, chaque épicier, voulant se rattraper et faire ses frais, cherche à remplir sa carnassière pour en vendre la plus grosse part.

Le chasseur épicier, que l'on rencontre partout dans notre bon pays de France, ne voudrait pas louer une grande chasse pour courre le cerf; il calcule si bien et si promptement que tout de suite il vous dirait: « Mais, une fois le cerf tué, si nous sommes cinquante, que m'en reviendra-t-il? à peine une bouchée, à qui la vendrai-je? » N'allez pas lui parler du plaisir qu'il prendra, de l'émotion qu'on éprouve en entendant la voix harmonieuse des chiens; l'épicier, essentiellement chiffreur, ne vous comprendrait point; il ne voit en tout que le positif; dans un chevreuil, il ne voit qu'un gigot à la broche; dans un sanglier, il ne voit que la hure accommodée par son voisin le charcutier; dans un lièvre, il n'a jamais vu qu'un civet pouvant tenir la place et sauver la dépense du classique haricot de mouton.

Le chasseur épicier n'est pas élégant, on l'accuse même du défaut contraire; parlez-lui de faire un habit rouge pour courir les bois, il va vous rire au nez. Par système il ne porte à la chasse que ses vieux habits de ville; ainsi vous le rencontrez dans la luzerne avec la culotte courte qu'il portait le jour de son mariage; avec l'habit noir, présentement devenu veste, qu'il fit établir pour le baptême de son premier né, prêt aujourd'hui à tirer au sort pour la conscription. Ses bas chinés sont à moitié recouverts par de vieilles guêtres de peau; sa casquette n'est

autre chose qu'un vieux bonnet de grenadier, qui, fatigué de servir la patrie sur les boulevarts de Paris, montre encore quelques poils pour donner un air féroce à son valeureux maître.

Le chasseur épicier n'a pas le temps de nettoyer son fusil; les armuriers sont fort chers, comment faire? Ne soyez pas inquiet: il a toujours dans son voisinage un vieux soldat, un jeune tambour de la garde nationale, qui, pour quelques verres d'eau-de-vie, se charge de la chose. La chasse est chez lui un perpétuel prétexte pour se priver de tout; cela lui coûte 2,000 francs par an; il le dit à qui veut l'entendre, il le chante sur les toits; écoutez-le, si vous en avez la patience, il vous parlera de son garde, peut-être même de ses gardes; ses couvées de perdreaux et de faisans ont réussi, ses lièvres sont en nombre dans sa plaine. Si sa femme veut aller à l'Ambigu, si elle veut se permettre une promenade hors barrière, il trouvera de bonnes raisons pour l'en empêcher: « Les temps sont durs, le commerce va mal, « ma chasse me coûte trop cher, il faut économiser « cette année. » Or, cette chasse lui coûte 2,000 francs, c'est vrai, mais il n'en paie que le quinzième, car il a quatorze compagnons qui se réunissent à lui pour supporter cette énorme dépense.

Il faut les voir se ruer dans la plaine un jour d'ouverture, c'est comme une meute à la curée. Le chasseur épicier tire bien, sans quoi, soyez sûr qu'il ne se lancerait pas de gaîté de cœur dans de telles éventualités. Il a tout prévu, tout calculé d'avance, d'après Barême qu'il sait par cœur. « Je tuerai tant de pièces par an, j'en vendrai tant, j'en mangerai tant, je n'en donnerai pas (l'épicier ne donne rien), cela doit payer ma part du loyer, la poudre, le plomb, plus le *coucou* pour aller le samedi et revenir le lundi.

J'en connais un de ces estimables industriels qui n'a pas voulu renouveler son bail, parce que, tout compte fait, il avait perdu 18 fr. 50 c. dans son année de chasse ; il espérait gagner quelque chose, et il perdait, ce qui, vous le voyez, compliquait furieusement la question.

Je chassais un jour avec un de ces messieurs-là ; une bête part dans le fourré, il tire et tue le plus beau renard qu'on puisse voir.

— Diable, lui dis-je, c'est heureux, c'est un superbe coup de fusil, je vous en fais mon compliment.

— Cela vaut bien la peine, ma foi, ce n'est bon à rien; si c'était dans l'hiver à la bonne heure, la peau vaudrait cent sous ; mais en été, c'est gâter de la poudre et du plomb: si j'avais su je n'aurais pas tiré.

Le chasseur épicier connait tous les restaurateurs de son quartier, tous les marchands de vin qui donnent à manger. Avant de partir pour l'ouverture de la chasse il a fait son marché ; tous ses lièvres, tous ses perdreaux, toutes ses cailles sont placés d'avance ; il peut tuer tout ce qui se présentera, les pièces de 1 franc et de 3 francs tomberont dans son escarcelle. A peine de retour, il porte à chacun sa part ; c'est tout au plus s'il garde deux perdreaux pour régaler son épouse, encore ce sont deux pouilleux. « As-tu fait bonne chasse, dit la dame? — Oui, pas mal, j'ai tué 52 francs ; malheureusement il a fallu revenir : trois de mes associés sont restés à l'affût ce soir, ils vont tuer peut-être pour cent sous de lapins, et je n'y serai pas ! »

Le chasseur épicier n'a point l'amour-propre du chasseur, car il n'est pas chasseur, il est marchand de gibier ; c'est une marchandise de plus qu'il exploite, il cherche à se la procurer au meilleur marché possible

pour la vendre le plus cher qu'il pourra. Il travaille sur les lièvres comme sur le raisiné, sur les lapins comme sur les sucres, sur les perdreaux comme sur les huiles. S'il apprend que le gibier est en hausse, il part aussitôt pour la chasse; si les pruneaux sont en baisse, il écrit à Tours pour en avoir une barrique.

Si le chasseur épicier cherche à gagner, le chasseur fashionable cherche à perdre; il a chez lui tous les costumes possibles, vous pouvez l'inviter à toute heure sans risquer de le prendre au dépourvu; en mettant au bas de la lettre la tenue de rigueur comme sur un billet de garde, vous le verrez arriver luisant, frais, brossé, ciré, éperonné.

Le roi Murat changeait de costume chaque jour, et n'en était pas moins brave; le chasseur fashionable imite Murat, et n'en est pas meilleur chasseur.

Si Buffon avait connu le chasseur fashionable, il l'aurait classé parmi les bêtes inoffensives, parmi ces honnêtes bourdons qui font beaucoup de bruit et ne piquent jamais. N'allez pas le chercher dans les forêts du Nouveau-Monde, ni dans les sables de l'Afrique, ni dans les montagnes des Vosges ou de l'Auvergne; il y périrait d'ennui. Le grand air fatigue horriblement sa poitrine trop délicate; il lui faut Paris et son atmosphère enfumée; partout ailleurs il mourrait: tel le renne, venu de la Laponie, ne trouve plus en France les conditions nécessaires à son existence; tel un colibri mourrait dans la forêt de Vincennes. Que dis-je? non seulement il faut que le chasseur fashionable soit à Paris, mais encore il ne peut vivre que dans une petite portion de Paris; on le trouve ordinairement dans la latitude du boulevart Montmartre, dans la longitude de la Chaussée d'Antin; plus loin c'est le désert de Sahara, les terres australes, qu'y ferait-il? Peut-on vivre en effet quand on n'a point

sous la main Tortoni, le café Anglais, la loge de l'*Opéra*, le foyer des Italiens?

Le chasseur fashionable ne chasse pas, ou bien il chasse peu, mais il parle chasse du matin au soir. Il loge sur le boulevart; il a un groom, un tilbury, un balcon, parce qu'il sonne de la trompe, et qu'il veut qu'on l'entende; car ce n'est par pour son plaisir qu'il sonne, c'est pour le déplaisir des autres; c'est pour qu'on l'écoute, pour que chacun sache que c'est lui. Vous autres, braves habitants des faubourgs, si vous faites une excursion jusqu'au passage des Panoramas, vous êtes aussitôt assourdis par un *requêté:* vous doublez le pas comme de raison; mais un *hourvari* vous attend aux Bains Chinois. Vous revenez tout de suite, et vous êtes assommés par une *Saint-Hubert*. Oh! qui nous délivrera du chasseur fashionable? qui fera taire ces trompes discordantes inondant Paris de leurs tons criards? L'exemple est contagieux; les habitués du marchand de vin imitent ceux du café Anglais; la mansarde singe le premier étage. Les beaux messieurs ont des valets transformés en piqueurs, ceux-ci passent leur vie au cabaret, où ils croient apprendre leur métier au milieu des libations perpétuelles. *Ventre plein sonne bien*, dit un vieux proverbe de vénerie; le proverbe est faux; car ces braves gens-là dînent toujours, boivent sans cesse, et sonnent bien mal.

Allez chez le chasseur fashionable : dès l'antichambre vous sentez une atmosphère de vénerie qui vous prend à la gorge. Des bois de cerfs sont cloués au mur pour servir de porte-manteaux, des bois superbes, ma foi! de cerfs dix cors! de vieux cerfs! de grands vieux cerfs! il les a payés cent francs pièce: au besoin il pourrait vous montrer les reçus. Entrez, vous en verrez bien d'autres; son salon est un véritable arse-

nal : les arquebuses à mèche, les fusils à rouet, les tromblons, les espingoles, rangés symétriquement, couvrent les murs d'un bout à l'autre ; on y voit dans les intervalles des couteaux de chasse et des poignards malais, des trompes de tout calibre, des arcs et des flèches, des casse-têtes, des poudrières, des sacs à plomb, des fouets et des pistolets ; dans ce salon, le maître avec son groom pourrait soutenir un siége.

Voyez sa chambre : notre homme couche sur la peau d'un ours qu'il a tué dans les Pyrénées ; il l'a tué de sa main en luttant corps à corps ; car, dans les grandes occasions ; lorsqu'il s'agit de montrer son extrême bravoure, il dédaigne le fusil et ne se sert que du yatagan. Quel gaillard ! disent les dames.... les dames aiment beaucoup le chasseur fashionable. Ses pantoufles sont en peau de renard, les manches de ses couteaux sont en pied de chevreuil ; ses brosses, ses balais sont en poil de sangliers qu'il a tués ; il a tué jusqu'au pinceau de blaireau qui lui sert les jours de barbe. Près de son lit on aperçoit une peau de lion avec la gueule béante, doublée en drap rouge. Voyez ces yeux brillants ; c'est à faire frémir rien que de les regarder. Pour peu que vous le questionniez, il vous racontera comment il a tué le lion dans son dernier voyage de Numidie.

Car le chasseur fashionable voyage beaucoup, à ce qu'il dit. Toutes les fois qu'un rhume le retient dans sa chambre (le chasseur fashionable est souvent enrhumé), il reste tout coi chez lui, et, lorsqu'il reparaît au grand jour, il revient de ses terres de Normandie ; il a couru le sanglier dans les Ardennes ; il a chassé le chamois dans les Alpes, l'ours dans les Pyrénées, et la preuve, c'est qu'il rapporte de quoi faire un superbe bonnet de grenadier.

Cependant il chasse réellement à l'ouverture ; à cette

époque le temps est beau, les dames arrivent au rendez-vous pour déjeuner avec les chasseurs ; il ne laissera point échapper cette occasion de déployer ses grâces. D'ailleurs, dans sa carnassière, il existe une poche remplie de billets doux, dont il faut trouver l'emploi. C'est un album, un cahier de papier ; où chaque page, écrite d'avance au crayon, contient tout ce qu'il faut pour enflammer les blondes et les brunes. Il en déchire un feuillet suivant les qualités extérieures de la dame ; il y vante les yeux noirs dans l'un, les yeux bleus dans l'autre, sa prose attaque en termes différents ces deux grandes catégories, elles servent de texte à toutes les variantes ; ensuite il y a les phrases générales sur l'esprit, la grâce enchanteresse, la tournure ravissante, qui s'adressent à toutes les femmes : chacune d'elles les croit d'une exactitude parfaite. L'amour se compose d'un peu de soupirs, d'un peu de larmes et de beaucoup de mensonges ; celui qui dirait vrai serait toujours dupé ; croyez-moi, j'ai passé par là.

On est si sot quand on les aime !
Une fois seulement je ne fus point trompé...
Parce que je trompais moi-même.

Ainsi, messieurs, ne vous gênez pas, mentez, entassez tous les superlatifs ; ces dames ne trouveront jamais que vous en mettez trop.

Des calculs fort exacts ont prouvé depuis longtemps que, sur une centaine de billets ainsi jetés au hasard, bon an, mal an, cinquante environ rapportaient quelque chose ; c'est comme une terre où vous semez du blé, tant de grains sont mangés par les oiseaux, tant d'autres pourrissent : une certaine quantité fructifie. Voyez l'importance de la statistique : d'après ces bases

positives, chacun de vous peut manœuvrer en conséquence. Pour réussir une fois il ne vous en coûtera que deux billets.

Tant qu'une femme n'a point essayé l'arsenal de séductions que renferme un élégant négligé, vous ne pouvez pas vous vanter de votre indifférence pour elle. Il en est de même d'une dame attaquée par un chasseur fashionable : elle a résisté, c'est fort bien, parce qu'on était à Paris, en habit noir, toujours en habit noir ; mais dans un bois, comment voulez-vous ne pas perdre la tête devant un beau monsieur dont la taille, couverte de drap rouge, se dessine sur la verdure comme une écrevisse sur un plat d'épinards? un beau monsieur dont les moustaches noires viennent d'être relevées avec le peigne de plomb qu'il porte toujours dans sa carnassière?

C'est vraiment prodigieux la somme de talent qu'il faut à ces messieurs pour se faire la barbe ; que de places on doit ménager ; avec quel art le rasoir doit se promener dans les petits espaces qu'on lui sacrifie à regret! Tout cela fait contraste, et c'est par les contrastes que les peintres produisent de grands effets. Voyez cette cravate blanche négligemment nouée ; elle se détache admirablement sur un collier matelassé de crins et sur une poitrine velue comme une malle!

Le chasseur fashionable arrive en présence des dames avec une carnassière passablement garnie ; il sait qu'on se moquerait de lui s'il n'apportait rien : il ne veut pas servir de point de mire aux plaisanteries de tous ; et cependant on dirait que son fusil, au lieu du nom de l'armurier gravé en lettres d'or entre les deux canons, porte le commandement de Dieu : *Tu ne tueras point.* Ce précepte divin est scrupuleusement suivi par le chasseur fashionable ; mais son magnifique fusil, chef-d'œuvre de ciselure, de sculpture et de

dorure, ne doit point passer pour une arme inutile; elle doit être terrible comme son maître; le beau monsieur sait bien qu'il ne faut jamais paraître ridicule devant la personne que l'on préfère. Aussi, lorsqu'on est sorti du château le matin, il a pris ses précautions: deux mots à l'oreille du garde ont arrangé l'affaire. On s'est écarté pendant une heure de la ligne des autres chasseurs, et puis on arrive pour déjeuner en apportant dix ou douze pièces; on les étale avec assez d'indifférence, comme un homme qui tous les jours à coutume de mieux faire. Je connais un intrépide braconnier qui ne fait pas d'autre métier que de vendre du gibier aux chasseurs: il les voit de loin, examine les maladroits, les suit, les aborde dans un coin, et là il propose un marché qui doit sauver l'amour-propre. L'affaire se conclut toujours; il vend ses perdreaux et ses lièvres deux fois plus cher que le vicomte de Botherel ne vendra les siens quand il en fera cuire.

Si le chasseur épicier vend son gibier, le chasseur fashionable en achète; à son retour de la chasse il en envoie partout, son groom se promène dans tous les quartiers de Paris avec une bourriche sous le bras, qu'il vide dans les hôtels et qu'il remplit dans les boutiques. Cela coûte cher, mais qu'importe; « on parlera de moi, je me poserai comme un homme adroit et généreux; j'aurai des dettes, qu'importe encore! parlez-moi de la vie poétique de Versailles; les imbéciles seuls ont leurs affaires en ordre. » Un de ces élégants chasseurs me disait un jour: « Vous avez deux bons chiens; les miens sont meilleurs que les vôtres: l'un s'appelle *trois francs*, et l'autre *vingt sous;* je les porte dans mon gilet; lorsque je les lâche, ils ne manquent jamais de m'apporter du gibier. »

Le chasseur fashionable achète une demi livre de poudre, il en a pour son année; car il tire peu. Les

jours de grande chaleur il ne veut pas se gâter le teint et puis il dit à la belle de ses pensées : « Autrefois la chasse était ma plus grande passion ; aujourd'hui je ne pense qu'à vous, je ne suis bien qu'auprès de vous : »

Mon arc, mes javelots, mon char, tout m'importune;
Je ne me souviens plus des leçons de Neptune.

Les jours de pluie, son beau fusil se rouillerait, son costume élégant se salirait ; en rentrant il pourrait être vu tout crotté : ce sont des risques à courir. Il ne reste donc que les temps mixtes, les temps ni chauds, ni froids, où le chasseur fashionable se permet une excursion. Cela ne l'empêche point de vanter ses exploits à son retour à Paris. Entendez ces messieurs chez Tortoni, au foyer de l'Opéra ; parlez-leur d'une chasse où vous savez qu'ils ont assisté, ils vous répondront toujours : « Ce jour-là j'ai tué trente-cinq pièces.» Trente-cinq pièces, c'est la règle ; on a toujours tué trente-cinq pièces : c'est comme à certaine époque, un homme qui se respectait avait toujours tué sept Suisses et pris deux canons. Ils ont tué plus de Suisses qu'il n'en faudrait pour peupler une demi-douzaine de cantons. Dans aucun pays du monde on ne tue autant de gibier que chez Tortoni, au Café Anglais, à l'Opéra, aux Italiens.

Le chasseur fashionable revient toujours de la chasse, et toujours il part pour la chasse ; il a des équipages partout, à ce qu'il dit, des chasses gardées en tous lieux ; l'année prochaine il vous mènera dans ses terres, vous verrez des forêts pleine de sangliers, de cerfs et de loups ; vous serez charmé de faire connaissance avec eux. Oh ! la belle race de chiens qu'il a ! quels beaux limiers ! Il n'en donne à personne,

mais vous ferez exception à la règle ; comptez là-dessus.

En définitive, le chasseur fashionable n'a ni chiens, ni chasse, ni bois, ni sangliers, ni loups. Si chez Tortoni, par hasard, on organise une partie de chasse, s'il doit mener sa meute : eh bien! il trouvera plusieurs marchands de chiens qui lui loueront une ou deux hardes, et l'accompagneront eux-mêmes en habit galonné, la trompe à travers du corps et déguisés en piqueurs, comme les bourgeois du marais transforment leurs portiers en domestiques les jours de grande solennité.

Il arrive : on lance le cerf et dès ce moment il accumule bévues sur bévues. Il sonne de la trompe, il a lu quelques livres de vénerie, superficiellement, pour saisir au passage des termes bizarres, qu'il lance aux oreilles des ignorants, dans l'intention de leur faire croire à sa science profonde. Il parle de du Fouilloux, de Salnove, de d'Yauville ; il rougirait d'ignorer ces noms illustres ; mais il ne connaît que leurs noms ; il a parcouru leurs ouvrages sans les comprendre. Pourquoi les a-t-il lus ? c'est parce qu'il n'a pas pu faire autrement : un peintre doit pouvoir parler de Raphaël, un veneur doit citer d'Yauville. Lorsqu'on s'occupe d'une chose, il faut avoir lu les ouvrages des grands maîtres qui y sont devenus classiques.

En l'an III de la République, un original d'Avignon fit imprimer un recueil de fables ; il en avait le droit incontestable. Voici l'*avant propos* de ce livre curieux : « Au moment de publier cet ouvrage, j'apprends qu'un sieur Fontaine, Desfontaine, ou Lafontaine a fait aussi des fables. Je déclare ne les point connaître ; par conséquent si l'on trouve quelque ressemblance avec les miennes, on ne devra point me soupçonner de plagiat. »

6*

Le chasseur fashionable ne veut pas faire comme mon illustre compatriote, il sait que d'Yauville a écrit un excellent Traité sur la chasse du cerf; il se vante de l'avoir lu, mais une fois sur le terrain, tout son savoir s'évanouit: vous lui ferez prendre le pied d'un chevreuil pour celui d'un cerf dix corps; à peine s'il distinguera la trace d'un loup de celle d'un sanglier. C'est que la théorie et la pratique sont deux choses fort différentes; un comédien novice débitera son rôle avec aplomb dans le foyer, et puis il balbutiera devant le public.

Vous savez que le cardinal Dubois avait pris tous ses grades éclésiastiques en même temps; on l'avait tonsuré, ordonné, sacré, tout cela s'était baclé dans vingt-quatre heures. Tels les marquis de l'ancien régime montaient leur première garde le matin comme soldat; ils devenaient capitaine à midi, et colonel le soir; mais la science ne s'improvise pas comme les brevets; on n'append à commander qu'en obéissant. Lorsque ces messieurs paraissaient devant leur régiment ils ne savaient par quel bout commencer, et plus d'une fois un de ces capitaines imberbes à dit à ses soldats: « Faites donc comme vous faisiez hier quand le sergent-major vous commandait. » Mais joubliais qu'il s'agit ici du cardinal Dubois.

Ce digne prélat avait appris à dire passablement la messe en petit comité; comme son intention n'était pas d'en faire un bien fréquent usage, il ne cherchait pas à se perfectionner. Son Eminence, occupé de choses plus importantes, à ce qu'elle disait, laissait à d'autres le soin de louer Dieu, pour ne songer qu'aux créatures. Un jour cependant il fallut payer de sa personne; le cardinal dut monter à l'autel pour officier pontificalement dans la chapelle de Versailles. Il s'agissait de quelque baptême ou d'un mariage royal. Le roi, toute

la cour devaient assister à la cérémonie, et Dubois voulut y paraître dans toute sa gloire. Quelques jours avant, les évêques ses courtisans avaient fait de fréquentes répétitions, et tout laissait croire que la représentation marcherait sans encombre.

« Soyez tranquille, monseigneur, lui disait l'évêque de . . . , nous serons là, près de vous ; nos fonctions de diacre et de sous-diacre nous obligent de vous serrer de près. Si la voix vous manque, Eh bien ! nous continuerons ; et, comme de l'autel aux tribunes la distance est grande, on ne s'apercevra point si vous ne chantez pas. D'ailleurs, l'encens, l'orgue donneront des distractions aux yeux et aux oreilles.

— Oui, c'est fort bien, je comprends cela ; pour entonner le *Credo*, le *Gloria in excelsis*, je n'ai que peu de chose à dire, le chœur est là pour me couper la parole ; mais quand il sagira de l'Oraison dominicale, comment ferais-je ? car il faut tout dire depuis Pater jusqu'à *Amen*.

— Nous vous soufflerons. »

Le grand jour arrivé, monseigneur, entouré des hautes notabilités cléricales, était à l'autel dans un nuage d'encens ; la messe marchait avec sa pompe solennelle. Vous savez que souvent les comédiens, lorsqu'ils sont en scène, se disent de petits mots que le public ne peut pas entendre ; l'évêque diacre, pendant que le chœur chantait le *Credo*, causait avec le cardinal, tout en ayant l'air, d'être absorbé par la présence de Dieu.

« Très-bien, monseigneur, très-bien ; vous vous en êtes parfaitement acquitté.

— Trouvez-vous ?

— Comment ? mais on ne peut pas mieux ; on dirait que vous avez passé votre vie dans les séminaires. Le *Gloria in excelsis* a été entonné d'une voix forte, sûre,

vibrante ; on croirait vraiment que Votre Eminence n'a jamais fait autre chose.

— Oui, le *Gloria*, le *Credo*, c'est fort bien ; mais c'est ce b..... de *Pater* qui m'embarrasse. »

Le chasseur fashionable quitte quelquefois Paris, mais c'est pour courir les châteaux ; c'est toujours à peu près la même vie, les mêmes femmes, les mêmes conversations, les mêmes niaiseries, et notez qu'alors il a le droit de paraître avec des costumes nouveaux, pittoresques, élégants, qui font cent fois plus de ravage que son fusil.

Rien n'est délicieux comme le costume du chasseur fashionable ; il a des habits de toute espèce, de toute couleur ; ils sont, ma foi, bien autrement soignés que ceux qu'il porte au bal. La chasse est pour lui ce qu'est un bal déguisé pour une coquette : elle peut choisir le costume qui lui siéra le mieux. A la ville, le chasseur est obligé de suivre la mode : le noir et puis le noir, voilà tout ;mais à la chasse, toutes les couleurs de l'arc-en-ciel s'offrent à lui bien tranchées ou pittoresquement nuancées. Il peut tailler en plein drap : aussi s'enferme-t-il avec son tailleur pour étudier, pour méditer longuement la coupe d'une veste, l'échancrure d'un gilet, les plis menteurs d'un pantalon. Il sait d'avance le merveilleux effet qu'il produira, vu de loin dans une clairière ou sur la cime d'un coteau. Tout est calculé, jusqu'à la poussière qui couvrira ses habits, et leur donnera pour un moment une teinte blafarde qui disparaîtra bientôt sous le coup de brosse du garde. Or, dites-moi, comment voulez-vous qu'une pauvre femme résiste à tant de séductions? Elle va déjeuner au coin du bois sans songer à mal ; son cœur innocent et pur veut rester fidèle à je ne sais qui.... Brrr.... Au diable les résolutions ; elle a vu l'habit rouge, les boutons d'acier, la cravate verte, le gilet jaune ; comment

pourait-elle résister ? Une attraction invisible la pousse vers l'écornifleur de femmes. comme une fauvettte dans la gueule du serpent. Elle succombe parce que monsieur je ne sais qui ne porte jamais qu'une blouse bleue.

Et puis viennent les chagrins, les pleurs. Il est bien temps, ma foi ; pourquoi vous êtes-vous laissé prendre ? Vous vous levez le lendemain toute pimpante, sous les armes des pieds à la tête ; vous ne voulez pas qu'il en réchappe.... Oui, mais le fashionable a quitté le château. Etait-il déjà fatigué de sa nouvelle conquête ? Non, mais il avait chassé quatre jours, il avait mis chaque matin un costume nouveau, et sa garde-robe était épuisée. Pour recommencer, il lui faut un autre château, d'autres femmes et d'autres chasseurs.

Le chasseur fashionable veut toujours tout séduire ; il ne vit que des larmes qu'il fait répandre ; il ne s'informe pas si les yeux qui les versent sont bleus ou noirs, beaux ou laids, grands ou petits ; pourvu qu'on pleure, c'est tout ce qui lui faut. Rencontre-t-il une vachère au teint cuivré, aux jambes sales, il fait l'aimable avec elle, il se donne un air de prince voyageant incognito ; mais quelquefois le vacher se trouve dans le voisinage, et alors la scène change, car le chasseur fashionable, qui tire très-bien l'épée et le pistolet, n'est pas fort au coup de poing, et les vachers ne connaissent que cette dernière manière pour terminer une affaire d'honneur.

Un jour, au rendez-vous de chasse, un beau monsieur manquait au déjeuner, ce qui nous parut extraordinaire, car il était toujours exact. Nous entendîmes deux coups de fusil, et nous pensions que notre homme allait arriver ; il vint effectivement, ou plutôt nous le vîmes se traîner vers nous avec ses habits déchirés, son pantalon taché de vert du côté des genoux, et mis en pièces par derrière.

« Eh ! mon Dieu ! comme vous voilà fait !

— Ouf ! je viens de l'échapper belle !

— Parlez donc ?

— Des voleurs m'on arrêté, battu, volé, dépouillé. Je dormais ; ils ont commencé par décharger mon fusil en l'air, et puis ils me l'ont brisé sur les épaules.

— Ce sont de singuliers voleurs... Ils ne vous ont rien pris ?

— Tout ce que j'avais, ma bourse et ma montre.

— Courons tous ; nous les rattraperons, et certes ils verront beau jeu. De quel côté sont-ils partis ?

— Ils se sont enfoncés dans le taillis.

— Marchons. »

Aussitôt tous les chasseurs se dispersent et vont traquer le bois ; les dames veulent nous accompagner ; elles désirent bonne et prompte justice ; l'une d'elles surtout prenait au sort du pauvre chasseur un peu plus d'intérêt que les autres. Chemin faisant, nous rencontrons une petite fille de huit à dix ans, et nous lui demandons le chemin qu'ont pris les voleurs.

« Quels voleurs? dit-elle.

— Ceux qui ont battu ce beau monsieur, dit la dame.

— Qui ? ce grand flandrin ? Tiens, c'est pas des voleurs, c'est Gros-Pierre qui l'a battu.

— Et pourquoi ?

— Parce qu'il embrassait ma tante.

— Gros-Pierre est donc ton oncle.

— Non, mais il va toujours où va ma tante.

— Prends, dit la dame à la petite fille, voilà cinq francs pour t'acheter des souliers. Quand tu verras Gros-Pierre, tu lui diras qu'il a bien fait.

— Il paraît, dis-je alors, qu'au village on agit un peu comme à la ville ; mais il ne fallait pas voler une montre, une bourse, pour venger l'honneur si chatouilleux de la tante.

— Gros-Pierre n'est pas voleur; c'est le grand flandrin qui voulait donner sa bourse et sa montre pour qu'on le laissât tranquille. Pierre n'a pas voulu; il tapait toujours.

— Mais il a gardé la bourse.

— Eh non! êtes-vous entêté, donc! Le grand flandrin l'a tirée de sa culotte, et puis il l'a mise dans son carnier; je l'ai vu, moi, de ce fossé où je ramassais des noisettes. »

Je vous donne à deviner quelle était la figure de la dame pendant tout ce colloque, et surtout la contenance du grand flandrin.

CHAPITRE IV.

Les chiens courants. — Éducation domestique.

Idcircò imperium catulis, unusque magister
Additur; ille dapes, pœnamque, operamque ministrans
Temperet: hunc spectet sylvas domitura juventus.
Nec vile arbitrium est. Cuicunque hæc regna dicantur,
Ille tibi egregia juvenis de pube legendus
Utrumque et prudens et sumptis impiger armis.

GRATIUS. (1)

Gratius avait raison lorsqu'il disait aux Romains de l'ancienne Rome qu'un valet de chiens n'était pas facile à choisir. C'est de lui que dépend la santé de votre meute;

(1) *De Venatione liber.*

c'est dans lui que se trouve l'avenir de vos jouissances. « Un bon valet de chiens doit estre gracieux, dit du Fouilloux, fort courtois et doux, aymant les chiens de nature, et faut qu'il ait bon pied et bon vent, tant pour entonner sa trompe que sa bouteille. »

De tous les animaux, le chien est celui qui possède le plus d'intelligence; que dis-je! vous et moi nous connaissons certains hommes qui n'ont pas autant d'esprit que certains chiens. Parmi les hommes continuellement occupés à pourvoir à leurs besoins de première nécessité, il en est beaucoup qui restent toujours dans le cercle étroit des connaissances qui y sont immédiatement relatives; ils n'acquièrent qu'un nombre d'idées plus borné que n'en paraissent avoir quelques individus dans certaines espèces d'animaux.

« Quelle heure est-il? demandais-je un jour au sieur Lecomte, honnête cocher de *coucou*.

— Je ne le sais pas.

— Regarde l'horloge de Vincennes.

— Je n'y connais rien.

— Comment, tu n'as point assez de judiciaire pour lire l'heure sur un cadran?

— Non, monsieur; bien souvent on a voulu me l'apprendre, je n'ai jamais pu me fourrer ça dans la tête; c'est trop difficile. »

Bougainville rencontra des peuplades sauvages dont le dictionnaire se composait d'une soixantaine de mots tout au plus; j'ai des chiens qui en savent davantage. S'ils ne parlent pas comme nous, ils ont plusieurs manières d'aboyer, qui disent fort bien ce qu'elles veulent dire. Les mouvements de leurs yeux, de leur queue, de leurs pattes, sont plus intelligibles pour moi que les signes d'un sourd-muet.

Pour honorer le chien, la république romaine faisait nourrir, à ses frais, un de ces animaux, au Capitole,

ce qui, par parenthèse, ne chargeait pas beaucoup son budget. Le chien joue un grand rôle dans l'histoire de l'homme. Voyez la plupart des monuments du moyen âge; presque toujours les rois, les vieux chevaliers, bardés de fer, sont couchés sur leur tombeau avec un chien aux pieds. Dans les superbes galeries historiques de Versailles, on trouve une infinité de chiens célèbres, sans doute puisqu'ils ont mérité les honneurs de la sculpture.

Plus d'une fois un chien a fait la fortune de son maître. C'est à son chien que le fermier général Bouret dut toute l'opulence dont il jouit plus tard. Il savait que le garde des sceaux aimait beaucoup les petits chiens; il en éleva un, qu'il dressa de manière à caresser tous les gardes des sceaux présents et à venir. Pour cela faire, Bouret battait toujours le pauvre toutou. Après la fustigation, un valet, vêtu d'une simarre, se présentait, caressait le petit animal, et le gorgeait de friandises. Quand tout fut disposé pour la scène qu'il préparait, Bouret sollicita du garde des sceaux audience; il s'y rendit avec son chien dans sa poche, l'animal n'était pas plus gros qu'une orange. Bouret tira son mouchoir, et le chien s'échappa; mais, apercevant une simarre, probablement pleine de biscuits et de macarons, il se jeta sur les genoux de monseigneur, en lui faisant mille petites gentillesses.

« Oh! qu'il est joli votre petit chien! il est charmant; je n'ai jamais rien vu de plus aimable.

— S'il plaît à Votre Excellence, je serai trop heureux de le lui offrir. »

Et Bouret devint fermier général.

La méthode employée par Bouret est aujourd'hui suivie par tous les contrebandiers. Ces messieurs font passer la frontière à des dogues chargés de marchandises prohibées. Pour qu'ils connaissent leurs ennemis,

7

tous les jours ils sont battus à grands coups de fouet par un homme vêtu de l'uniforme des douaniers ; aussi, du moment qu'ils aperçoivent l'habit vert à boutons blancs , ils s'éloignent au triple galop.

Le chien naît chasseur ; cependant cet instinct naturel, qu'il apporte en venant au monde, a besoin d'être guidé par l'éducation, surtout si nous voulons qu'il tourne à notre profit. Dans l'enfance du monde, tous les chiens devaient être chasseurs ; il est probable qu'ils se réunissaient en troupe pour attraper le gibier, comme font encore aujourd'hui les chiens sauvages dans les forêts du Nouveau-Monde.

Existait-il plusieurs espèces de chiens, ou bien toutes celles que nous avons aujourd'hui sont-elles dérivées du chien de berger, comme le croit Buffon? C'est possible, et j'aime encore mieux prendre l'opinion de Buffon toute faite que de me lancer dans des recherches à l'infini. Ce qui prouve une grande analogie entre toutes les races bien distinctes de chiens, c'est que les individus les plus opposés de forme et de grosseur, bien plus opposés que l'âne et le cheval, engendrent ensemble, et que leurs enfants engendrent encore, différents en cela du mulet qui, sorti des flancs de la cavale, *asino juvante*, n'a point la faculté de se reproduire.

La mode étend son empire jusque sur les chiens. A certaines époques vous voyez des espèces de chiens se multiplier à l'infini, parce que l'article est fortement demandé chez les marchands. Que sont devenus ces milliers de carlins qui plaisaient tant à nos dames, et qu'autrefois on rencontrait à chaque pas? et ces chiens turcs sans poils? et les danois? et tant d'autres dont on ne trouverait peut-être plus l'échantillon. Si l'on en voulait encore, il faudrait les refaire en croisant certaines races; car l'homme a, pour ainsi dire créé des

variétés dans les animaux comme dans les plantes. Tous les jours, on obtient, par les semis, des roses nouvelles, des dalhias nouveaux. Si des amateurs ne prenaient soin de les propager, ces espèces disparaîtraient comme elles sont venues. Les Grecs avaient une espèce de très-petits chiens appelés *selouki;* ils s'en servaient pour savoir si un homme mort était véritablement mort. Lorsqu'il ne s'agissait que d'une léthargie, certains mouvements de l'animal l'indiquaient toujours. Ces petits chiens n'existent plus, mais nous avons des médecins chargés de constater les décès, et voilà pourquoi nous enterrons si souvent des personnes qui ne sont qu'endormies.

Si vous avez une meute, il faut l'entretenir par la reproduction; si vous n'en avez pas, il faut en créer une, car enfin il vous faut une meute; un honnête homme ne peut pas s'en passer. Choisissez d'abord une lice de belle race, et faites-la couvrir par le plus beau chien que vous pourrez trouver. Ils doivent être âgés l'un et l'autre de deux ans au moins. Le chien, quand il a passé sa sixième année, ne donne plus d'enfants bien vigoureux; la lice est bonne tant qu'elle reprend chaleur. Lorsqu'on veut avoir de bons chiens de chasse, il ne sagit pas seulement que le père et la mère soient beaux, il faut encore qu'ils soient bons. Des expériences très-bien faites ont prouvé que les chiens de la plus belle race, qui n'avaient jamais chassé, et dont les enfants, au lieu de courir les bois, gardaient la porte d'une basse-cour, dès la troisième génération cessaient de transmettre l'instinct, l'odorat, l'intelligence que possédaient leurs aïeux. Plus la postérité se subdivisait, moins les chiens étaient habiles à la chasse; on pouvait leur appliquer l'apostrophe d'Horace en très-beaux vers qui n'ont pas le sens commun:



Ætas parentum pejor avis tulit
Nos nequiores mox daturos
Progeniem vitosiorém.

Car si depuis l'époque ou vivait Horace, nous étions toujours devenus plus méchants, que serions-nous aujourd'hui ?

Avec cette race dégénérée de chiens on pouvait refaire une bonne race en recommençant en sens inverse. On y parvenait par l'éducation. Les premiers chassaient mal, leurs enfants chassaient mieux, les autres chassaient bien; en remontant de l'autre côté, on se retrouvait au même degré de l'échelle. Cela se comprend : un père peut transmettre à son fils ses goûts, son intelligence, ses habitudes, sa beauté, ses vices de conformation ; mais, ce qui me paraît inexplicable, c'est que des difformités physiques purement accidentelles, et causées par l'homme, soient souvent transmises aux jeunes chiens. Tous les jours on voit des chiens naître sans queue et d'autres naître sans oreilles ; les uns, parce que leurs pères et leurs aïeux, chiens d'arrêt de leur nature, ont eu la queue coupée ; les autres, parce que, fils de dogues, ils sont nés de parents chez qui les oreilles ne sont pas à la mode. Je suis certain qu'en combinant les formes, les couleurs des chiens, on finirait, par une suite de croisements successifs, à se procurer des animaux de la taille, de la couleur, de l'intelligence que l'on voudrait ; il ne faudrait pour cela que du temps et de la patience.

Il est donc de la plus haute importance de mettre les lices à part dès qu'elles entrent en chaleur ; sans cette précaution vous ne sauriez jamais de quel chien elles seraient pleines. Autrefois les Grecs pour éviter le libertinage de la gent canine, faisaient porter à leurs lices une espèce de harnais en courroies. La par-

tie postérieure était armée de pointes de fer, et défendait l'honneur aux plus intrépides amoureux. Je connais une dame qui fait la même chose aujourd'hui; elle emploie de jolis petits tabliers verts, qui opposent une barrière impénétrable aux entreprises des galants.

Dans la formation de leurs équipages, les Anglais ont grand soin de croiser les caractères des chiens; ainsi, par exemple, ils accoupleront un chien vif, turbulent, impétueux, avec une lice indolente; s'il est jeune, on lui donnera la lice la plus vieille. Dans ce cas, cependant, je conseille de s'assurer si l'accouplement a lieu, car j'ai vu beaucoup de vieilles lices devenir en chaleur, sans consentir à recevoir le mâle; souvent elles le reçoivent sans que cela produise de résultat. Je crois ces précautions très-bonnes pour maintenir toujours la meute au même point, pour lui conserver la même physionomie. Il est bon d'éviter les alliances au premier degré; si les amours incestueux ne sont pas un crime chez les chiens, le maître n'en a pas moins grand tort de les permettre (1). La race dégénère tou-

(1) Oppien prétend que les chevaux respectent les liens de la nature et du sang: « Il est inouï, dit-il, qu'ils aient jamais formé d'hymen illégitime; ils ne brûlent que d'une pudique ardeur.

« On dit qu'autre fois un monarque riche en troupeaux possédait dans ses campagnes un superbe et nombreux haras. Une maladie funeste moissonna tous ses chevaux, et n'en épargna que deux, une cavale et son jeune poulain qu'elle allaitait encore. L'âge eut à peine formé sa taille que son maître, homme impie, tenta de faire passer la mère dans les bras du fils. Bientôt il s'aperçut de l'aversion qu'ils avaient pour un hymen incestueux, que leur fait abhorrer la nature; alors il médite un dessein affreux, et machine contre eux une ruse perfide, guidé par l'espoir de faire revivre la race de ses coursiers. Dans la profondeur de sa scélératesse, il commence par couvrir de peaux et le fils et la mère. Il les oint l'un et l'autre de parfums; il se flattait sans doute de dissiper l'odeur qui détruisait en eux

jours si un sang étranger ne vient la vivifier par une sève nouvelle. C'est pour cela, sans doute, autant que pour étendre le lien social, que les législateurs ont proscrit les mariages entre parents trop rapprochés ; c'est par cette raison que les laboureurs renouvellent de temps en temps leurs semences ; ils vendent le blé qu'ils ont récolté, putôt que de le semer dans le champ qui l'a produit ; ils préfèrent acheter un autre grain, fût-il plus cher et moins beau.

Il faut donc avoir égard aux qualités morales et physiques des individus ; c'est-à-dire aux formes, à la taille, à l'instinct, à l'intelligence, à l'éducation, aux habitudes. Les Romains, dans l'accouplement des chiens, regardaient encore plus au courage qu'aux formes.

> Et primùm expertos animi, quæ gratia prima est,
> Invenerem jungunt. (1)

l'amour. O dieux ! il ne vit pas qu'il commettait un crime. Enfin cet hymen abominable, détesté des coursiers, s'accomplit ; tel autrefois chez les mortels se célébra l'hymen fatal du fugitif Œdipe. Mais ils ne sont pas plutôt dépouillés de leurs voiles, que, connaissant cette noire trahison, et pénétrés d'une douleur profonde, ils se lancent des regards menaçants. La malheureuse cavale regarde avec horreur son fils, qui n'était plus son fils ; et celui-ci, époux criminel, incestueux, sa déplorable mère, qui avait cessé de l'être. Ils se cabrent en frémissant de rage, rompent leurs liens, fuient à travers la plaine, et, remplissant l'air de leurs hennissements, semblent prendre les immortels à témoin de ce crime, et former des imprécations contre l'auteur de cet exécrable hyménée. Gémissant enfin de leur sort, ils s'élancent avec fureur, se frappent la tête contre les rochers, se brisent le crâne et se privent volontairement de la vie. Ils expirent la tête penchée l'un vers l'autre. C'est ainsi qu'une antique renommée a consacré la gloire des coursiers.

La Chasse, chant 1er, par OPPIEN.

(1) GRATIUS. *De Venatione liber.*

C'est en améliorant toujours les races fortes et courageuses, qu'ils étaient parvenus à créer des chiens capables de combattre et de vaincre des lions.

Si vous avez deux espèces de chiens, ayant chacune des qualités différentes, il est certain que par des croisements successifs vous parviendrez à retrouver dans un seul individu ce que vous ne trouviez que dans deux. C'est le contraire de ce curé qui, au lieu de prendre une servante de quarante ans, suivant les lois canoniques, en avait pris deux de vingt ans ; il prétendait que c'était beaucoup plus agréable. Ainsi pour maintenir votre meute au même point, vous veillerez à ce que le mâle et la femelle que vous accouplerez aient toujours le même caractère distinctif ; si vous voulez améliorer la race, vous choisirez un chien ou une lice ayant quelques qualités supérieures ; mais il faut que la bête que vous aurez choisie soit une bête de chasse, car un superbe chien de boucher ne vous donnerait que des chiens de boucher. Vous devez toujours tendre au perfectionnement de vos chiens. Du moment que vous connaissez un beau mâle dans une meute voisine, n'ayez point de repos qu'on ne vous l'ait prêté pour couvrir votre plus belle lice. Tout cela doit se faire entre chasseurs, à charge de revanche. Noël Le Comte dit fort bien que nous avons besoin d'aider la nature, si nous voulons qu'elle ne dégénère pas. Si nous la laissions agir toute seule, nous verrions le chiendent étouffer le blé. Si l'homme ne taillait pas la vigne, elle ne donnerait que de mauvais raisins, et peut-être n'en donnerait-elle pas du tout.

In melius vertenda tibi est natura. Videmus
Sponte sua res in pejus ruere. Arbuta, Bacchi
Si desit cultus, si laxis palmes habenis
Hùc illùc eat, et nulli sit cura colono,
Nil feret aut parvis fiet labrusca racemis. (1)

Je ne répéterai pas ici tout ce que j'ai dit déjà sur l'accouplement, la gestation, la mise bas ; on trouvera toutes ces choses dans le chapitre XIV du *Chasseur au chien d'arrêt.*

Si vous avez un chenil, et par conséquent une certaine quantité de chiens, vous mettrez la lice à part, lorsque vous la verrez sur le point d'entrer en chaleur; il faut que vous la dirigiez dans le choix de son amant. Si vous la livriez à elle-même, le plus ardent, le plus tapageur serait fovorisé, et vous ignoreriez le nom de l'heureux mortel. Choisissez qui vous voudrez, mais choisissez quelqu'un; il faut que la lice fasse comme sa mère, c'est-à-dire, quelle fasse des enfants. *Virginitatis jugum nemini imposito*, a dit saint Ignace. « Je trouve plus aisé de porter une cuirasse toute sa vie qu'un pucelage, » a répété Montaigne, d'une manière tant soit peu crue. La lice que vous condamneriez à un célibat perpétuel pourrait bien devenir enragée. Je connais des femmes à qui ce malheur n'arrivera jamais, tant elles prennent de précautions pour l'éviter.

Vous devez encore la séparer des autres, quand elle sera prête à faire ses petits ou à *chienneter*, suivant l'expression de Robert Étienne dans sa *Maison rustique*. Sans cette précaution, tous ses camarades de chambrée guetteraient le moment, et finirait par déjeuner avec sa portée.

(1) Natalis comitis, *de Venatione*. Lyon, 1602.

S'ainsi advient que ses chiens elle fasse
En temps d'hyver, qu'elle ait une paillace
Auprès du feu, à cause que l'hyver
N'est guères propre à des chiens élever. (1)

Bélisaire Aquaviva recommande fort de ne pas nourrir les jeunes chiens avec du lait de brebis ou de vache; il préfère pour cet usage, le lait de louve, de biche ou de lionne. *Quum si vel lupæ, cervæ, aut (si fieri posset) leænæ nutrirentur, aptiores ad persequendum feras futuros censeamus* (2). Il est possible que la recette soit bonne, il ne s'agit plus que de pouvoir s'en servir. Dans les temps où nous vivons, je crois qu'il serait un peu difficile de se procurer chaque jour quelques litres de ce lait. L'auteur ne s'en inquiète guère, il a l'air de vous dire: « Je vous donne un conseil, suivez-le si vous pouvez. »

C'est comme les rats de la fable:

Dès l'abord, leur doyen, personne fort prudente,
Opina qu'il falloit, et plus tôt que plus tard,
Attacher un grelot au cou de Rodilard;
Qu'ainsi, quand il iroit en guerre,
De sa marche avertis, ils s'enfuiroient sous terre;
Qu'il n'y savoit que ce moyen.

Dans notre pays les lionnes sont rares, et même je les supçonne fort de ne pas se laisser traire facilement. Quant à moi, s'agirait-il des meilleurs chiens du monde, je ne voudrais pas me charger de l'opération; j'aimerais encore mieux devenir rat et attacher le grelot au cou de Rodilard.

(1) *Le Chien courant*, par JEAN PASSERAT, 1606.
(2) BELISARII AQUIVIVI. *Aragonii neritinorum ducis aliquot aureoli vere libelli, de venatione et de aucupio*. Bâle, 1578.

Autrefois les seigneurs mettaient leurs jeunes chiens chez les paysans, qui devaient les nourrir sans recevoir aucune rétribution. C'était une des mille charges imposées à la gent taillable et corvéable à merci et à miséricorde. Mais c'était bien autre chose en Espagne : les monteros du roi de Castille avaient le privilége de passer partout, en tout temps, avec leurs chiens, et les corregidors devaient héberger gratis hommes et bêtes. (1) «Nos rois étaient si curieux de la chasse, que dans toutes leurs provinces ils avaient créé des charges de *rechasseurs de bêtes fauves,* qu'ils donnaient à des gentilshommes, vieux chasseurs, avec des gages pour nourrir des chiens courants, qui ne servaient que pour repousser les bêtes écartées aux buissons jusque dans les forêts, et, les y ayant rechassées, ils devaient rompre leurs chiens à l'entrée. » (2)

Autrefois encore, tous les chasseurs avaient la coutume d'éverrer leurs chiens pour les préserver de la rage. On leur coupait sous la langue un ligament vermiforme, que l'on croyait être un ver, parce qu'une fois détaché il se contractait sur lui-même. J'ai rétrouvé cet usage dans tous les auteurs latins qui ont écrit sur la chasse ou sur les animaux. Pline dit : *Est vermiculus in lingua canum, qui vocatur à Græcis Lytta : quo exempto infantibus catulis, ne crabidi fiunt.* (3)

Gratius, dans son poème sur la chasse, recommande fort de couper ce ver.

Namque subit nodis qua lingua tenacius hæret
(Vermiculum dixere) mala atque incondita pestis.
Ille ubi salsa siti præcepit viscera longa,
Æstivos vibrant accensi febribus ignes

(1) Mateos. *Origen y dignidad de la caza.*
(2) De Selincourt. *Le Parfait Chasseur.*
(3) Pline. Liv. xxix, chap. v.

Mollitur que fugas, et sedem spernit amatam.
Scilicet hoc motu stimulisque potentibus acti,
In furias vertere canes, Ergo insita ferro
Jam teneris elementa mali causasque recidunt. (1)

Cette habitude s'est conservée jusqu'à nos jours dans quelques provinces. Tout cela ne prouve rien, sinon que l'homme est imitateur, et que sans raisonner il fait une chose, parce que d'autres l'ont faite avant lui.

Les anciens croyaient facilement les choses bizarres et merveilleuses; du moment qu'un poète les avait rêvées, c'était un article de foi. Virgile nous donne la manière de créer un essaim d'abeilles en tuant quatre taureaux et quatre génisses. La recette est un peu chère, on aurait bien des ruches au même prix. Oppien dit une chose aussi extraordinaire; il a l'air de la croire. Voici ses propres expressions: « Une particularité que j'ai apprise, au sujet des hyènes à la robe rayée, c'est qu'elles changent de sexe tous les ans. Tantôt mâle, tantôt femelle, cet animal fait tour à tour les fonctions d'un époux amoureux et d'une mère féconde. » (2)

Le chenil (3) sera placé dans un endroit sec, aéré, exposé au levant, jamais au midi: pendant l'été, la chaleur y serait trop grande, et l'odeur deviendrait insupportable. Plusieurs chambres au rez-de-chaussée

(1) Gratius. *De venatione liber.*
(2) *La chasse*, par Oppien, chant III.
(3) Notre bon roi Charles IX, dans *la Chasse royale*, nous apprend qu'on ne doit donner le nom de *chenil* qu'au logement des chiens royaux; quant à celui des autres, on doit le nommer *estable*. Mais comme depuis la Saint-Barthélemi nous avons fait une demi-douzaine de révolutions, et qu'elles doivent servir à quelque chose, nous prendrons la liberté grande d'appeler chenil l'endroit où nous renfermons nos chiens.

serviront de logement à vos chiens ; elles seront proportionnées au nombre d'animaux que vous voulez avoir. Je dis plusieurs chambres, car il faut pouvoir séparer les chiens que l'on soupçonne atteints de maladies contagieuses, les lices qui deviennent en chaleur et celles qui sont en gésine. Ces chambres doivent avoir entrée sur une cour bien fermée, pavée en pente pour qu'elle puisse être nettoyée avec quelque seaux d'eau. Toutes les portes devront s'ouvrir en dehors, pour que les chiens ne se blessent pas en se précipitant tous ensemble pour sortir.

Les chambres seront planchéiées, et, par dessous le bois, vous aurez soin de mettre une couche de mâchefer ou de charbon, d'environ un pied d'épaisseur, pour empêcher l'humidité. Les murs du chenil devront être bien crépis, et réparés toutes les fois qu'il s'y formera des crevasses. Les chiens coucheront sur des planches de chêne disposées autour de la chambre comme des bancs ; elles auront au moins trois pieds de large et deux pouces d'épaisseur, et seront placées à six pouces du sol. Quelques personnes les posent à un pied de hauteur ; mais il arrive souvent que les chiens, fatigués au retour de la chasse, n'ont pas la force d'y monter, et se blessent en tombant.

Ces planches, couvertes d'une bonne litière en paille de seigle, seront garnies d'un rebord en bois pour empêcher les chiens de glisser en dormant. Elles doivent être construites de manière qu'on puisse à volonté les relever, les accrocher au mur et balayer tout ce qui se trouve au dessous. Il faut que chaque jour les bancs soient nettoyés en tout sens, pour empêcher les cloportes, la vermine, les bêtes de toute espèce d'y faire élection de domicile. Vous ferez placer le long du mur une planche de chêne en forme de lambris ; elle garantira vos chiens de l'humidité de la

muraille ; cette précaution est indispensable pour empêcher les rhumatismes.

Dans la chambre principale vous placerez un poêle, ou mieux encore une grande cheminée entourée d'un treillage en fer. Lorsque les chiens reviendront de la chasse mouillés, harassés de fatigue, vous mettrez quelques fagots au feu, et vous ferez former le cercle à vos animaux pour que chacun reçoive sa part de chaleur. Quand ils seront bien secs, on les bouchonnera ; cette friction, complétant l'effet produit par le feu, rétablira promptement la circulation, et puis vous terminerez la journée en leur donnant la soupe. Si vous laissiez vos chiens se coucher tout mouillés, vous en trouveriez le lendemain plusieurs qui seraient malades ; car, ayant le sang échauffé par une longue course, le froid a plus d'action sur eux. C'est comme une belle demoiselle qui sort du bal, elle a besoin d'un bon manteau pour éviter la fluxion de poitrine.

Si, par économie, vous préférez mettre un poêle dans votre chenil, son tuyau pourra traverser le logement du valet de chiens, qui doit toujours être au premier étage. Une ouverture, appelée *judas*, sera pratiquée entre deux solives, pour que l'homme puisse surveiller les bêtes et mettre le holà quand ce sera nécessaire. Semblable à Eole, votre valet de chiens doit dominer cette race turbulente, et la faire taire d'un mot ou d'un coup de fouet.

> Illi indignantes magno cum murmure montis,
> Circum claustra fremunt. Celsa sedet Æolus arce,
> Sceptra tenens : mollitque animos et temperat iras.

Au dessus de la chambre où règne notre Eole en livrée, on place un grenier pour renfermer la paille de seigle, qui doit être renouvelée tous les trois jours.

Dans les chenils appartenant aux grands seigneurs de l'aristocratie ou de la finance, il existe un four, une boulangerie, un grenier à farine, de manière que, sans sortir des bâtiments consacrés au chenil, les gens préposés à la surveillance des chiens, trouvent tout ce qui leur est nécessaire.

Chacun, au reste, arrange le logement de ses chiens suivant sa fortune, la forme de sa maison, le terrain dont il peut disposer, et le nombre d'animaux qu'il veut avoir. L'essentiel est que les chiens soient tenus très-proprement, qu'ils couchent sur des planches couvertes de paille, qu'ils aient de l'air, de l'eau, du soleil à discrétion ; le reste ensuite dépend des goûts et surtout de l'argent qu'on peut dépenser pour les satisfaire.

Dans le chenil, les chiens doivent être libres ; il faut que suivant leur volonté ils puissent rester couchés sur les planches, ou se promener dans la cour. C'est une chose singulière que la faculté dormitive que possède le chien. Ce mot n'est pas français ; mais puisque Molière l'a latinisé, je ne vois pas pourquoi je ne le franciserais pas. Un chien dort huit jours, quinze jours de suite ; il prend du repos pour la fatigue à venir : c'est dommage que nous ne puissions pas faire comme le chien. Au reste, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, car si nous pouvions escompter à l'avance certaines fatigues, certains plaisirs, nous mangerions dans un seul repas tout notre blé en herbe, il ne resterait plus rien à moissonner.

Il est essentiel que le pain des chiens soit bon, bien fait et surtout bien cuit. Quelques personnes se servent de farine d'avoine ou de farine d'orge ; cette nourriture serait bonne de temps en temps, mais je ne la crois pas assez substantielle pour être donnée

toujours. Je préfère le seigle et le froment mélangés par quantités égales, ou même le froment tout pur. C'est un peu plus cher, il est vrai, mais aussi la ration de chaque chien peut être moindre, ce qui rétablira les choses au même niveau. Une livre de pain de froment produira tout autant d'effet qu'une livre et demie de pain de seigle; ainsi faites votre calcul. Et puis, l'orsqu'on entretient une meute, on est riche, on est passionné pour la chasse, on aime les chiens, et ce serait mal d'économiser sur la nourriture de ces intéressants animaux, qui procurent tant de délicieuses jouissances.

On ne doit jamais donner aux chiens du pain trop tendre, ni surtout du pain chaud. Les chiens doivent dévorer le pain qu'on leur jette; du moment qu'ils s'amusent à jouer avec les restes, il est certain qu'ils en ont de trop, il faut diminuer la ration. *Aqua et panis vita canis*, dit un proverbe latin. C'est fort bien pour le déjeuner, ils se contenteront d'un morceau de pain; mais si le soir ils n'avaient pas autre chose, cela ne suffirait point; ils ont besoin d'une nourriture plus forte et plus substantielle, surtout les jours de chasse.

Si vous consultiez vos chiens sur la nourriture qui leur convient le mieux, ils vous diraient tous qu'ils veulent de la viande; et, si ce n'était pas si cher, certainement je vous conseillerais de leur en donner; mais il faut être fort riche pour se permettre cette dépense. Je connais des amateurs distingués qui nourrissent leurs chiens avec du cheval; dans certaines localités cela coûte moins cher que le pain. Bien des chasseurs vous diront que cette nourriture est mauvaise; ne le croyez pas, j'ai vu de belles et bonnes meutes nourries de cette manière, et qui n'en étaient que plus vigoureuses. Il est vrai que les chiens

ont les dents jaunes: leur gueule ne sent pas très-bon, mais on en est quitte pour ne point les embrasser. Cependant, comme on ne peut pas se procurer partout du cheval, et que vos chiens ne doivent point rester au pain sec, il faut trouver un honnête juste-milieu. En achetant aux bouchers ce qu'ils nomment les issues, en les nettoyant plusieurs fois à grande eau, en les faisant cuire dans une marmite, vous obtiendrez un bouillon qui, mêlé ensuite avec le pain, donne une bonne *mouée*. Vous y mettrez du sel un peu moins que si cette soupe devait être mangée par des hommes. Cette nourriture n'est pas succulente, mais vos chiens ne sont pas chiens pour rien. Ce sont des *soupes de lévriers*, comme les appelait Rabelais, soupes qu'on donnait aux goujats des couvents, tandis que les moines en titre mangeait des *soupes de prime*, bien grasses, couvertes d'yeux. On les nommait ainsi parce qu'on les avalait avant d'aller au chœur pour y chanter prime, ou bien parce qu'elles étaient faites avec le premier bouillon. On peut faire aussi de temps en temps une très-bonne soupe avec des pommes de terre et du pain de suif.

M. Pavali, fameux chasseur de loups, aimait ses chiens comme s'ils avaient été ses enfants; il faisait leur soupe lui-même; il se plaisait à la leur servir, et ne bougeait pas du chenil qu'elle ne fût mangée. Un jour, j'allai le voir; je dois vous dire d'abord que c'était fête dans la petite ville d'Apt, à l'occasion de la Saint-Louis.

— Je suis fâché de ne pas rencontrer votre mari, dis-je à madame Pavali.

— Pourrais-je savoir ce qui vous amène?

— Certainement, ce n'est pas un secret; je voulais lui dire qu'à cause de la solennité de ce jour, il devrait donner un meilleur dîner à ses chiens.

La dame rit beaucoup, et nous nous séparâmes. Quelques heures après, passant devant sa porte, M. Pavali courut après moi : « Vous êtes venu pour me voir, je vous en remercie; nous nous comprenons bien nous deux, il y a sympathie entre nous; votre idée, je l'avais eue, quand vous étiez chez moi, j'étais chez le boucher; ah! mon cher, le bon dîner qu'ils vont faire! Je vous invite à les voir manger : une livre de mou par tête de chien! une livre de pain! six livres de lard rance dans la soupe! Bah! il faut que chacun fête notre bon roi. »

De quelque manière que soit préparée la nourriture de vos chiens, vous devez surveiller la propreté des vases qui servent à la cuisson, surtout s'ils sont en cuivre. Les auges dans lesquelles mangent les chiens doivent être soigneusement rincées avant les repas, et remplies d'eau quand la soupe est mangée. Cette dernière précaution empêche les parcelles qui resteraient dans le fond de s'aigrir, et de communiquer une mauvaise odeur à l'auge.

La nourriture doit être proportionnée suivant le plus ou le moins de travail que vous exigez de vos chiens. Lorsqu'ils ne chassent pas, vous devez diminuer la ration, et l'augmenter quand ils se fatiguent beaucoup. Mais arrangez les choses de manière qu'ils ne laissent jamais rien; sept ou huit minutes après qu'ils se seront attablés, tout doit avoir disparu.

Vous savez qu'autrefois en France nous avions des Chartreux; ils mangeaient toujours maigre, ils avaient les plus beaux poissons, les meilleurs légumes, des fruits délicieux, ce qui n'empêchait pas leurs dîners maigres d'être de maigres dîners. Lorsqu'on mange des choses peu substantielles, il faut manger beaucoup, surtout si l'on veut avoir la force nécessaire pour chanter matines d'une manière un peu propre. Ce

que l'on refusait en qualité aux Chartreux, on le leur donnait en quantité, ce qui établissait une quasi compensation. Lorsqu'un nouveau frère était admis dans l'austère communauté, on lui servait un merlan; s'il le mangeait, le lendemain il en avait deux, si ceux-là disparaissaient, le cuisinier en donnait trois, et puis quatre, et puis cinq, en augmentant toujours jusqu'au moment où le bon père, suffisamment repu, laissait quelque chose sur son assiette. Dès ce jour la ration de merlans était fixée pour la vie; c'est comme la liste civile que l'on vote pour la durée du règne.

S'agissait-il d'épinards, de haricots, de marrons bouillis ou rôtis, on augmentait ainsi chaque jour, par cuillerée ou par demi-douzaine. Un frère registreur gardait note exacte de ce que chaque estomac de la communauté pouvait contenir, et tous les jours le propriétaire dudit estomac recevait la portion inscrite à son compte courant. Tout dépendait donc des premiers jours. Il s'agissait, en commençant, de bien officier, de faire convenablement fonctionner la mâchoire, et l'on avait pour toute la vie un avenir de turbot très-rassurant, une perspective couleur d'épinards très-consolante. Le père Chastan, avant d'entrer à la Chartreuse de Bonpas, avait eu la sage prévoyance d'aiguiser son appétit par tous les moyens possibles; il avait employé la chasse et la rhubarbe, la promenade et le sené : le résultat fut excellent. Le bon cénobite fournit sa carrière jusqu'à la sixième sole, jusqu'au huitième merlan; les cuillerées de légumes, les douzaines de goujons pleuvaient dru comme grêle sur son heureuse assiette; il allait même jusqu'au cent de marrons, chose inouïe jusqu'alors parmi les disciples de saint Bruno.

Quand le fatal décret de la Convention nationale expulsa le bon père de son couvent, il fut bien triste.

On lui rendait une liberté dont il ne savait que faire; on ne lui donnait plus son dîner dont il avait besoin. Que fit-il dans cette extrémité? Il mangea des côtelettes. « Je suis forcé de manger gras, me disait-il, Dieu veut que je vive: la République me refuse mes huit merlans, mes six soles, mes goujons innombrables; Dieu veut que je vive, et je mange quatre côtelettes. Ce n'est pas trop, eh! eh! ce n'est même pas assez. Oh! mes belles carpes, mes blanches aloses, mes nobles esturgeons, mes anguilles, mes truites, qu'êtes-vous devenus! Tous ces philosophes de Paris ont voulu nous rendre libres; nos austérités affligeaient leurs cœurs philanthropiques, et puis ils nous font mourir de faim. C'est à présent que je fais pénitence, je mange gras: mais que la République y prenne garde, le péché retombera sur elle. » Le père Chastan entremêlait tout cela de tant de soupirs que c'était vraiment pitié. Si la République les avait entendus, son exquise sensibilité se serait profondément émue, elle aurait probablement abrogé le décret, ou du moins elle aurait mis deux ou trois pêcheurs en réquisition, pour fournir la table du digne et bon cénobite.

Mais revenons à nos chiens. Règle générale: Il faut veiller scrupuleusement à ce qu'on ne leur donne jamais la soupe chaude. Les chiens courants sont si voraces qu'ils la mangeraient presque bouillante. Outre le mal d'estomac qui pourrait en résulter, ils perdraient pour toujours la finesse de leur odorat. Vous auriez des animaux inutiles, qui seraient tout au plus bons à garder la porte d'une basse-cour. Vous voyez de quelle importance est pour vous un bon valet de chiens. Il doit être soigneux, exact, sobre surtout; car, s'il aime le cabaret, les chiens s'en ressentiront quelquefois. Lorsqu'il entre au chenil, il doit toujours avoir le fouet à la main et crier: *derrière Miraut, der-*

rière Rustaut, en ayant soin de nommer ceux qui s'approcheraient de lui. Chaque fois qu'on parle aux chiens, il faut dire leurs noms ; l'orsqu'un coup de fouet est lancé, celui qui le reçoit doit sentir et savoir que c'est pour lui. On ne doit pas caresser les chiens courants comme les chiens d'arrêt. S'ils vous approchaient, s'ils vous sentaient, s'ils vous léchaient, l'envie pourrait les prendre d'aller plus avant ; l'odeur de la chair fraîche les pousserait au crime, et vous deviendriez un jour victime de votre popularité.

Le cardinal de Richelieu avait un lion apprivoisé ; cet animal couchait au pied de son lit. Un jour il faisait la sieste, et le lion lui léchait la main. Le sang, attiré par le frottement réitéré de la langue, fit enfler cette partie ; le cardinal se réveilla, et vit les yeux de son lion briller d'une manière inacoutumée. Il jugea le danger ; s'il avait retiré sa main, le lion aurait peut-être sauté dessus pour la manger, il sonna, un domestique vint : « Brûlez la cervelle à cet animal. » Ce qui fut fait.

Les chiens ne doivent attaquer la soupe qu'après que le valet en a donné la permission. Dans un chenil bien ordonné, tout doit se faire comme dans une caserne ; le soldat ne mange la soupe qu'après le roulement du tambour. Lorsque le valet de chiens a rempli les auges, il crie : *Allons, mes beaux, allons mes toutous, au pain, au pain*, et vous verrez que ce commandement s'exécutera tout de suite avec ensemble et précision. Un valet de chiens qui sait vivre a soin de régaler sa meute de quelques fanfares pendant le repas ; c'est un plat de plus qui ne coûte pas cher. Il doit connaître ceux qui mangent trop vite, qui sont querelleurs, et ne permettent pas à d'autres le libre accès de la table commune. Ceux-là doivent être retenus pendant quelques minutes ; il ne faut leur per-

mettre de commencer qu'au moment où les autres ont à moitié fini. Par la même raison, le valet remarquera les chiens timides; il les encouragera, les placera favorablement à l'auge, et les protégera le fouet à la main. Les chiens courants sont voraces comme des loups; c'est vraiment prodigieux tout ce qu'ils pourraient engloutir dans un repas, et, comme le dit J. Catz au bas d'un de ses emblèmes:

> Le chien, le jeu, l'amour, le feu
> Ne se contentent oncq de peu.
> Qu'on donne au chien du pain, qu'on donne du fourmage
> Il gloute sans mascher et veut ja davantage.
> Quel grand faveur que faict la dame à son amant
> Rien ne luy oncq suffit, il va toujours avant.

Un jour, en chassant le lapin au mois de mai, nous trouvâmes, sur un petit arbrisseau, le plus joli nid de fauvette qu'on puisse voir. Chacun en admirait la contexture; on s'extasiait sur la perfection d'un ouvrage si solide, construit par un bec et deux pattes. Le lapin avait probablement passé par là, car mes quatre chiens arrivèrent, ayant en tête l'illustre Ravaudin, Ravaudin qui jamais ne prit le change, Ravaudin que l'histoire n'accusera point d'être tombé, même une fois, en défaut. Ravaudin arrive donc, suivi de Marpaut, de Miraut et de Miraude; en cherchant son lapin, il a passé entre mes jambes pour voir ce que nous regardions. Ravaudin était curieux, il lève la tête, et, tout en donnant de la voix pour l'acquit de sa conscience, il flaire le nid. Je ne sais pas comment se fit la chose, mais, dans une seule aspiration, le nid, composé de plumes et de crins, d'herbe et de mousse, tomba dans la gueule de Ravaudin avec les cinq ou six fauvettes; tout y passa, sans toucher les bords. Ravaudin

continua bravement sa poursuite et son chant harmonieux, rien ne fut interrompu ; on remarqua tout au plus un petit embarras dans le gosier, quelques notes qui ne sortirent pas bien nettes et bien accentuées, mais il fallait être connaisseur pour s'en apercevoir ; une seconde après la musique avait recommencé en quatuor à l'unisson, musique charmante, délicieuse, toujours la même, toujours agréable, toujours de mode en tous temps, en tous lieux. Lully, Grétry, Piccini ont passé ; Rossini passera, la musique des chiens n'a point changé, ne changera jamais, et plaira jusqu'à la consommation des siècles. Revenons au chenil.

Partout il faut l'œil du maître ; mais lorsqu'on possède une meute, on a besoin d'y veiller avec deux yeux. Ce n'est qu'après une longue expérience que vous pouvez vous fier entièrement à votre valet de chiens. Le maître aura raison de fixer les heures où chaque chose doit être faite, et de s'assurer de temps en temps si ses ordres sont ponctuellement exécutés. S'il ne prenait point cette précaution, un valet négligent pourrait toujours lui dire : « J'allais faire cela quand vous êtes entré. » Dans un chenil bien gouverné, on doit trouver à la porte un réglement affiché, contenant les heures des repas, de la promenade, du balayage ; etc., et le maître fera bien d'en surveiller l'exécution précise.

Tous les matins les chiens doivent être bouchonnés ; on doit voir si pendant la nuit aucun n'a reçu de coups de dents. La paille sera secouée ou changée sur les bancs, le dessous sera nettoyé, la cour sera raclée, balayée, lavée ; on rincera les auges, on les remplira d'eau fraîche. Les heures du déjeuner, du dîner, seront fixes, et rien ne devra les faire avancer ni reculer. Seulement les jours de chasse on donnera la soupe une demi-heure après le retour au chenil, un peu plus tard, si l'on veut, mais jamais plus tôt. On voit des

chiens si fatigués après avoir chassé qu'ils ne peuvent pas manger; le valet devra les connaître; il gardera leur portion pour la leur donner quand ils se seront bien reposés. Avant de présenter la mouée, le valet bouchonnera les chiens; s'il fait froid, cette opération se fera devant un bon feu de fagots vif et clair; le lendemain on devra les éponger, les peigner, les nettoyer; en les voyant il faut qu'on ne puisse pas croire qu'ils sont sortis du chenil.

Vous devez fixer la ration de vos chiens, et veiller à ce qu'on la leur donne. Cette ration doit varier suivant la saison; au printemps on peut la diminuer pour l'augmenter plus tard, lorsque la chasse commencera. Un chasseur doit veiller à toutes ces choses; de chacune d'elles dépendent la santé, la conservation d'une meute; et quels regrets n'auriez-vous pas, si vous perdiez vos plus beaux chiens par la négligence d'un valet. Vous devez faire pour vos chiens ce que fait pour son cheval un voyageur soigneux. S'il s'arrête dans une auberge, il restera dans l'écurie tout le temps que l'animal mangera l'avoine; il sait bien qu'en son absence on viendrait la reprendre. Souvent, dans le même jour, le même picotin sert à dix chevaux différents. Un garçon d'écurie se confessait: après qu'il eut débité son affaire, le prêtre le questionna. « N'avez-vous jamais, lui dit-il retiré l'avoine aux chevaux quand les maîtres étaient sortis. — Mon Dieu, non, je n'aurais jamais deviné celui-là, mais soyez tranquille, à la première occasion je m'en souviendrai. »

CHAPITRE V.

Les chiens courants. — Éducation théorique.

Hinc quoque virtutis licet argumenta futuræ
Sumere, et ambiguæ discrimina noscere prolis.
Si catulis circumdederis longo ordine prunas,
Candentes prunas, lambentesque aera flammas,
Et matri miseros monstraveris, ilicet ipsa
Fertur inops animi, magno exanimata periclo,
Seque adeo in medium stipulis ardentibus orbem
Injicit, et quem longè aliis excellere novit
Ore rapit primum secumque in tecta relatum
Collocat in tuto propere, rursusque revertens
Prosilit, et cunctos ex ordine servat alumnos.

ANGELIO.

Angelio nous donne, dans cette épigraphe, un moyen certain, à ce qu'il dit, pour connaître les meilleurs chiens d'une portée. « Il faut les mettre dans un cercle « de charbons ardents, sans toutefois qu'ils puissent « être atteints par les flammes. Après cela, faites ap- « procher la mère, elle franchira l'obstacle pour arriver « à ses petits ; elle les transportera tous dans sa niche, « mais celui qu'elle aura mis le premier à l'abri du « feu sera le meilleur, ainsi de suite jusqu'au dernier « qui sera le moins bon. » Je ne sais pas si l'on peut se fier à la recette d'Angelio, je la livre comme il me l'a donnée ; dans tous les cas on pourra l'essayer.

Juan Mateos, veneur de Philippe IV, roi d'Espagne, auteur d'un fort bon livre de chasse, recommande surtout de ne pas avoir de chiens blancs; on croyait, à cette époque, et c'était un préjugé reçu partout comme article de foi, que la couleur des chiens influait beaucoup sur la bonté de leur odorat et la vigueur de leurs jarrets. « Choisissez, dit-il, les moins blancs; et parmi « ceux-là, lorsqu'ils seront très-jeunes, remarquez « ceux qui crieront le moins quand vous les saisirez par « la peau du cou, ce seront les meilleurs. Le bon chien « ne doit pas se plaindre, quand même on marcherait « sur lui. Dans ce cas, il doit mordre et ne rien « dire. J'avais un cheval qui se gardait bien de mar« cher sur les pattes des mes chiens, sachant par « expérience qu'il serait mordu par eux. Le chien qui « se plaint commet une grande faute, parce qu'en « beaucoup d'occasions le temps qu'il met à gémir, à « pousser des cris inutiles, lui fait perdre le fruit de « ses travaux d'un jour. » (1) J'aime assez cette remarque, je la crois vraie; l'enfant qui pleure sans cesse doit être moins brave plus tard que celui qui n'a jamais pleuré.

Jadis Caton enfant fut un boudeur sublime.

L'éducation des chiens courants est plus aisée et plus difficile que celle des chiens d'arrêt; je m'explique. Lorsqu'on a déjà une meute bien organisée, les jeunes chiens suivent les vieux routiers; bientôt ils prennent goût à la chose, et manœuvrent aussi bien que les anciens. Tels nos conscrits à Austerlitz, à Iéna, à Wagram, imitaient les grenadiers, tirant, tapant, sabrant aussi fort et plus vite; la journée finie, sans

(1) *Origen y dignidad de la caza.* Madrid, 1634.

s'en douter, ils étaient déjà des héros. Mais si l'on veut créer un équipage avec des jeunes chiens, la question se complique énormément; l'éducation devient alors beaucoup plus difficile que pour un chien d'arrêt. Cela se comprend fort bien, car s'il s'agit d'un chien d'arrêt, vous n'en dressez qu'un à la fois, et s'il est question de chiens courants, comme ils doivent chasser ensemble, il faut les dresser ensemble.

Ces deux éducations n'ont aucun rapport l'une avec l'autre; à toutes les deux il faut beaucoup de patience, des paroles douces et dures, des coups de fouet; avec toutes ces choses, on arrive au même résultat. « Lequel vaut le mieux d'un bon chien d'arrêt ou d'un bon chien courant? me disait dernièrement une dame fort aimable. — L'un et l'autre sont bons s'ils sont bons. — Quel est celui qui prouve plus de talent chez le chasseur qui l'a dressé? — C'est comme si vous me demandiez si Raphaël a plus d'esprit qu'Homère. Ce sont deux hommes de génie, et voilà tout. »

Quand vos chiens seront âgés de deux mois et demi ou trois mois, il faudra commencer à s'occuper de leur éducation. Un jour que, revenant de la chasse, vous rapporterez un lièvre mort ou bien un lapin, un chevreuil, une pièce de gibier grosse ou petite, mettez vos chiens en face de la bête, et laissez-la fouler par eux. Ils vont commencer à sentir la chair fraîche, la nature développera chez eux la soif du sang; vous les verrez s'animer, chercher à mordre, leurs yeux brilleront; l'odeur du gibier aura tout à fait changé la physionomie de vos petits chiens. En même temps faites venir un chat; posez-le sur la bête morte, et donnez-lui un morceau de viande; si cette viande est du gibier, la leçon n'en sera que meilleure. Cependant vous pouvez employer toute autre chair trempée dans le sang de l'animal que vous avez tué. Le chat

prendra la viande et se sauvera; les chiens courront après lui en criant; il grimpera sur quelque meuble où ceux-ci ne pourront pas l'atteindre, mais ils se grouperont en bas, et donneront de la voix à qui mieux mieux. Commencez à faire vos observations: celui qui sera le plus tenace à crier après le chat deviendra plus tard le meilleur de la bande; plusieurs fois j'en ai fait la remarque. Lorsque ce manége aura duré quelques minutes, ôtez au chat son morceau de viande pour le donner aux chiens; s'il n'est point assez gros pour que chacun en ait sa part, jetez-leur un peu de mou de veau tout cru, tout saignant, et répétez cette leçon chaque fois que, revenant de la chasse, vous rapporterez une pièce de gibier-poil.

Si vos chiens sont destinés à ne chasser qu'une espèce de bête, vous aurez soin de ne leur présenter que des individus de cette espèce-là. J'ai pris cette méthode dans les auteurs espagnols, et je m'en suis bien trouvé. Mateos la donne en prose, Moratin la donne en vers (1), et moi je vous livre la traduction après l'avoir essayée. Voyez comme c'est agréable pour vous; sans dérangement aucun on vous apporte les meilleures recettes, on les éprouve, on les traduit pour votre plus grande satisfaction; c'est comme si l'on vous mâchait les morceaux, vous n'auriez plus que le plaisir de les avaler.

Si vous n'avez pas de meute, mais seulement trois

(1) Luego que los cachorros la luz viezen
Y empiesen, à correr, un gato vean
Con carne, y quando todos le siguiesen
De aquellos que mas ladran, y jadean
Saca el mayor, y es bien le engolosines
Con carne de la caza à que le inclines.

La Diana o arte de la caza, por don Nicolas Fernandez de Moratin. Madrid, 1765.

ou quatre chiens et point de chenil, vous ferez bien de les tenir attachés. Dès l'âge de trois mois vous pouvez commencer; servez-vous d'une chaîne, car une corde les accoutumerait à ronger. Du moment qu'ils ne se verront plus libres, ils grogneront, et ce sera la véritable occasion de leur faire connaître le fouet. Le fouet! argument sans réplique, dernière raison du maître, comme le canon est la dernière raison des rois. Quand ils auront bien crié, vos chiens se tairont: après la pluie, il faut nécessairement que le beau temps vienne. Si vous avez envie de les lâcher pour leur faire prendre l'air ou pour les mener à la promenade, profitez du moment qu'ils seront bien sages, car ils croiraient sans cela que leurs cris ont excité votre commisération, alors ce serait à recommencer.

Le chien courant doit être mené plus durement que le chien d'arrêt. Quoi qu'en dise Buffon, cet animal n'est ni doux, ni fidèle; il est féroce, insouciant pour tout, excepté pour la chasse. L'habitude qu'il a de faire curée l'a rendu dangereux, même pour l'homme. Trop souvent on a vu qu'un valet de chiens a été dévoré dans le chenil. Dans les grands équipages, il est de règle qu'un homme ne doit jamais entrer seul dans l'endroit où sont les chiens. Toujours deux valets y pénètrent ensemble, le fouet à la main, et ne se laissent jamais approcher de trop près.

Le chien courant n'est pas fidèle; que lui importe, pourvu qu'il chasse et qu'il fasse curée, il changera de chenil tous les huit jours. Le lévrier de Richard II, roi d'Angleterre, voyant son maître fait prisonnier par Henri de Lancastre, quitta Richard pour s'attacher au vainqueur. « Tout m'abandonne, même mon chien, dit le malheureux roi; je suis perdu. » (1) Si Buffon

(1) FROISSARD, liv. IV.

avait été chasseur, il n'aurait pas donné de si belles qualités au chien courant; mais ce grand écrivain ne pouvait pas tout voir par lui-même : il avait des voyageurs à sa solde, et souvent les yeux qu'il payait pour faire des observations n'y voyaient pas bien clair.

Des bosquets de Monbar Buffon jugeait le monde,
A des yeux étrangers se confiant en vain,
Il vit peu par lui-même, et tel qu'un souverain,
De loin, et sur la foi d'une vaine peinture,
Par ses ambassadeurs courtisa la nature. (1)

Il est essentiel d'accoutumer de bonne heure les chiens courants à rester attachés près de leur niche, ou renfermés dans un chenil ; vous ne pourriez pas les empêcher de courir après la volaille, après les moutons, et souvent ils feraient de grands dégâts. Bien plus, ils se permettraient d'aller au bois pour leur propre compte; ils chasseraient en faisant des sottises à qui mieux mieux. Du moment que l'un partirait, les autres le suivraient, le mauvais exemple est contagieux. Voyez des écoliers en récréation ; si l'un deux grimpe sur un cerisier, malgré la défense du maître, tous l'imitent aussitôt ; les arbres sont chargés de gamins criant, riant, mangeant, et la grêle a passé sur les cerises.

Semblables aux écoliers, les bêtes ont un langage, des signes particuliers, inintelligibles à l'homme, pour se communiquer leurs pensées; elles concertent des projets, des ruses de guerre ; les animaux carnassiers chassent ensemble, et font ensuite curée en bons frères. Un homme aperçut un loup qui semblait guetter un troupeau de moutons ; il en avertit le berger,

(1) DELILLE.

et lui conseilla de faire poursuivre le loup par ses chiens.

« Pas si bête, répondit le berger ; ce loup que vous voyez n'est là que pour détourner mon attention ; un autre loup que vous ne voyez pas est caché de l'autre côté du bois ; il n'attend que le moment où je lâcherai mes chiens sur celui-là pour m'enlever une brebis.

— Eh bien ! je suis curieux de voir la chose ; lâchez vos chiens, et, si ce que vous dites est vrai, je m'engage à payer la brebis. »

Tout se passa comme l'avait prédit le berger. On pourrait citer mille exemples semblables. Les oiseaux qui voyagent en troupes ont une avant-garde, une arrière-garde, un corps de réserve, des sentinelles avancées, qui préviennent de l'approche des ennemis. S[t]. Augustin nous dit que chaque espèce d'animaux a son ange gardien, chargé de lui inspirer les ruses nécessaires à sa conservation. Chacun de ces anges gardiens conduisit les couples d'animaux dans l'arche de Noé, pour les garantir du déluge (1). Ainsi, vous aurez beau faire avec vos fusils à marteau, vos meutes de bons chiens courants, vous tuerez bien quelques individus, mais vous ne détruirez jamais l'espèce.

Il s'agit de donner des noms à vos chiens ; il faut que les noms soient courts et sonores. Prenez deux syllabes terminées on *o* ou *aut*, et l'affaire sera finie : *Miraut*, *Rustaut*, *Ravaud*, etc. ; pour les chiennes, les terminaisons en *esse, ante, aude,* sont assez usitées : *Comtesse*, *Drôlesse*, *Courante*, *Charmante*, *Miraude*, etc. Quand on a beaucoup de jeunes chiens à élever ensemble, ce n'est pas petite affaire que de bien savoir leurs noms. Si ces animaux sont de même taille et de même poil, c'est une étude assez longue.

(1) S. AUGUSTIN, liv. LXXXV.

Rien ne ressemble à un chien blanc comme un chien blanc. Certain original de ma connaissance, étant avec moi dans le jardin des Tuileries, me dit : « Adieu, je vous quitte ; je vois là-bas monsieur un tel, il faut que je lui parle.

— Vous vous trompez, c'est son frère.

— Je vous dis que c'est lui.

— Mais je soutiens que non.

— Parions.

— Ce que vous voudrez. Vous savez que ces deux messieurs sont jumeaux ; ils se ressemblent beaucoup.

— N'importe, je les distingue bien... Eh ! cependant.... diable.... attendez.... mais, oui.... mais, non. Je vais m'en assurer. »

Il s'approche du promeneur : « Bonjour, monsieur.... dites-moi.... par hasard, ne seriez-vous pas monsieur votre frère ? »

Pour apprendre à bien connaître les chiens, on leur met un petit collier où ce nom se trouve écrit en grandes lettres ; on le leur répète à chacun toutes les fois qu'on leur parle, et bientôt le maître et l'élève savent à quoi s'en tenir. J'ai connu jadis une dame fort pieuse, qui avait le mensonge en horreur ; elle aimait beaucoup les chats ; dans sa chambre on en voyait toujours une demi-douzaine. Lorsque l'un d'eux faisait du bruit, elle disait : « Taisez-vous, chat.... ou chatte. » De cette manière elle mettait sa conscience à couvert.

Si vous tuez un cerf, un daim, un chevreuil, mettez-le dans une chambre, écorché, recouvert de sa peau ; ensuite amenez vos jeunes chiens ; ils lècheront le sang, ils se disputeront les bonnes places ; donnez-leur à manger un peu du cœur de la bête, et laissez-les dormir toute la nuit sur la peau ; bien entendu qu'auparavant vous aurez ôté toute la chair de l'animal.

Plus tard, quand ils auront six mois, vous leur présenterez la bête entière, vous leur permettrez de la fouler, de la lécher tant qu'ils voudront; mais, si l'un d'eux fait mine de la mordre, un bon coup de fouet devra le punir aussitôt. Si quelque chat veut s'approcher, vous les verrez tous se réunir contre lui; vous les laisserez jouer aussi long temps que cela paraîtra les amuser; mais il faut que vous ou le valet de chiens assistiez à la leçon le fouet en main, pour châtier les gourmands. Tout cela se terminera par une petite curée, soit un peu du cœur de la bête que vous leur donnerez, soit quelques morceaux de pain trempés dans le sang. Répétez ces leçons toutes les fois que vous le pourrez, et, non seulement, plus tard vos chiens ne mangeront pas le cerf ou le chevreuil qu'ils auront pris, mais encore, imitant le chien du jardinier, ils empêcheront que d'autres chiens ne viennent les manger.

Il est temps d'entrer en campagne. Vos chiens ont six mois révolus; il faut commencer à leur faire voir vos bois, mais de loin, peu à peu, car ils s'y perdraient, et vous risqueriez de ne plus les retrouver. Conduisez-les donc autour de votre habitation, couplés deux à deux, comme s'ils étaient déjà de grands garçons; vous les découplerez ensuite, et vous les laisserez courir, gambader à leur aise, en les appelant tour à tour par leurs noms, en les faisant venir à vous et en récompensant leur obéisance par vos caresses. Il faut que vos chiens apprennent à vous sentir, qu'ils s'accoutument à vous chercher, s'ils vous perdent de vue. Pour cela, vous vous cacherez de temps en temps, et bientôt vous les verrez inquiets, aller, venir, prendre la voie, et vous témoigner leur joie quand ils vous auront retrouvé.

Profitez de la promenade pour donner à vos chiens

une petite leçon qui vous sera bien utile plus tard. Quelquefois il arrive qu'un chien ne peut pas suivre la meute, parce qu'il est blessé, malade ; il ne l'est cependant point assez pour ne pas pouvoir courir, mais il court mal ; il fait l'arrière-garde, et comme disent les soldats, il ramasse les fourreaux de baïonnnette. Il se fatigue inutilement ; vous arrivez, et vous ne savez que faire. Vous ne voulez pas vous embarrasser du chien pour le traîner en laisse toute la journée. Une autre fois vous rencontrerez un de vos chiens chassant pour son compte personnel ; il a pris le change, il a quitté la meute ; vous le romprez, c'es fort bien ; mais qu'en ferez-vous, n'ayant point sous la main un valet pour le ramener au milieu de la troupe aboyante. Pour ces deux cas et plusieurs autres, il est utile que les chiens soient habitués à rester attachés seuls dans le bois au premier arbre, au premier buisson; ils ne se fatiguent pas et ne nuisent point au succès de la chasse. Attachez l'animal avec une chaîne, et partez avec tous les autres : il criera nécessairement ; revenez aussitôt sur lui, grondez-le fortement, et tirez un peu ses oreilles ; partez encore, et revenez en les tirant plus fort s'il recommence à crier ; caressez-le s'il se tait ; faites agir le fouet s'il continue, et répétez la leçon jusqu'à ce qu'il l'ait bien comprise.

C'est peu : il faut encore l'accoutumer à voir dans cette position, c'est-à-dire seul, dans un bois, attaché près d'un arbre, à voir, dis-je, une personne étrangère sans aboyer. S'il aboie, châtiez-le jusqu'à ce qu'il cesse ; s'il cherche à la mordre, tant mieux, c'est une preuve qu'il ne se laissera pas voler ; mais il ne doit pas aboyer ; il existe mille circonstances à la chasse où cet aboiement pourrait devenir nuisible.

Lorsqu'un régiment fait une promenade militaire, le colonel a soin, chemin faisant, de rompre par sec-

tions, de mettre des files en arrière. C'est ainsi que doit manœuvrer un piqueur. Il doit utiliser l'allée et la venue en répétant les leçons de la marche. Les chiens doivent toujours aller ensemble en colonne, par deux ou par quatre de front. Il faut les habituer à marcher au pas, au trot, au galop. Chacune de ces allures ne doit être prise qu'au commandement du maître; cet ordre sera toujours renfermé dans les mêmes mots dits de la même manière. Ainsi on partira doucement au pas, en disant: *Allons, mes chiens; allons, mes beaux.* Si l'on veut accélérer la marche, on dira: *Plus vite, mes chiens; plus vite, mes beaux;* et, si l'on veut aller au galop, on se mettra soi-même à courir pour donner l'exemple en criant: *Au galop, ah! ah! mes chiens, au galop.* Si l'on veut ralentir la marche, ou si, la marche étant déjà lente, les chiens veulent courir, vous crierez d'une voix forte: *Bellement, chiens, doucement, là, là,* ou bien: *Derrière, chiens, allons derrière.* Ces commandements doivent être exécutés tout de suite par la troupe canine, sous peine de coups de fouet bien appliqués. Ces coups de fouet doivent être donnés en nommant le délinquant d'un ton sévère. Il faut imiter les muletiers espagnols; dans leurs caravanes composées de mules, de chevaux et d'ânes, chaque quadrupède porte un nom. Du moment qu'ils ont crié: *Colonella, Capitana, Cavallo, Macho, Burriquillo,* l'animal désigné serre les fesses, parce qu'il sait que le coup de fouet va s'ensuivre. Lorsqu'un portefaix de Marseille menace de donner un soufflet, s'il dit: *Tè garcé un basséou,* on l'a déjà reçu.

Plus tard, lorsque le chien s'entendra nommer d'une voix forte, il saura qu'on le punit; et, fussiez-vous trop loin pour appuyer votre menace par l'effet, le chien se corrigera. Les chiens courants doivent aimer et craindre leur maître. Quand vous les châtiez, mettez-y

la plus grande sévérité, vous recommencerez moins souvent. Les piqueurs anglais battent peu leurs chiens; mais, lorsqu'ils s'y décident, c'est avec tant de force que l'animal s'en souvient longtemps. Voici le moyen qu'ils emploient: ils prennent le chien par un pied de derrière, et l'enlèvent de manière que les pieds de devant touchent à peine par terre. Dans cette position ils lui appliquent une grêle de coups de fouet sur les flancs; le pauvre diable éprouve d'incroyables douleurs, et, plus tard, il profite de la leçon.

Les animaux se souviennent; sans cela les coups de fouet ne rendraient pas nos chiens sages. L'exercice de la mémoire leur fait comparer une sensation passée avec une sensation présente. Toute comparaison entre deux objets produit un jugement; donc les bêtes jugent. Voyez un chien d'arrêt bien dressé; un lièvre part devant lui, il voudrait bien le suivre, mais il se souvient des coups de fouet reçus jadis en pareille circonstance, et la douleur qu'il a éprouvée, agissant encore sur son cerveau, l'empêche de satisfaire l'envie qu'il a de courir après le lièvre. C'est bien amusant de poursuivre un lièvre, mais c'est bien douloureux d'être rossé. Un renard entend chanter des poules; certainement une poule dodue et grassouillette serait un dîner très-confortable; mais il se souvient des chiens qui l'ont attaqué, couru, serré de près, et des coups de fusil qu'on lui a tirés, ce qui tempère singulièrement son ardeur.

On me racontait dernièrement une anecdote assez drôle sur la mémoire et la sagacité des chiens. Un de ces animaux fut rencontré par le garde-chasse d'un grand seigneur, maraudant sur ses terres, et l'homme à la bandoulière le blessa d'un coup de fusil. Quand il fut guéri, son maître, tant soit peu braconnier, le ramena sur ce même terrain; mais, quand il eut fait quelques centaines de pas, il s'aperçut que son chien ne le suivait

plus, il siffle, il appelle, Médor ne vient point; que faire? il faut revenir. Le chasseur retrouva son chien sur les limites de la propriété gardée; il était immobile, assis sur son cul. « Est-ce que Médor serait en arrêt? dans cette circonstance il prend une autre position; assurons-nous de la chose. » Il s'approche l'œil fixe, le fusil armé... Le chien avait bien autre chose à faire que de songer aux perdrix, aux lapins et aux faisans; il lisait ces paroles menaçantes sur un écriteau:

Any dog found on this ground will be shot.

J'avais oublié de vous dire que ceci se passait en Angleterre, dans le comté de Leicester. Comme vous n'êtes pas obligé de savoir l'anglais, je vais vous traduire l'inscription:

TOUT CHIEN TROUVÉ SUR CE TERRAIN SERA TUÉ.

Cela donnait à réfléchir au pauvre Médor; chat échaudé craint l'eau froide. Il avait déjà reçu du plomb dans les fesses, il ne voulut pas courir le risque d'en recevoir encore; à sa place j'aurais fait comme lui.

La personne qui me contait cette merveilleuse histoire me lorgnait en dessous d'un air malin, pour saisir au passage la sensation qu'elle produirait sur moi. Quand je raconte quelque drôlerie, j'aime que l'on me croie, et, par cette raison, je ne fais point le sceptique avec les autres; mais, dans l'occasion, je sais riposter.

« Monsieur, lui dis-je, cela ne m'étonne point; les chiens anglais peuvent bien savoir lire, puisque j'ai entendu chanter des chiens français.

— Chanter? vous voulez dire crier, aboyer, japper.

— Non pas, chanter.

— Ah ! je comprends ; vous autres chasseurs, vous avez coutume de donner à vos chiens courants le titre de musiciens ; dès lors, vous pouvez dire qu'ils chantent lorsqu'ils donnent de la voix.

— Non, monsieur, les chiens dont je vous parle chantaient un duo qui jadis eut un grand succès à l'Opéra-Comique.

— Un duo? vous voulez rire.

— Ils avaient probablement reçu bien des coups de fouet pour apprendre leur partie, car ils étaient maigres à faire pitié.

Et quel duo chantaient-ils?

— Celui de madame de Châteaubriand avec François I[er] : *Jamais lard ne fut mon partage.* »

N'apprenez rien à vos chiens tant qu'ils n'exécuteront pas avec précision les diverses évolutions dont je vous ai parlé. Il ne faut pas leur mettre trop de choses à la fois dans la tête. Chaque leçon doit arriver successivement, et ne doit être donnée que lorsqu'on sait bien celle qui précède.

Un équipage bien dressé doit manœuvrer comme un escadron de cavalerie. Il faut que vos punitions soient promptes, sévères, mais justes. Soyez attentif à ne toucher du fouet que celui qui n'obéit pas. Si vous chassez à courre avec chevaux, cors, etc., vous devez répéter cette première leçon, tant à pied qu'à cheval ; chacun de ces commandements devra être traduit par la trompe des piqueurs. La mémoire des chiens, aidée du coup de fouet, puissante méthode mnémonique, comprendra fort bien la synonymie de tel commandement avec tel ton. Il est inutile de dire que le nombre des maîtres doit toujours être en proportion avec celui des élèves ; si vous avez beaucoup de chiens à dresser, vous aurez des aides faisant les fonctions de serre-files, qui, sur les flancs de la

colonne, seront spécialement chargés de surveiller tels couples, et de leur distribuer leurs rations de coups de fouet suivant les circonstances.

Lorsque cette première leçon sera bien sue, vous passerez à la seconde, qui n'en est que la conséquence. Il ne s'agit que de faire exécuter aux chiens les mêmes manœuvres sur les côtés, en décrivant un demi-cercle. On leur montre le côté droit ou le côté gauche, en leur disant : *Là, là, mes chiens, là, là,* on les fait revenir par le même chemin, en criant : *Au retour, mes chiens, au retour;* ensuite on décrit le cercle entier, en recommençant dans le sens opposé. Dans ces évolutions, on prend tour à tour toutes les allures, comme dans la première leçon, le pas, le trot, le galop ; on mène les chiens en ligne droite ou sur les côtés ; on les lance, et puis on les arrête en criant : *Derrière, chiens, derrière.* Un valet les empêche aussitôt d'avancer, un autre les ramène en disant : *Au retour, ah ! ah ! au retour.* Il faut que les chiens fassent demi-tour à droite, et partent sur la ligne indiquée. Cette manœuvre doit être bien exécutée ; c'est celle qui se répète le plus souvent à la chasse. Tous les jours on en a besoin lorsqu'on prend les devants ou les arrières d'un défaut.

Quand vos chiens sauront bien ces deux leçons, ils connaîtront à peu près tout, puisque la troisième n'est autre chose que les deux premières répétées avec les chiens découplés. Ceci se fait peu à peu ; on choisit les plus sages d'abord, et puis on en ajoute deux autres, et puis deux autres, enfin toute la troupe.

On apprend aux chiens courants à décrire ces cercles en avant et en arrière, pour que plus tard cette manœuvre leur serve à lever un défaut. L'animal que l'on chasse a marché ou s'est arrêté coi dans un lieu

que vous ignorez. S'il a marché, vous devez rencontrer sa voie, en traçant un grand cercle autour de l'endroit où les chiens l'ont perdue. Si vous ne trouvez pas cette voie, il est certain qu'il s'est blotti sous l'herbe, dans un fossé, sur un tas de pierres, et qu'il se repose dans l'intérieur de ce cercle. On appelle prendre des devants, lorsqu'on fait cette évolution en avant, et prendre des arrières, lorsqu'on agit en sens contraire.

Des chiens bien dressés doivent partir à droite ou à gauche au premier signal, sans qu'on leur dise rien. Les vieux routiers vont d'eux-mêmes au galop, en avant et en arrière, rencontrent le point d'intersection où la voie se croise avec le chemin qu'ils suivent, et la musique recommence de plus belle.

Souvent aussi l'animal revient sur ses pas; c'est pourquoi les chiens doivent être instruits à retourner dès qu'on le leur commande. *Au retour, mes chiens; hourvari, mes beaux;* à ces paroles prononcées par le piqueur, des chiens bien élevés quittent la voie qu'ils suivaient pour la prendre à rebours. Le lièvre et le cerf font bien des allées et des venues pour embrouiller le fil de leurs pas. On a vu des lièvres former un T parfait au milieu de la plaine, après avoir marché deux fois environ cent pas, dans un sens direct en avant et en arrière, pour former la branche principale de cette lettre; ils marchent d'un côté, font cinquante pas, reviennent jusqu'à l'angle des deux lignes, font encore cinquante pas de l'autre côté, reviennent encore, et puis sautent aussi loin qu'ils peuvent pour se blottir dans l'herbe. Les chiens arrivent; l'un prend à droite, l'autre à gauche; les autres retournent sur leurs pas, et le lièvre rit dans sa barbe de leur incertitude. C'est là qu'il faut l'expérience du chasseur; il juge la ruse, prend des devants, des arrières,

et, s'il ne trouve pas son lièvre passé, il est certain qu'il est dans le cercle; alors on foule l'enceinte, et nécessairement l'animal est relancé. Vous concevez donc qu'il faut avoir des chiens qui sachent promptement obéir au commandement, car plus on tarde, plus la voie se refroidit, et la chance de la retrouver diminue.

Vos chiens, ainsi préparés, peuvent être dressés à la chasse de toutes sortes de bêtes. Les rois, les princes, les hauts financiers ont des équipages pour chaque espèce d'animaux qu'ils chassent. Vous concevez que des chiens, ne chassant jamais que le cerf ou le sanglier ou le chevreuil, doivent être bien plus sûrs de leur affaire que ceux qui chaque jour courent après un gibier différent.

Cervis non æqua, vel apris,
Capreolus, dorcas, lepus instrumenta requirunt (1).

Mais tout le monde n'est pas prince ni haut financier; les chasseurs plébéiens, comme moi, ont tout au plus une demi-douzaine de chiens courants; ils chassent habituellement le lièvre et le lapin, quelquefois un chevreuil égaré, un sanglier venu des forêts de l'aristocratie, et ces jours-là font époque dans leur vie. Il est de règle, dans la grande chasse, de ne jamais courre une biche; mais si, pour son malheur, la femelle du cerf arrive dans les bois de ces messieurs, ils la tueront sans avoir égard au sexe; ils ne regarderont sa tête que lorsqu'elle sera couchée sur l'herbe, C'est l'histoire du *Pêcheur et le Poisson*.

(1) SAVARY. *Album Dianæ Leporicidæ*.

Le pauvre carpillon lui dit en sa manière :
Que ferez-vous de moi ? je ne saurais fournir
Au plus qu'une demi-bouchée.
Laissez-moi carpe devenir
Je serai par vous repêchée.

Tous ces beaux discours n'empêchèrent point l'orateur d'être frit. Si la biche voulait donner caution pour que ses enfants vinssent plus tard aux lieux qu'elle visite, on pourrait la laisser aller ; mais qu'importe aux chasseurs que d'autres reçoivent des dommages par suite d'un plaisir qu'eux peuvent prendre tout de suite.

Un tiens vaut, ce dit-on, mieux que deux tu l'auras.

Quand on a décidé à quelle espèce de chasse on destine les jeunes chiens, on les mène couplés et hardés sur les lieux où se trouvent d'autres bêtes. Quand ils rencontreront de leurs voies, ils ne manqueront pas de s'en rabattre ; aussitôt le valet devra leur relever la tête, en disant : *Haut le nez, fi ! fi ! vilain !* Si l'un d'eux veut s'emporter, un coup de fouet devra le retenir. Si quelque animal passe ou se lève devant eux, ce sera bien pis, et la correction sera proportionnelle. Il faut qu'une meute pour cerf voie passer un chevreuil avec autant d'indifférence que si c'était un mouton. Mais lorsqu'elle rencontre les voies de l'animal qu'elle doit chasser, on doit l'animer, l'appuyer de la voix et de la trompe, en lui faisant bien comprendre que c'est là que doivent se diriger ses efforts. Toutes les fois qu'avec les vieux chiens on aura pris un de ces animaux, il ne faudra pas manquer d'en garder quelque partie pour faire curée aux jeunes

chiens ; il faudra surtout veiller à ce qu'ils ne mangent jamais d'aucune autre espèce de bête. Il serait important de savoir à l'avance à quelle chasse on destine les chiens, pour ne leur donner à fouler, à sentir, lorsqu'ils sont très-jeunes, que l'animal qu'ils doivent chasser.

Tout ce que je viens de vous dire sur cette éducation canine est purement exceptionnel. Ordinairement les chiens que l'on élève sont destinés à chasser avec les vieux : c'est un régiment de grenadiers que l'on recrute avec les conscrits ; alors la tâche du piqueur est beaucoup plus facile ; les jeunes suivent les anciens, il faut seulement veiller à ce qu'ils ne les dépassent pas.

Dans les chasses bourgeoises, où plusieurs voisins se réunissent chacun avec ses chiens, tout cela part ensemble et revient fort souvent à la débandade. C'est tout simple, ces chiens ne sont ni de la même taille, ni du même pied ; ils ne se connaissent pas entre eux : les plus jeunes s'emportent en étourdis, et les vieux ne savent plus ce qu'ils ont à faire. Je conseillerai toujours, avant d'attaquer, d'entendre chaque chasseur sur les qualités et les défauts de ses chiens, et de garder en laisse tous ceux qui pourraient nuire par leur mauvais exemple.

Ces chasses bourgeoises se font presque toujours au lièvre, au lapin, au renard, rarement à la grosse bête. On n'a point de relais ; tous les chiens forment une meute ; les chasseurs se postent, ils tirent : c'est peut-être moins noble que de forcer, mais c'est plus amusant.

CHAPITRE VI.

Les chiens courants. — Éducation pratique.

> Immodicis tum parce cibis, tum cursibus illos
> Exerce assiduis : ac mox ad tecta reverti
> Vincla pati discant.
>
> FRASCATOR (1)

Je l'ai déjà dit, les simples particuliers n'ont point de meute ; ils chassent avec deux, quatre ou six chiens courants ; ils se postent sur le passage présumé du gibier ; ils se cachent dans un fossé, derrière un arbre, et puis ils tirent. Le lièvre est mort, on le vide, on fait la curée aux chiens, et ensuite on recommence.

Moins on a de chiens et plus ils doivent être bons ; et c'est ordinairement ce qui arrive lorsque deux chiens de race pure appartiennent à un amateur qui sait bien son métier. Il s'en occupe continuellement ; son attention ne s'égarant point sur un grand nombre d'animaux se resserrant sur deux, il peut comparer chaque jour les progrès de l'éducation, les résultats obtenus par les caresses et les coups de fouet ; car il faut toujours en venir aux coups de fouet lorsque l'occasion se présente : la punition doit être graduée suivant le plus ou le moins de bonne volonté, suivant la gravité de

(1) *Hieronimi Frascatorii Alcon*, sive de cura canum venaticorum. Paris, 1612.

la faute et le nombre de leçons données auparavant. *El buen ballestero*, dit Espinar, *haze buen sabueso*, ce qui signifie en français que « le bon chasseur fait le bon chien. » Un bon chasseur tue souvent et beaucoup; ses chiens ont une ample curée; le souvenir de la veille agit fortement sur eux le lendemain. « En faisant ce que le maître disait, nous avons mangé de la bête; obéissons. » Voilà ce que pensent les chiens; car les chiens pensent, ils réfléchissent, ils comparent. Voyez-les déguster la voie, ils méditent avant de partir. Tel un gourmet, avant de se prononcer sur le mérite de certain vin, lève les yeux au ciel, et pendant quelques minutes semble absorbé par les plus graves méditations.

Donnez de bons chiens à un mauvais chasseur, bientôt ils seront aussi mauvais que lui, parce qu'il ne saura point punir ni récompenser à propos. Ce n'est pas petite chose que de savoir commander aux chiens, et d'apprendre à faire la conversation avec eux; c'est un art que beaucoup d'hommes n'acquièrent jamais.

Un bon chasseur doit être tellement connu de ses chiens qu'ils obéissent au premier mot qui sort de sa bouche; s'il suppose qu'ils suivent le contrepied, au commandement de : *au retour, mes beaux*, ils doivent revenir sur leurs pas, comme un peloton de cavalerie lancé dans la plaine, à qui le chef ordonne de faire demi-tour. Ils avancent, ils s'arrêtent dès que le maître a parlé; si le change part sous leurs pieds, ils ne bougeront pas.

Cette éducation exacte, facile avec peu de chiens, est très-difficile dans une meute. Cela se comprend: on ne peut pas deviner toujours d'où vient la faute, et quelquefois le coup de fouet arrive sur les côtes d'un innocent. Mais dans une meute nombreuse, si quelques chiens tombent en défaut, d'autres sont là qui le

relèvent: le remède se trouve à côté du mal; tandis qu'en chassant avec deux chiens, s'ils ne sont pas excellents, il est probable que vous n'irez pas loin, surtout s'ils sont lancés après un lièvre. Tous les chasseurs savent que c'est l'animal le plus rusé pour dépister les chiens.

Quand vous mènerez vos jeunes chiens au bois pour la première fois, attendez que le soleil ait bien séché la rosée. Il ne faut pas accoutumer les chiens à rencontrer trop vite, à mettre tout de suite le nez sur le gibier; c'est ce qui arrive toujours lorsqu'on entre en chasse de très-bonne heure. Les voies de la nuit sont fraîches, les chiens n'ont qu'à suivre un instant, sans calcul, sans réflexion aucune, et la bête est lancée. Plus tard, lorsqu'ils tombent en défaut, ne sentant plus rien, ils se dégoûtent et ne chassent plus. Dans les commencements arrangez-vous pour qu'ils cherchent quelque temps avant de trouver. Si par hasard vous savez que le lièvre est gîté dans un champ, dans un taillis, menez vos chiens un peu loin, parlez-leur, faites-leur prendre de loin le sentiment du lièvre peu à peu, par le vent ou d'anciennes voies que vous rencontrerez; il faut qu'ils aient le temps de désirer; il faut que l'odeur du gibier, arrivant à leur nez à chaque instant plus forte et plus prononcée augmente le désir de le trouver. Bientôt leur instinct les va porter au bon endroit. Le chien raisonne: une autre fois il s'en souviendra. « En manœuvrant je l'ai trouvé, dira-t-il, manœuvrons; » et voici la preuve que le chien raisonne. Le Missisipi renferme une grande quantité de crocodiles ou d'alligators; ces animaux aiment beaucoup les chiens... pour les manger; ceux-ci s'en méfient, et ils ont raison. Quand ils veulent traverser le fleuve, ils se mettent près de la rive, ils aboient de toutes leurs forces, et les crocodiles arrivent par bataillons. Quand

ils sont là, prêts à gober le chien, au moment où il entrera dans l'eau, le rusé compère part au triple galop et va se jeter à la nage beaucoup plus loin.

Il faut acheter le plaisir par un peu de peine, il n'en sera que plus vif: cela est vrai pour le chien comme pour le chasseur. Si vos chiens sont destinés à chasser habituellement le lièvre, commencez par chasser en plaine, et jamais au bois. Au bois la chasse est trop facile, ils s'habitueraient à flairer les portées, et, quand ils n'en trouveraient point, ils ne voudraient plus rien faire.

La musique a commencé; vos chiens sont partis en criant à gorge déployée. Tâchez d'en revoir de la bête que vous chassez. Si l'un de vos compagnons la voit passer, il faut qu'il vous prévienne. Vous remarquerez si vos chiens suivent bien le même chemin qu'elle parcourt. Si vous les voyez embarrassés, allez à leur secours, mais seulement pour leur parler, pour les aider de vos conseils, en leur faisant prendre des devants ou des arrières. Il faut les manœuvrer comme à la deuxième leçon. Si vous saviez par hasard où se trouve la bonne voie, vous ne devriez pas la leur indiquer tout de suite, il vaudrait mieux la leur faire chercher; et, à droite, à gauche, en avant, en arrière, vous finirez toujours par mettre leur nez dessus; laissez croire à vos chiens que ce sont eux qui l'ont trouvée par leur travail et par leur intelligence. Il faut que le chien cherche, et qu'il s'habitue à ne trouver qu'en cherchant. C'est comme un écolier qui fait un thème, une version, le maître ne dit jamais le mot, il le laisse chercher dans le dictionnaire.

Plus tard, lorsque vos chiens auront acquis de l'expérience, vous les verrez manœuvrer tout seuls, aller, venir, retourner sur les derrières, prendre les devants, pour chercher la voie qu'ils auront perdue; car

il faut que le chien sache ce qu'il faut faire. Comme vous ne serez pas toujours auprès de lui pour l'appuyer, il est indispensable que son instinct et l'éducation lui indiquent son devoir.

Si vous avez un ou plusieurs bons chiens, qui sachent bien leur métier, la besogne n'en sera que plus facile, vos élèves suivront les vieux routiers, et leur éducation se fera sans que vous vous en occupiez. Vous aurez soin seulement de ne pas les découpler tous à la fois, deux ou quatre suffisent. Si le nombre d'élèves était trop grand, il embarrasserait le maître; les jeunes chiens sont vifs, entreprenants, ils ont bon jarrêt, ils dépasseraient les vieux, et le désordre s'ensuivrait bientôt : ils brouilleraient les voies qu'on ne retrouverait pas toujours.

Si vous formez un équipage spécialement pour le lièvre, il faut que vos chiens s'habituent à rester dans la voie, dans le corps de la meute, et qu'ils n'en sortent point. Les chiens courants qui vont à droite, à gauche, qui cherchent à barrer le passage à leurs camarades, les chiens criards, babillards, qui font beaucoup de bruit et peu de besogne, ne valent rien pour chasser le lièvre. Vous devez remarquer tout ce qui va trop vite, tout ce qui va trop lentement, et mettre à la réforme les traîneurs et les grands coureurs. Vous pourrez plus tard vous en servir en les faisant chasser avec d'autres du même pied. Une meute ne doit pas manœuvrer comme une armée; elle ne doit point avoir d'avant-garde ni d'arrière-garde; il nous faut un peloton serré, compacte, qui marche en ordre, toujours uni, excepté seulement lorsqu'il y a défaut. Alors chaque soldat quitte son rang, court à droite et à gauche en tirailleur, et prévient ses camarades quand il a rencontré ce que tous les autres cherchent; les traîneurs causent de l'incertitude parce

qu'ils crient avec plus de force pour qu'on vienne chasser avec eux ; les coureurs sont cause qu'on se crève à les suivre ; le juste-milieu seul est bon, et ce n'est pas facile à saisir. Horace l'a proclamé la chose par excellence, il y a quelques deux mille ans :

Est modus in rebus, sunt certi denique fines
Quos ultrà citràque nequit consistere rectum.

Un seul chien trop vif ruine une meute, parce que tous veulent l'imiter, et tous s'essoufflent ; les plus forts, ne voulant pas être dépassés, deviennent barreurs ; ils empêchent les autres de courir, en se posant en travers de la voie, et la chasse va comme elle peut.

Si vous chassez habituellement le lapin et le lièvre, et si vous avez un grand nombre de chiens, vous ferez bien de ne pas les mettre tous indifféremment sur l'un et sur l'autre de ces animaux. Il vaut mieux avoir deux chiens qui chassent le lapin ; les autres iront sur le lièvre, jamais qu'au lièvre ou au chevreuil, ce qui ne vous empêchera pas de leur adjoindre, dans l'occasion, votre *équipage* du lapin. Marchant avec les autres, ceux-ci feront leur métier ; mais, si tous vos chiens chassaient un jour le lièvre, un jour le lapin, ils se gâteraient tous.

Dans un équipage bien ordonné, on doit avoir quelques chiens spéciaux, qui ne chassent qu'une seule espèce de bête. Ce sont eux qu'on charge de quêter, de lancer l'animal, et l'on découple aussitôt qu'on les entend chanter. Si tous vos chiens chassaient indifféremment toutes sortes d'animaux, vous ne feriez jamais ce que vous voudriez. Aujourd'hui vous désirez chasser un chevreuil, ils vous lanceraient un lièvre, et puis encore un lièvre ; demain vous voudriez un capucin, ils mettraient sur pied un brocard.

Choisissez donc parmi vos chiens un ou deux, ou trois individus, à qui vous ferez mépriser toutes les voies des bêtes qu'ils ne devront pas chasser; ne leur faites voir, sentir et manger que celles à la poursuite desquelles vous les destinez; employez les coups de fouet, les caresses, la curée, *ultima ratio canum*, et vous verrez bientôt que votre chien pour lièvre ne bougera point devant un chevreuil, et que celui pour chevreuil verra dix lapins sans émotion : ceci est d'une haute importance. J'ai vu les plus belles parties de chasse manquées parce que les chiens chassaient tout ce qu'ils rencontraient. Dans les équipages mal organisés, les lièvres sauvent la vie à bien des chevreuils; comme ils se trouvent en plus grand nombre que les autres, les chiens les rencontrent plus souvent, et la journée se passe à faire tout le contraire de ce que l'on voudrait.

Un chasseur doit toujours avoir une couple de petits bassets, les plus petits sont les meilleurs; on en trouve qui pourraient être portés dans la carnassière. Lorsqu'on ne se sent pas le courage ni la force de faire une longue chasse, on les emmène, on tue un lapin, et cela donne de l'appétit pour dîner. Ces chiens-là sont tout dressés en venant au monde, on n'a qu'à leur faire connaître le lapin, et pour cela une petite curée est la recette infaillible. Oh! la curée, quels beaux résultats on obtient avec elle, chez les animaux comme chez les hommes. Un de mes oncles disait avec raison que, lorsqu'on voulait avoir chez soi nombreuse compagnie, il fallait mettre au dessus de la porte un gigot pour enseigne.

Supposons que vous avez une meute nombreuse; dans chaque relais que vous formerez en entrant en campagne, vous veillerez à ce que les chiens soient tous à peu près du même pied, c'est-à-dire qu'ils

courent tous aussi vite l'un que l'autre. Vous découplerez toujours le meilleur chien le premier; ce sera le général qui dirigera la manœuvre. Un piqueur, un maître d'équipage doivent connaître le caractère, les habitudes, les qualités de tous leurs chiens; il faut qu'ils puissent se fier à celui qui marche en tête. « Miraut l'a dit: le lièvre, le lapin, ont passé là; tous les autres disent le contraire, tous les autres se trompent. » Il faut que chaque relais soit conduit par un vieux grognard expérimenté, qui connaisse bien son affaire, et sache bien débrouiller le fil et le relier au besoin; car la bête chassée a bien des ruses; elle saute pour établir dans sa voie une solution de continuité: les chiens arrivent et ne trouvent plus rien; mais dix pas, vingt pas plus loin, ils trouveront s'ils savent chercher. Si vous avez une cinquantaine de chiens, vous en prendrez quatre pour attaquer et pour dresser la voie; immédiatement après, vous découplerez la meute, composée d'une vingtaine de chiens. Ceux-là doivent être les plus lestes et les plus jeunes. L'animal au lancé compte sur sa force, il ne ruse pas; on peut donc mettre après lui ceux qui ont le moins d'expérience.

Le premier relais, qu'on appelle *la vieille meüte*, sera composé de dix chiens. Le second relais, appelé *la seconde*, aura dix chiens; et enfin viendront *les six chiens*, troisième et dernier relais, composé des chiens les plus sages et les moins vifs.

Le relais des *six chiens* peut être composé d'un plus grand nombre de chiens; c'est un vieux nom que l'on donne au dernier relais, je ne sais trop pourquoi, car il est aussi souvent de huit ou dix chiens que de six. Autrefois ce nombre six était en grande vénération. Alcuin, le savant abbé, précepteur de Charlemagne, dit que le nombre six est le seul nombre parfait, parce

qu'il est divisible par moitié et par tiers, et qu'il est symbolique, puisque Dieu créa le monde en six jours. Il est possible que nos aïeux, voulant mettre à toute chose un peu de mysticité, aient choisi ce nombre six de préférence à tout autre, pour lancer les chiens qui devaient décider du succès de la journée.

Au reste, toutes ces choses peuvent être modifiées à l'infini, suivant le nombre de chiens que l'on a, le pays ou l'on chasse, et l'expérience que l'on acquiert chaque jour.

Dans les chasses royales on a des relais doubles et triples, placés sur divers points où la bête peut arriver. Tous les cas sont prévus; de quelque côté qu'elle se dirige, elle trouvera des chiens pour la suivre. Vous concevez que pour chasser ainsi il faut une bien grande quantité de chiens. Chez les chasseurs riches, qui ne sont ni rois ni princes, on se contente d'un ou deux relais de réserve ou relais volants, qui se portent vers les endroits ou se dirige la chasse.

Une fois vos chiens lancés, il faut les suivre ou les faire suivre, soit à pied, soit à cheval, pour les appuyer de la voix, pour les encourager. Chemin faisant si vous en voyez un qui s'écarte de la meute, qui s'égare sur d'autres voies, c'est alors que le fouet devra faire son office; ne craignez pas de le sangler à tour de bras pour lui donner une bonne leçon. Il existe des chiens maraudeurs qui ne veulent pas suivre les autres, ils croient pouvoir chasser tout seuls; chaque fois qu'on les perd de vue, ils ne manquent pas de s'échapper pour courir après une autre bête que celle de meute. Veillez à ce que vos chiens ne prennent point le contre-pied; c'est un défaut assez commun chez les jeunes chiens; si le cas arrive il faut les corriger à grands coups de fouet. Lorsque l'occasion s'en présentera, remettez-les sur une bonne voie; s'ils la suivent bien,

sans faire de *hourvari*, récompensez-les par de douces paroles ; s'ils recommencent à marcher à rebours, recommencez à vous servir du fouet. Il faut toujours en revenir aux anciennes méthodes.

Si vous passiez une faute à vos élèves, les conséquences pourraient être graves : plus tard vos chiens s'accoutumeraient à mal faire, vous ne le sauriez pas toujours, et vous les appuyeriez à tort. Eux et vous, vous seriez sur une pente rapide ; vous glisseriez sans pouvoir vous arrêter. Il faut que le maître puisse compter sur le chien. Si vous avez un valet qu'il faille toujours surveiller, autant vaudrait vous servir vous-même, ce serait moins fatigant. Quand vous serez éloigné de vos musiciens, connaissant leurs diverses intonations, vous devinerez à quel point la chasse est arrivée ; la voix de Miraut, de Ramonaut, vous confirmera que vos chiens suivent la bonne route. Napoléon disait à Wagram : « Je suis tranquille sur ma droite ; j'ai là Davoust et le troisième corps. » Parodiant le grand homme, j'ai dit plus d'une fois : « Je suis sans inquiétude, Ravaudin est là, je l'entends, il lève le défaut, il redresse la voie ; tous les chiens vont le suivre. » Et tous les autres chiens le suivaient.

Si, par hasard, vous apercevez une autre bête que celle de meute, laissez faire vos chiens, et, s'ils la suivent, profitez de l'occasion pour jouer du fouet : tendez leur un piège, faites l'agent provocateur ; remarquez la voie de cette bête, et dans un défaut, conduisez vos chiens par dessus pour voir ce qu'ils en penseront ; s'ils l'emportent : corrigez-les ; s'ils la dédaignent... oh ! alors les caresses, les friandises à discrétion. Il faut que l'odorat du chien s'accoutume à la bête qui est devant lui, à la distinguer de toutes les autres. Les animaux poursuivis se font accompagner ou remplacer par des camarades à charge de revanche. Vous pensez

bien que, pour ne pas s'y tromper, il faut au chien un discernement sûr, une exquise finesse dans le nez; l'habitude les leur donne. Il n'appartient qu'à l'expérience consommée de porter un jugement prompt et sûr. Les vieux chiens sont seuls hardis dans le change, c'est-à-dire que, sans hésiter, ils démêlent leur bête de meute à travers les voies de tous les animaux qui l'accompagnent. Les novices balancent, mettent le nez à terre, attendent la décision du veneur pour savoir ce qu'il faut faire. Les vieux, instruits par l'expérience et par les coups de fouet, se souviennent, méditent un instant, et partent en criant à pleine gueule.

Ainsi conduisez vos jeunes chiens, dirigez-les sur les bonnes voies, et laissez faire les vieux; ils en savent bien plus que vous; ils vous désobéiront peut-être, mais parce qu'ils devinent que vous vous trompez. Voyez un chien d'arrêt; cet animal est bien plus docile que le chien courant; eh bien! s'il suit une pièce de gibier blessée, il ne viendra point à la voix de son maître, sachant bien qu'il le sert en lui désobéissant. Bientôt les caresses qu'il recevra lui prouveront qu'il n'a pas eu tort.

Un bon chasseur connaît ses chiens comme un capitaine connaît ses soldats. Non seulement un bon chien a la confiance du chasseur, mais encore il obtient celle de ses propres camarades. Dans un défaut, un chien menteur, babillard, donnera de la voix: vous verrez les autres relever la tête, et, connaissant celui qui parle, ne faire aucun cas de l'avis qu'il donne. Mais si le chien est ce qu'on appelle un chien de créance, un vieux routier sûr de ce qu'il dit, toute la bande accourt pour marcher dans la voie qu'on lui dresse.

Lorsqu'on tire une bête et qu'elle tombe, il faut arriver tout de suite auprès d'elle pour l'achever; car souvent elle n'est qu'étourdie, et se remet à courir.

Un cerf, un daim, frappés au cœur ou au poumon, tombent sur le coup ou à deux cents pas plus loin. S'ils sont blessés au foie, ils pourront faire encore bien du chemin, en répandant leur sang dans la voie. On est certain qu'un animal est blessé au foie lorsqu'il écume du sang par la bouche. Si vous laissiez chasser vos chiens, ils le prendraient, et, sans vous en demander la permission, ils feraient une ample curée, en négligant de vous laisser votre part; il vaut mieux la leur faire vous-même. Il faut suivre la bête avec un ou deux chiens en laisse; ils vous conduiront j'usqu'à l'endroit ou elle sera tombée morte.

Cependant on peut, avec des soins et des coups de fouet, habituer les chiens à ne pas toucher au gibier mort. J'en ai eu qui se couchaient auprès du lièvre, attendant que j'arrivasse, sans avoir envie d'y mordre; mais, si la meute est nombreuse, il y aura toujours quelque gourmand à qui l'odeur de la chair fraîche fera oublier le châtiment: il mangera; l'exemple est contagieux; les autres l'imiteront, et bientôt il ne restera plus que les os. Le chien est de même nature que le loup; son inclination est de se jeter sur sa proie et de la dévorer; mais l'éducation surmonte facilement ce penchant chez le chien d'arrêt; en ne lui donnant jamais de chair crue, en le battant s'il en dérobe, on finit par lui faire comprendre qu'il ne doit pas en manger. A force de combattre ce désir, l'homme a fini par le faire oublier; de père en fils l'habitude s'est contractée; elle est devenue l'état normal de l'espèce. Quand nous empêchons certains animaux de se livrer à leurs inclinations naturelles, nous agissons non seulement sur les individus qui sont là, mais encore sur ceux qui doivent naître. Prenez des lapins sauvages, placez-les dans une chambre; ils ne feront pas de terriers, mais ils feront des enfants. Après deux ou

trois générations, si vous lâchez ces enfants, ils ne feront pas de terriers; il leur faudra du temps pour reprendre cette habitude, et surtout il faudra que le besoin d'abri se fasse sentir. (1)

Il est facile d'ôter au chien d'arrêt l'envie de manger de la chair fraîche, il n'en est pas de même chez le chien courant; chaque jour de chasse est terminé par une curée; c'est dans le but d'en venir là qu'il court avec tant d'ardeur. Il est donc bien difficile de l'empêcher de manger le gibier qu'il rencontre mort; car il faut lui faire comprendre que, dans telle circonstance, tout est permis, et que, dans telle autre, tout est défendu.

Quelquefois un animal blessé donne encore bien de la besogne aux chasseurs, surtout si la chose arrive au moment où la nuit commence. Il faut trouver la bête, faire rentrer les chiens; car si vous les laissiez dans les bois, ils deviendraient la pâture des loups. Dans tous les cas, il vaudrait mieux abandonner la bête que les chiens; vous auriez encore la chance de la retrouver le lendemain, en plaçant vos brisées au point précis où vous auriez cessé vos poursuites.

Pour ne pas perdre ses chiens, il est de la plus haute importance de leur sonner le forhu, toutes les fois qu'on leur donne la mouée, toutes les fois qu'on veut les faire venir à soi. Cette sonnerie doit toujours être suivie d'un repas ou de caresses, jamais de coups de fouet. Lorsqu'un chien, égaré dans les bois, entendra ces notes si chères aux fibres de son estomac, il arrivera par le plus court chemin. Autrefois les chasseurs

(1) Un essaim d'abeilles fut transporté dans l'Amérique méridionale; aussitôt elles se mirent à travailler pour faire une ruche et du miel pour leur hiver. Mais l'année d'après, voyant qu'il n'y avait pas d'hiver, et qu'elles trouveraient toujours des fleurs à discrétion, elles ne firent plus rien.

faisaient dire des messes à saint Antoine de Padoue, qui ne manquait pas de faire revenir les chiens au chenil. Aujourd'hui nous portons plus de respect aux saints en ne les priant point pour des choses de si mince importance. Charles d'Arcussia nous a laissé, dans sa *Fauconnerie*, les prières qu'il faut dire en chasse, pour les chiens et pour les oiseaux, ainsi que la recette pour faire l'eau bénite, dont l'aspersion devait les préserver de toute espèce d'accidents. (1) A cette époque on croyait aux esprits, aux revenants : un faucon ne dormait pas, donc il était tourmenté par un démon qu'il fallait exorciser. (2)

Si l'animal blessé a perdu une patte à la bataille, si vous l'avez revu, si vous êtes près de votre habitation,

(1) Tuere, quæsumus, Domine, sancte pater, canes istos per tui sancti nominis invocationem et hujus aquæ aspersionem ab omni nequitiâ animalium atque dæmonum, tuâque ineffabili potentiâ, qui in trinitate perfectâ vivis et regnas, Deus, in sæcula sæculorum. Amen. — Puis dire le *Te Deum, laudamus.*

En voyant des aigles en l'air, il les faut adjurer de la sorte :

Adjuro vos, aquilarum genus, per Deum verum, per Deum vivum, per Deum sanctum, per B. Virginem Mariam, per novem ordines angelorum, per sanctos prophetas, per duodecim apostolos, per sanctas virgines et viduas, in quorum honorem et virtutem vobis præcipio, ut fugiatis, exeatis et recedatis, et avibus nostri ne noceatis. In nomine patris, et filii, et spiritus sancti. Amen.

(*Lettres de Philoierax à Philofalco*, p. 133.)

(2) Ma croyance fut toujours que cet oyseau estoit troublé par quelque esprit, pourtant, puisqu'il nous donnoit de la fascherie. Enfin j'eus recours aux prières et bénédictions de l'Église, et par ce moyen mon oyseau s'en trouva délivré. Or il pourroit bien estre l'esprit de quelqu'un de vos fauconniers jà morts, qui fait pénitence au monde, comme l'esprit du veneur qui fut ouy par le feu roy Henri le Grand et de ceux qui l'accompagnoient de soir, revenant de courre le cerf. (*Ibid.* p. 137, *Fauconnerie* de d'Arcassia ; Rouen, 1643.)

couplez vos chiens, renvoyez-les au chenil, et faites amener vos jeunes élèves sur le champ de bataille ; là vous pourrez leur donner une bonne leçon dont ils se souviendront longtemps avec plaisir. Menez-les en laisse, faites-leur prendre la voie, et lâchez-les sur l'animal quand ils l'apercevront. Bien entendu que ceci ne regarde pas la chasse du sanglier, car vos jeunes chiens pourraient tous mourir en faisant leur éducation.

Juan Mateos nous donne dans son livre (1) une manière que je crois bonne pour dresser les jeunes chiens à la chasse du sanglier. « Quand les chiens seront accoutumés à marcher couplés, conduisez-les en plein champ, et, pendant que vous les gardez attachés, montrez-leur, à deux ou trois cents pas de distance, un porc domestique sur le dos duquel vous aurez mis quelques brandons de paille enflammée. Le porc fuira de toutes ses jambes, surtout si vous avez eu soin de le choisir maigre. Alors lâchez vos chiens, qui, sentant le lard grillé, ne manqueront pas de courir sur la bête. Courez, criez, sonnez. Du moment que les chiens arriveront sur le porc, arrivez sur eux, rompez-les, attachez-les, et recommencez à faire courir le cochon : cette fois, laissez-lui gagner de l'avance ; quand vous le jugerez assez loin, découplez vos chiens. Faites durer cette leçon pendant quelques heures, et terminez-la par la mort du cochon et la curée. »

C'est une chasse au sanglier pour rire ; c'est une petite guerre sans danger. A propos de chasse pour rire, j'en ai fait une très-drôle dans la forêt de Mormale. Chaque chien portait un petit bonhomme habillé de rouge, la trompe en sautoir et le fouet à la main. Ces marionnettes, attachées par des courroies sur le chien, faisaient de loin un effet charmant. Vous

(1) *Origen y dignidad de la caza.* Madrid, 1634.

eussiez pris tout cela pour une chasse fantastique lilliputienne. Ces intrépides cavaliers traversaient les forts, grimpaient, descendaient, sautaient sans jamais être désarçonnés. Au repas du soir l'inventeur reçut de tous les chasseurs des compliments sur la manière dont sa cavalcade avait manœuvré, et surtout sur l'effet qu'elle avait produit en traversant les clairières de la forêt.

Si vos jeunes chiens n'exécutent pas vos ordres avec précision, il ne faut point vous fâcher trop contre eux. L'âge amènera l'expérience, l'exemple des autres leur sera fort utile, et bientôt vous verrez une amélioration notable dans les évolutions de votre petite armée. Un chasseur doit être très-patient, et savoir attendre que la fleur devienne fruit, et que le fruit soit mûr. Certainement, dans l'éducation des chiens, les coups de fouet son nécessaires, mais il faut les appliquer à propos, et surtout les entremêler de caresses, pour que l'animal sache faire la différence ; et puis il ne faut pas trop exiger ; contentez-vous d'abord d'un à peu près bien, et plus tard vous aurez mieux.

Un provincial écrivait à un de ses amis de Paris, pour se procurer une femme de chambre. Il la voulait jeune, d'une figure agréable, sachant lire, écrire, coudre, blanchir. Il fallait que la demoiselle fût bien élevée, d'une bonne famille, de mœurs sans reproches, et beaucoup de choses encore que je n'ai pas le temps de vous dire. L'ami lui répondit : « Je n'ai pas encore trouvé la femme de chambre que vous me demandez. Je la cherche partout ; mais, si je la rencontre, je ne vous l'enverrai pas, car je me propose de l'épouser. »

CHAPITRE VII.

Le Limier.

Ex armillari cane cum dependeat omnis
Venatus, sit prima ejus tibi cura legendi.
Elige non altum, nec longum, at membra torosum,
Densis terga pilis, vel longis hispida villis
Atque color vegetus, nunquamque subalbidus esto.
Nulla pedum petitur levitas, sed robora : vocis
Usus erit nullus.

SAVARY. (1)

Il existe aujourd'hui en France bien peu de chasseurs qui font usage du limier ; on cherche avec les chiens courants, on attaque où l'on peut, on lance la bête, les coups de fusil partent de tous côtés..., et voilà la chasse finie, on a tranché le nœud gordien, c'est plus facile que de le dénouer. Il n'est pas besoin d'études pour manœuvrer ainsi ; le premier venu peut tuer un cerf de cette manière ; c'est moins difficile que de peloter un perdreau. Mais, pour détourner un cerf avec le limier, pour l'attaquer dans les règles, pour placer les relais dans la direction probable qu'il prendra, les faire donner à propos, garder le change, ne chasser jamais que la même bête, la fatiguer au point que ses quatre pieds si légers ne puissent plus lui ser-

(1) *Venationis cervinæ leges.*

vir, c'est là une science qu'il faut étudier longtemps pour la savoir. Un bon veneur doit connaître tous les services; nos meilleurs maréchaux de France ont, la plupart, commencé par être simple soldat. Un colonel qui ne serait point initié dans les mystères de l'*école du peloton* ne pourrait jamais savoir pourquoi telle grande manœuvre a manqué.

Il est de principe en vénerie de ne chasser que les mâles, et, parmi ceux-ci, de choisir toujours les plus âgés. Si l'on entrait dans le bois au hasard, sans données certaines, comme, par exemple, pour la chasse au lièvre, les chiens attaqueraient la première bête venue; vous auriez la douleur de voir votre meute porter à terre une belle biche, qui, peut-être encore, serait pleine; vous mangeriez ainsi votre blé en herbe. Un bon chasseur doit toujours laisser de la graine pour l'année suivante. Il faut donc savoir ce que l'on chasse, et pour le savoir il faut faire le bois. (1)

Si l'on chasse à tir au chien courant, on peut, à la rigueur, attaquer le premier animal que l'on rencontre. Vous partez pour tuer un chevreuil, vos chiens lancent un lièvre, vous roulez le lièvre, qu'importe; le plaisir de la chasse ne se mesure pas sur la grosseur du gibier. Vous mettez un chevreuil sur pied; il vous donne le change, qu'importe encore; votre affaire est de tuer un chevreuil. Que ce soit Pierre, que ce soit Paul, il n'en sera pas moins excellent quand vous le ferez rôtir après l'avoir fait mariner. Tant pis pour celui qui passe à cinquante pas de votre fusil; vous n'aurez qu'une chose à faire, c'est de regarder si la tête est garnie de bois s'il est mâle ou femelle; encore cette

(1) Pour l'explication des termes techniques et pour ne pas embarrasser nos phrases de définitions, nous renvoyons le lecteur au Vocabulaire, à la fin du volume.



observation n'est de quelque importance qu'après l'époque du rut, lorsque les femelles sont pleines; car, hors de ce temps, votre fusil fait tout autant de mal en tuant un brocard qu'en tuant une chevrette. Pour les cerfs et les biches, c'est tout différent; un cerf couvre vingt et trente biches, un chevreuil est le type de la fidélité conjugale.

Mais si vous chassez à courre, si vous voulez forcer la bête, il faut bien la connaître pour ne point prendre le change; car, si vous lui permettiez de se faire remplacer, vous en auriez pour bien longtemps avant de la fatiguer. Vous devez savoir son âge, le lieu qu'elle a choisi pour sa reposée, les ruses qu'elle a faites avant de se rembùcher, pour tirer des inductions sur ses ruses futures, sur la route qu'elle suivra, car il vous faut des relais. Ces relais doivent être placés d'avance; s'ils arrivaient au galop avec la meute, le but serait manqué. Vous voyez donc qu'il est indispensable de faire le bois.

L'action de faire le bois, de faire le pied, de détourner la bête, consiste à s'assurer, dès le matin, que tel animal, après avoir viandé pendant la nuit, dans telle contrée, a pris tel chemin pour s'en retourner, qu'il est entré dans telle partie de bois, et qu'il n'en est point sorti. Par les voies que son pied imprime sur la terre, par ses portées, par ses fumées, on connaît son âge, son sexe, sa taille. Faire le bois est une chose fort importante et fort difficile. Si le cerf était seul, s'il faisait beau revoir, s'il y avait de la neige, rien ne serait plus simple que de juger qu'il a passé là sans sortir ici; mais, si l'animal se trouve accompagné d'autres animaux, si la harde est nombreuse, si la terre sèche, pierreuse, ne conserve aucune marque de leurs pas, la question se complique extraordinairement.

Dans ce dernier cas, la manœuvre du limier, l'inspection des fumées, des portées, des abatures, etc., peut remplacer la vue du pied. C'est de la comparaison de toutes ces choses, faite fréquemment que le veneur parvient à tirer un jugement prompt et sûr. L'expérience a prouvé qu'un cerf, lancé dans tel buisson, devait prendre la fuite dans tel autre, pour finir dans tel étang. Quelquefois le cerf déjoue les calculs de la science, et voilà pourquoi ses vainqueurs sont glorifiés.

Les chiens que l'on destine au service de limiers doivent être de couleur brune; s'ils étaient blancs, ils seraient trop facilement aperçus du gibier; c'est comme un espion de police, qui doit toujours être vêtu du classique habit couleur de muraille. Bien des termes de chasse ont passé dans le langage usuel; ainsi, on appelle limier de police un espion discret et rusé; on dit communément garder le change, prendre le change, rompre les chiens, aller sur les brisées de quelqu'un, etc. Il faut donc que le limier de bois, comme le limier de police, soient, tous les deux, vêtus de brun, pour n'être pas vu de loin; ils doivent avoir bon nez, bon pied, bon œil, et surtout ils doivent savoir se taire; cette dernière condition est la plus essentielle de toutes, car le moindre coup de gueule dérangerait les meilleures combinaisons.

Pour dresser votre limier, attendez qu'il soit grand et fort; si vous le faisiez travailler trop jeune encore, il s'effilerait, c'est-à-dire que son corps ne parviendrait jamais à son entier développement. Vous ne devez le mener au bois et le faire travailler sérieusement qu'à l'âge de trois ans révolus, et dans aucun cas, vous ne devez attendre qu'il ait passé quatre années. Cependant, dès qu'il pourra porter la botte, il faut la lui passer au cou, pour lui en faire contracter l'habitude. La botte est un collier de cuir large de quatre pouces;

on le met au cou du chien ; il sert à retenir l'animal, au moyen d'une courroie, à laquelle on ajoute une corde que l'on nomme *trait.* Si le collier était moins large, le chien, ardent à suivre la voie, voulant toujours aller, étant toujours retenu par le veneur, se fatiguerait trop. Ordinairement les jeunes chiens sont effrayés de ce harnais, fort lourd du reste; ce n'est qu'en les caressant bien, en leur donnant quelques friandises, qu'on parvient à les y accoutumer. Vous ne devez pas non plus dresser au service du limier un chien qui ait déjà chassé à voix, vous ne pourriez jamais le déshabituer de crier quand il rencontrerait.

Le valet de limier doit aimer son état avec passion ; s'il travaille par métier seulement, pour gagner sa vie, s'il n'a d'autre ambition que de ne pas être grondé par son maître et de recevoir ses gages, il ne sera jamais qu'un valet; dans le cas contraire, il pourra prétendre au glorieux titre de veneur.

Il doit être actif, vigilant, et surtout être doué d'une forte dose d'amour-propre ; il doit craindre les plaisanteries et les reproches, ce qui ne manque jamais dans un équipage, lorsque le rapport ne s'accorde point avec ce que l'on voit quand la chasse est finie ; il doit surtout redouter de faire faire buisson creux, car son honneur serait perdu.

Le valet de limier doit parfaitement connaître son chien ; il doit vivre avec lui, s'identifier avec l'animal : cela doit faire deux têtes dans un bonnet. Ce n'est que par une grande patience, une excessive douceur qu'il pourra parvenir à de bons résultats. Si le chien était brutalisé, surtout dans les commencements, il ne voudrait plus porter la botte, et vous auriez beau faire, jamais vous n'en tireriez le moindre service.

Avant de devenir maître, il faut être écolier ; avant de dresser un limier, vous devez apprendre vous-

même l'art de faire le bois. Ici, vous avez besoin non seulement de leçons écrites, de notions théoriques, mais encore des démonstrations faites sur le terrain. Il faut à celui qui veut être valet de limier les conseils d'un vieux routier, prêt à répondre à toutes les objections, possédant assez à fond la science du bois pour trouver matière à discourir sur chaque chemin, à tous les sentiers, à chaque pas. Un proverbe oriental dit qu'il faut demander conseil aux femmes, et faire le contraire de ce qu'elles disent. Ces Orientaux sont des impertinents, des mal-avisés ; ce sont eux qui ont défini la femme: « Une créature humaine qui s'habille, babille et se déshabille. » Interrogez souvent les vieux veneurs, écoutez ce qu'ils vous diront, prenez-en note, garnissez toutes les cases de votre mémoire de ces leçons répétées chaque jour où l'on ne chasse point. Voyez, examinez, comparez, ajoutez votre expérience quotidienne à ce qu'on vous dit et bientôt vous aurez de quoi former votre jugement. Dans un livre on ne peut qu'indiquer les principes généraux ; mais un professeur répond aux difficultés qui se présentent : il comble les lacunes. Il vous faut donc un bon maître, un maître qui sache parler, expliquer, raisonner ; qui soit plein de son sujet, qui l'aime et vous le fasse aimer. Souvenez-vous que le maître sème en parlant, que l'écolier recueille en écoutant ; gardez-vous surtout de croire, après trois mois de leçons, que vous en savez autant que votre professeur. A peine si dans un an vous pourrez marcher seul et sans lisières.

Quand vous en serez là, partez et manœuvrez pour votre compte ; jugez une bête, détournez-là, raccourcissez l'enceinte ; et puis, quand vous aurez fait toutes vos remarques, marchez avec votre limier droit sur le cerf ou le sanglier ; lancez l'animal, et voyez si vous avez deviné juste. Dans ce cas encore ne vous

laissez pas aveugler par l'amour-propre, car demain vous pouvez vous tromper. Dans l'art de faire le bois les plus malins trouvent toujours quelque chose à apprendre. Il faut un an au valet de limier pour savoir à peu près son métier; il faut un an au limier pour savoir le sien. Tous les deux doivent aller au bois deux fois par semaine, en tout temps, en toute saison; plus ils travailleront plus ils acquéreront de l'expérience. Un beau laissé-courre leur vaudra presque l'immortalité; car, une fois le cerf mort, sur le têt de l'animal on inscrira les noms de Nestor et de la Fanfare, de Maurillou et de Fricandeau, digne récompense du chien et du valet.

Il faut qu'un valet de limier sache manœuvrer suivant les circonstances, les temps et les saisons. S'il ne savait que sa leçon, du moment qu'il se présenterait quelque chose d'extraordinaire, il demeurerait court. Un soldat doit exécuter sa consigne positivement, qu'il la comprenne ou non, et sans phrases; un valet de limier doit arriver à son but avec intelligence. Il connaît ce but, on le lui a dit; quant aux moyens d'y parvenir, on les laisse à sa discrétion, à son raisonnement. On ne laisse rien au soldat; il doit obéir, et voilà tout. « Si l'on vient, tu ne bourgeras point; si l'on te tue, eh bien! on saisira cette occasion pour t'enterrer. » Là dessus la sentinelle reste à son poste, et se fait tuer.

Un jour j'étais de garde aux Tuileries; tout à coup j'entends un brouhaha. On parle haut, on se querelle; le factionnaire crie aux armes! On veut forcer sa consigne; j'arrive, et je me trouve en face d'une demi-douzaine de Turcs.

— Mon commandant, me dit le grenadier, ces b......-là veulent passer malgré moi: s.... n.. de D...., le premier qui avance, je le cloue contre la grille avec ma baïonnette.

— Monsieur, me dit un des Turcs, je suis l'interprête de l'ambassadeur de Sa Hautesse le sultan Mamouth; S. E. trouve fort extraordinaire qu'on l'empêche de traverser le jardin des Tuileries.

— Eh! pourquoi, dis-je au grenadier, ne veux-tu pas que l'ambassadeur turc passe devant ton poste?

— Mon commandant, il n'a pas de cravate.

Aussitôt les assistants partirent d'un éclat de rire. Or vous saurez que la consigne des Tuileries exige que tous les promeneurs aient une cravate, un chapeau, des souliers, etc. La sentinelle avait donc pu s'opposer à l'entrée des Turcs, puisqu'ils n'avaient ni cravate, ni chapeau. J'expliquai la chose à l'ambassadeur, en le priant d'excuser la liberté grande; mais il était furieux de ce qu'on lui avait ri au nez; il se plaignit au ministre: plusieurs notes diplomatiques furent échangées, l'aigreur s'en mêla; des deux côtés, on parla de guerre, et je crois fort que la bataille de Navarin, dont on a longtemps cherché la cause, n'en eut pas d'autre qu'une cravate que l'ambassadeur turc n'avait point. On a bien raison de le dire, les plus grands événements de ce monde sont souvent les résultats des plus petites causes.

Quand on a des limiers, on doit en avoir pour chaque espèce de bêtes. Ces chiens sont dressés à la voie d'un seul animal; on leur fait négliger toutes les autres. De cette manière, un limier pour cerf passera sur les traces d'un sanglier sans chercher à suivre; celui qu'on aura dressé pour le loup dédaignera la voie du chevreuil, etc. Un limier, qui chasserait indifféremment toutes sortes de bêtes, se rabattrait de toutes les voies qu'il rencontrerait, et vous auriez beaucoup de peine à savoir ce que vous chassez, surtout s'il faisait mauvais revoir.

Le limier de la race normande est le plus estimé,

malheureusement cette espèce est fort rare aujourd'hui. Si vous ne pouvez pas vous en procurer, choisissez, parmi vos chiens courants, celui qui sera secret, ardent, hardi, de couleur brune, haut du devant et bien retapé. J'ai vu des chiens griffons devenir d'excellents limiers. Ce sont peut-être les meilleurs qu'on puisse rencontrer aujourd'hui. Lorsque vous aurez accoutumé votre chien à porter la botte, et quand il aura un an révolu, commencez à lui donner de petites leçons. Il s'agit seulement de le faire marcher devant vous ; si vous le maltraitiez, ce serait fini pour toujours. Mettez-le sur la voie de la bête qu'il doit chasser plus tard, caressez-le, parlez-lui : *Après, mon ami..., en avant, Nestor..., après..., après...*, S'il ne s'en soucie pas, s'il ne tire point sur le trait, tâchez d'avoir un vieux limier, et faites-le manœuvrer devant votre élève. Le jeune suivra l'ancien; il voudra l'imiter. Voyez un petit chien d'arrêt : du moment qu'il s'aperçoit que sa mère rencontre, il va tout de suite chercher comme elle, et veut prendre sa part de l'odeur. Hommes et chiens, nous sommes tous imitateurs. Quand vous verrez que votre limier suit bien, faites-le passer devant, il sera fier d'être suivi à son tour. Cependant si votre chien ne voulait pas se rabattre, vous pourriez encore essayer un moyen. Au premier cerf que vous apercevrez, ôtez la botte au limier, et laissez-le courir le cerf à sa fantaisie. Le lendemain, recommencez à lui mettre le harnais au cou, et voyez s'il ne mettra pas plus de bonne volonté. Si, après plusieurs essais faits à diverses époques, tous vos soins n'amenaient aucun résultat, mettez votre chien dans la meute, il n'est bon qu'à courir. Quelquefois un limier ne se déclare que fort tard ; il est donc prudent de ne point perdre patience : il faut faire de temps en temps quelque nouvelle tentative, et n'abandonner

la partie qu'après avoir essayé souvent de la gagner.

Vos leçons ont porté fruit. Le chien se rabat, suit bien. Soignez son éducation dans tous ses détails. Tant qu'il n'aura pas au moins deux ans révolus, vos leçons devront être courtes. Le limier se fatigue énormément sous le trait; voulant toujours courir, étant toujours retenu, il s'échauffe beaucoup, comme un cheval que l'on tient en bride et qu'on pousse de l'éperon. S'il n'avait pas atteint le maximum de son développement, ses membres amaigris n'auraient jamais la force musculaire dont ils ont besoin; ce serait encore comme un cheval que l'on monterait trop jeune, il perdrait toute sa vigueur. Plus tard, quand le chien connaîtra son métier, il ne tendra plus sur le trait que tout juste ce qu'il faut pour qu'il ne traîne point à terre. Dans ce moment, laissez-lui son ardeur; vous la calmerez plus tard par quelques paroles et de légères saccades. Mais il faut qu'un limier tende toujours sur le trait, qu'il le porte gaîment et qu'il ne s'amuse pas en route. Si vous voyez en lui un peu d'insouciance, marchez-lui doucement sur les talons sans le pincer, seulement pour qu'il ne s'endorme pas; il faut toutefois lui donner le temps de mettre le nez à terre, de flairer la branche, de réfléchir sur ce qu'il vient de sentir.

Votre limier est arrivé à cet heureux âge où l'on peut le mener au bois; il porte hardiment la botte, il suit et ne demande qu'à travailler; marchons. Vous devez auparavant connaître les lieux fréquentés par un cerf, par un seul cerf; je suppose que vous destinez votre chien à la chasse de cet animal. Choisissez un jour où la terre n'est point trop sèche ni trop mouillée, où le temps soit calme; plus tard vous n'aurez aucun égard à toutes ces circonstances. Dans les commencements, il faut préférer l'automne à toute autre saison; comme il fait plus beau revoir qu'en été, votre œil pouvant

contrôler toutes les opérations du limier, vous n'êtes point exposé à lui laisser suivre des animaux à la chasse desquels vous ne le destinez pas.

Si, chemin faisant, il rencontre des voies de lièvre ou de chevreuil, de daim ou de sanglier, et qu'il s'en rabatte, ne manquez pas de les lui faire dédaigner; parlez-lui: «Fi de ça! vilain.» Il faut l'accoutumer à ne faire attention qu'à l'odeur émanée du cerf; il doit mépriser toutes les autres bêtes.

Cependant, lorsqu'il rencontrera les voies d'une biche et qu'il s'en rabattra, ne le brusquez pas trop, ne le battez jamais, parce que, plus tard, si le cerf qu'il doit détourner se trouvait accompagné de sa femelle, votre chien n'en voudrait plus faire suite. Au reste, il est reconnu par l'expérience qu'après deux ou trois curées, le limier dédaigne les voies de la biche; il en est qui les flairent et pissent dessus sans façons. Vous devez parler à votre chien pour l'engager à quitter cette mauvaise voie; mais il est bon qu'il la marque, pour que vous sachiez à quoi vous en tenir.

Du moment que vous le verrez se rabattre des voies d'un cerf, alors changez de langage; votre ton, au lieu d'être bref et saccadé, doit devenir amical. «C'est de li, Nestor; tu dis vrai, l'ami; à route, à route.» Encouragé par ces belles paroles, s'il veut aller trop vite, s'il tend trop sur le trait, calmez ses transports fougueux: «Bellement, l'ami, tout bellement, Nestor.» Mais s'il trouve des fumées de l'animal que vous suivez, s'il s'arrête pour les flairer, laissez-le faire, laissez-le jouir; il faut que ses naseaux s'accoutument à l'odeur du pied, des fumées; plus tard il s'en souviendra. Vous devez faire attention à ce que votre chien n'aille jamais le nez au vent; il passerait sur les voies sans se rabattre; veillez à ce qu'il ne prenne pas le change, ni sur un animal d'espèce différente, ni sur

un autre de la même espèce; si vous vous apercevez qu'il quitte ses premières voies pour d'autres, il faut lui donner quelques bonnes saccades en le grondant fort. Remarquez l'endroit ou votre chien aura pris le change, revenez peu de temps après, et s'il le reprend encore, corrigez-le par de bons coups de fouet, en le ramenant à sa première voie. Un philosophe chinois dit que, pour croire un homme parfaitement honnête, il faut lui faire subir trois épreuves que voici : trouver un trésor dont on connaît le maître, surprendre une belle femme dans un appartement éloigné, entendre les cris de son plus cruel ennemi, qui va mourir si l'on ne lui porte pas secours. Pour juger un bon limier, il faut moins de choses; s'il fait suite d'un cerf, mettez-le sur la voie d'un autre; si cette voie est de très-bon temps, et si le chien refuse de s'en rabattre, vous pourrez avoir confiance en lui.

J'ai dit qu'il fallait dresser le limier dans un bois où se trouve un seul cerf. Un jeune chien prendrait trop facilement le change; il ne distinguerait pas l'odeur des deux bêtes et cette leçon pourrait l'entraîner dans de graves erreurs, lorsque plus tard, on manœuvrerait sérieusement.

Il est assez ordinaire qu'un jeune chien, à qui l'on enseigne le métier, crie sur la première voie qu'il rencontre; c'est une faute énorme. Cependant, comme il est dans la nature du chien courant de parler en cette circonstance, il faut être indulgent et ne pas se fâcher. Si vous grondiez trop fort, si vous vous serviez du fouet, le limier pourrait bien se dégoûter du service et vous planter là. Parlez-lui un peu ferme et à voix basse pour l'engager à se taire : « Tout coi, chien, tout coi, Nestor. » Le limier ne doit jamais crier; la seule chose qu'on puisse lui permettre, c'est de siffler légèrement du nez; cet avertissement vous préviendra

qu'il se passse quelque chose d'extraordinaire. Vous serez tout yeux et tout oreilles ; tel, au commandement de *garde à vous*, le soldat se dispose à exécuter les ordres de son colonel. Si le chien criait dans ce moment solennel, donnez-lui quelques petites saccades, doucement, sans brutalité ; car il est fort essentiel qu'un limier ne soit jamais craintif. Il doit marcher hardiment, droit devant lui, sans avoir peur qu'un coup de fouet vienne l'interrompre dans son affaire. Au reste, le veneur, comme le chasseur au chien d'arrêt, doit connaître le caractère du chien qu'il dresse. L'un doit être conduit avec douceur, l'autre avec sévérité. Dans tous les cas, le veneur et le chasseur doivent savoir, aux allures du chien, ce qu'il rencontre, ce qu'il pense et ce qu'il va faire. Si le chien persistait à crier, vous pourriez encore l'en corriger en lui faisant faire de longues suites au contrepied. Comme plus on va, moins ces voies sont chaudes, elles calment son ardeur et lui rendent le nez plus fin.

Votre limier marche, suit la voie ; s'il hésite, s'il regarde à droite, à gauche, parlez-lui ferme : « attention, Nestor, attention, » pour qu'il remette le nez par terre. Si vous souffriez ces négligences, le chien deviendrait bricoleur ; il suivrait au vent, et passerait par dessus de bonnes voies sans s'en rabattre. Ce qui, chez un chien d'arrêt, se trouve une qualité précieuse, est un grand défaut dans un chien courant et surtout dans un limier.

Il est essentiel que votre élève suive la voie au contrepied comme au droit ; car si, plus tard, lorsqu'il détournera le cerf, vous vous trouviez tout de suite à bout de voie, vous ne pourriez pas suivre sans risquer de lancer la bête, et, comme auparavant, vous avez besoin de chercher des connaissances, de lever des fumées pour bien circonstancier votre rapport ;

vous prenez le contre-pied, en vous éloignant du lieu de rembûchement, où vous ferez vos observations plus à l'aise. Ainsi, lorsque votre limier marchera droit devant lui, prenez-le dans vos mains, retournez-le sur la voie, en lui disant: « Au retour, Nestor, au retour, l'ami. » Laissez-le suivre quelque temps, et puis remettez-le comme il était d'abord, en lui disant: « à route, Nestor, à route, l'ami. » Plus tard, sans le toucher, il devra changer de direction à votre commandement.

Evitez surtout de laisser voir à votre limier les animaux que vous chassez. Si, par hasard, vous en apercevez un, caressez votre chien, tournez-lui la tête d'un autre côté, pour distraire son attention.

Quand le limier aura bien compris l'usage auquel on le destine, que, dédaignant les voies des autres bêtes, il ne se rabattra plus que de celles de l'animal qu'il doit chasser, vous lui ferez former une enceinte. Suivez la voie du premier cerf que vous rencontrerez, pénétrez dans le fort et lancez la bête; vous procurerez par là une grande jouissance à votre chien. Conduisez-le sur le lit du cerf, laissez votre limier se délecter de l'odeur toute chaude que la bête a laissée; marchez droit dans la direction que le cerf a prise, en ayant soin d'empêcher que le limier ne crie et ne tende trop sur le trait. Dites lui: « Bellement, l'ami, bellement, Nestor. » S'il veut aller trop vite, donnez-lui quelques légères saccades pour tempérer son ardeur. A la première route que vous rencontrerez, et que le cerf aura traversée, posez une brisée et prenez des devants d'une moyenne grandeur, pour pouvoir retrouver plus loin la voie chaude encore, et pour que votre chien s'en rabatte volontiers quand il la rencontrera, dans le cercle que vous allez tracer.

Ce cerf que vous venez de lancer ne s'est pas arrêté

là tout près; il a traversé bien des enceintes, il a franchi bien des routes; vous concevez qu'en faisant le tour de chaque partie du bois, vous devez retrouver sa voie. Il faut que votre limier la marque toutes les fois qu'il la rencontrera, et vous devez regarder attentivement si c'est bien la même, et si le chien ne prend pas le change sur d'autres bêtes ou sur des individus de la même espèce. Après avoir pris des petits devants, prenez-en de plus grands, et puis de plus grands encore; votre chien s'accoutumera, de cette manière, à se rabattre de plus vieux temps. Mais, avant de commencer chacune de ces enceintes, ayez soin de briser, pour pouvoir reconnaître l'entrée de l'animal que vous chassez.

Il arrivera probablement qu'après avoir fait plusieurs de ces manœuvres, vous ne retrouverez plus votre cerf sorti, le limier ne se rebattra point; donc la bête se sera relaissée là, tout près de vous, dans cette dernière partie de bois dont vous venez de faire le tour.

Arrêtons-nous un moment: nous reprendrons notre leçon plus tard. Jusqu'à présent, toutes ces voies que votre chien a rencontrées étaient fraîches; il les a bien prises, rien n'est plus simple; mais, lorsque vous ferez le bois sérieusement, ce ne sera plus la même chose. Il faut donc accoutumer votre limier à se rabattre des vieilles voies comme des nouvelles. Rendez-lui sa leçon plus difficile, pour que, plus tard, il ne trouve pas de différence. Votre cerf est là; vous le savez, il ne peut pas être ailleurs. Asseyez-vous sous un arbre, et reposez-vous pendant une heure; caressez votre chien, causez avec lui; c'est une manière fort agréable de passer son temps.

Lorsque les voies se seront refroidies, revenez à votre dernière brisée, et suivez la voie du cerf; péné-

trez dans l'enceinte et mettez-le de nouveau sur pied. Ces relancés font grand plaisir aux jeunes limiers ; c'est comme, lorsque vous tuez une pièce de gibier sous le nez du chien d'arrêt ; dans les deux chasses, c'est la victoire terminant le combat.

Le chien courant, je vous l'ai déjà dit, ne chasse pas pour son maître, comme le chien d'arrêt. A celui-ci les caresses suffisent, mais à l'autre il faut quelque chose de plus solide que de belles paroles. Ainsi, pour encourager votre limier, vous ferez bien de placer un peu de venaison dans les voies du cerf que vous suivez. Si vous en avez tué un la veille, ayez dans votre poche un des pieds de l'animal ; entre les nerfs et l'os lardez quelques morceaux de chair fraiche, et laissez-le tomber derrière vous ; quand vous aurez fait votre tournée, revenez sur la même voie, et permettez au chien de manger ce qu'il trouvera ; répétez cela toutes les fois qu'il vous sera possible de vous procurer de la venaison.

Mais, dira-t-on, voilà bien du travail pour deviner l'âge d'un cerf et le lieu de son rembûchement? Ne serait-il pas plus facile de se poster sur un arbre avant le jour, de voir l'animal revenir du gagnage? on serait bien plus sûr qu'en manœuvrant avec le limier. Oui, certes on en serait sûr ; mais il faudrait vingt personnes pour cette opération ; car il serait nécessaire de garder toutes les avenues. Au reste, cela se fait quelquefois, lorsqu'on n'a point de limier ; mais souvent le cerf évente ceux qui le guettent, et joue des jambes. D'ailleurs, nous ne voulons pas trancher la difficulté, mais nous désirons la résoudre. Il ne s'agit pas de tuer un cerf, mais de le prendre suivant les règles de l'art. Il faut combattre avec armes courtoises ; sans cela rien ne serait plus facile que de se poster dans un fossé, pour assassiner le cerf d'un coup

de fusil. C'est comme si vous disiez : à quoi bon avoir écrit *Athalie* en vers, on aurait eu plus tôt fait de l'écrire en prose ; oui, et voilà pourquoi Racine est immortel.

Quant aux limiers pour loups et pour sangliers, l'éducation est beaucoup plus difficile. S'il s'agit du sanglier, on commencera les leçons en été, parce qu'alors on trouve ces bêtes sur le bord des forêts. En hiver, elles se recèlent dans les endroits les plus fourrés, les plus marécageux, où les chiens n'entrent qu'avec beaucoup de répugnance. C'est pour cela qu'on n'est sûr d'un limier qu'après l'avoir mené au bois en toute saison. Ici le silence est encore plus nécessaire que pour le cerf. Le veneur doit tenir le trait aussi court que possible, pour être plus près du chien, et l'encourager par les plus belles paroles qu'il pourra trouver dans son répertoire.

Il est très-essentiel que les chiens que l'on destine à chasser le sanglier ou le loup n'aient jamais chassé d'autres bêtes ; la chose leur paraîtrait trop pénible ou trop dangereuse ; ils ne voudraient pas en essayer. On a bientôt vu si le limier pour loup pourra servir à cette chasse. Conduisez-le la botte au cou, et du moment qu'il sentira l'animal, vous pourrez juger votre chien. S'il revient sur vous la queue entre les jambes, l'air effrayé, le poil hérissé ; si malgré vos caresses, vos paroles encourageantes, il ne veut pas aller avant, vous pouvez renoncer à faire son éducation ; mais s'il s'enhardit, s'il tend sur le trait, s'il s'échauffe, marchez, laissez suivre jusqu'au liteau du loup, et que votre chien flaire la place pour s'accoutumer à l'odeur. Jetez-lui quelque friandise, pour qu'il en garde un souvenir agréable. Vous avez trouvé un limier, c'est chose rare, quand il s'agit du loup ; prodiguez tous vos soins à cet intéressant animal ; il vous récom-

pensera de vos peines par les plaisirs qu'il vous procurera.

Il s'agit à présent d'entrer en campagne, de détourner un cerf et de le laisser courre. C'est l'opération la plus importante de la grande chasse. On dit vulgairement qu'une barbe bien savonnée est à moitié rasée; mais un proverbe plus vrai, peut-être, c'est qu'un cerf bien détourné est à moitié pris.

C'est vraiment prodigieux la somme de connaissances que doit avoir un valet de limier; il doit, en partant pour sa quête, faire attention à la saison, au temps, aux lieux, au terrain sur lequel il opère. Je ne répéterai pas ici tout ce que je dis ailleurs dans les chapitres spéciaux. Quand on les aura lus et médités, on saura que, suivant les saisons, les fumées changent de forme; suivant le temps, on en revoit du pied mieux ou plus mal; suivant les lieux et le terrain, les pieds des animaux subissent diverses modifications fort importantes à observer.

Quand il a reçu l'ordre de détourner un cerf, le valet de limier part assez tôt pour se trouver à sa quête à la pointe du jour:

> Venemur dum mane novum, dum mollia prata,
> Nocturnis calcata feris vestigia servant.

Si la quête se trouvait à une trop grande distance de son habitation, il devrait s'en rapprocher la veille en allant coucher dans les environs, pour que le lendemain son limier fût plus frais en arrivant sur le terrain. Si c'est en été, il commencera par longer la plaine, par visiter les abords des blés, où les cerfs ont été probablement viander pendant la nuit. Si c'est en hiver, il fera le tour des taillis, sans jamais les traverser; car la partie négligée, soit à droite, soit à gauche, serait peut-être celle où le cerf demeurerait.

Il est essentiel que le valet de limier connaisse les habitudes des cerfs qui sont dans les forêts voisines; il doit savoir à quelle époque ils fréquentent les plaines; dans quel temps ils hantent les buissons ou se retirent dans les grands bois. En commençant son opération, le valet de limier doit casser une branche qu'il met par terre, en plaçant le gros bout du côté où il se dirige: cela lui servira plus tard pour reconnaître les endroits qu'il aura parcourus.

Le limier doit marcher en silence; si on lui parle, ce doit être le plus rarement et le plus doucement possible. Le valet de limier doit sur toute chose bien connaître son chien; il doit avoir étudié tous ses mouvements pour deviner, à sa façon de faire, les épisodes qui vont se dérouler devant lui. D'abord il sait si le chien a l'habitude de se rabattre plus chaudement des voies de hautes erres que de celles de bon temps, ou bien si c'est le contraire; et, dans ces deux hypothèses, il devra manœuvrer en conséquence. Il sait si son chien veut de la biche comme du cerf; s'il suit également le droit ou le contrepied; enfin il sait la façon de faire de son chien. Mettez deux excellents valets de limier dans un bois: ils ont chacun un excellent chien; donnez celui de La Broussaille à L'Andouiller, celui de L'Andouiller à La Broussaille, et ces quatre personnages-là ne feront rien de bon. Un jeune enfant ne sait lire que dans son livre; une fois la forme changée, il n'y comprend plus rien. Ce sera la même chose pour un valet de limier qui changera de chien; non seulement il doit connaître son chien, mais encore le terrain sur lequel il opère, pour juger les voies vieilles ou nouvelles; car il n'existe point de règles générales pour cela. Telle voie du matin paraît vieille de trois jours en certains lieux, et telle vieille voie paraît nouvelle ailleurs.

Du moment que vous voyez le limier se rebattre, allez à lui, raccourcissez le trait et regardez par terre. Vous avez aperçu les voies d'une biche ; avec votre soulier rayez-en quelques-unes au dessus de la pince ; cassez une branche, si vous êtes aux bois, et mettez le plus gros bout du côté où va l'animal ; si vous êtes en plaine, faites un torchis d'herbes : cela s'appelle des *brisées*. On les place autant pour reconnaître soi-même le chemin qu'on a suivi que pour prévenir un camarade d'une quête voisine que vous suivez ce cerf, qu'il ne doit point s'en occuper ; enfin qu'il ne doit pas aller sur vos brisées.

Ne vous amusez point à suivre la voie de cette biche, dont vous n'avez que faire, et continuez à chercher un cerf. Je vois votre vieux Nestor qui se rabat : il tend sur le trait ; certainement ce n'est pas pour rien. Caressez votre chien, et, suivant le précepte du bon roi Charles IX, « Crachez-lui dans la gueule, de façon qu'il puisse cognoistre que vous avez agréable ce qu'il fait. » Empêchez-le de crier, et regardez à terre si c'est d'un cerf. Examinez bien toutes les circonstances de son pied, pour pouvoir les reconnaître plus tard. Voyez s'il a quelque chose qui lui soit propre, ce qu'on appelle *les connaissances par accident*, pour les distinguer de celles de nature communes à tous les cerfs de même âge. Cassez deux branches que vous poserez sur la voie. Avec votre soulier, rayez quelques allures près du talon, pour pouvoir les distinguer plus tard de celles de la biche que l'on raye toujours en pince. Il est essentiel de rayer toutes les voies que l'on rencontre, pour reconnaître plus tard une voie nouvelle faite par un cerf qui serait sorti de l'enceinte. Quelquefois le soleil réchauffe une voie de la veille : le limier qui l'a négligée d'abord, s'en rabat, et vous la prenez pour une voie fraîche ; ce qui souvent embarrasse les plus

habiles. Laissez entrer votre chien dans le fort une longueur de trait, pas davantage ; car vous pourriez lancer l'animal, qui peut-être est à la reposée tout près de vous. Retirez votre limier de la voie qu'il suivait ; faites-lui prendre le contrepied ; marchez jusquà ce que le terrain soit de beau revoir, ou que vous trouviez des fumées. Là, faites vos observations à votre aise ; si vous avanciez plus près du fort, le cerf s'inquiéterait, il partirait peut-être, tandis qu'il se rassure du moment que vous vous éloignez. D'Yauville n'approuve pas cette méthode ; il dit qu'on ne doit lever les fumées qu'après avoir détourné le cerf. On perd du temps, le soleil monte sur l'horizon, les voies se refroidissent, surtout si le cerf a passé plusieurs enceintes. Il conseille donc de détourner d'abord, et de lever les fumées après. C'est une grande autorité que celle de d'Yauville ; cependant je me permettrai quelques observations en présence d'un si grand maître. L'opération de lever des fumées n'est pas tellement longue qu'elle puise occasionner une grande perte de temps ; et puis, en ferait-elle perdre, je trouve une compensation suffisante dans les connaissances que donnent ces mêmes fumées, car il est très-important de bien juger le cerf que l'on suit, pour ne pas prendre change en le détournant.

Il était difficile de séparer très distinctement la matière qui devait entrer dans le chapitre du Cerf de celle qu'il fallait mettre ici ; j'engage donc mes lecteurs à lire ces deux chapitres, l'un après l'autre, pour se bien pénétrer des connaissances nécessaires à porter un jugement certain sur le cerf que l'on détourne, comme sur celui que l'on chasse.

Vous avez nourri votre esprit de toutes les différences qui existent suivant les lieux, les saisons, l'âge et le sexe : vous devez savoir quel cerf a passé là ; mais ne vous fiez pas à la seule inspection d'un pied, voyez à

plusieurs allures ; souvent un cerf se fait juger différemment dans un endroit que dans un autre ; cela dépend de la nature du terrain : vous le comprendrez facilement par les explications suivantes. Dans les sables, les voies des animaux paraissent vieilles un instant après qu'ils ont passé, parceque le terrain s'éboule. La cavité, faite par le pied, se remplit aussitôt, et la voie, quoique fraîche, paraît très-ancienne. Le contraire arrive dans les terres fortes, noires, liées, mêlées de glaise ; le moule du pied reste net ; si le soleil n'a point frappé dessus, si la pluie n'est point tombée, on pourrait, après trois jours, croire ces voies toutes fraîches.

Quelquefois votre limier suivra des voies couvertes de toiles d'araignée, óu remplies d'eau ; ne croyez point que, par ces deux raisons les voies sont vieilles. Ces tissus légers que les paysans nomment *les fils de la bonne Vierge*, et sur lesquels on a écrit bien des volumes, se forment instantanément, sans que je puisse vous dire le pourquoi ni le comment : je vous assure qu'on ferait un bien beau livre avec les choses que j'ignore. L'eau ne prouve rien non plus, car vous pouvez en faire l'essai dans un terrain humide ; du moment que vous exercerez une forte pression sur un endroit, les petits ruisseaux, qui coulent au dessous de la surface, viendront se dégorger dans cette petite cavité, pour en former un lac en miniature.

S'il est tombé de la neige, et si cette neige fond, le pied se remplira plus vite et plus complètement que dans le sable ; les voies seront tellement obscures qu'il vous serait difficile de savoir de quel côté va le cerf ; mais l'expérience et les observations des bons praticiens ont donné là-dessus des indices certains. D'abord, en examinant les portées, on voit de quel côté les branches des arbres, touchées par la tête du cerf, sont inclinées ;

cette inclinaison se fait toujours du côté où va l'animal. Si les fumées que l'on rencontre sont aiguillonnées, l'aiguillon est presque toujours tourné du côté où va le cerf. Les urines sont encore un bon indice par des temps de neige, car le cerf pisse toujours entre les quatre jambes, et la biche pisse toujours par derrière.

Par l'examen de la rosée, on peut encore facilement juger si les voies sont de bon temps ou de hautes erres. Dans le premier cas, elle sera toute fraîche abattue; dans le second, chaque goutte pendra luisante à chaque brin d'herbe. On fera la même observation aux portées, aux foulures, aux abattures. Nourri de toutes ces observations, chacune d'elles ayant sa case séparée dans votre cervau, vous les extrayez à mesure que l'occasion se présente. Vous avez comparé, jugé, médité: toutes ces remarques vous prouvent que l'animal, suivi par votre vieux Nestor, est un bon cerf, un cerf courable, un cerf dix cors. En effet, les pinces sont rondes, les côtés, le talon, les os sont usés; l'animal à beaucoup de jambe, il est bas-jointé, il a de grandes allures; son pied de derrière ne fait qu'approcher du pied de devant, et ce pied de derrière pince la terre. Tout annonce qu'il est entré là; mais y est-il resté? c'est ce qu'il faut savoir. Vous avez trouvé des fumées; si la matière est louable si elles ne sont point en bousards, vous en levez quelques-unes, car il faut les montrer à l'assemblée; vous les couvrez d'un peu d'herbe, pour qu'elles se conservent fraîches. Les connaisseurs ont besoin de les voir pour juger si le rapport que vous ferez s'accorde avec les pièces justificatives. De belles fumées sont une chose sans prix pour un amateur; il les regarde amoureusement, comme un amant regarde sa maîtresse, ou comme un écolier dévore des yeux un cornet de bonbons: il les tourne en tout sens, il les flaire, il les casse, il les goûte. «Hum! disait Argan,

de bonne casse est bonne. » Les chasseurs disent à leur tour : « C'est une bien bonne chose que de belles fumées. » Quand vous les avez soigneusement placées au font de votre chapeau, revenez à votre brisée ; faites suivre votre limier deux longueurs de trait, et voyez s'il tend bien ; dans ce cas, c'est une preuve que le cerf est là ; mais il arrive aussi que le chien, quelques pas plus loin, ne trouve plus rien ; alors vous jugez cette rentrée comme un faux rembûchement. Votre cerf a rusé : il est allé, venu comme font les lièvres avant de se gîter. Si vous pouvez en revoir à terre, examinez si les voies ne sont pas doublées; si le terrain est sec, regardez les abattures ; si l'herbe n'est pas courbée dans le sens de l'allée et du retour ; voyez aussi les portées, si vous êtes dans un endroit couvert. A défaut des voies du pied, ces indices pourront vous convaincre que le cerf est revenu sur ses pas.

Quittez le chemin de rentrée, et suivez en avant et en arrière celui où il aboutit ; examinez votre limier, et il va bientôt se rabattre encore; vous trouverez d'autres rentrées, peut-être aussi d'autres sorties ; mettez vos brisées à chacune d'elles, comptez-les, et si le nombre des entrées est plus grand que celui des sorties, votre cerf est dans l'enceinte ; le contraire arrive s'il y a plus de sorties que d'entrées.

Si le hasard ou le limier conduisent le veneur à la reposée du cerf, qu'on nomme aussi le lit, la chambre du cerf, il peut en examinant l'herbe foulée, la terre aplatie, se faire une idée de la grosseur de l'animal ; un vieux bouquin se creuse un gîte plus grand qu'un levraut. Il en est de même des abattures; on entend par ce mot les herbes, les broussailles qu'un cerf abat ou foule en courant dans les taillis ; elles peuvent encore donner quelques indications. Avant de se mettre à la reposée, le cerf a coutume de pisser à l'endroit où il

se couche, chose que ne fait jamais la biche; en tâtant avec la main si l'on sent l'herbe mouillée, on peut être certain que c'est d'un cerf.

Un veneur ne doit pas se contenter de toutes ces connaissances générales, applicables à tous les cerfs; il doit, en détournant l'animal, chercher avec soin quelques indices particuliers au cerf qu'il veut laisser courre. Souvent il arrive que, dans un pied de cerf, l'œil exercé d'un bon valet de limier reconnaît un signe à la pince, au talon, aux os, qui viendra soit d'un accident, soit d'une blessure, soit de toute autre cause. La différence est inappréciable pour le vulgaire, mais elle saute aux yeux du veneur; c'est une bonne fortune pour lui; car, pendant la chasse qui va suivre, le cerf aura beau donner le change, au premier revoir on découvrira la ruse. Ainsi tel cerf se jugera bien, et un autre, de même âge, se méjugera; pourquoi? parce que celui-ci aura été blessé; il aura fait de grands efforts dans une chasse, ses nerfs se seront raidis, etc. Eh bien! l'homme sans expérience, qui revoit d'un pied semblable, croit que c'est de son cerf; mais le veneur arrive, trouve une différence dans les allures, et rompt les chiens pour chercher son cerf de meute.

On voit des cerfs rusés qui, pour avoir été courus et manqués, prennent toutes les précautions possibles avant de se mettre à la reposée. Ils font plusieurs faux rembûchements, et puis ils vont bien loin, soit devant, soit derrière. Sans avoir d'objet présent d'inquiétude, le cerf fait les mêmes ruses qu'il ferait pour se dérober à la poursuite des chiens. Cette prévoyance annonce des faits déjà connus et une suite d'idées qui sont la conséquence de ces faits; le cerf raisonne nécessairement ainsi: « Un chien, conduit par un homme, m'a plusieurs fois forcé de fuir, et m'a longtemps suivi; donc, il a connu ma trace. Ce qui est arrivé dernière-

ment peut encore arriver aujourd'hui; donc, je ferai bien de prendre mes précautions à l'avance. J'ignore comment on fait pour connaître ma trace et la suivre ; mais il me semble qu'en revenant sur mes pas, j'aurai plus de chances pour tromper l'ennemi qu'en marchant droit ; donc, je ne ferai pas mal d'aller et de venir. » Certainement ceci n'est pas de l'instinct; car ce qu'on appelle instinct ne suppose qu'une idée seule, une sensation actuelle. Un cerf a faim; l'herbe est là, il mange; mais une ruse préparée d'avance dans la prévision probable, mais non certaine du danger, prouve du calcul et du raisonnement.

Un valet de limier sans expérience croit son cerf détourné là, dans telle enceinte, tandis que l'animal est bien loin; il arrive au rendez-vous plein d'outrecuidance ; le rapport est superbe, les fumées qu'il présente ressemblent au plus beau chocolat de Marquis ; c'est fort bien jusque-là ; mais on attaque, et l'on fait buisson creux. J'ai connu des gens qui, pour beaucoup moins, se sont pendus de désespoir.

Il est donc de la plus haute importance de connaître le vrai rembûchement. Votre limier tend bien sur le trait ; tout indique l'entrée du cerf ; revenez sur vos pas, continuez à faire le tour du bois, et voyez si votre chien n'indiquera pas une sortie ou une nouvelle entrée de la bête que vous suivez ; car vous pourriez trouver deux entrées l'une près de l'autre, parce que les sorties seraient d'un côté opposé que vous n'auriez pas encore exploré. Examinez bien si c'est le même cerf, comptez les entrées et les sorties ; voyez, à la *façon de faire* de votre limier, si, lorsqu'il se rabat, c'est au droit ou au contrepied ; car, dans les terrains de mauvais revoir, vous pourriez prendre une entrée pour une sortie, et *vice versâ*.

Votre chien connaît déjà son cerf ; chaque fois qu'il

tombera sur la voie, il devra se rabattre, et vous devez remarquer ses mêmes façons de faire. Si vous arrivez sur un terrain sec, sur une pelouse où les pieds des animaux n'aient point laissé de traces visibles, et si votre limier suit avec plus d'ardeur, ne vous y fiez pas ; il est à craindre que la voie nouvelle soit d'une autre bête. Remarquez bien l'endroit où vous avez vu ce changement pour y revenir, dès qu'un beau revoir vous aura prouvé que le limier se trompait. En général, toutes les variations dans les allures de votre chien doivent attirer votre attention ; si vous le voyez hésiter, balancer, marquer de l'incertitude, arrêtez-vous et laissez-le faire ; donnez-lui de l'avantage, en lui mettant le nez au vent, en lui donnant à flairer les portées auprès des grandes herbes qui se trouveront sur sa route. Vous verrez si le cerf est sorti ; s'il est resté, l'animal est détourné, c'est-à-dire que vous êtes certain que votre cerf est dans un espace de bois déterminé. Mais cet espace est grand ; il faut le raccourcir ; cela rendra l'attaque plus facile.

Le valet de limier, qui connaît bien son terrain, sait que des faux-fuyants coupent ce bois par moitié, par tiers, par quart ; il manœuvrera de manière à s'assurer dans quelle partie se trouve son cerf, afin de ne plus s'occuper que de cet endroit et de négliger le reste. Il entrera dans un de ces chemins qui partagent le bois ; s'il n'en existe pas, il en tracera un par la pensée, en prenant, aux deux extrémités, deux arbres remarquables, et qu'il connaît déjà. Il suivra cette ligne droite, et, du moment que le limier indiquera que le cerf a passé là, il retirera le chien pour ne pas le laisser suivre dans l'intérieur du bois ; il continuera jusqu'au bout pour voir s'il n'est pas revenu. Sil y avait encore plusieurs allées et venues, il les compterait, comme je l'ai dit plus haut, et jugerait son cerf reposé

14

dans la partie du bois où le nombre des entrées dépasserait celui des sorties. Si, dans le trajet de cette ligne droite, le limier ne se rabattait pas, on acquerrait la conviction que le cerf ne l'a point traversée, et qu'il est rembûché du côté où l'on sait qu'il est entré.

Cette opération terminée, le veneur doit faire encore le tour de son enceinte, pour voir si le cerf, inquiet de ces manœuvres, n'aurait point quitté le bois; mais, si le limier ne trouve point de nouvelles sorties, il est certain que le cerf est là.

Pour savoir si une règle d'arithmétique est bien faite, on s'en assure par la preuve. Le valet de limier peut imiter l'arithméticien; il n'à qu'à mettre le chien sur le contrepied, et, si le cerf est bien détourné, tous les deux doivent revenir à la première brisée. C'est un moment de grande satisfaction pour le veneur; le chien lui-même partage ce plaisir; il fait entendre un petit renaclement, une légère toux, qui signifie: «Nous avons fini; ce n'est pas sans peine.»

Tout cela vous paraît probablement bien embrouillé; cependant il ne faut pas croire que cette opération se fasse aussi facilement que je viens de vous le dire; mille épisodes viennent interrompre le fil de l'action. La sécheresse du terrain empêche d'en revoir, la chaleur de l'atmosphère neutralise l'odeur dans certains endroits. Ces deux inconvénients n'existant point, il s'en présente d'autres: votre cerf est jugé, vous l'avez rembûché dans telle enceinte, vous revenez sur vos pas, et vous trouvez des voies d'autres cerfs qui entrent ou qui sortent. Il sagit de savoir si le vôtre est resté; c'est là qu'il faut de l'expérience, de l'habitude, du raisonnement. En longeant les routes pour former une seconde enceinte, vous vous assurerez si tous vos animaux, ou quelques-uns d'entre eux, ont passé; vous chercherez les endroits de beau revoir, vous exa-

minerez les foulées, et, par toutes ces manœuvres, vous saurez bientôt si votre cerf est resté, ou s'il a suivi ses camarades. Si, dans une certaine partie du bois où vous croyez votre cerf détourné, tranquille à la reposée, vous entendez caqueter les pies et les geais, c'est une preuve qu'il est sur pied et qu'il se promène; cette remarque a, de tous temps, été faite par les veneurs.

Si le cerf était toujours seul, ce ne serait pas chose très-difficile de le détourner; mais souvent il est accompagné d'une biche ou de plusieurs jeunes cerfs dont les voies s'entremêlent. Il s'agit de reconnaître, au milieu de ce dédale, votre cerf dix cors, celui que vous voulez chasser, et c'est là qu'il faut cette finesse d'observations qui ne peut s'acquérir qu'avec la pratique unie à la théorie.

Vous avez probablement joué quelquefois aux jeux innocents, qui, par parenthèse, ne sont pas toujours innocents. Connaissez-vous le jeu de *Colin-Maillard assis?* non, dites-vous; eh bien! je vais vous expliquer la chose. Une personne a les yeux bandés, et en s'asseyant sur les genoux d'une autre, elle cherche à deviner le nom de cette personne, sans la toucher autrement que par le pôle nord, en supposant que sa tête prenne le nom de pôle sud. Nous jouions un soir à ce jeu; la compagnie était nombreuse, composée de gens de tous états; on y voyait des bourgeois, des officiers, quelques abbés, et même un évêque. La demoiselle qui se trouvait sur la sellette passait pour avoir le tact très-fin; du moment qu'elle touchait de quelque part, elle disait aussitôt le nom de la personne à qui appartenaient les genoux touchés. La voilà donc tournant, les yeux bandés; elle s'assied, se relève, et dit: « Oh! j'ai deviné; c'est mademoiselle Sophie; j'ai senti son busc. » Or la pauvre fille s'était assise sur les genoux de l'évêque.

Vous voyez donc bien que les plus fins, les plus exercés peuvent se tromper quelquefois; il arrive souvent que le meilleur veneur, embarrassé de toutes ces voies qui se croisent de cent manières différentes, après avoir employé les trésors de sa science, ne sait plus où il en est : il lui reste alors une dernière ressource, pour savoir si son cerf est là; c'est de le mettre sur pied. On ne doit en venir à cette extrémité qu'après avoir tout essayé; mais, comme il ne faut jamais risquer de faire buisson creux, sous peine d'un déluge de plaisanteries, et qu'il y va de l'honneur et presque de la vie, il vaut encore mieux ne faire rapport de rien que de dire faux. Nous pourrions citer, à ce sujet, les noms de plusieurs valets de limier qui, désespérés d'avoir fait buisson creux, se sont brûlé la cervelle, pour échapper aux quolibets de leurs camarades. Ainsi l'illustre Vatel se perça de son épée, parce que le poisson n'arrivait pas; car, ainsi que la politique, la broche et le chenil ont eu leurs Caton et leurs Décius.

Pour mettre le cerf sur pied, on s'assure bien qu'on est dans la voie de celui que l'on cherche; on tient le limier de très-court, et on marche droit sur la bête. En suivant toujours le même cerf, on est certain d'arriver jusqu'à lui, s'il est dans l'enceinte. C'est là qu'il faut être tout yeux, tout oreilles, pour tâcher de le voir ou de l'entendre. Du moment qu'il est debout, soit qu'on l'ait vu ou entendu, il faut que le chien et l'homme deviennent statues. Le cerf part; mais, n'entendant plus rien, il se rassure ordinairement, et va se remettre sur le ventre un peu plus loin. Le veneur revient alors sur ses pas le plus silencieusement possible, et va faire le tour de son enceinte, pour s'assurer que son cerf n'en est point sorti. Cette manœuvre ne réussit pas souvent dans une grande forêt; mais,

dans un buisson bien fourré, le cerf a moins de sujets d'inquiétude et reste volontiers.

Quand on en est réduit à cette extrémité, il serait bien de n'être pas seul; pendant que l'un marcherait sur la bête, l'autre ou les autres, embusqués vers les refuites probables, observeraient si le cerf sort, s'il paraît effrayé, s'il va d'assurance; dans ce dernier cas, on pourrait encore le détourner dans l'enceinte voisine.

Lorsque le cerf est entré dans la quête d'un autre valet de limier, vous devez appeler votre camarade par de petits cris convenus d'avance, le prévenir de toutes les connaissances que vous avez acquises, et lui proposer de le détourner ensemble, ce qu'il doit toujours accepter. S'il ne répond pas à votre voix, suivez, manœuvrez, vous avez fait ce que la politesse exige.

A l'assemblée, toutes les circonstances devront être détaillées, toutes les connaissances décrites, analysées. On devra raconter tous les moyens par lesquels on se les sera procurées; on montrera les fumées, si c'est la bonne saison; enfin on mettra les chasseurs à même de porter un bon jugement et de déduire les conséquences naturelles du rapport. Le valet de limier n'oubliera point de raconter toutes les ruses qu'aura faites son cerf en se rembûchant, parce qu'il est certain que, devant les chiens, il recommencera les mêmes manœuvres.

Si le valet de limier a été obligé de mettre la bête sur pied, il devra le dire dans son rapport, il se dégagera par là de toute responsabilité; si l'on faisait buisson creux, on ne pourrait pas dire que la faute vient de lui. Un cerf qui se remet à la reposée, après avoir été lancé, n'y reste pas toujours. Vous avez pris vos devants, vous savez qu'il est là, mais bientôt il

n'y sera plus ; il est inquiet, il part, sans qu'une nouvelle cause apparente l'y engage. Il est encore une circonstance qu'il ne faut pas oublier au rapport, c'est de dire si le cerf est seul ou s'il est accompagné. Quelquefois un valet de limier taira la chose par l'envie qu'il a qu'on vienne à ses brisées ; et, comme il sait qu'on préfère toujours attaquer une bête seule, il ne dira pas tout ce qu'il sait. Cette faute est grave, et celui qui se permet, dans ce cas, de manquer de franchise, mérite une forte réprimande.

J'ai vu le père La Broussaille faire son rapport avec un sérieux, une importance dont rien ne saurait donner une idée. Ce n'est pas lui qui se serait avisé d'oublier la moindre circonstance ; il l'aurait dite plutôt dix fois. Ce brave homme avait trop de mémoire, ou bien il n'en avait pas assez ; quand il était au bout de sa leçon, il la recommençait, et puis la reprenait par le milieu ; c'était à n'en plus finir. L'animal qu'il venait de détourner était toujours magnifique, superbe, excellent. Quel que fût son âge, il possédait toujours des qualités supérieures à tous ceux qu'on avait chassés jusqu'alors. Au lieu de dire : Il est plus beau que celui qu'on a tué dernièrement, il disait toujours : Ce n'est pas celui qu'on a tué dernièrement. Le père la Broussaille me rappelait un introducteur des ambassadeurs dont j'ai lu l'histoire je ne sais où. Cet homme était fort distrait ; il annonçait un duc pour un comte ; il changeait les noms, faisait un Russe d'un Français, et, par hasard, il ne rencontrait jamais juste. Un jour arrive le comte d'Essex : « Ah çà ! lui dit-on, n'allez pas le confondre avec le duc d'Essex, celui qui fut décapité sous le règne d'Elisabeth ; ce serait une étrange bévue, car ce sont des choses qu'il ne faut jamais rappeler. — Soyez tranquille, répondit-il, je n'oublierai pas la leçon. »

Le comte arrive : « Sire, je vous présente M. le comte d'Essex..., celui qui n'a pas été décapité. »

Il est bien que le valet de limier n'affirme que les choses dont il est très-certain ; pour toutes les autres, il doit employer les expressions dubitatives. Ainsi, par exemple, il dira : « Je crois avoir connaissance, et non pas : « J'ai connaissance ; » ce n'est qu'après avoir vu *par corps* que l'on peut affirmer positivement. Le rapport ne doit jamais être au-delà du vrai, il vaut mieux qu'il dise moins que plus. Un valet de limier donnera toujours à son cerf un an de moins ; s'il croit détourner un dix cors, il le nommera dix cors jeunement. Pour ce dernier, il ne parlera que d'une quatrième tête. Il est d'usage en vénerie de toujours ôter quelque chose au rapport, pour laisser plus au laisser-courre. Nos lecteurs liront sans doute avec plaisir un modèle de rapport tel qu'on les faisait sous le règne de ce bon roi Charles IX ; la poésie n'en est pas sublime, mais elle dit ce qu'elle veut dire, et c'est quelque chose en l'an de grâce 1838.

Devant le Roy viens pour mon rapport faire,
Le saluant ; un chacun se doit taire :
Lors de ma trompe je tire les fumées,
Sur verte feuille les luy ay présentées.

Sire, voilà d'un beau cerf de dix cors
Que je mescroy destourné en tels forts :
Quand les aurez partout bien regardées
Les trouverez longues, oinctes, formées,
Grosses, noüées, n'ayans aucun piquon,
Mais bien moulues, monstrant sa venaison.

Et s'il s'enquiert lors quelle teste il porte
Tout froidement respond lui de la sorte.

Sire, ainsi comme allois faisant ma queste,
Mon chien au vent se rabat d'une beste,
L'ay tins de court et de près l'ay suivi :
J'ay apperçu le cerf au viandy,
Ayant la teste haute, ouverte et paumée;
Et en tous pairs me semble bien sommée.
Il est cerf brun, portant dix et huict cors,
Fort haut sur jambe et assez long de corps,
Le mesrain gros, par bon ordre observée
Grand tour de meule, et près du test perlée
D'un beau teint noir en semble estre brunie,
Et pour tout signe elle est fort bien nourrie.

Après l'avoir de mon œil bien choisi
Me retiray, attendant son ressuy;
Puis, quand j'ay veu qu'il étoit près de l'heure
Qu'il fut au lieu où il fait sa demeure,
Prens les devants pour l'aller rembuscher :
Mon chien devant cuide son traict casser,
Entrant au fort a jeté ses fumées,
Que j'ay levé, y mettant mes brisées.
Par les chemins prens enceincte ès devants,
Où j'ay trouvé maints autres cerfs passants,
Jeunes et vieux revoy de toute sorte.
Mais, quant au mien, ne trouve point qu'il sorte.

Puis s'il s'enquiert quel pied de cerf c'estoit :
C'est un pied long si l'œil ne me déçoit,
La pince grosse et les os gros et courts,
La jambe large, ongle ferme tousjours,
Fort bas jointé, et le pied gros et creux,
Cerf bien courable et devant tous veneurs. (1)

Si plusieurs valets de limier ont été envoyés en quête, et qu'au rapport il y ait plusieurs cerfs détour-

(1) Du Fouilloux.

nés, on attaquera toujours celui qui paraîtra le plus vieux. Dès que la décision sera prise, le veneur qui aura détourné l'animal qu'on va chasser retournera garder son cerf, prendra des devants, et s'assurera qu'il n'est point sorti.

On doit se rendre de bonne heure à l'assemblée pour être prêt à attaquer après le rapport; mais, comme les valets de limier se font quelquefois attendre, on prend patience en déjeunant. La table est le seul endroit où l'on ne s'ennuie jamais pendant la première heure; ainsi, soit que vous vous étendiez sur l'herbe, soit que la saison froide vous fasse chercher le foyer du bûcheron, un déjeuner délicat et solide, des flacons nombreux et bien choisis vous empêcheront de trouver le temps trop long. Il faut manger et boire pour la faim et la soif à venir, car du moment que le cerf sera lancé, vous ne devez plus prendre de repos; il faudra suivre, courir, regarder, calculer, sonner, manœuvrer sans distraction aucune.

Dans les chasses des princes, l'assemblée présente toujours un beau coup d'œil. Cette réunion de brillants uniformes, ces chevaux, ces chiens, les calèches, les fourgons, groupés, divisés pittoresquement dans un carrefour, offrent un spectacle superbe aux curieux de la ville, aux belles dames, qui elles-mêmes forment tableau pour les chasseurs. Rien n'était beau comme l'assemblée de la Saint-Hubert à Chantilly. Une magnifique tente couvrait une table splendidement servie. Toute la vénerie du duc de Bourbon était sous les armes; toute la population, en habit de fête, accourait de dix lieues à la ronde, et saint Hubert, du haut des cieux, souriait à ces solennités.

Nulle part on ne pourrait trouver une plus belle place pour une halte de chasse. Située au milieu d'une forêt de huit mille arpents, douze grandes ave-

nues y aboutissent, et la plupart ont plus d'une lieue de longueur. Que de belles choses se sont passées au rond-point de Chantilly. C'est là que le grand Condé donnait des fêtes à Louis XIV, c'est là que Louis-Henri de Bourbon donnait des fêtes à Louis XV. Aujourd'hui tout est silence dans les bois de Silvie! Si quelquefois les échos retentissent, c'est parce qu'un malheureux garde vient de tuer un malheureux lapin.

Dans nos chasses bourgeoises, l'assemblée présente moins de magnificence, mais elle offre un aspect plus gai: l'étiquette n'y montre point son front sévère; au déjeuner, les joyeux propos étincellent de toute part. En attendant le retour du père La Broussaille, de Fricandeau, de L'Andouiller, de la Fanfare, qui vont faire leur rapport avec le sérieux d'un confident de la vieille tragédie, on boit, on mange, on fume; la chronique scandaleuse sert de texte pour égayer le repas, et souvent le vin de Champagne fait commettre beaucoup d'indiscrétions. Les intrigues amoureuses se déroulent en plein air; il est des hommes qui ne savent pas garder un secret; j'en ai connu même qui trouvaient plus de plaisir à dire certaines choses qu'à les faire.

Nous devions chasser un jour dans la forêt de Champrond, près de Courville. L'assemblée était dans une cabourde (1), où, pour trouver quelque chose, il faut avoir soin de l'apporter soi-même. On se dispose à déjeuner; les provisions sont étalées. En jugeant par l'odorat qui s'exhale des cantines ouvertes, on peut prédire que tout est excellent. — J'espère qu'on n'a pas oublié la moutarde, s'écrie un de nos amis, éminemment gastronome, puisque au titre de chasseur il

(1) Espèce de cabaret situé sur la grande route; on le nomme aussi *bahine*.



joint celui de médecin. Ces deux spécialités ont, de tout temps, fourni des gourmands de premier mérite.

— La moutarde? Je n'en vois point.

— Ni moi.

— Ni moi.

— Impossible de déjeuner sans moutarde.

— Vous avez raison.

— Envoyons chercher de la moutarde.

— On en trouvera dans tel village.

— Allons, Joseph, à cheval, un temps de galop, pars et rapporte-nous de la moutarde.

— Oui, monsieur.

Nous étions dans la cuisine de la cabourde, et nous regardions tous les apprêts d'une onctueuse soupe au fromage que la cabourdière préparait avec une grâce infinie. Notre amateur de moutarde avait sa montre à la main, et calculait le temps nécessaire à Cocotte pour aller et venir. A chaque instant, il nous disait: « A présent, Joseph est à tel endroit..., vis-à-vis tel arbre..., à tel embranchement...; il arrive au village..., il entre..., il boit un coup..., il prend la moutarde..., il remonte à cheval, etc. Allons, messieurs, mettons-nous à table, et mangeons la soupe; j'ai bien compté les minutes, Joseph arrivera bientôt.» Le cliquetis des cuillers était interrompu de temps en temps par l'homme à la montre, qui, dans sa pensée, suivait Joseph et Cocotte sur la route... Il doit être là, il doit être ici, et puis là. Enfin il s'écria: ou Cocotte n'est qu'une rosse, ou Joseph doit être arrivé. Dans ce moment, on entendit la voix de Joseph. « Eh bien! qu'avais-je dit? Cela s'appelle calculer juste; je ne me suis pas trompé d'une minute. Joseph! Joseph! arrive donc, et donne-nous la moutarde. »

— Monsieur, dit Joseph en entrant, je ne suis pas encore parti.

A l'instant, le plus énorme des éclats de rire tonna si fort de tous les coins de la table que les vitres enfumées de la cabourde faillirent être brisées. Notre calculateur fit entendre la plus épouvantable des interjections; mais le plus curieux personnage du tableau, c'était ce pauvre Joseph: il était admirable à voir, avec sa bouche béante, ces grands yeux ouverts, ses bras pendants... Il ne comprenait pas.

CHAPITRE VIII.

Les chiens courants. — Maladies.

Hactenus in silvis catulos eduximus altis,
Nunc quæ morbosis sit cura adhibenda, docebo.
FRASCATOR. (1).

Nous avons traité cette matière à fond dans le *Chasseur au chien d'arrêt;* nous y renverrons le lecteur pour tout ce qui concerne les maladies des chiens en général. Nous ne nous occuperons ici que des blessures faites par les défenses des sangliers, les morsures des loups, les andouillers des cerfs. Celles-là sont pour les chiens courants ce que sont les coups de feu, les coups de sabre pour les soldats; les chiens d'arrêt, comme de bons bourgeois, meurent toujours de vieillesse.

Les chiens bien soignés, bien nourris, n'ont ordinairement qu'une maladie en leur vie, celle qu'on

(1) *Hieronimi frascatorii Alcon,* sive de cura canum venaticorum. Paris, 1612.

appelle *la maladie des chiens.* Nous avons donné, dans l'ouvrage déjà cité, deux moyens presque certains pour les en préserver; mais, depuis qu'il a été publié, de nouveaux renseignements nous ont mis à même de déclarer comme positif ce que nous n'avions dit que sous la forme du doute: nous voulons parler de la vaccine. M. de *****, qui s'est acquis à la chasse une grande renommée en Belgique, fait vacciner tous ses chiens; il est sans exemple qu'aucun deux ait eu la maladie. Les chasseurs lui doivent des remerciments pour cette précieuse découverte; nous en réclamerons aussi notre part, pour l'avoir fait connaître en France. Dans les éphémérides d'Allemagne, on trouve l'histoire d'un chien qui gagna la petite vérole pour avoir couché avec une personne qui l'avait. En raisonnant par analogie, si le chien peut prendre cette maladie comme l'homme, il doit en être préservé par les mêmes moyens que lui.

Quant aux maladies ordinaires chez les chiens, elles peuvent se résumer toutes en embarras gastriques, on bien en exubérance d'humeurs. Dans le premier cas on emploie les lavements; dans l'autre cas, un séton. Tous les anciens livres de chasse sont hérissés de recettes plus absurdes les unes que les autres. Je veux vous en donner un échantillon:

Si quelque chien, ainsi qu'on voit souvent,
Quelque sangsue avalait en beuvant,
Le parfumant de punaise brûlée,
Tomber feras la sangsue avalée.
S'il s'est rompu quelque veine en courant,
Voicy comment tu l'iras secourant
Mettre tu dois sur la playe ensaignée,
Cendres de rats et toiles d'araignée. (1)

(1) *Le Chien courant*, par Jean Passerat, Paris, 1606.

Autrefois les vieux chasseurs voulaient absolument avoir un remède pour tous les maux; on rencontre encore de ces charlatans de village qui spéculent sur les sots, parce que ces derniers sont innombrables. En 1750, on parlait beaucoup d'un prochain bouleversement du globe, le monde allait finir; un apothicaire fit une belle fortune en vendant des pilules pour préserver des tremblements de terre. Il n'y a que la foi pour nous sauver. Le malade qui prend de confiance la dix-millionième partie d'un grain d'émétique, persuadé qu'il guérira, guérit quelquefois par hasard, et attribue cette merveille au remède, tout à fait innocent. Mais le chien ne peut pas avoir cette foi profonde; il avale toujours avec répugnance, et je suis d'avis de ne lui rien faire avaler par force. J'excepte toutefois le cas d'empoisonnement, où une prise de staphisaigre produit des effets aussi prompts que certains. (1)

Quoi qu'en dise M. Duperthuy, notre aimable médecin de Champigny, Chenevières et autres lieux, j'aime assez l'homéopathie appliquée au traitement des chiens malades. Ce digne docteur, quand on lui parle de la divisibilité des remèdes, bondit sur sa chaise, comme un lion qui, dans sa cage, recevrait un coup de cravache sur le nez, ou plutôt il se courrouce comme un romantique moyen âge à qui vous parleriez d'Apollon et des chastes filles du Pinde. Cependant il est certain qu'une meute, buvant au pont d'Iéna sa part d'un grain de rhubarbe jeté par dessus le pont d'Austerlitz, ne s'en portera pas plus mal; on pourrait citer de nombreux exemples qui prouveraient la chose. Or, moi, qui n'aime pas les remèdes, je préfère ceux qui, dans tous les cas, doivent être inoffensifs. Ce bon

(1) Voyez *le Chasseur au chien d'arrêt*, chap. XXVIII.

Duperthuy, je l'ai vu soutenir les vieilles doctrines contre quatre docteurs homéopathes. Tout en répondant à leurs objections d'une manière victorieuse, il leur poussait des arguments sans réplique; à l'un il opposait la saignée, à l'autre le lavement; à celui-ci le synapisme, à celui-là le moxa, la ventouse, le vésicatoire. Oh! les belles choses qu'il disait! Je me trouvais, moi profane, dans une atmosphère médicinale qui vous aurait fait envie; il me prenait de temps en temps, le désir d'éprouver quelques-uns des maux si bien décrits pas le docteur, pour avoir le bonheur d'être traité suivant les règles immuables de l'art. Quelle nomenclature d'infirmités! quel arsenal de recettes! Quel feu! quelle verve! quel acharnement il mettait à prouver à ces innovateurs la vanité de leur système; c'était comme un sanglier au milieu de quatre petits chiens; chaque coup de boutoir renverse un animal, et bientôt le vainqueur demeure seul sur le champ de bataille. Tel autrefois Thomas Diafoirus faisait triompher les vrais principes, en disputant contre les circulateurs.

— Voyons, messieurs, leur disait le brave Duperthuy, j'ai mal à la tête; vous m'ordonnez la dix-millionième partie d'un grain de belladone dans un seau d'eau claire; c'est fort bien, le mal n'est pas grave, je puis attendre; mais voilà mon voisin qui est frappé d'apoplexie, que ferez vous?

— Attendu la gravité de la maladie, l'imminence du danger, nous lui ferons avaler la vingt-millionième partie d'un grain de la susdite belladone, que, pour cette fois, nous délayerons dans deux seaux d'eau limpide, parce qu'il est reconnu que plus la dose est petite, et plus le remède opère. Si vous doubliez la quantité, le malade mourrait infailliblement, chose qui n'arrive jamais à ceux qui tombent entre nos mains.

Il fallait voir la figure du docteur ; saisi d'une sainte indignation, il se leva : « Vous êtes tous des..., des.... » leur dit-il ; je ne veux pas écrire les mots énormes qu'il prononça. « Il mourrait ! dites-vous, il mourrait ! eh bien ! apportez-moi tous vos remèdes, menez-moi dans une pharmacie homéopathique au grand complet, et je parie qu'avant, pendant ou après mon déjeuner, je l'avalerai tout entière.

— Je le crois bien, vous êtes en bonne santé.

— Nos remèdes ne peuvent faire de mal...

— Qu'aux malades.

— *Similia similibus...*, dit l'un.

— *Curantur*, dit l'autre.

— Eh bien ! donnez-moi la fièvre, et j'avale après tout ce que vous voudrez. »

Ces messieurs refusèrent la gageure, ce qui prouve incontestablement que l'homéopathie ne peut jamais faire de mal ; car, à la manière dont ils regardèrent notre docteur, il est certain que leur plus grand plaisir aurait été de le voir mort.

Il existe deux remèdes fort simples, qui peuvent être employés pour tous les maux des chiens, les lavements et le séton. Vous savez sans doute comment on fait un séton ; si vous l'ignorez, je vais vous l'apprendre. Vous passez dans un carrelet bien effilé un cordon de fil fait avec du chanvre ; vous muselez votre chien, vous le saisissez par la tête, vous pincez la peau du cou, et vous percez vivement, de part en part, de manière que les deux trous soient à trois pouces l'un de l'autre. Ne faites pas une boucle avec le cordon ; en se grattant, le chien pourrait y engager sa patte ; il se blesserait en se déchirant la peau. Il vaut mieux placer, aux deux extrémités du cordon, un morceau de bois rond qui l'empêchera de sortir. Si la maladie est grave, on peut placer deux sétons, un de chaque côté.

Lorsque vous voyez un chien triste, ne mangeant point, ne dormant pas ou ayant un sommeil agité, soyez certain que cet animal est constipé. Il en est des chiens comme des hommes, il faut qu'ils rendent ce qu'ils ont pris. Les fonctions digestives sont la base de la santé; lors qu'elles s'arrêtent, ou quand elles vont trop vite, on est malade. Oui, madame, vous avez beau faire la moue en me lisant, ce que je dis n'en est pas moins vrai. Vous êtes jolie, fraîche comme une rose; on vous le dit tous les jours, en voici la raison: chaque matin, vous vous enfermez quelque part pendant cinq minutes, et puis c'est fini jusqu'au lendemain. Si vous recommenciez plus souvent, ou si vous ne commenciez pas du tout, vous seriez pâle, jaune, noire, laide, et vous devez à ces petites promenades toute votre beauté.

La constipation est un échauffement causé chez le chien par un exercice trop violent. Donnez lui des demi-lavements avec du lait, de l'eau, de l'huile et un peu de sel: l'équilibre se rétablira bientôt. Je connais des dames qui, dans l'état de bonne santé, pour se maintenir le teint frais, se donnent tous les jours une douche ascendante. Elles ont raison; ceci se passe dans le plus grand secret, elles n'en parlent pas, c'est encore très-bien, car cela pourrait reveiller chez ces messieurs de singulières idées, mais les connaisseurs ne s'y trompent guère. A la première vue, je devine ces choses-là comme si je les sentais.

Au reste, pourquoi blâmerions-nous ces dames de prendre tant de soins pour nous plaire. Il est des pays où ces choses-là se font *coràm populo*. Chez les Omaguas on ne prend jamais de repas sans le faire précéder par cette petite cérémonie. De jeunes esclaves, avant de servir le diner, présentent avec grâce, à chaque convive, une seringue, dont il doit user s'il

veut faire preuve de savoir vivre (1). Chez les Omaguas on vous offre une seringue avant le repas, comme chez nous un curedent après le dessert; ils poussent même la politesse jusqu'à se servir mutuellement d'apothicaire; ce doit être fort drôle à voir. Quel admirable sujet pour un tableau de genre! si j'étais peintre, je ferais le voyage. Vous figurez-vous la foule qui se presserait au salon pour admirer ce chef-d'œuvre!

En ne vous occupant point de votre chien malade, il guérira peut-être aussi vite; peut-être encore la guérison sera-t-elle plus prompte; la nature lui indique le repos, le chiendent, le soleil et l'eau; ce sont de grands médecins. Amyot nous raconte qu'Alphonse, roi de Naples, étant malade à Capoue, après avoir avalé tous les remèdes possibles, congédia ses médecins, et se fit lire l'histoire de Quinte-Curce sur les faits et gestes d'Alexandre-le-Grand. Il y prit tant d'intérêt qu'il guérit. « Au diable Hippocrate et Galien, dit-il, et vive Quinte-Curce! » Je doute que les exploits du héros macédonien produisissent le même effet sur votre meute, cependant vous pourriez essayer, il est certain qu'aucun mal n'en résulterait, ce serait encore une espèce de traitement homéopathique.

A moins de blessures graves, c'est argent perdu que d'appeler un vétérinaire; ces messieurs, tout frais sortis de l'école d'Alfort, ne songent qu'à vous prouver leur érudition. Ils vous parleront de tube intestinal, de colonne vertébrale, de membrane muqueuse, parce qu'ils espèrent que vous ne comprendrez pas; et puis ils ne guériront point votre chien. Nous ne

(1) *Histoire de l'Académie des Sciences,* année 1746, p. 431.

sommes plus au temps où l'on faisait de belles cures seulement avec des paroles.

L'art vétérinaire a fait de grands progrès en France depuis quelques années ; les artistes veulent marcher de pair avec les médecins ; ils prétendent au titre de docteur ; avant de l'obtenir, ils vont en cabriolet ; pour se maintenir dans le commode véhicule, ils vous feront des visites depuis le matin jusqu'au soir. Oh ! la visite est une terrible chose. Je connais un médecin qui, rentré chez lui, note sur son livre toutes les personnes qu'il a rencontrées sur le boulevart. Il leur demande des nouvelles de leur santé ; si la réponse est : « Je me porte très-bien, » le docteur est dupe de sa politesse ; mais si vous dites : J'ai mal à la tête, à la jambe, au bras, tout de suite un bain de pied, une friction, une tisane, vous sont ordonnés en courant, et l'on vous inscrit pour 5 francs sur le livre noir.

Le médecin Reynaud a laissé, sous ce rapport, de beaux souvenirs dans le département de Vaucluse. Jamais disciple d'Esculape ne fut plus âpre à recevoir le petit écu. Voyageant un jour sur sa mule, il fut surpris par le plus violent orage qui jamais ait inondé notre boule ronde, quoique applatie aux pôles. Un château se trouvait dans les environs; le docteur pique des deux, va demander l'hospitalité; on le reçoit fort bien ; sa monture est à l'écurie avec de la litière jusqu'au ventre, et lui s'installe dans la salle à manger, avec la serviette à la boutonnière. A table jusqu'au menton, l'heureux médecin oublie que l'orage gronde au dehors, ou plutôt il y pense pour jouir davantage du bien-être qu'il éprouve. Il déjeuna, dîna, soupa ; ces messieurs recommandent toujours la diète, mais ils ne prêchent jamais d'exemple. « Faites ce que je vous dis sans vous occuper de ce que je fais. » Bien



des gens qui ne sont pas médecins, semblent aussi nous tenir ce langage.

Certainement c'est parmi les disciples d'Hipocrate que l'on trouve les plus fins gastronomes. Si les vrais principes de la gourmandise venaient à se perdre sur la terre, on les retrouverait vierges et purs dans la première faculté médicale que l'on rencontrerait. C'est là que se conservent précieusement les meilleurs traditions. Voyez les médecins siégeant un jour de grande solennité ; ils ne dégustent pas étourdiment, comme le vulgaire ; c'est avec aplomb, avec finesse, avec un tact merveilleux, qu'ils prononcent sur un mets, sur un vin, des jugements toujours sans appel. Si le célèbre Gastaldi se trompa quelquefois sur la cause et les effets d'une maladie, c'est que la science acquise est sujette aux erreurs; mais, à table, il devinait toujours juste; sa parole était un oracle; car il jugeait d'après lui même, d'après ses sensations, d'après sa science innée.

La marquise de La F..., chez qui se trouvait M. Reynaud, combla son hôte de politesse, et le pria de passer la nuit au château ; le docteur consentit à tout; il se trouvait bien, pourquoi risquer d'être mal ailleurs?

Quand tout le monde fut couché, la femme de chambre de madame se trouva légèrement incommodée ; l'occasion était superbe ; jamais une maladie ne survint plus à propos. On réveilla le médecin, qui ordonna l'infusion de tilleul classiquement saturée de feuilles d'oranger. M. Reynaud devait partir à cinq heures du matin ; la veille il avait fait ses adieux à la marquise. Quand celle-ci fut levée, elle demanda des nouvelles du docteur.

« Il est dans le salon, madame.

— Priez-le d'entrer, nous prendrons ensemble le chocolat. »

Le médecin entra.

« Eh bien ! docteur, c'est très-aimable à vous de n'être point parti ce matin ; c'est une surprise que vous m'avez ménagée ; je vous en remercie ; nous allons déjeuner, asseyez-vous.

— Eh ! eh !..:. madame..... je comptais vous quitter à cinq heures, eh ! eh !.... mais vous savez..... eh ! eh !...... votre femme de chambre a été malade..... eh ! eh !.... j'ai fait une visite de nuit..... eh !.eh ! c'est 6 francs. »

La médecine est toujours environnée de doute, mais la chirurgie a quelque chose de positif ; on voit ce qu'on fait, la blessure est là, toute béante, il s'agit de la fermer ; ici l'expérience est un guide certain. Toute blessure, toute plaie se guérit chez les animaux, chiens, chevaux et autres, en imbibant la partie lésée avec de l'eau de térébenthine, dans laquelle on a fait dissoudre un jaune d'œuf : vous le voyez, ce n'est pas difficile. Cette recette est employée dans tous les équipages anglais ; elle réussit toujours parfaitement, je la recommande aux chasseurs de la France. Ainsi, pour un coup d'andouiller ou de défense, rapprochez les lèvres de la plaie, mettez une compresse imbibée de cette solution, et mouillez-la trois ou quatre fois par jour.

Les andouillers sont plus dangereux pour les chiens et les hommes que les défenses ; celles-ci ressemblent à des coups de sabre, qui déchirent la peau sans pénétrer dans le corps, tandis que les autres sont des coups d'épée qui percent tout ce qu'ils rencontrent. *Au cerf la bière, au sanglier le mière*, c'est-à-dire le barbier, le chirurgien, dit un vieux proverbe de vénerie, d'une incontestable vérité.

Mais si le chien est décousu, si ses boyaux sortent, la difficulté se complique. Aussitôt que l'accident ar-

rive, il faut prendre le chien, l'envelopper d'un mouchoir, et le porter tout de suite à la première maison que l'on rencontrera. Là, vous le coucherez sur une table, et vous visiterez ses intestins ; s'ils sont maculés de sable, de boue, de sang, vous les retirerez tout doucement avec vos mains lavées dans l'huile, vous les mettrez dans un plat, et vous les nettoyerez bien avec de l'eau tiède.

Juan Mateos, que jai déjà eu l'occasion de citer, dit que les jours de chasse au sanglier il faut avoir sur le feu un chaudron plein d'eau, dans laquelle on fait infuser des jeunes épis de maïs ; il prétend que cette solution est excellente pour laver les blessures des chiens, et qu'on ne la peut comparer à aucun remède connu. Je ne l'ai pas essayé, mais je crois à la vérité de ce que dit Mateos, car il n'est pas charlatan. Ainsi prenez-en note pour vous en servir à la première occasion.

Vous veillerez à ce qu'aucun corps étranger ne reste dans l'intérieur, et vous replacerez ensuite le tout dans la capacité du ventre, en ayant soin de mettre la chose comme elle était avant. Ensuite il faudra recoudre la peau. Vous vous servirez d'une forte aiguille et de bon fil, que vous tremperez dans l'huile. La couture doit se faire à larges points, en piquant une fois en dessus, l'autre fois en dessous, et en arrêtant chaque point par un nœud, afin que si plus tard un point casse, les autres puissent retenir la peau ; il est inutile de dire que, pendant cette opération, il faut prendre soin de ne pas piquer les intestins. En amour, celui qui est guéri le premier est toujours le mieux guéri; quand on recoud deux chiens en même temps, celui dont le pansement est le premier fini guérit toujours le dernier ; il ne s'agit pas d'aller vite, mais de faire bien. Lorsque l'opération

sera terminée, vous mettrez du cérat ou du saindoux sur la couture, un bandage autour du corps, un chapelet au cou du chien, chose indispensable pour qu'il ne puisse pas toucher à sa plaie, et vous le laisserez en repos sur une bonne litière, dans un endroit chaud.

On lui donne souvent à manger, mais peu à la fois, et seulement après la première semaine; avant ce temps, on ne lui présente que de l'eau saturée de lait. La fièvre lui donne une grande soif, et le liquide, coulant dans les intestins, les replace peu à peu dans leur état normal. On lève l'appareil au quatrième jour; on lave la plaie avec du vin et de l'huile battus ensemble; on la tient dans une grande propreté, et six semaines après l'accident, le chien pourra courir les bois.

Le chien est l'animal chez qui une blessure présente relativement le moins de dangers. Quelque grande que soit la plaie, si les parties essentielles ne sont point lésées, il guérira promptement. Des expériences, faites sur la nature du sang des chiens, ont prouvé qu'il est plus visqueux, plus gluant et plus prêt à se figer que celui de tous les quadrupèdes connus. Ces qualités, il les possède à un tel point que, si on lui ouvre une artère, le sang s'arrête très-souvent de lui même et par la cohésion de ses parties, de sorte que le chien se délivre sans aucun secours d'une hémorragie mortelle pour tout autre animal.

De ceci je déduis une conséquence qui me semble toute naturelle. Le sang des chiens ne peut pas avoir cette constitution gélatineuse, sans que toutes les humeurs qui s'en séparent ne participent de ce même caractère, et ne conservent quelques-unes de ces qualités. Ainsi toutes les sécrétions intérieures chez les chiens doivent tendre, par leur nature, à l'épaississe-

ment, à la coagulation; voilà, sans doute, pourquoi nous voyons des effets si surprenants opérés par leur salive, lorsqu'ils peuvent lécher leurs plaies et même leurs ulcères. Non seulement un chien ferme ainsi ses propres blessures, mais encore il guérit celles de l'homme, sur lesquelles il répand un baume onctueux, préférable à toutes les préparations pharmaceutiques.

Un chasseur doit donner tous ses soins à ses chiens décousus, par humanité d'abord, ensuite dans son intérêt personnel, puisque ces chiens-là sont les plus braves; et ne croyez pas qu'une telle catastrophe dégoûte un chien de l'attaque d'un sanglier : pas du tout, à la première occasion, il recommencera de plus belle; il est né courageux, il combattra jusqu'à ce qu'il meure sur le champ de bataille. J'ai connu un chien qui, dans neuf ans de service, avait été six fois décousu: cela ne l'empêchait point d'être le plus brave de la meute du baron de Ratschitz ; il coiffait le sanglier avec un acharnement incroyable. Je le vis, un jour, tenant la bête par l'oreille, se laisser entraîner par elle, et cependant il avait ses boyaux à l'air. Ce chien attaquait le loup avec la même audace, et, qui plus est, mangeait de sa chair avec avidité. Eh bien! le croirait-on? à Ratschitz, on avait formé une meute avec ses enfants, et jamais un seul ne fut digne de porter le nom de son illustre père.

Dans *le Chasseur au chien d'arrêt*, je vous ai déjà dit que le coup de fusil à bout portant était un remède souverain contre la rage. Depuis ce temps-là j'ai beaucoup étudié la matière; j'ai lu bien des vieux livres, et voici ce que j'ai trouvé: « Dans un village du territoire d'Alep, il existe un puits nommé le *Puits de la rage*, dont les eaux guérissent les personnes mordues par les chiens enragés. Ce puits est très-fameux. J'ai appris d'un des habitants du lieu que ces eaux ne pro-

curent la guérison que lorsqu'on en boit dans les quarante jours de l'accident, et j'en ai vu moi-même l'effet sur trois personnes qui, ayant été mordues par des chiens enragés, burent de cette eau. Deux furent guéries; mais la troisième, qui n'en but que plus de quarante jours après sa blessure en mourut. » (1) Ainsi, dès que vous aurez un chien enragé, prenez la poste et partez pour Alep.

CHAPITRE IX.

Le Veneur.

Je suys veneur, qui me lève matin,
Prens ma bouteille et l'emplis de bon vin,
Beuvant deux coups en toute diligence,
Pour cheminer en plus grande asseurance:
Mettant le traict au col de mon limier,
Pour aux foretz le cerf aller chercher:
Et en questant aux cernes des gaignages,
Souvent entens des oyseaux les ramages.
Tenant mon chien, je prens fort grand plaisir
Quand je cognois que du cerf ha desir.
Et puis, trouvant la fillette en l'enceinte,
Mon art permet. . . . .

Du Fouilloux.

Tout le monde peut devenir avoué, notaire, agent de change; il s'agit pour cela de grimper et de dégringoler tous les jours la rue de la Harpe pendant

(1) Alkazonini. *Les Merveilles de la nature.*

quelques années; de grossoyer dans une étude, ou de trotter dans la coulisse boursière, pour se mettre au courant de la chose; et puis de chercher une demoiselle, jolie ou non (la beauté se trouve ici sans importance), qui vous apporte une bonne dot pour acheter une bonne charge. Du moment que vous êtes investi de vos fonctions, vous pouvez dormir en paix : les clients viendront, ils connaissent le chemin, vous avez des clercs qui feront la besogne pour vous, des commis qui tiendront vos livres; et bientôt, revendant la charge avec bénéfice, vous prendrez votre retraite, entouré de l'estime qui s'attache aux écus réunis en masse dans une même poche. Il fut un temps, à Paris, où les charges ne s'achetaient que pour être revendues: on pourrait en citer qui, dans une semaine, changèrent trois fois de maître; nul ne les exerçait; à quoi bon? il vaut mieux gagner cent mille francs de la main à la main. C'est comme les actions de certaines entreprises: celui qui les crée les vend, et puis il s'en va; messieurs les souscripteurs, arrangez-vous.

On peut calculer, à trois jours près, à quelle époque un homme réunira les conditions requises pour être notaire, avoué, agent de change. Il en est de même des professions commerciales : la soie, les vins, les calicots, le sucre et les pruneaux, tout cela s'apprend dans un temps donné, six mois de plus, six mois de moins, suivant le génie du courtaud de boutique ou du saute-ruisseau. Un professeur peut vous dire, en voyant monsieur votre fils qui sort du collége: « Dans un an ce garçon-là raisonnera procédure, et pourra introduire un référé d'une manière très-satisfaisante; mettez six mois de plus, et le jeune aiglon connaîtra le *trois six;* encore quelques mois d'étude, il saura conditionner un contrat de mariage; et plus tard il pourra parler calicot, soierie, huile de colza, tout ce que

vous voudrez, vous n'avez qu'à choisir. » On en a vu même qui, dès la troisième année, savaient par cœur les mystères de la Bourse; fermes au parquet, ferrés à glace dans la coulisse, ils connaissaient à fond la hausse et la baisse, la science du report et du comptant, science sublime qui ne consiste qu'en deux choses : acheter toujours cher et vendre bon marché... lorsqu'on opère pour le client.

Si l'élève est mal bâti? qu'importe; s'il est sot? qu'importe encore, la machine ira toujours; une fois que le mouvement sera donné, les rouages marcheront. Ces emplois, ces charges, le premier venu peut les remplir; il ne s'agit, pour apprendre le métier, que d'avoir le temps rigoureusement nécessaire, comme il faut tant d'heures pour qu'une bobine, en tournant, soit doublée, triplée en grosseur, par le fil qui se roule sur elle.

Mais pour faire un bon veneur, c'est tout autre chose: à peine si la vie d'un homme est suffisante. Que de qualités indispensables! Je ne sais pas s'il se trouve un seul homme aujourd'hui qui les possède entièrement. Le veneur doit être bien proportionné dans sa taille, et doit jouir d'une santé de fer; il est rare d'ailleurs qu'un homme qui court les bois ne se porte pas bien. Le veneur sait l'histoire naturelle, du moins celle des quadrupèdes, non pas d'une manière superficielle et théorique, mais à fond, et par suite d'observations pratiques, faites en pleine forêt. Il connaît et juge les animaux, soit par le pied, soit par les fumées; il sait à quelles époques les cerfs et les daims mettent bas leur tête, combien de temps il leur faut pour la refaire; quand ils touchent au bois, comment ils brunissent; dans quel mois chaque espèce d'animaux entre en rut et fait ses petits. Le veneur distingue par les voies un cerf d'une biche, un sanglier d'une laie,

un loup d'une louve; enfin, chose fort difficile, il distingue une chevrette d'un brocard. Pour acquérir cette masse de connaissances, il faut beaucoup de temps, beaucoup de patience et beaucoup de sagacité.

Le veneur est bon écuyer, il a fait un cours d'hippiatrique, de médecine vétérinaire; il est actif, vigilant, patient; il a bon pied, bon œil, bon jarret. S'il n'était pas infatigable, s'il ne se distinguait point par sa vigilance et sa perspicacité, réussirait-il dans ses entreprises? Les animaux sont bien forts quand ils combattent pour leur vie dans leur propre retraite; le veneur prendrait donc des peines inutiles s'il ne les surpassait en activité et en intelligence. Toujours par voie et par chemin, la forêt a pour lui un autre aspect que pour le vulgaire. Napoléon voyait une étoile là où le cardinal Fesch n'apercevait rien du tout; un profane passera sans rien voir là où le veneur, trouvant partout à chaque pas de nouvelles connaissances, saura positivement combien de bêtes fréquentent la forêt; il lit à terre qu'un cerf, un sanglier, un chevreuil ont passé par là; sur les plus faibles indices, il sait l'âge et le sexe de l'animal; il le devine à la voie, aux portées, aux fumées, et ses paroles sont un oracle, toujours reconnu vrai quand la chasse est finie.

Le veneur doit être musicien, et savoir sonner de la trompe, chose indispensable dans la chasse à courre: c'est toujours par là que les débutants commencent; ils croient avoir tout fait lorsqu'ils sont parvenus à sonner une fanfare; leur grande affaire est d'assourdir leurs voisins; ils passent la journée à sonner le gros et le grêle; ces préliminaires leur plaisent beaucoup, parce qu'ils sont bruyants, et sont cause qu'on les remarque. « Écoutez monsieur un tel, dit-on dans leur quartier, c'est un grand chasseur, il sonne de la trompe toute la journée. » C'est tout comme si l'on

disait que madame une telle peint bien, parce qu'elle a mis un superbe cadre au tableau qu'elle a le projet de faire.

Le veneur doit être observateur; chaque jour il réunit ses nouvelles remarques à celles des jours précédents, et puis il compare; c'est ainsi qu'on acquiert l'expérience, la première de toutes les sciences en tout, pour tout, et principalement à la chasse. En voyant un faible débris d'un animal inconnu, Cuvier construisait l'animal; lorsque le veneur aperçoit la voie du cerf ou du sanglier, il doit donner une exacte description de l'individu. Tel Zadig, arrivant à Babylone, reconnut, aux marques laissées sur le sable[1], que le chien de la reine était une chienne — épagneule, — petite, — boitant du pied gauche de devant, et que le cheval du roi avait cinq pieds de haut, le sabot petit, la queue de trois pieds et demi de long, qu'il galopait le mieux du monde, qu'il avait à sa bride des bossettes en or à 23 carats, et qu'il était ferré d'argent à 11 deniers; Zadig, cependant, n'avait vu ni la chienne, ni le cheval, mais Zadig était observateur; avec un peu d'éducation, il aurait pu devenir bon valet de limier. Newton voit une pomme tomber d'un arbre, il médite et conçoit le système de la gravitation; un imbécile, sans s'inquiéter du pouvoir qui retient les planètes dans leurs orbites, voit tomber la pomme, la ramasse et la mange.

L'homme qui s'occupe toujours d'une chose, et qui emploie toute son intelligence à la bien faire, finit par y trouver une infinité de rapports invisibles au vulgaire. Je connais un joueur de dominos qui, après avoir fait trois parties avec un jeu neuf, nomme tous les dés en les regardant à l'envers : par cette raison, il ne joue jamais d'argent. « Oh! le bon veneur que vous feriez, lui disais-je un jour; avec un pareil

talent d'observation, vous ne risqueriez jamais de prendre le change. » C'est peu qu'un veneur sache bien son métier, il doit connaître encore ce que chacun doit faire dans le bois; au besoin, il remplace le valet de limier, le piqueur, le valet de chiens, il détourne la bête, il la lance, il la suit; il sonne, il galope, il lève un défaut, il découple les chiens, il les rameute, il les rompt; il est partout, il est l'âme de la chasse, et communique à tous son expérience et son activité. Dans la campagne de Russie, plusieurs fois on vit le maréchal Ney, rengaînant son épée, s'armer du fusil et de la baïonnette, pour faire le service de simple soldat. Le comédien qui ne saurait pas ce que doit dire son interlocuteur ne placerait pas toujours sa réplique à propos. Un acteur ambulant ne savait que la moitié d'un rôle; à quoi bon en apprendre davantage, puisqu'il avait la certitude, acquise par de nombreuses expériences, qu'à telle scène de tel acte, il serait inévitablement sifflé, hué, renvoyé dans la coulisse. Un jour, par hasard, le public, en belle humeur, ne siffla point, et le comédien resta court; il en fut quitte, ce jour-là, pour un déluge de pommes cuites; heureusement qu'on n'en trouva point de crues dans les boutiques avoisinant le théâtre.

Ceci me rappelle l'histoire d'un prédicateur qui n'avait qu'un sermon dans sa tête; il le débitait de ville en ville, de couvent en couvent; comme il changeait chaque jour d'auditeurs, la chose était toujours nouvelle. Une fois, cependant, il fut prié, par le seigneur de l'endroit de rester pour le lendemain, et de prêcher encore, car on avait eu beaucoup de plaisir à l'entendre; on lui fit force compliments; bref, on ne voulut pas le laisser partir. Notre homme monte en chair et commence ainsi : « Mes frères, mon sermon d'hier a causé du scandale dans le pays; certes,

j'étais bien loin de m'y attendre; des gens mal informés sans doute, car je ne veux pas leur supposer de mauvaises intentions, ont prétendu que j'avais avancé des doctrines contraires aux dogmes de l'Église; comme je ne veux pas laisser de telles idées sur mon compte, je vais vous faire juges de mon orthodoxie en vous répétant mon sermon. » Vous concevez qu'un veneur qui ne saurait qu'un rôle ne pourrait pas s'en tirer à si bon compte, le cerf ne se paierait pas de belles paroles, il n'attendrait point, et la chasse finirait par la bredouille.

La vénerie offre un champ vaste pour l'étude; la vénerie est peut-être la chose qui a été la plus étudiée par les grands seigneurs, c'est le seul plaisir qui n'a pas changé de mode suivant le temps et les époques; combien d'autres plaisirs, reconnus pour tels autrefois, sont ignorés de nous aujourd'hui; ces capricieuses influences du temps, la chasse ne les a jamais subies; seulement les manières de tuer ont changé, suivant les progrès faits par l'homme dans le domaine des sciences; mais, comme le cerf a toujours les mêmes ruses pour sa conservation, il en est résulté qu'à force d'expérience le chasseur a pu poser des règles exactes pour l'attaque, de même que l'ingénieur, assiégeant une place de guerre, peut annoncer quel jour elle sera prise. Les assiégés ont beau faire, ils seront forcés de capituler; le cerf a beau courir, on sonnera l'hallali; cependant, s'il arrive quelques exceptions, elles sont à l'avantage du cerf.

Quoique affublés d'une perruque à la brigadière, ou coiffés à l'oiseau royal, nos pères chassaient bien mieux que nous. Pour être bon veneur (1) il ne s'agit pas

(1) « Au temps passé il y avoit de deux sortes de veneurs, au lieu qu'il n'y en a maintenant que d'une; car les uns et prin-

d'être un beau mirliflor à moustaches, à barbe de bouc, à taille de guèpe, à cervelle de hanneton; il ne s'agit pas de lasser trois chevaux anglais en courant à travers les bois, il faut étudier, méditer; il faut hanter les chenils, vivre avec les chiens, avec les vieux piqueurs, les écouter et profiter de leurs leçons. Hélas! les grands modèles ont disparu, emportés par le torrent des révolutions. Une seule vénerie était restée; là tout se conduisait d'après les règles de l'art; c'était une école pour les maîtres et pour les valets; partout on citait Chantilly comme la métropole du monde chasseur. Là se conservaient les vieux principes, les bonnes traditions; Chantilly retentissait tous les jours des sons joyeux de la trompe, du hen-

cipaux estoient cognoisseurs, qui alloient au bois et laissoient courre les cerfs, et les autres se nommoient piqueurs, de façon que le cognoisseur ne se disoit piqueur, et le piqueur n'estoit cognoisseur; en sorte que les piqueurs estans à la queue des chiens, s'ils voyoient bondir le change ou bien qu'ils recogneussent quelque changement de chasser à leurs chiens, estoient contraints, et l'art le vouloit, qu'ils les rompissent en brisant aux dernières voyes qu'ils avoient chassé, et n'osoient passer outre que les cognoisseurs ne feussent arrivez; eux venus, falloit qu'ils meissent pied à terre, et qu'avec grand jugement démeslassent le cerf d'avec le change, et ainsi le remissent devant les chiens. Tout aussitost qu'il estoit relancé, les piqueurs faisans leur estat suyvoient les chiens, et les cognoisseurs montans sur traquenarts suyvoient la chasse de loing jusqu'à ce qu'un autre deffaut vînt; ce qui causoit que les cerfs duroient beaucoup davantage qu'ils ne font à présent, pour la longueur qu'il y avoit à relever les deffauts; mais, comme en toutes choses les hommes avec le temps et l'usage se subtilisent, et que ceux qui ont du jugement tirent profit de l'expérience des choses, les veneurs ont appris à faire l'un et l'autre de mode qu'il faut estre piqueur, ensemble cognoisseur pour être bon veneur, c'est à dire ne perdre jamais ses chiens de veue quand ils chassent, et bien cognoistre d'un cerf par les signes et jugements.»

La Chasse royale, par Charles IX, roi de France.

nissement des chevaux, du clapissement des meutes; la mort est venue, et tout a disparu: chevaux et chiens, cerfs et chevreuils, sangliers et faisans. Horrible mystère! impénétrable jusqu'à ce jour; je souhaite que la conscience d'un assasin ne renferme pas le mot de cette énigme.

Je crois que la chasse fut, dans l'origine, l'état de l'homme en légitime défense contre les animaux. Plutarque est de mon avis, ou plutôt c'est moi qui suis de l'avis de Plutarque; l'homme commença par se défendre, et puis il devint conquérant. L'histoire des animaux ressemble à celle de certains peuples d'humeur chagrine, acariâtre, qui, voulant chercher noise à leurs voisins, ont fini par trouver leur maître et par être conquis. L'homme cultivait la terre sans songer à mal, les bêtes de toute espèce vinrent dévaster sa récolte. « Diable! se dit-il, je plante des choux, et ces gaillards-là viendront les manger: non pas, j'y mettrai bon ordre. » Il tua quelques animaux, et il les mangea. « Diable! se dit-il encore, mais un filet de chevreuil me paraît meilleur qu'une salade, ou du moins il précède une salade d'une manière tout à fait agréable; continuons à manger du chevreuil. » C'est tout comme le chat de la fable:

Le moineau du voisin viendra manger le nôtre!
Non, de par tous les chats! Entrant lors au combat
Il croque l'étranger. « Vraiment! dit maître chat,
Les moineaux ont un goût exquis et délicat; »
Cette réflexion fit aussi croquer l'autre.

Il est certain que la chasse fut, dans les premiers siècles du monde, le principe de la civilisation. Les hommes furent obligés de se réunir pour chasser les animaux; les tigres, les lions sont bien forts; il fallut

s'entendre pour les combattre, pour étudier leurs habitudes; il fallut inventer des piéges, des armes, des ruses; de là vinrent les associations, les villages, les villes, les royaumes. Ce que je vous dis est prouvé par l'Écriture Sainte. Le premier royaume qui ait été fondé, celui de Babylone, le fut par Nemrod, grand chasseur, adroit, vigoureux et robuste; (1) plus tard il fit facilement des soldats de ses compagnons de chasse, et s'en servit pour conquérir les terres de ses voisins. Voltaire s'est donc trompé dans *Mérope;* il aurait dù dire :

Le premier qui fut roi fut un chasseur heureux.

Effectivement, les premiers rois ou héros dont nous lisons l'histoire ont tous été chasseurs: Persée, fils de Jupiter et de Danaé, monté sur le cheval Pégase, prend les cerfs à la course : quel animal aurait pu résister à la vitesse de quatre jambes surmontées de deux ailes; Bacchus se fait traîner par des tigres qu'il a domptés; Apollon ceint son front de lauriers pour avoir tué le serpent Pithon; les Hercules méritent des trônes et des autels pour avoir délivré les hommes de mille monstres divers; Diane devient déesse pour avoir tué des bêtes. Platon nous dit que Sésostris prescrivait la chasse comme base de l'éducation des princes, et que les deux palais de Babylone étaient chargés de sculptures représentant les chasses de Ninus et de Sémiramis. Polybe parle avec enthousiasme de l'adresse que Ptolémée Epiphane montrait à la chasse : l'ambassadeur de ce roi, voulant louer son maître en présence des Achéens, ne crut pas mieux faire que de leur raconter comment ce prince avait tué un taureau sau-

(1) *Genèse*, chap. x, v, ix.

vage. Si nous voulons arriver jusqu'à notre histoire, nous trouverons que la chasse terminait toujours les grandes assemblées que les premiers rois de France tenaient sous le nom de parlements ; (1) on pourrait croire que nos rois voulaient montrer par là leur noble origine.

Les pasteurs pouvaient vivre isolés, leur nourriture était assurée ; les chasseurs devaient vivre ensemble sous peine de ne pas dîner. Cette observation a été faite par les Européens lors de la découverte de l'Amérique. Les habitants des bords de la mer étaient plus indolents et plus stupides que ceux qui résidaient au milieu des forêts ; ces derniers, n'ayant point à discrétion les coquillages et certains poissons faciles à prendre, chassaient par besoin et par goût ; ils avaient plus de souplesse, plus d'agilité, plus d'esprit ; (2) forcés par l'intérêt et la nécessité d'avoir des relations avec des peuplades voisines, ils faisaient un commun échange de leurs idées : ils étaient donc sur le grand chemin de la civilisation. (3)

(1) *Mœurs et coutumes des Français.*

(2) Les sauvages de l'Amérique, qui ne vivent que du produit de leur chasse, n'ont jamais pu être domptés.

J.-J. Rousseau.

(3) La nécessité força les Américains à être actifs, et leur apprit à devenir industrieux ; la chasse devint leur principale occupation, et, comme c'est un exercice qui exige beaucoup de courage et d'adresse, elle fut considérée comme une occupation aussi honorable que nécessaire ; elle était réservée particulièrement aux hommes, ils s'y exerçaient dès leur plus tendre jeunesse. Un chasseur hardi et courageux était placé par l'opinion publique à côté du guerrier le plus distingué, et l'alliance du premier était souvent préférée à celle du second. Presque aucun des moyens que l'homme a imaginés pour surprendre ou détruire les animaux sauvages n'était inconnu aux Américains. Quand ils ont entrepris une chasse, ils sortent de cette indolence qui leur est naturelle : ils développent les facultés de leur esprit qui demeuraient presque toujours

Nous avons dit que les peuples chasseurs avaient plus d'intelligence que les peuples pasteurs, ceci peut s'appliquer aux animaux; ceux qui chassent ont bien plus de souplesse, de force et de courage que les autres. Voyez le loup et la brebis, le renard et le lapin, le chat et la souris. Le besoin de se procurer la subsistance de tous les jours développe l'intelligence des animaux chasseurs; la nature leur a donné des sens exquis avec beaucoup de force et d'agilité, toutes choses indispensables à leur existence, parce qu'étant, pour se nourrir, en relation de guerre avec d'autres espèces, ils périraient bientôt de faim s'ils n'avaient pas des moyens supérieurs. Les difficultés à vaincre pour s'emparer de la proie tiennent sans cesse en exercice la faculté de sentir, et gravent dans la tête de l'animal un certain nombre de faits; la mémoire se forme, et l'ensemble de toutes ces choses constitue une certaine science qui préside à sa conduite. Les animaux chasseurs sont plus intelligents que les autres; mais, s'ils habitent dans le voisinage de l'homme, leurs facultés s'accroissent en raison des dangers qu'il faut éviter. Dans les forêts éloignées, il ne faut que l'art de surprendre une proie; près de nous la question se complique, puisqu'à cet art de surprendre il faut ajouter celui de ne pas être surpris; les autres animaux demeurent stationnaires, leur répertoire se compose de quelques ruses pour éviter l'ennemi; comme ils n'attaquent jamais, ils n'ont besoin que de la moitié de l'intelligence possédée par

cachées, et deviennent actifs, constants, infatigables. Dans quelques peuplades, il n'était permis aux jeunes gens de se marier que lorsqu'ils avaient fait preuve de leur habileté dans la chasse, et lorsqu'ils avaient montré évidemment qu'ils étaient capables de subvenir à tous les besoins d'une famille.

ROBERTSON, *Hist. de l'Amérique.*

les autres; le mouton qui veut de l'herbe n'a qu'à se baisser pour en prendre, et voilà pourquoi il reste toujours mouton.

Les éléphants du Sénégal fournissent encore chaque jour la preuve que l'homme ne fut point l'agresseur. Ces animaux se réunissent en grand nombre pour renverser les palissades qui protègent les terres cultivées; dans une nuit, il arrive souvent que ces animaux ont tout mangé, tout ravagé, tout détruit. L'homme a donc eu raison de se garantir contre ces voleurs qui veulent vivre sans travailler. Il en a tué d'abord, ensuite il en a pris, il les a soumis à sa puissance; une fois maître du cheval, il s'en est servi pour courir après les autres bêtes. Le chien chassait tout seul, il a pris le chien, et, le fouet à la main, il lui a dit: « Si vous voulez bien le permettre, nous chasserons ensemble, nous serons de moitié, mais j'aurai la plus grosse part. » Il s'est aperçu que le furet pouvait entrer dans le terrier: « Mon petit ami, lui a-t-il dit, en le prenant par sa taille longue et flexible, faites-moi le plaisir de faire sortir les lapins; et, pendant que je mangerai la gibelotte, je vous régalerai d'une bonne soupe au lait; cette nourriture est rafraîchissante, et convient fort à la délicatesse de vos organes. » Le chien et le furet, qui ne pouvaient raisonnablement faire une objection sérieuse contre ces arguments irrésistibles, répondirent: « Soit fait ainsi que vous l'ordonnez. » Avec ces puissants auxiliares, la force de l'homme s'est beaucoup accrue: tel Napoléon obligeait les petits princes à se joindre à lui pour faire la guerre aux rois; mais les petits princes se réunirent un jour aux rois pour renverser Napoléon, et ils le renversèrent. Cette révolution est impossible chez les animaux; les princes raisonnaient et les animaux ne raisonnent pas; l'homme pense,

et cette faculté de l'esprit sur la matière a fondé son empire pour toujours.

Le lion de la fable dit un jour à l'homme : « Si nous avions des peintres parmi nous, je vous montrerais bien des hommes terrassés par des lions. « L'homme aurait pu répondre : « Nous sommes effectivement bien plus faibles que vous, nos dents et nos ongles sont moins forts que les vôtres, mais nous sommes plus rusés ; votre air féroce n'empêche pas que le nombre des lions ne diminue tous les jours ; nous inventons, nous comparons, nous avons une âme, et vous ne possédez que l'instinct ; vous êtes stationnaires, et nous marchons. »

L'homme était assez mal armé par la nature pour prendre le gibier, soit au vol, soit à la course ; il eut besoin de travail et d'inventions ; ces deux choses sont nécessaires au corps comme à l'esprit. Madame Geoffrin disait : « On meurt de bêtise. » Beaucoup d'hommes meurent tous les jours d'ennui : j'en connais de fort riches qui se lèvent à quatre heures du soir pour que la journée leur paraisse moins longue. La chasse est une action, un travail, une fatigue ; pour conserver sa santé, l'homme a besoin de courir après un but : qu'il l'atteigne ou non, qu'importe, pourvu qu'il coure. Si l'on nous plaçait dans un lieu où sans peine nous puissions trouver des aliments ; où, réduits à l'état naturel, nous puissions satisfaire tous nos besoins sans inquiétude de l'avenir, nous mourrions de bêtise. Il nous faut du mouvement physique, du mouvement moral, des désirs, de la crainte, du travail et du repos ; mais le repos ne doit venir qu'après le travail.

« Quel esbat y a il plus plaisant que d'aller à l'assemblée, faire la quête, courir le cerf ; le sanglier, le lièvre et aultres animaux ; voler le héron et aultres

oiseaux, ouyr le son des cors et trompes ensemble, l'abbay des chiens, puis retourner avec la proye en gayeté de cueur et non desgoutez à bien prendre le repas et le repos. (1) » Un chasseur peut être moins estimé, moins connu, moins vanté qu'un autre homme, mais il vit plus heureux, car il vit au naturel.

Mais pourquoi la chasse est-elle un plaisir? parce que nous avons besoin de sentir notre puissance, nos forces, notre intelligence, notre adresse; la victoire remportée sur quoi que ce soit est toujours une jouissance. L'empereur Adrien fonda la ville d'Andrinotère, dans la Mysie, sur l'emplacement où il venait de tuer un ours; il voulait laisser un long souvenir de la satisfaction qu'il avait éprouvée en surmontant une grande difficulté. Pour que le plaisir de la chasse soit un plaisir, il faut qu'il soit mêlé d'un peu de peine. Voilà pourquoi notre grand-père Adam ne chassait point dans le paradis terrestre; les animaux venaient à lui de confiance, s'il les avait tués, il aurait commis d'horribles assassinats. Les antiquaires assurent que le monde fut créé en automne; ils se fondent en cela sur ce passage de la *Genèse*; elle dit: « Qu'au moment où la terre sortit des mains du créateur, elle était couverte d'arbres, de plantes et de fruits dans un état parfait de maturité. » Donc c'était au mois d'octobre, donc la chasse était ouverte, donc Adam pouvait chasser; mais à quoi bon courir après des bêtes qui ne courent pas? On ne chasse point pour avoir un chevreuil à manger, mais pour vaincre un chevreuil dans ses ruses; et la preuve, c'est que si, en entrant au bois, vous rencontriez ce chevreuil mort, vous en seriez fâché, à

(1) *Le Livre du roy Modus et de la royne Racio*; Chambéry, 1436.



moins cependant que vous ne soyez un épicier renforcé. « Qui n'a jouissance qu'en la jouissance, qui ne gaigne que du hault poinct, qui n'aime la chasse qu'en la prinse, il ne lui appartient pas de se mesler à notre eschole : plus il y a de marches et degrez, plus il y a d'honneur au dernier siège. » (1)

Voyez des lévriers qui poursuivent un lièvre, ils le saisissent, le déchirent, plongent leur gueule dans son sang ; ils jouissent de leur victoire ; présentez-leur un lièvre mort, ils n'y toucheront pas. A ce plaisir moral que nous éprouvons à la chasse ajoutez le plaisir physique, et vous trouverez une série de jouissances très-dignes d'être appréciées. Notez bien qu'à tout cela vient se joindre une bonne provision de santé, sans laquelle il n'existe point de plaisirs dans ce monde.

Le fameux jurisconsulte Antoine Mornac rapporte, sur le témoignage d'un illustre médecin arabe, que, dans une peste où la mortalité fut grande, les chasseurs seuls furent épargnés. *Soli venatores, ob summam valetudinem assiduis exercitationibus partam, incolumes evaserunt.* Un exercice modéré donne une plus grande vigueur aux organes ; par cette raison il augmente notre sensibilité, nous nous portons bien, notre appétit est excellent, nous digérons à souhait, nous dormons comme des bienheureux ; toutes ces choses sont la monnaie dont la réunion compose la somme de notre bonheur.

Pline le Jeune, écrivant à Tacite, vante fort une chasse où il a pris trois sangliers. « Vous ne sauriez croire ajoute-t-il, combien le mouvement du corps donne de vivacité à l'esprit ; » mais il ne faut pas pousser la chose à l'extrême et passer sa vie dans les

(1) Montaigne.

bois ; un plaisir pris trop souvent cesse d'être un plaisir bien vif, et d'ailleurs plus on chasse, et plus le gibier diminue; « car il n'y a rien tant soit bon de quoy l'homme par malice n'en puisse abuser, et partant je diray la chasse estre semblable à un bon ou mauvais estomach. Telle sorte de viande (quoique bonne et délicate de soy) luy est nuisible et dangereuse, laquelle aux sains et bien nez est utile et profitable : ainsi diray-je de la chasse, qu'aux uns elle est commode, propre et utile, et aux autres nuisible et indécente. » (1)

L'homme n'est pas créé et mis au monde pour courir toujours après les bêtes ; il a des devoirs à remplir envers ses semblables. Les passions deviennent dangereuses lorsqu'elles nous absorbent ; il faut se servir d'elles pour passer agréablement la vie, pour faire circuler le sang avec rapidité; il ne faut pas qu'elles se servent de nous.

Ne soulez pas votre désir
Suivant le déduict de la chasse,
Car si tost qu'un plaisir nous lasse,
C'est moins plaisir que déplaisir. (2)

En toute chose il faut se garder de l'abus : ainsi le vin est excellent, mais il faut en boire avec sobriété. L'histoire d'Actéon mangé par ses chiens n'est point une chose vraie, mais c'est un apologue des anciens pour prouver qu'en s'adonnant trop à la chasse, en nourrissant trop de bêtes, cette dépense finit par ruiner le chasseur.

(1) *Nouvelle invention de chasse, pour prendre et oster les loups de la France*, par Louis Gruau, curé de Sauge, Paris 1613.
(2) *Fauconnerie* de Charles d'Arcussia.

Louis XI levait des impôts énormes pour entretenir ses équipages; il ne prenait pas d'autre plaisir que celui de la chasse, mais on peut dire qu'il en usait largement; il voulut même paraître, après sa mort, en costume de chasseur. Il se fit faire un mausolée en cuivre, où il était représenté lui-même armé de pied en cap. C'était un fort joli mausolée, à ce que disent les historiens du temps, un de ces mausolées qui vous font venir l'eau à la bouche quand on les voit. Lorsque tout fut terminé, voyant qu'il n'avait plus rien à faire dans ce monde, puisque son immortalité se trouvait assurée, il mourut. C'est ce qu'il pouvait faire de mieux; d'ailleurs, quand on possède un joli tombeau de cuivre, on est bien aise d'en jouir.

Je racontais la biographie de ce roi devant M. Pavali, fameux chasseur de loups; vous savez que, dans l'histoire de Louis XI, il s'y trouve par ci par là des pages un peu rouges: M. Pavali ne s'arrêtait point à ces bagatelles, il s'écria d'un air d'enthousiasme: « Ce Louis XI était un bien brave homme, il avait trois cents chiens! » En 1483, ce brave homme de roi, étant malade au château de Plessis-les-Tours, s'ennuyait de ne pas pouvoir aller à la chasse; cela m'arrive quelquefois lorsque j'ai la goutte; ses courtisans imaginèrent de réunir dans sa chambre une grande quantité de gros rats, que l'on fit poursuivre par des chats; cette chasse divertit beaucoup Sa Majesté.

Le fils du grand Condé fut un très-bon soldat; dans sa jeunesse il combattit vaillamment à côté de son père, et puis il devint enragé chasseur comme tous les membres de sa famille: qu'arriva-t-il? ce pauvre prince perdit la raison; il passa le reste de sa vie marchant à quatre pattes et aboyant comme un chien; il se croyait chien; si l'on prononçait les mots lièvre, cerf ou sanglier, il donnait de la voix, mettait le nez

à terre, suivant la piste, il ne s'arrêtait qu'au son de la trompe. Il avait tout oublié, n'entendait rien, ne comprenait rien; mais lorsqu'on sonnait pour chiens, il devinait ce que cela voulait dire.

Les nobles d'autrefois ne savaient que chasser et se battre; (1) ils dédaignaient la lecture et l'écriture comme choses viles. On trouve dans les anciens actes des notaires cette formule qui servait de protocole : « Et ledit seigneur n'a point signé, parce qu'il ne sait pas écrire, attendu sa qualité de gentilhomme. » Mais, s'ils se glorifiaient de ne savoir ni lire, ni écrire, ils auraient rougi de ne pas avoir le renom d'excellent chasseur. Légendes et chroniques s'accordent toutes sur ce point; un chevalier n'était parfait que lorsqu'il savait lancer un cerf, sonner du cor, et entendre le langage des chiens. Gaston Phébus assure positivement que cet art mène tout droit aux premières places du paradis, ce qui, pour moi, paraît incontestable. (2)

(1) Comme on l'avait vu dans la première guerre sainte, les princes et les barons s'étaient fait suivre en Asie de leurs équipages de pêche et de chasse, et du luxe de leurs palais et de leurs châteaux. Lorsque Philippe-Auguste arriva devant Ptolémaïs, tous les yeux se portèrent un moment sur les faucons qu'il avait fait embarquer avec lui. Un de ces oiseaux, s'étant échappé des mains de celui qui le gardait, alla se percher sur les remparts de la ville; toute l'armée chrétienne fut en mouvement pour reprendre l'oiseau fugitif; comme il fut pris par les Musulmans et porté à Saladin, Philippe envoya un ambassadeur au sultan pour le racheter, et fit offrir une somme d'or qui aurait suffi à la rançon de plusieurs guerriers célèbres.

Histoire des Croisades, t. II.

(2) Je, Gaston, par la grâce de Dieu, surnommé Fébus, comte de Foix, seigneur de Béarn, qui tout mon temps me suis partagé par espécial en trois choses : l'une est en armes, l'autre est en amours, et l'autre si est en chasse. Et quar des deux offices il y a heu trop de meilleurs maîtres que je ne suis, et

De nos jours on s'est récrié sur le privilége de chasse que les nobles s'étaient réservé ; avaient-ils tort? Je vous le demande, ne ferions-nous pas comme eux si c'était en notre pouvoir? Quel est le chasseur qui n'empêcherait pas ses voisins de courir après le gibier, s'il était le plus fort et si les lois n'existaient pas. Au reste, ce privilége était juste, quoiqu'il émanât du droit de conquête. Les Francs ou Français n'estimaient que deux choses dans ce monde, la chasse et la guerre. Après s'être emparés des Gaules, ils laissèrent aux naturels la culture du pays, et se réservèrent le droit de chasse, qui devint un exercice essentiellement noble. Lorsque les historiens racontent les faits et gestes de nos rois, ils parlent d'une partie de chasse comme d'une chose de la plus haute importance; ils la mettent sur la même ligne qu'une assemblée des États-Généraux. (1) On s'amuse plus à la première qu'à la seconde ; on y bavarde moins, et l'on y fait plus de besogne.

aussi moult de meilleures cheances d'amours ont heu trop de gens que je n'ay : pour ce seroit grant niceté si je en parlois; mes je remets ces deux offices d'armes et d'amours; quar ceux qui les vouldront suyvre à leur droit, ils apprendront mieux de fait que je ne le pourroye deviser pour parole, et pour ce m'en teray. Mes du tiers office de qui je ne doutte que j'aye nul mestre, combien que ce soit ventance, de celuy voudray-je parler. C'est de chasse ; je ose bien dire qu'il en peult venir beaucoup de bien. Premier on en fuy tous les sept péchiez mortieulx. Secondement, on en est mieux chevauchant et plus viste, et plus appert et plus..... entreprenant et mieux cognoissant tous païs et tous passages, et bref... toutes bonnes coustumes et meurs en viennent et la salvation de l'âme. Quar qui fuy les sept péchiez mortieulx, selon notre foy, il devra estre sauvé. Donc bon veneur sera sauvé.

(1) Imperator post actum Carisiacci conventum autumnalemque venationem ex more completam, Aquas reversus est. Eginard, p. 264.

Vous voyez donc que Salluste a trois fois tort, lorsqu'il appelle la chasse *opus servile*; « il faut, dit-il, abandonner ce travail aux esclaves, » c'est-à-dire qu'on doit leur faire mâcher tous les bons morceaux d'un dîner, pour qu'ils en expriment les meilleurs sucs. Un illustre romantique de notre époque s'écriait au milieu de ses frères : « Ce polisson de Racine ! si j'avais vécu de son temps, nous nous serions mesurés l'épée à la main. — Eh ! mon Dieu ! lui répondit un ami, laissez en paix ce pauvre diable ; si vous aviez vécu de son temps, vous n'auriez peut-être pas fait de meilleurs vers que les siens. » Certainement j'estime beaucoup Salluste pour son style net, vigoureux et concis ; mais quand je pense à son *opus servile*, je ne puis me défendre d'un sentiment de haine à son égard ; je suis prêt à le traiter de polisson : appeler la chasse *opus servile!* eh ! malheureux, lisez Platon ; cet illustre Grec était bien d'une aussi bonne maison que la vôtre, et cependant il donne à la chasse l'épithète de sacrée. « Que nul n'empêche, dit-il, les sacrés chasseurs de chasser en tel temps et en tel lieu qu'il leur plaira. » (1) Quand vous rencontrerez un garde champêtre difficile à vivre, conseillez lui d'aller lire Platon.

Les nobles d'autrefois faisaient perpétuellement la guerre ; ils étaient toujours prêts à mettre flamberge au vent ; il leur fallait une compensation pour tant de fatigues et tant de dangers ; aujourd'hui que la conscription donne à chacun de nous le droit incontestable de nous faire tuer pour la patrie, le privilège est aboli, les bourgeois peuvent chasser : c'est encore juste.

La vénerie fut de tout temps en honneur chez les grands de la terre ; elle servit souvent de marche-pied

(1) PLATON, *République*, liv. VIII.

aux petits pour arriver aux places élevées. Autrefois bien des épaulettes, bien des titres ont été la récompense d'un fait de chasse. Plus d'un courtisan obtint, *en rompant les chiens* à propos, la charge honorable et lucrative qu'il convoitait; et le vent de faveur, qui soufflait du côté de Versailles, se dirigeait souvent sur l'auteur d'un beau *laisser-courre*. Si parmi les membres de notre vieille noblesse il en est plusieurs qui comptent des pourfendeurs d'hommes sous les murs de Jérusalem, on pourrait en citer beaucoup qui doivent leur illustration à des exploits de chasse dans les forêts de Saint-Germain ou de Fontainebleau. Les rois qui récompensaient ainsi les bons veneurs avaient grandement raison. En effet, rien n'est plus facile que de trouver de bons sabreurs dans une armée; en France il en pousse sous les pavés, mais des veneurs, c'est une autre affaire. Que faut-il pour rendre un général ilustre? un peu de talent, un peu d'audace et beaucoup de bonheur; avec cela et quelques circonstances où le hasard le place, votre homme devient un héros dans un jour; il gagne la bataille parce que l'ennemi la perd, et voilà tout. Mais pour qu'un bon veneur arrive à mériter ce titre, il faut tout une vie d'études et d'observations. Que dis-je? le chasseur est excellent soldat. Voyez toutes les nations de l'Europe, elles ont des régiments de chasseurs à pied, à cheval, qui forment l'avant-garde; on compte sur leur vigilance, sur leur agilité pour prévenir l'armée des approches de l'ennemi. *Les chasseurs tyroliens*, *les chasseurs du loup* et tant d'autres se sont acquis une grande réputation d'adresse et de bravoure. Un pays bien fourni de chasseurs ne peut pas être conquis; au moindre appel, des régiments nouveaux surgiraient de terre, et l'on n'aurait pas besoin de leur apprendre la charge en douze temps. Autrefois la France recrutait ses ré-

giments de chasseurs dans les Alpes, dans les Pyrénées; on choisissait les hommes habitués aux grandes fatigues, exercés au tir, et l'on avait raison; aujourd'hui on les prend au hazard, et on a tort.

En Espagne, on cite la famille d'Espinosa parmi les plus illustres. Depuis plus de huit cents ans on y porte le titre de veneur, et voici pourquoi: En l'an 990, don Sancho Fernandez, fils du fameux Fernand Gonzalez et de dona Sancha, était comte et seigneur de la Castille. Sa mère était amoureuse d'un roi maure; elle voulait l'épouser, et, comme cette union ne plaisait pas à don Sancho, elle prit la résolution de se débarrasser de lui en l'empoisonnant. Une femme de chambre découvrit le complot; elle en fit part à un écuyer du comte, qui s'empressa de tout déclarer à son maître. Celui-ci, se trouvant à table avec sa mère refusa de boire la coupe qu'on lui présentait; il la força de la boire elle-même, et bientôt la comtesse mourut victime de la trahison qu'elle préparait.

Le comte, reconnaissant du service que l'écuyer et la femme de chambre lui avaient rendu, les maria, les dota magnifiquement et leur donna le privilége d'être, eux et leurs descendants, à perpétuité, gardiens de la personne des comtes de Castille. Il leur donna le titre d'Espinosa, et, depuis ce temps, tous ceux qui ont porté ce nom se sont trouvés, par droit de naissance, gardes-du-corps des rois de Castille, ne les quittant jamais, soit au palais, soit à la campagne, soit à la chasse. Comme à cette époque l'office de veneur (*montero*) se confondait avec celui de garde de la personne du roi, on appela cette famille les veneurs d'Espinosa (*los monteros de Espinosa*), et le bourg d'Espinosa prit le nom d'Espinosa des Veneurs (*Espinosa de los Monteros*), et il le conserve encore.

Les monteros d'Espinosa avaient le privilége de cou-

cher dans l'antichambre du roi de Castille, et, comme leur famille était fort nombreuse ils étaient toujours quatre qui veillaient et se relevaient de deux en deux heures, faisant des rondes dans le palais, avec le droit de vie et de mort sur toutes les personnes qu'ils rencontreraient pendant la nuit.

A l'époque où écrivait Argote de Molina, qui nous a fourni cette histoire, le nombre des monteros de Espinosa était de quarante-huit. Lorsqu'ils se mariaient hors du pays, ils étaient obligés avant que l'année fût révolue, d'amener leurs femmes à Espinosa, pour que les fils, élevés dans cette famille de chasseurs gardes-du-corps, prissent, dès leur naissance, toutes les traditions de chasse et de fidélité. Pendant six cents ans qui s'étaient écoulés jusqu'au temps ou vivait l'auteur que je cite, aucun membre de cette famille n'avait manqué à la vieille loyauté de ses prédécesseurs. Plusieurs s'élevèrent aux plus hautes charges du royaume, entre autres, le cardinal don Diego de Espinosa, le prédicateur Juan de Espinosa, qui s'acquit une haute réputation par son éloquence, etc. Dans cette famille, on monta quelquefois, mais on ne descendit jamais.

Pour être reçu montero, il fallait l'approbation de la famille d'Espinosa, qui ne la donnait jamais qu'à des hommes connus, qu'à des hidalgos, à des fils de quelqu'un (*hijos d'Algo*); il fallait que la race fut pure de tout mélange de Maures et de Juifs, et que ni le père ni l'aïeul eussent jamais exercé un métier mécanique : *y que no aya tenido oficio vil, mecanico ni baxo.*

Parmi tous ces priviléges fort honorables, sans doute, que possédaient les monteros d'Espinosa, il y en avait un qui présentait quelque chose de plus positif que les autres. Le comte Sancho Fernandez leur donna le droit sur les Juifs. Voici en quoi consistait ce droit :

Lorsque les rois d'Espagne voyageaient, tous les Juifs qui demeuraient dans les endroits traversés par les souverains étaient obligés de se présenter pour les recevoir, et, comme les vieux chrétiens espagnols étaient toujours prêts à dire des injures, à jeter des pierres aux enfants de Moïse, les monteros du roi prenaient leur défense, et pour cela chaque Israélite payait douze maravédis d'impôt, ce qui, pour le temps, était une somme assez forte. Aussi, lorsque Ferdinand le Catholique et Isabelle, de glorieuse mémoire, chassèrent les Juifs de l'Espagne, les revenus des monteros d'Espinosa diminuèrent sensiblement. Vous trouverez la preuve de ce que je viens de vous dire dans une loi de don Juan 1.er, rendue dans les cortès de Burgos. (1)

François 1.er surnommé le Père des chasseurs, dépensait des sommes énormes pour ses chasses. Le chef de sa fauconnerie recevait quatre mille livres par an. Les magnifiques tapisseries, composées par le fameux Lucas de Leyde pour les ouvriers flamands, exposées au Louvre en 1837, prouvent le goût de ce roi pour toutes les espèces de chasse. J'ai vu à Vienne les chasses de son rival Charles-Quint, exécutées par les ordres de la duchesse de Parme, sur les dessins de Van Orley. Comme dans celles de François 1.er, on y voit des chiens et des chevaux, des cerfs et des faucons, et surtout on y soigne la partie du déjeuner. Quelle effroyable quantité de viandes mangeaient ces braves gens-là!

L'empereur Henri IV aimait tellement la chasse au faucon qu'il avait fait graver un de ces oiseaux sur

(1) Segun las leyes antiguas de nuestros reynos, los nuestros monteros de Espinosa an de Ilevar de los Judios que nos salieren a rescibir, por cada tora doze maravedis porque los guarden y no resciban dano.

le sceau royal. Au moyen âge, un faucon était le plus noble présent qu'un chevalier pût faire à sa dame, ou un vassal à son suzerain. C'est qu'un faucon n'était pas si facile à dresser qu'un chien; un excellent faucon était une chose rare. On trouve dans les vieilles chartes allemandes, qui permettent l'érection de couvents, l'obligation imposée aux moines de nourrir les faucons des princes. Plus tard, on exigea des paysans de France qu'ils nourriraient les chiens des seigneurs châtelains. Quoi qu'on en puisse dire, cela va mieux aujourd'hui, chacun nourrit ses animaux..

Dès le règne de Philippe-Auguste, la vénerie était florissante en France. C'est pour chasser que François 1.er fit bâtir les châteaux de Saint-Germain et de Fontainebleau. Henri IV y construisit de nouveaux logements pour que ses équipages de chasse y fussent plus à l'aise. Si le château de Versailles existe, si nous avons un magnifique musée historique, c'est que Louis XIII était chasseur.

Pour Louis XIII, un fauconnier, un veneur, valaient mieux qu'un général. Charles d'Arcussia, seigneur d'Esparron, nous apprend, dans sa *Fauconnerie*, que ce roi chassait tous les jours, soit au vol, soit à courre. Il avait une petite maison, appelée *la Planchette*, située dans la plaine Saint-Denis, et, à dix heures, après avoir entendu la messe et avoir dîné (alors on dînait de bonne heure), Louis-le-Juste allait chasser le héron ou le cochevis, la pie ou le moineau.

Quand la pluie empêchait le roi de sortir de Paris, Sa Majesté chassait dans le Louvre. Voici comment Charles d'Arcussia raconte la chose : « Lorque le temps « détourne le Roy d'aller à la chasse, Dieu luy four- « nit de nouveaux plaisirs dans l'enclos du Louvre; « car, aussitost que Sa Majesté sort pour aller au jar- « din ou aux Tuileries, les burichons ou roytelets,

« gorges-rouges, moyneaux et autres petits oiseaux,
« se viennent rendre dans les cyprès ou dans les buis
« des allées, à l'envie l'un de l'autre, comme s'il y
« avait entre eux de l'émulation à qui tomberait le
« premier entre ses mains. » On voit que si le seigneur d'Esparron était bon fauconnier, il était passablement courtisan; tel un habile chimiste de Paris, faisant des expériences devant le duc d'Angoulême lui dit: « Monseigneur, voici deux gaz qui vont avoir l'honneur de se combiner devant Votre Altesse royale. »

Je ne crois pas qu'il ait existé un homme aimant plus la chasse que Louis XIII. Il chassait à Paris, en voyage, toujours et partout. Chaque matin ses valets de limier faisaient le bois. Après avoir reçu le rapport de son grand veneur, le roi décidait suivant le temps, de l'emploi de la journée. Cerf ou sanglier, lièvre ou lapin, héron ou fauvette, il fallait que chaque jour fût témoin de ses nouveaux exploits. S'il allait entendre la messe aux Feuillants, il ne manquait jamais de prendre, en passant, quelques oiseaux dans les charmilles des Tuileries. Escorté de Jacques Abraham, dont la voix imitait le cri des petits oiseaux, il lançait le faucon ou l'épervier sur la fauvette ou le bouvreuil, qu'attirait la bouche perfide, et bientôt le roi, félicité par les courtisans, allait prier Dieu de lui continuer ces innocentes victoires.

Eh bien! ce devait être un bon roi celui qui bornait là tous ses plaisirs; du moins, ce devait être un honnête homme. Nous le savons aujourd'hui, les héros coûtent bien cher. On trouve dans le livre de dépenses de la maison royale d'alors : « à Jacques Abraham, oiseleur et siffleur de linottes . . . . . 200 livres. »

Vous le voyez, cela ne chargeait pas trop le budget.

Il ne faut pas croire cependant que la chasse fit négliger ses devoirs à Louis XIII. L'empereur, le roi

d'Espagne, le duc de Savoie et toute l'Italie se déclarèrent contre Charles de Gonzague, duc de Nevers, que la mort du dernier duc Vincent appelait à la succession de Mantoue. Louis XIII, voyant la justice du côté de Charles de Gonzague, voulut lui porter secours en personne. Passant à Châlons-sur-Saône, le duc de Lorraine alla le voir, et, connaissant sa passion pour la chasse, il lui offrit une nombreuse meute. « Mon cousin, répondit le roi, je ne chasse que lorsque mes affaires me le permettent; mes occupations sont trop sérieuses. Je pense à convaincre l'Europe que l'intérêt de mes alliés m'est cher; qnand j'aurai secouru le duc de Mantoue, je reprendrai mes divertissements jusqu'à ce que quelques autres de mes alliés aient besoin de moi. » (1)

Les plaisirs de Louis XIII ne coûtaient pas si cher que ceux de Gengis-Khan. Cet empereur faisait des chasses où l'on employait un ou deux millions de rabatteurs, qui mettaient quatre mois à pousser le gibier de la circonférence vers un centre désigné d'avance. Toute l'armée mogole-tartare était dans ses quartiers d'hiver; l'empereur, pour la tenir en haleine et pour la récompenser de ses fatigues, lui fit faire une partie de chasse unique dans l'histoire. On entoura plus de cent lieues de pays, et des milliers de bêtes de toutes sortes furent amenés en présence de Gengis-Khan. Jugez de l'énorme boucherie qui se fit; l'armée entière y trouva son dîner d'une semaine. Mais ces grandes tueries ne sont pas de la chasse; elles sont utiles, nécessaires même dans certaines contrées, pour détruire les animaux féroces, et malheureusement, dans nos pays civilisés, nous ne sommes plus réduits à les employer.

(1) Legendre, *Histoire de France.*

On comprend fort bien comment Gengis-Khan s'amusait à ce carnage dégoûtant; la politique y entrait pour quelque chose. Il fallait occuper un grand nombre d'hommes; peut-être était-il nécessaire aussi de détruire une certaine quantité de bêtes féroces; mais conçoit-on que Charles X, grand chasseur, à ce qu'il disait, vivant dans un pays civilisé, nous ait donné une seconde représentation des boucheries de Gengis-Khan. En 1830, lorsque le roi de Naples vint à Paris, on fit une grande chasse dans la forêt de Compiègne. Quinze jours d'avance, des nuées de rabatteurs avaient dirigé le gibier vers le centre. Chaque soir, des toiles étaient tendues pour l'empêcher de revenir sur ses pas; le lendemain on le poussait encore, et puis on finit par resserrer une grande masse d'animaux dans un espace de deux cents arpents. Les souverains arrivèrent, et là, dans cette espèce de basse-cour, on fusilla les pauvres bêtes, on en égorgea assez pour en charger dix voitures. Le roi tua, pour sa part, 72 pièces, dont 18 biches et 34 chevreuils; le dauphin tua 74 pièces, dont 15 biches et 43 chevreuils. Tuer 43 chevreuils! 15 biches! 18 biches! dans un jour, quelle infamie! quelle absurdité!!!

Quand on a sur la conscience un tel crime, on ne doit point se dire chasseur, on est un tueur de bêtes. Un boucher égorge dix veaux par jour; changez son couteau contre un fusil, vous en ferez un chasseur de cette espèce. Le veneur doit chercher un cerf; il doit le poursuivre, le tuer, le manger, mais d'après les règles de l'art. Si, chemin faisant, il rencontre son cerf couché dans un fossé, dans un buisson, il doit le relancer à coup de fouet, et non l'assassiner. Le cerf doit mourir quand il tient les abois; il faut que les chiens le prennent, il faut que l'art et la science vous couduisent, vous et les chiens, jusqu'à l'étang,

où il doit finir. Une fois la victoire remportée, reposez-vous jusqu'au lendemain et ne recommencez pas à courre un autre cerf; un seul suffit; songez qu'il faut sept ans à la nature pour produire ce bel animal; n'allez pas gaspiller toutes vos richesses en un jour. Dans cette boucherie de Compiègne, on tua 239 pièces, parmi lesquelles on comptait 20 lièvres; tout le reste était cerf, biche, chevreuil ou sanglier. Cela s'appelait un hourailler, un houraillement; moi je nomme cette chose une infamie.

Autrefois les Grecs se servaient de filets pour prendre les lièvres; ils entouraient une certaine étendue de terrain, et des rabatteurs poussaient le gibier dans le panneau : cette méthode est encore suivie par nos braconniers. Xénophon nous a transmis toutes les ruses qu'on employait alors, les chasseurs d'aujourd'hui rougiraient d'en faire usage. Mais une chasse, peut-être plus ancienne que celle des Grecs, c'est celle qu'on faisait à Auxerre avant la révolution de 1789. On en trouve des récits dans les plus anciens livres.

Le 3 novembre, les étrangers arrivaient de tous côtés à Auxerre pour jouir de ce spectacle. Les chasseurs au nombre de deux ou trois mille, partaient au son de la musique, en habits de fête, et se lançaient dans la plaine sans autre arme qu'un bâton. Les uns à pied, les autres à cheval, divisés en compagnies, commandés par un chef, ils entouraient une vaste étendue de terrain. Toutes les issues étaient fermées en un instant. Les lièvres allaient, venaient en tous sens, et, lorsqu'ils voulaient franchir un défilé, une grêle de bâtons lancés sur eux les étendait morts sur la place. On en tuait ainsi des quantités énormes; les perdrix mêmes ne pouvaient échapper à la destruction, au cataclysme de la Saint-Hubert; fatiguées par ces compagnies de chasseurs qui se relayaient, elles tombaient vivantes

dans le sac. Mais ce n'était rien de tuer un lièvre, la grande affaire, la chose difficile consistait à l'emporter. Pour en avoir le droit, il fallait prendre l'animal, le lever promptement au dessus de la tête, en disant, sans hésiter ni bégayer : *A l'autre! à l'autre ! celui-là est bien levé*. Si l'on manquait à ce cérémonial, le lièvre appartenait de droit à celui qui, le premier, pouvait le prendre et prononcer les paroles sacramentelles. Souvent une troupe de chasseurs arrivait, chacun saisissait le pauvre animal par une patte ou par une oreille, et le lièvre était mis en pièces. On appelait cela un *déchiris*.

Cette chasse était un privilége que les habitants possédaient de temps immémorial sur les terres seigneuriales. Les comtes d'Auxerre avaient souvent voulu s'opposer à ces plaisirs, mais la chose était impossible.

A midi toutes les compagnies s'arrêtaient pour dîner ; on allumait des feux, on dressait des tentes ; les dames arrivaient de la ville toutes parées, toutes pimpantes, et l'on se mettait à table. Mais si, pendant qu'on procédait au grand œuvre, un malheureux lièvre montrait ses oreilles dans la plaine, aussitôt l'alarme était donnée, deux mille chasseurs s'élançaient à sa poursuite, et le dîner se refroidissait. On dit que les plaisants de l'époque portaient des lièvres vivants sous leur manteau, et qu'ils les lâchaient dans le moment où tous les chasseurs étaient assis. Un brouhaha, un tohu-bohu général s'ensuivait, et tout le monde de rire. (1)

On se préparait à cette chasse six mois d'avance, on en parlait six mois après. « Il n'y a personne qui n'y prenne part, dit un autre historien ; depuis les

(1) *Mercure de France*, janvier 1725.

plus simples habitants jusqu'aux plus considérables, chacun selon son génie ou son pouvoir, se prépare à faire les choses agréablement, longtemps avant que ce jour arrive.

« Les compagnies, sortant de la ville trop matin, ne paroissent pas à leur départ avec la beauté qu'elles ont à leur retour. Joignez à cela que les dames qui vont au devant d'elles le soir, magnifiquement vestues, ne contribuent pas peu à en relever l'éclat. La bourgeoisie mesme se met ce jour-là dans une propreté admirable. Les compagnies estant assemblées, chascune convient du rang qu'elle doit avoir. Les unes marchent au bruit des tambours et des trompetes, et les autres, au son des fifres, des musetes et des hautbois, de sorte que tous ces instrumens, qui sont là en très grand nombre, font entendre de tous costez une mélodie extraordinaire par la confusion de leurs sons. Dans le temps que l'on faisoit alte cette année, comme l'on a de coutume, douze demoiselles, des plus belles et des plus aimables de la ville, montèrent à cheval en habit de chasseresses, et ayant joint une compagnie de douze jeunes chasseurs, avec un dard à la main, elles se mirent dans leur mesme rang. Voicy de quelle manière cette compagnie se distingua parmy plus de trois cens autres, toutes fort lestes. Après qu'on en eut veu passer environ deux cens, on apperçeut six trompetes à cheval, vestus d'un tafetas gris de lin (c'estoit la couleur de la compagnie), avec six tambours, six fifres et six hautbois, dont le concert succédoit agréablement aux fanfares des trompetes. Trente pas derrière, estoient nos vingt quatre aimables chasseurs de l'un et de l'autre sexe, marchant deux à deux, montez sur de très beaux chevaux, et tout garnis de rubans gris de lin. Ils s'étoient rangez à droite et à gauche d'un char, tiré par quatre petits chevaux blancs.

enharnachez de rubans aussi gris de lin, et ornez d'un nombre infiny de nœuds de mesme couleur. Deux Mores vestus de blanc avoient soin de conduire ces chevaux. Le char estoit une manière de piédestal à cinq façades, sur lequel on avoit élevé un trophée des dards de ces belles chasseresses et des massues des chasseurs, toutes différemment peintes. Un petit amour, couché nonchalamment au pied du trophée, sembloit y avoir joint son carquois, son arc et ses flèches, pour se donner tout entier au plaisir de garnir de rubans une perdrix qu'il avoit entre les mains. Ces vers estoient au dessous.

« Je ne pourrois porter que d'inutiles armes.
Mon arc, mes flèches, mon carquois,
Ne peuvent causer à la fois
En tant de jeunes cœurs de si fortes alarmes
Que ces belles font par leurs charmes. »

Vous voyez que cela était bien troussé, comme dit M. Jourdain : on se piquait de galanterie à Auxerre. « La feste se termina par une très belle collation que servirent douze jeunes garçons en habits blancs, bordez partout d'un galon gris de lin. Ce fut une profusion surprenante de confiture sèches et liquides avec des liqueurs de toute sorte. Un bassin entr'autres fut trouvé fort singulier. On y découvroit un lièvre à l'abry d'un oranger, presque tout blanc de ses fleurs, qui répandoient une douce odeur dans toute la salle. Le gazon, d'où sembloit sortir le pied, estoit couvert d'une mousse de soye, sous laquelle on appercevoit un autre lièvre à moitié caché. Tout estoit si bien imité sur le naturel que quelques dames furent étonnées d'abord de ce que ces animaux ne fuyoient pas au bruit qu'on faisoit. Il fut question de les ouvrir, et en les ouvrant on trouva

deux très excellens pastés. Alors le petit amour parut au bout de la table ; il estoit vestu d'un tafetas couleur de chair qu'on auroit cru collé sur son corps, et n'avoit ny carquois, ny arc. Après qu'il eut jeté ses regards sur toutes les dames, il prit ainsi la parole :

«Belles, qui parmy vous me menez triomphant.
Et qui par vostre appuy soutenez mon empire,
Faites que sous mes loix tendrement on soupire.
Quittez votre fierté, je suis un tendre enfant
Qui n'aime rien tant qu'à voir rire. »

Je ne conduirai pas mon lecteur à travers un déluge de madrigaux sur le martyre des amants, sur les rigueurs des belles inhumaines. L'historien à qui j'emprunte ce recit, finit par dire : « Il semble que les dames ayent entré véritablement dans les sentimens de cet amour; car depuis on n'a entendu parler que de propositions de mariage agréablement receues. » (1)

De tout temps la chasse fut la cause ou le prétexte de choses fort extraordinaires. Les grands seigneurs ont souvent voulu prouver leur puissance en surmontant d'innombrables difficultés.

Un prince de Radziwill se promenant avec le roi de Pologne, Auguste Poniatowski, dans une belle plaine aux environs de Varsovie, lui dit :

« Sire, on pourrait faire ici une bien belle chasse aux sangliers, aux élans, aux cerfs?

— S'il y avait des sangliers des élans et des cerfs.

— Si Votre Majesté le désire, il y en aura.

— Je conçois qu'on puisse amener un sanglier dans cette plaine, mais pour le chasser dans les règles, pour lui laisser quelque chance de se sauver, il faudrait une forêt.....

(1) *Mercure galant*, novembre 1680.

— Nous en planterons une.

— Qui poussera dans vingt ans?

— Plus tôt, peut-être. »

On changea de conversation : le lendemain, le maréchal ramena le roi sur le même terrain. Depuis plusieurs jours des milliers de paysans étaient occupés à déraciner des arbres, à les mettre sur des chariots, à préparer des trous; pendant la nuit on planta la forêt, les bêtes de toute espèces y furent amenées de loin par des traqueurs; on les voyait courir en tous sens; les chiens, les chevaux, les piqueurs attendaient les ordres; le roi fut émerveillé, la chasse fut superbe. Fouquet, le surintendant des finances, fit le contraire dans la fête qu'il offrit à Louis XIV, au château de Vaux, près Melun. Le roi avait trouvé qu'une forêt masquait un point de vue. Fouquet fit scier les arbres pendant la nuit, et le lendemain, à un coup de sifflet, la forêt disparut comme une décoration d'opéra.

Au château de l'Ermitage, le duc de Croy donna la plus belle représentation scénique des temps modernes. On jouait *la Partie de Chasse de Henri IV;* tout à coup le fond du théâtre souvrit et les spectateurs émerveillés virent une superbe allée du parc superbement illuminée. Les piqueurs, les valets de chiens, armés de torches, poursuivaient le cerf, qui vint se réfugier sur la scène, il tint les abois sur le bord d'une coulisse. Vous figurez-vous une meute de vrai, acharnée contre un cerf de vrai, manœuvrant sur un théâtre comme en pleine forêt; les sons de la trompe renforcés par ceux de l'orchestre; ces milles torches allumées se croisant en tous sens; les chevaux, les chiens, les veneurs, courant, aboyant, criant : c'était le drame en action. Le duc de Croy eut une grande et noble idée; celui qui donnerait une semblable représentation sur un théâtre de Paris serait certain

d'un bien beau succès. Avis à messieurs les directeurs de spectacles.

C'était autrefois une grande affaire que de savoir laquelle était plus noble et plus ancienne, de la fauconnerie ou de la vénerie; on feuilletait les vieux livres; tous les versets de la Bible, soigneusement épluchés, fournissaient aux deux partis des arguments victorieux.

Gaces de La Vigne, dans son roman des *Déduicts*, met face à face un veneur et un fauconnier; et, comme cela devait être, chacun d'eux vante l'excellence de sa profession. Le fauconnier donne, pour faire les pâtés d'oiseaux, une recette que ne dédaigneraient aujourd'hui ni les Félix, ni les Lesage, ni les Leblanc.

Si puis dire que grant profit
Peult bien venir de tel déduict;
Car on peult bien faire un tel pasté
Qu'onques de meilleur ne fut tasté.
Et pour ce ne me vieul pas taire
Qu'au jeune ne l'apreigne à faire.
Trois perdriaus gras et refais
Au meilleu du pasté me mes;
Mais gardes bien que tu ne failles
A moy prendre si grosses cailles;
De quoi ne les apoieras.
Et puis après tu me prindras
Un douzaine d'alouestes,
Qu'environs les cailles me mestes,
Et puis prendras de ces merles
Et de ces petits oyseles:
Selon que tu en auras,
Le pasté mieu bellesteras.
Or, te faut faire pourveance
D'un poy de lart sans point de rance,

Que tu tailleras comme dez,
S'en sera le pasté poudrez:
Si tu le veux de bonne guise,
De verjus la grape y soit mise.
D'un bien poy de sel soit poudré,
Si en sera plus savouré.
Si tu veuil que du pasté taste,
Fais mettre des œfs en la paste.
Les crutes un poy rudement
Faictes de flour de pur froment.
Et si tu veux faire comme saige,
N'y mects espices ni fourmaige.
Au four bien à point chaut le met:
Et quant sera bien à point cuit,
Il n'est si bon mangier, ce cuit.

Le veneur rit de la chose, et soutient que les pâtés de venaison sont plus solides; il envoie l'amateur de perdrix et de cailles aux médecins, pour qu'ils le mettent à l'eau de poulet, puisqu'il a l'estomac si délicat.

Le roi, après avoir écouté *Raison*, consulte *Vérité*. « Comment me connaîtrai-je en fauconnerie et en vénerie, dit-elle: je suis si peu fréquentée par les veneurs et par les fauconniers! » Cependant elle conclut par dire qu'elle regarde la noblesse des oiseaux bien démontrée par la région céleste qu'ils occupent et par la liberté dont ils jouissent. Elle ne veut pas que la fauconnerie et la vénerie prennent le titre de déduicts, « car il y a bien d'autres plaisirs qui méritent ce nom, et principalement le plaisir d'amour, qui est le plus grand de tous. » Gaces de La Vigne termine son poëme par ces vers:

Et prie à ceulx qui l'avront lire
Que de leur grace ils vieuillent dire:

Que Dieu lui pardoint ses deffaux,
Car moult ama chiens et oiseaux.

Messire Arthelouche de Alagona donne d'assez bonnes raisons en faveur de la fauconnerie : « Si est ce que de la chasse sont procédés de grands malheurs; Meleager en perdit la vie pour la victoire remportée sur le sanglier de Callidoyne. Le bel Adonis fut tué par un sanglier. Actéon fut dévoré de ses propres chiens. Céphale y tua sa chère Procris. Un empereur fut occís par la beste qu'il poursuivait. Un roi, en courant à la chasse, se cassa le cou en tombant de cheval. Que qui craindra ces dangereux effects, qu'il s'adonne à la volerie. »

Après cela venaient les pêcheurs, qui, semblables au maître de philosophie de M. Jourdain, disaient aux disputeurs : « Nous vous trouvons plaisants de vous voir quereller pour avoir un rang que personne au monde ne peut nous contester.

— Et pourquoi ? leur répondait-on.

— Pourquoi ? Nous allons vous le dire.

1° Parce que les habitants des eaux sont plus nobles que le gibier. Après le péché d'Adam ils ne furent point maudits de Dieu, comme l'homme et les autres animaux. Chacun sait que l'eau, dans laquelle ils vivent, ne fut pas maudite comme la terre ; et c'est tout simple, puisqu'elle sert à nous baptiser.

2° A l'époque du déluge universel, ils ne furent pas noyés ; au contraire, ils ne se sont jamais trouvés à pareille fête, et l'Écriture ne dit pas que Dieu se repentit de les avoir créés.

3° Dans la Bible, on compare souvent les démons aux serpents et aux autres animaux, jamais on ne les assimile aux poissons.

4° Les poissons furent souvent les symboles des

mystères divins accomplis plus tard. Par exemple: le poisson de Tobie, dont une partie faisait fuir les démons, et l'autre guérissait les yeux; ce qui signifie que le Christ détruisit l'empire de l'esprit malin et rendit la vue au genre humain; et le gros poisson où demeura Jonas, qui signifie autre chose que je ne sais pas; et la multiplication des poissons aux noces de Cana; et la pêche miraculeuse dans l'étang de Genezareth.

5° Après sa résurrection, le Christ ne mangea point de gibier, mais du poisson; les apôtres étaient des pêcheurs et non des chasseurs, etc. »

Alfonsus Isachius, à qui j'emprunte ces arguments, (1) traite la question à fond et prend la chose au sérieux: il cite saint Jérôme, qui n'avait jamais vu de chasseur saint, et qui appelle Esaü pécheur parce qu'il était chasseur; mais, prévoyant aussitôt la réponse qu'on peut lui faire en nommant saint Eustache, saint Norbert, saint Martin, saint Hubert et beaucoup d'autres, il ajoute que ces saints, dès l'instant de leur conversion, ne chassèrent plus. Isachius se trompe, car il est de notoriété traditionnelle que saint Hubert a toujours un peu braconné: c'est un fait connu dans le département des Ardennes.

La légende nous fournit encore le nom de saint Vaneng, que le roi Clotaire III avait nommé gouverneur de cette partie de la vieille Neustrie désignée vulgairement aujourd'hui sous le nom de Pays de Caux. Cet honorable saint était grand chasseur, disent les historiens, et ils ajoutent: « ce qui ne l'empêchait pas d'avoir des sentiments de piété. » Donc il chassait étant déjà plus d'à moitié saint, donc il était pieux

(1) *De venatione Tractatus*, in quo de piscatione aucupio sylvestriumque insectatione agitur. Regii, 1625.

quoique chasseur, et d'ailleurs quel est celui de nous que l'on oserait accuser d'être impie?

Nous pouvons pulvériser le raisonnement d'Isachius: s'il prend de bonnes raisons dans les livres saints, nous chercherons aux mêmes sources, et nous en trouverons aussi; le soleil luit pour tout le monde, comme dit l'enseigne du perruquier de mon village:

Sæpe, premente deo, fert deus alter opem.

En effet, la chasse est une chose si belle que Jésus-Christ l'a pratiquée spirituellement; il a voulu porter le titre de chasseur. David, dans le psaume 18, nomme chasseur le fils de Dieu, venant au monde, et le compare aux géants qui courent à la chasse. Saint Jérome lui-même dit, en parlant de Jésus-Christ: *Tu illustris et prœclarus, et in montibus, prædæ seu venationis;* au chapitre IV des cantiques, Dieu promet à son église de la couronner des trophées conquis à la chasse: *Veni de Libano, sponsa mea, veni, coronaberis de capite amana, de vertice sanir et hermon, de cubilibus leonum, de montibus pardorum.*

Les patriarches chassaient: auraient-ils osé prendre cette liberté s'ils avaient cru déplaire à Dieu, qu'ils voyaient souvent face à face. Lamech, fils de Mathusalem, était un enragé chasseur; à tel point que, devenu aveugle, il se faisait conduire par un petit garçon qui lui servait de guide. Un jour, il entendit quelque chose remuer dans des broussailles; il tira son arc, et tua Caïn, qui se cachait après le meurtre d'Abel; Lamech, très-fâché d'avoir fait ce mauvais coup, se mit en colère contre son jeune compagnon, et le battit si fort qu'il le tua, ce qui ne raccommodait rien; l'histoire dit qu'il fit pénitence et qu'il confessa son crime devant ses deux femmes, Ada et Sella.

Quant à moi, pour racheter mes peccadilles, si j'avais à choisir, c'est la recette de Lamech que je préférerais. Lamech fut donc le premier chasseur avant le déluge; après, ce fut Nemrod; l'Ecriture le dit grand et robuste chasseur: *quasi Nemrod robustus venator coràm Domino*, ce qui signifie, d'après les plus savants docteurs, que la chasse rend les hommes robustes pour résister aux vices produits par l'oisiveté, et que les chasseurs sont agréables à Dieu.

Le pape Nicolas proscrivit la chasse; il eut tort, grand tort; nous avons d'autres autorités que la sienne pour croire qu'elle nous est permise: d'abord le pape Pie II, Æneas Sylvius, est auteur d'un livre de chasse, intitulé *de Studio venandi;* le cardinal Adrien a fait un poème sur la chasse, où soit dit en passant, on trouve les plus bizarres idées qui jamais aient germé dans le cerveau d'un homme; par exemple: Diane conduit la chasse, le cerf est tué, les chasseurs dînent, et, au dessert, la déesse fait un sermon sur la divinité de Jésus-Christ. Mais, si nous voulons remonter plus haut, nous trouverons bien des preuves plus convaincantes: Isaac, fils d'Abraham, était un autre homme que le pape Nicolas, puisque Dieu l'avait choisi pour être l'image du Rédempteur du monde; eh bien Isaac engageait ses fils à s'en aller chasser. L'Écriture dit qu'il aimait le gibier, et que ce digne patriarche mangeait avec plaisir ce qu'Esaü rapportait dans sa carnassière. (1) Étant devenu vieux, il lui ordonna d'aller à la chasse, de lui apporter le gibier qu'il prendrait, de l'assaisonner de la manière qu'il savait lui être agréable, et qu'il recevrait sa bénédiction avant de mourir. (2) Or, je vous le demande,

(1) *Genèse*, chap. xxv.
(2) *Genèse*, chap. xxvii.

Isaac aurait-il osé dire à son fils *sume arma tua*, si la chasse eût été un péché? Vous saviez déjà qu'Esaü chassait, puisque vous connaissez l'histoire du plat de lentilles, mais une chose que vous ignoriez peut-être, c'est que Jacob chassait aussi; car il se servait de l'arc et du glaive, *quem tuli in gladio et arcu meo*. (1) Je ne sache pas que Jacob ait jamais fait la guerre; la sainte Écriture ne dit pas qu'il ait jamais commandé le plus petit bataillon; or, à quoi cet arc pouvait-il lui servir, sinon à calotter un lièvre quand il voulait manger un civet.

Les anciens auteurs attribuent l'invention de la fauconnerie, les uns à Lelius Strabon, de Brinde, les autres à l'empereur Frédéric, parce qu'il écrivit le traité *de Arte venandi cum avibus*.

D'après ces autorités, les modernes ont répété la chose de confiance, trouvant plus commode de croire que de vérifier. Cette chasse est bien plus ancienne; on la connaissait du temps de Moïse et à l'époque du siége de Troie. Les Grecs, après avoir pris la ville, emportèrent des oiseaux dressés; Télémaque ne les garda pas longtemps, parce qu'il ignorait la manière de s'en servir. Dans le *Lévitique*, Dieu parle lui-même de la vénerie et de la fauconnerie: *Si quis venatione atque aucupio ceperit feram vel avem, quibus vesci licitum est, fundat sanguinem ejus et operiat illum terra.* Plus tard Dieu donne à ses prophètes le titre de chasseurs; (2) il veût qu'Isaï appelle l'enfant qui va naître d'un nom qui correspond à celui de chasseur: *Voca nomen ejus, accelera, spolia, detrahe, festina prædari*, c'est-à-dire « que son nom signifie: hâte-toi, prends les dépouilles, dépêche-toi de t'emparer de la proie. »

(1) *Genèse*, chap. XLVIII.
(2) JÉRÉMIE, chap. XVI.

Le même prophète dit : *Et delectabitur infans ab ubere, super foramina aspidis et in cavernâ reguli, qui ablactatus fuerit manum suam mittet.* Tout cela prouve que la chasse était en honneur à cette époque, et que Jésus-Christ était chasseur ; cela n'a pas empêché les conciles et les papes de défendre la chasse aux ecclésiastiques. Saint Paul et saint Mathieu leur en ont fourni le prétexte : le premier, parce qu'il dit, dans une lettre aux Éphésiens, que le bruit ne convient pas aux clercs, et qu'on ne peut pas chasser sans crier ; (1) il se trompe, car il existe bien des chasses qu'on peut faire silencieusement ; par exemple l'affût, les piéges, etc. ; le second, parce qu'il a dit : « Le pain des hommes ne doit pas être donné aux chiens. » (2)

On permettait la chasse pour raison de santé, pour nécessité absolue, lorsque, par exemple, il s'agissait de se procurer des bêtes, soit pour se nourrir, soit pour se vêtir de leurs peaux, ou quand les animaux trop nombreux dévastaient les récoltes ; dans ces cas, fort rares d'ailleurs, il fallait chasser en silence et ne jamais vendre le gibier, tout commerce étant interdit aux gens d'église. Louis Gruau, curé de Sauge, diocèse du Mans, a grand soin de prévenir, dans sa préface, qu'il s'agit de détruire des loups avec des piéges, sans cors et sans cris, chose permise par les canons de l'Église : *ponere laqueum sine rete, sine clamore, canibus et strepitu, licet clericis etiam monacho, quia est genus piscationis potius quam venationis.* Ce digne curé aimait beaucoup la chasse : « Non seulement par elle, dit-il, on évite oysiveté, mère de tous vices, mais les corps engourdis et esprits par trop fatiguez et atténuez sont,

(1) Saint Paul, *aux Ephès.* chap. iv.
(2) Saint Mathieu, xv.

par la chasse, comme renouvellez et réveillez, et leur vault une médecine. »

La pêche était permise aux ecclésiastiques comme exercice sans bruit et nullement dangereux ; car, disait-on, l'homme qui, pour une cause légère, s'expose à périr, ressemble à celui qui pêcherait avec des hameçons d'or entourés de diamants : un seul hameçon perdu lui causerait plus de dommage qu'il ne retirerait de profit de tous les poissons qu'il prendrait. Isachius cite un clerc qui, pour ne pas encourir l'excommunication, pêchait les canards avec un hameçon ; il prenait une infinité d'autres animaux de cette manière, digne du père Escobar ; un autre fut condamné, par ses supérieurs, à trois mois de jeûne et au silence, pour avoir chassé un dimanche, le jour de l'Assomption. Le crime fut jugé triple par les deux circonstances aggravantes du dimanche et de la fête de la Vierge ; c'est comme celui qui, de nos jours, chasse en temps prohibé, sans port d'armes : la loi le punit doublement.

Les voies dont Dieu se sert pour sauver les pécheurs sont infinies : si saint Boniface n'avait pas été chasseur, il n'aurait point converti le roi saxon Ethebald, et les rives de l'Elbe auraient été longtemps encore plongées dans les erreurs du paganisme. Boniface débuta par offrir au roi deux superbes faucons admirablement dressés. « Par Theutatès ! par Irmensul ! s'écria le roi, cet homme qui élève si bien les faucons doit bien prêcher ; il l'écouta, et le baptême en fut la conséquence.

Il faut avouer que la grâce,
Pour arriver jusques à nous,
Fait bien des tours de passe-passe.

CHAPITRE X.

La Trompe.

Misenum Æolidem, quo non præstantior alter,
Ære ciere viros Martemque accendere cantu.
VIRGILE.

C'est probablement à la chasse que la musique doit son origine. Je vous ai déjà dit que les peuples chasseurs se civilisèrent les premiers ; ils ont été les premiers musiciens, les premiers gastronomes ; voyez combien de belles choses enfanta l'art que nous professons. Sans la chasse que deviendraient les gourmands ? Ils seraient réduits à la fricassée de poulet, au rosbif, au fricandeau, bonnes choses d'ailleurs, mais très inférieures aux sublimes préparations faites avec le gibier.

Les chasseurs lancés dans la profondeur des bois s'égarèrent ; quelques-uns furent nécessairement dévorés par les bêtes féroces. « Diable ! dirent les autres ce n'est pas agréable de finir ainsi, cherchons un moyen pour nous faire entendre de loin, ce sera bien utile pour nous prêter mutuellement secours et pour nous réunir contre l'ennemi commun lorsque l'occasion se présentera. » La mer avait laissé des coquilles sur le rivage, ils les prirent, soufflèrent dedans, et, bientôt émerveillés des résultats, ils trouvèrent la chose excellente pour suppléer à l'insuffisance de leurs

poumons. Les chasseurs convinrent d'abord de certain nombre de sons pour dire telles choses, et puis on se perfectionna, et puis les malins arrivèrent, et voilà pourquoi nous avons aujourd'hui l'orchestre du Conservatoire, Rossini, Meyerbeer, et le concert Musard.

Quoique le son d'une coquille fût bien rauque et bien uniforme, cependant Misène s'était fait une réputation dans l'art de beugler de la conque. Le malheureux! l'amour-propre l'aveugla, il osa défier Triton, il le vainquit, et le dieu, qui ne plaisantait guère, lui brisa les os contre un rocher. Pauvre Misène!

Les chasseurs qui n'habitaient pas dans le voisinage de la mer ne pouvaient se procurer de coquilles, mais du moment qu'ils connurent l'invention, ils l'imitèrent avec les cornes du buffle, du bœuf et du bélier. Si depuis cette époque la musique et la fabrication des instruments ont fait de grands progrès, les bergers de certaines contrées n'en continuent pas moins à se servir d'une corne. « Ils les coupent par le petit bout de l'embouchure, dans lequel ils mettent un petit bâton de sureau percé, qui leur sert de porte-vent. » (1) Dans les grandes villes, à Paris, les petits polissons des rues se servent, pendant le carnaval, de certaines poteries imitant grossièrement un cor de chasse, et c'est avec cela qu'ils s'arrogent le droit de nous écorcher les oreilles : de sorte qu'en allant entendre le *Don Juan* de Mozart, si l'un de ces cornets vous fait saigner le tympan, le chef-d'œuvre de la musique vous guérit aussitôt; vous parcourez dans un instant toute l'histoire de l'art, un quart d'heure a suffi pour vous faire franchir tous les degrés de l'échelle.

Ces signaux convenus entre les chasseurs furent bien vite compris par le cheval et par le chien. Ces

(1) *Harmonie universelle*, par F. Marin Mersenne, 1636.

deux fidèles compagnons de l'homme sont plus aptes que tous les autres animaux à s'associer à nos dangers ou à nos plaisirs ; ils comprennent tout de suite ce que signifient certains sons graves ou aigus, lents ou brefs. Voyez un régiment de cavalerie, du moment que la trompette sonne, tous les chevaux s'agitent ; ils savent qu'on va partir, qu'on va charger, ou que l'avoine sera bientôt versée dans l'auge.

Les Hébreux se servaient de cornes de bélier pour annoncer leur jubilés de cinquante en cinquante ans, ce qu'ils faisaient en mémoire du bélier qui s'offrit à Abraham pour être immolé en échange d'Isaac. C'est même de cette corne qu'est tiré le mot *jubilé*, car en hébreu *jobel* signifie *bélier*. Les Israélites se servaient de sept cors pour annoncer cette heureuse époque ; ils attribuaient à la réunion de ces instruments une vertu miraculeuse, et ce n'était pas sans de bonnes raisons, puisque devant leur harmonie tombèrent les murs de Jéricho.

Plus tard on fit des cors à un seul tour. Roland blessé, resté seul sur le champ de bataille de Roncevaux, « mit à la bouche son cor d'ivoire, et commença à corner de toute sa force, afin que si aucuns des chrétiens s'étoient cachés au bois pour la peur des Sarrasins, ils vinssent à lui, ou que ceux qui jà avoient passé les ports, retournassent et fussent à son trépassement, et prissent son épée et son cheval. Lors il sonna l'olifant par si grande vertu, qu'il le fendit par le milieu, et se rompit les veines et les nerfs du cou. Le son et la voix du cor allèrent jusqu'aux oreilles de Charlemagne, qui jà s'étoit logé en une vallée, qui aujourd'hui est appelée Val-Karlemagne : ainsi il étoit loin de Roland, environ huit mille de Gascogne. » (1)

(1) *Chroniques de saint Denis sur les gestes de Charlemagne*, liv. v, chap. II. *Apud scriptores rerum francicarum*, t. v, p. 303.

Dans les superbes tapisseries du Louvre, dessinées par Lucas de Leyde, et représentant des chasses au temps de François 1er, on voit les chasseurs avec un petit cornet suspendu par une longue et large bandoulière, comme celle des bedeaux de paroisse; mais ce cornet, au lieu d'être rond, a plusieurs angles; c'est un pentagone, un hexagone; sous Charles IX, ces angles s'arrondirent. Dans les gravures du temps, et particulièrement dans celles de *la Chasse royale*, écrite par ce roi, nous voyons des chasseurs avec le cornet tournant sur lui-même, qu'on appelait trompe, et le cornet légèrement courbé, ne tournant pas qu'on nommait et qu'on nomme encore *huchet*.

Chez les peuples montagnards le cornet fut toujours un télégraphe auriculaire, pour transmettre des signaux à de grandes distances. Les Suisses, les Écossais, les Tyroliens ont un langage musical, inintelligible à leurs ennemis. Pendant l'insurrection d'André Hofer, en 1809, le cornet servait de poste, d'estafette aux paysans du Tyrol. Un ordre, un avis, parti du quartier-général, arrivait bientôt dans tous les villages, transmis de rochers en rochers par des cornets et par les échos. Aujourd'hui nos voltigeurs ne manœuvrent pas différemment. La compagnie se lance en tirailleurs; le cornet reste avec le capitaine, traduit aussitôt ses ordres en musique, et les soldats avancent ou reculent, se séparent ou se rallient.

Il paraît que sous Louis XIII on ne savait par tirer un grand parti de la trompe. Salnove loue beaucoup le roi de ce qu'il inventa une méthode particulière de sonner pour renard; elle consistait en trois tons grêles, terminés par un gros ton. Du Fouilloux, qui nous a transmis tous les airs de son temps, désigne chaque note par le mot *tran*. Ce *tran*, selon qu'il était haut ou bas, s'adressait au cerf ou au sanglier. « Toutefois,

dit-il, que les hautains et plaisans cris sont dediez pour la chasse du cerf, et les bas rudes et furieux pour la chasse du sanglier; comme de crier: *Hou, voy-le-cy-aller, houla, houla*, et autres rudes langages; mais pour la chasse du cerf, ils sont défendus sur peine de desroger à l'estat de vénerie. »

La trompe, trop petite au temps de Charles IX, devint trop grande sous Louis XIV; on passa d'un excès dans un autre. Ces grandes trompes étaient fort incommodes, surtout pour les valets à pied: en brossant sous bois, ils les bosselaient, et souvent l'homme ne pouvait pas traverser un fort, parce qu'il portait une trompe. L'expérience fit arriver au juste milieu. La trompe dont on se sert aujourd'hui a deux tours et demi; elle a par conséquent la même longueur que la grande trompe à un tour et demi; elle contient autant de matière, elle est plus commode et se place fort bien en sautoir sur une épaule.

Il est vrai que la grande trompe était plus douce à sonner que la demi-trompe, comme la demi-trompe est plus douce que le petit cornet tortillé, replié dix fois sur lui-même. Cette petite trompe, grande comme un cornet de postillon, est tellement dure que je la crois fort dangereuse pour les personnes à poitrine délicate. La demi-trompe est la seule dont on doive se servir; elle est extrêmement utile au chasseur pour traverser un fourré. On la tient sur le bras droit, présentant son cercle vis-à-vis la figure; on perce au bois de cette manière, et les branches, glissant à droite et à gauche sur l'instrument, s'écartent des yeux du chasseur. Un piqueur exercé se lance à travers les broussailles, et ne se laisse retarder par aucun obstacle: tel j'ai vu Fricandeau traverser à cheval des taillis où les arbres étaient assez serrés pour arrêter un renard. Fricandeau broyait les gaules avec le poitrail de son

coursier; il divisait les branches avec sa trompe servant de bouclier. Ce brave piqueur galope dans les fourrés comme un écuyer de Franconi dans le parterre du Cirque Olympique.

Il pousse son cheval et par haut et par bas,
Qui pliait des gaulis aussi gros que le bras. (1)

La meilleure trompe est toujours la plus légère. Une trompe ne devient bonne que lorsqu'on en a sonné longtemps ; elle a besoin d'être habituée à rendre des sons, mais surtout des sons justes. Un mauvais sonneur, sonnant faux, rendra la trompe fausse. Le sonneur habile, faisant toujours partir les sons des nœuds harmoniques de l'instrument, l'accoutume à jouer juste.

Pour être bon professeur de trompe, il ne s'agit pas pas d'être musicien, de jouer des solos de cor à l'Opéra, il faut être chasseur. J'ai connu de vieux piqueurs, ne sachant pas une note de musique, qui auraient pu donner des leçons de trompe aux professeurs de cor du Conservatoire.

Les jeunes gens qui débutent veulent tout de suite sonner des fanfares, pour réveiller tous leurs voisins; c'est la meilleure méthode pour ne jamais rien savoir. En tout il faut commencer par le commencement. Accoutumez-vous à faire des exerciccs, et surtout à atténuer le *fa*, qui est toujours trop haut dans les instruments à embouchure. Avant de traduire Virgile, il faut apprendre à décliner des noms et à conjuguer des verbes.

Je conseillerai donc aux jeunes chasseurs de prendre plutôt pour maître un vieux piqueur qu'un musicien habile sur le contrepoint, mais qui n'aurait jamais

(1) MOLIÈRE. *Les Fâcheux.*

couru les bois. Partout on trouve de ces vieux routiers qui toute leur vie ont suivi le cerf; écoutez-les : tout en apprenant avec eux à sonner de la trompe, ils vous feront profiter de leur longue expérience. A Paris, il existe des professeurs qui réunissent toutes les qualités des vieux piqueurs et des bons musiciens cornistes. MM. Bertin, Tellier et Baptiste ont poussé l'art de sonner de la trompe jusqu'à la perfection la plus rare. C'est une chose charmante que de les entendre au bois; on reconnaît leurs sons harmonieux, il est impossible de les confondre avec d'autres. Lorsque des tons de chasse ils passent aux fanfares, c'est alors que leur talent brille de tout son éclat. Le soir, quand les chasseurs, réunis autour d'un joyeux festin, célèbrent leur victoire, le verre à la main, les trois professeurs exécutent des trios toujours terminés par un tonnerre d'applaudissements.

Le *si* bémol existe dans la trompe, mais on ne s'en était jamais servi, parce qu'il appelle le ton de *fa* impraticable sur cet instrument. Cette raison avait fait jusqu'à ce jour négliger cette note précieuse. Rossini est le premier qui en ait fait usage dans la belle fanfare qu'il a écrite en quatre parties pour M. Schickler. Le *si* bémol y est pris à l'unisson par toutes les trompes; mais, comme cette note ne pouvait amener de résolution, en donnant l'accord de *fa*, *la*, *ut*, *fa*, que l'oreille désire, Rossini passe de l'unisson *si* bémol à l'unisson *sol*, qui fait sous-entendre l'accord *sol*, *si*, *ré*, *sol*, et ramène ainsi la fanfare à son ton primitif. Quelques puristes pourraient disputer la légitimité de cette modulation, mais l'effet en est original, nouveau surtout, et cela suffit pour désarmer la critique.

La tablature de la trompe se compose des harmoniques du ton dans lequel on joue. Ce ton est celui de *ré* pour la trompe; il est invariable, puisque l'instrument

n'a pas de corps de rechange. On a choisi celui de *ré* parce qu'il est assez éclatant sans être trop aigu. Ces harmoniques, sont *ré*, celui que l'on prend sur le violoncelle, en mettant le premier doigt sur la quatrième corde ; *la*, qui suit ce *ré* à l'aigu ; *ré*, *fa*, *la*, *ré*, *mi*, *fa*, *sol*, *la*, et le *si* par extension. Le *sol*, comme nous l'avons fait observer, est trop haut ; il faut l'abaisser au moyen de l'embouchure. Cette tablature, nous la donnons telle que l'oreille l'entend, le système de la trompe étant pareil en tout à celui du cor d'orchestre. La musique de trompe est notée toujours en *ut;* et par conséquent le *fa* que l'œil voit sur le papier représente le *sol* que l'oreille entend. A cette tablature il faut ajouter le *si* bémol, dont nous avons déjà parlé, *si* bémol qui représente encore à l'oreille un *ut* naturel.

Le père Mersenne, dans son *Harmonie universelle*, ne parle que de dix tons de chasse ; nous en comptons dix-neuf aujourd'hui. On entend par tons de chasse certains petits airs de trompe qui servent à guider les chasseurs et les chiens. Les chasseurs éloignés, en les entendant, savent à quel point la chasse est arrivée, ils comprennent les ordres de ceux qui la dirigent ; les chiens, habitués à ces sons différents, devinent ce que les piqueurs leur demandent. Ces airs, écrits à six-huit et dans un mouvement vif, n'ont guère plus de huit mesures. On les sonne toujours à l'unisson, pour que la mélodie en soit plus distincte. Il ne faut pas confondre les tons de chasse avec les fanfares, qui, n'ayant aucune signification, sont des airs de pur agrément, que l'on exécute en parties pour signaler la victoire du chasseur pendant la curée, et réjouir les chiens, quand la chasse est finie.

Voici les tons de chasse au nombre de dix-neuf. Tous les chasseurs doivent les connaître parfaitement, pour ne pas les confondre quand ils les entendent. En

dressant des chiens courants, il faut les leur répéter sans cesse dans chaque circonstance.

LA QUÊTE.

Lorsqu'on entre en chasse, il faut sonner *la quête*, à de courts intervalles. *La quête* sert à faire travailler les chiens ; elle les excite, les encourage, leur rappelle d'heureux souvenirs ; vous les voyez s'animer à l'envi les uns des autres, et déjà quelques-uns lancent quelques notes graves comme des points d'orgue. A la chasse à courre, le ton de quête correspond à la petite cadence, au léger trille que l'on fait en sifflant, lorqu'on veut faire entrer le chien d'arrêt dans un fourré.

ÉCHAUFFEMENT DE LA QUÊTE.

Les chiens ont rencontré des voies de la nuit ; ils en goûtent avec chaleur ; ils rapprochent et suivent bien. Ce ton sert non seulement à faire connaître cette circonstance aux chasseurs, mais encore à assurer les chiens, à les faire persister dans l'entreprise commencée.

LE LANCÉ.

Du moment que la bête est debout, on sonne *le lancé ;* mais on ne doit sonner qu'à coup sûr, c'est-à-dire qu'il faut savoir si c'est bien l'animal que l'on veut chasser qui court devant les chiens ; dans ce dernier cas, loin de les appuyer en sonnant, il faudrait les rompre le plus tôt possible.

LA VUE.

Chaque fois qu'un chasseur voit la bête de meute,

il doit sonner *la vue;* mais il faut qu'il soit bien certain qu'il n'y a pas de change sur pied. Il doit, avant de sonner, se bien assurer, par les connaissances prises au rapport ou au lancé, qu'il ne se trompe pas.

LE HOURVARI.

La bête a doublé ses voies ; elle est revenue sur le chemin qu'elle avait pris en fuyant. On sonne alors *le hourvari,* pour prévenir les chiens qu'ils doivent retourner sur leur pas.

LE RETOUR.

La bête a fait un saut à droite ou à gauche ; elle s'est relaissée, ou bien elle a percé en avant sur le côté ; les chiens, emportés par l'ardeur de la chasse, ont suivi la ligne droite, et tombent en défaut ; alors on sonne *le retour,* pour les faire revenir aux dernières voies. Arrivés là, ils quêteront en tous sens, et ils retrouveront la bête.

LE REQUÊTÉ.

Si les chiens revenus aux dernières voies restent en défaut, on sonne *le requêté,* pour les engager à chercher de nouveau la bête, si elle est relaissée dans quelque fort voisin, dans l'herbe, dans un buisson, ou à redresser la voie, s'il n'y a eu qu'une légère interruption.

LE VOLCELET.

Sonner *le volcelet,* c'est comme si l'on criait : « je vois le pied du lièvre, du chevreuil ou du cerf. » On

doit bien prendre garde de le sonner à faux, car on ameuterait les chiens sur le change et alors.....

LE RAPPROCHÉ.

Après un défaut, les chiens, à force de prendre des devants et des arrières, retrouvent enfin leur voie devenue froide; ils ne la suivent pas avec ardeur; cependant ils finissent par l'emporter. A mesure qu'ils rapprochent la bête, la voie devenant meilleure et plus fraîche, ils s'animent; la chasse reprend sa couleur vive, brillante, dramatique; c'est ce qu'on appelle un *rapproché.* On sonne ce ton pour exciter les chiens à suivre une voie froide, que bientôt ils trouveront plus chaude.

LE RELANCÉ.

La bête, après avoir longtemps rusé, s'est relaissée; les chiens, après avoir pris des devants et des arrières, finissent par la retrouver, et la font bondir de nouveau. Lorsqu'on est bien certain que c'est l'animal chassé, on sonne aussitôt *le relancé*, pour prévenir les chasseurs.

LE DÉBUCHÉ.

Lorsque l'animal sort du bois pour traverser une accoure ou une plaine, et gagner un autre bois, on sonne *le débuché;* les chasseurs éloignés savent alors qu'il faut changer de route, et se dirigent du côté où va la chasse.

LE HALLALI.

Le *hallali* annonce que la bête est sur ses fins; elle est fatiguée, elle sera bientôt prise. On ne doit le son-

ner qu'en étant bien certain de son fait. Les notes qui le composent sont celles que l'on sonne et qu'on entend avec le plus de plaisir. *Hallali* vient de *hallala*, clameur des soldats grecs quand ils allaient à l'ennemi. Aujourd'hui les Cosaques crient *houra!* La belle ouverture du *Jeune Henri* de Méhul se termine par le *hallali*. Philidor et Haydn ont aussi fait entendre *le hallali* dans la chasse de *Tom Jones* et dans celle de *l'Oratorio des Saisons*.

LE BAT-L'EAU.

On sonne le *bat-l'eau* quand la bête se jette à l'eau, dans l'espoir de se débarrasser de ses ennemis.

LA SORTIE DE L'EAU.

Souvent un cerf se jette à l'eau pour ruser; il en sort à quelque distance, soit du même côté, soit après avoir traversé la rivière; on sonne alors la *sortie de l'eau*, pour prévenir les chasseurs et les faire manœuvrer en conséquence.

LA RETRAITE PRISE.

Quand on a pris la bête, et qu'on ramène les chiens au chenil, on sonne *la retraite prise*. C'est l'air triomphal des chasseurs; tout le long de la route, ils le font précéder et suivre de toutes les fanfares de leur répertoire.

LA RETRAITE MANQUÉE.

Lorsqu'on revient bredouille, on sonne *la retraite manquée*, pour rassembler les chiens; mais on a soin de la sonner *pianissimo*, avec sourdine, pour ne pas trop ébruiter la chose.

L'APPEL SIMPLE.

Cela signifie : « Je suis ici, venez à moi. »

LA RÉPONSE A L'APPEL.

« J'y vais, attendez-un instant. »

L'APPEL FORCÉ.

« Venez, je suis en danger, accourez vite, j'ai besoin de vous. »

Il est indispensable qu'un chasseur au chien courant connaisse tous ces tons de chasse ; il faut qu'il les comprenne et qu'ils les sache sonner : c'est par là qu'il faut commencer, les fanfares d'agrément viendront plus tard. Avec ces dix-neuf tons de chasse sonnés à propos, tous les chasseurs, tous les chiens éloignés, égarés, peuvent se rallier, et savoir, à de grandes distances, ce que les autres font et ce qu'il faut faire. On doit être sobre de tons de chasse ; si l'on sonnait trop souvent, les chiens ne sauraient plus auquel entendre. On doit surtout avoir grand soin de ne pas sonner à faux, c'est-à-dire qu'avant de sonner, il faut être sûr, très-sûr que la circonstance que l'on veut faire connaître se présente. Les chiens comprennent fort bien toutes ces sonneries, c'est la chose peut-être qu'ils apprennent le plus vite. Si vous les induisiez en erreur, vous vous lanceriez dans un labyrinthe dont vous ne sortiriez pas facilement.

Les fanfares sont destinées à célébrer la victoire. Chaque bête a sa fanfare ; il en est même qui en ont plusieurs, et c'est fort honorable pour elles. Un ve-

neur se ferait siffler s'il se trompait, si, par exemple, il sonnait la fanfare du loup au moment où l'on vient de porter un sanglier à terre.

La Royale fut faite pour Louis XV (et non par Louis XV, comme le disent bien des chasseurs), lorsqu'il courut le cerf pour la première fois au bois de Boulogne. Ce prince en composa une sous le nom de *Louise royale*; on la sonne pour un cerf à sa quatrième tête.

La petite Royale. Jadis on la sonnait pour un cerf dix cors jeunement; on la sonne aujourd'hui pour le sanglier. On lui a substitué *la Laisse royale* par M. de Dampierre.

La Dauphine se sonne pour un cerf à sa troisième tête.

La Discrète pour un cerf à sa deuxième tête. Elle fut faite par M. de Dampierre, après la petite vérole de Louis XV.

La Reine, pour un daguet.

La Tête bizarde, pour un cerf à tête bizarre, dont les andouillers sont inégalement semés.

Le daim, le daim blanc, le chevreuil, le sanglier, le loup, le renard, le blaireau, le lièvre, ont chacun leurs fanfares; vient ensuite *la Saint-Hubert,* que l'on ne sonne que le jour de la Saint-Hubert.

Il existe ensuite un grand nombre de fanfares de fantaisie, qui ne sont pas obligées, et que les amateurs sonnent *ad libitum* pour montrer leur talent; mais, comme il est permis aux chasseurs de ne pas les connaître, on ne doit jamais sonner ces fanfares tant que dure la chasse. Ce sont des amusements qu'on peut se permettre avant ou après, voilà tout. Chaque jour on en fait de nouvelles, et la vie d'un chasseur ne suffirait point pour se mettre au courant. Le son de la trompe pur et net donne au chasseur un plaisir inexprimable. Les échos le répètent; la voix des chiens,

discordante pour les gens du monde, s'harmonise admirablement avec lui dans les oreilles d'un disciple de saint Hubert. Un veneur préférera toujours une fanfare de chasse, bien exécutée en pleine forêt, à toute la perfection des meilleurs orchestres de Paris. Dans une meute on trouve toutes les voix, tous les talents réunis; entendez la basse de Ramonaut, de Rustaut, de Miraut, elle se marie fort bien avec le bariton de Printannaux, le contralto de Ravaudin, le soprano de Comtesse et de Folichonne. Tous ces musiciens chantent sans compter leurs mesures; chacun va comme s'il était seul; le veneur lui-même vient couper cette mélodie par des sons bien tranchés; n'importe, le concert est charmant. Gaces de La Vigne a bien raison, lorsque dans son *Romant des desduicts*, en parlant de l'art de *corner*, si agréable par ses mélodies, il dit :

Que il n'est homme si les ot
Qui voulsist autre paradis.

Hardouin, seigneur de Fontaine-Guérin, nous dit, dans son *Trésor de la Vénerie*, écrit en 1394, que chaque province avait sa manière de *corner en chasse*; il donne la préférence à celle du Maine et de l'Anjou. Il parle de quatorze airs, qu'il note et qui tous, dit-il, s'exécutaient *dans le cours de la chasse*.

Gaston-Phébus aimait passionnément la musique; il jouait de plusieurs instruments, et donnait lui-même aux gens de ses équipages de chasse des leçons sur la manière de *corner*. Dans le manuscrit *des desduicts de la chasse*, fait sous ses yeux, nous trouvons un dessin représentant Gaston-Phébus, exerçant plusieurs personnes à se servir de la corne des chasseurs, comme, dans un autre dessin du même manuscrit, nous le

voyons instruire un nombreux auditoire des règles de la chasse. Il est très-important pour un veneur de savoir bien sonner, mais il est encore plus nécessaire de savoir sonner à propos. « Aujourd'huy il y a peu d'hommes qui sçachent bien sonner la trompe et parler aux chiens en cris et langages plaisans, comme faisoient les anciens; lesquels se délectoient, et prenoient plaisir à bien parler et conduire les chiens, comme récite Phœbus, qui loue grandement le duc d'Alençon, Huet de Nantes, et le sire de Montmorency, lesquels étoient ouys et entendus sur tous autres. » (1)

Sur tous ces tons de chasse, sur ces fanfares, des amateurs ont mis des paroles, quelquefois un peu grotesques. Voici celle de la *Saint-Hubert*.

> Grand saint Hubert, patron de la chasse,
> Guide nos pas et bénis ce beau jour;
> Fait que bientôt viennent sur ta trace
> Le vieux Bacchus, le malin dieu d'amour.

Vous figurez-vous l'étonnement de saint Hubert lorsqu'il s'entend prier de cette manière. Bacchus, le dieu d'Amour et saint Hubert, voilà des noms qui hurlent à côté les uns des autres, tellement ils sont étonnés de se trouver ensemble.

M. de Serey, l'auteur de *Diane, ou les Lois de la Chasse du cerf*, qui n'est autre chose qu'une plate traduction du poème de Savary, *Venationis cervinæ Leges*, a fait un divertissement, une espèce d'opéra, où toutes les circonstances de la chasse, en vers détestables, sont ajustées sur des airs empruntés à Handel; quelle horrible profanation! Depuis le réveil des chasseurs

(1) Du Fouilloux.

jusqu'à la mort du cerf, tout se chante avec chœurs, récitatifs, accompagnements, etc. Exemple :

DIANE. (Elle entre en scène.)

Cessez, nymphes, des chants qu'inspire votre zèle.
Commençons, l'heure nous appelle,
Au mont prochain où l'on doit s'assembler.
C'est là que la docte néphèle
Se prépare à vous révéler
Les secrets d'un sort fortuné,
Et vous faire un rapport fidèle
Du cerf qu'elle aura détourné.
Marchons... Mais je la vois... vers nous elle s'avance.
Ses pas précipités flattent mon espérance.

(Néphèle paraît avec son limier.)

NÉPHÈLE (*récitatif*).

Vers le bois de la tour, après divers efforts,
Je revois d'un cerf de dix cors,
Il marche seul et d'assurance ;
Il sort, puis rentre au fort, et j'en ai connaissance.
J'en revoy partout de la nuit,
Tout m'annonce sa reposée :
J'ai fait mon enceinte sans bruit,
A deux cents pas est ma brisée.

LE CHŒUR DE NYMPHES.

Courons, volons, sur l'aile des zéphirs ;
Notre ennemi repose
Au gré de nos désirs :
Après mille soupirs,
Tout rit, tout se dispose
A nous assurer des plaisirs.

L'adorable déesse
Qu'inspire la sagesse,

Doit conduire nos pas :
Et nous verrons sans cesse
De nos charmants combats
Eclore de nouveaux appas.

DIANE.

Mais que vois-je? Comus s'avance,
Il va nous présenter ses mets délicieux,
Goutez-en les douceurs : le vin et l'abondance
Sont les plus beaux présens des dieux.

Effectivement Comus arrive, et chante une cavatine, tout en présentant des mets délicieux à ces dames. On part pour courre le cerf; la bête est prise, et le divertissement finit par ce chœur :

Hallali ! Victoire !
Quel plus noble prix,
O jour plein de gloire,
Notre cerf est pris.

Cette pièce ne parut jamais au grand jour de la rampe; c'est vraiment dommage, car la docte Néphèle, avec son limier, aurait fait sensation. Souvent on en a joué de semblables pour des mariages de princes ou pour d'autres solennités. Le père Ménestrier nous a transmis la description des plus belles représentations où la chasse fut prise comme sujet principal. La première dont il parle fut donnée, en 1490, par Bergonce Botta, gentilhomme lombard, au duc de Milan Galeas et à Isabelle d'Aragon, qu'il venait d'épouser. Diane finit par apporter au nouveau marié la tête du cerf, ce qui serait, aujourd'hui, considéré comme une très-mauvaise plaisanterie.

En 1656, un marquis de Saint-Germain offrit une représentation de ce genre au duc de Savoie, Charles-

Emmanuel II. Ici tous les chasseurs sont des bergers couleur de rose, qui, pendant que les chiens tombent en défaut, passent leur temps à réciter des madrigaux pour se plaindre de la rigueur d'Aminte ou d'Amaryllis. Le père Ménestrier en cite beaucoup d'autres qui furent jouées en Angleterre, à Munich et ailleurs. Tout cela se faisait dans une salle du palais ou sur un théâtre; mais en voici une qui fut représentée en pleine forêt, avec des arbres pour coulisses. En 1668 le comte de Castiglione, voulant fêter dignement les princes de Savoie, leur fit préparer un opéra-ballet où tous les personnages étaient des chasseurs de la mythologie. Diane reçut les Altesses Royales à la porte d'un temple choisi pour le lieu d'assemblée. Entre autres belles choses, elle leur dit :

Par l'absolu pouvoir de ma divinité,
Je veux dans cette même place,
Après un repas sobre, où l'on vous servira
Ce que le temps nous fournira,
Vous donner sans chasser le plaisir de la chasse.

Diane fit mettre le couvert, et les convives furent servis par une nuée d'Atalantes, de Meléagres et d'Endymions. Le bal suivit le repas, lorsque tout à coup, le son des cors coupa la parole aux violons.

Le dieu Pan fit son entrée, et chanta ce récitatif :

Prince jeune et vaillant, jeune et belle princesse,
Par un ordre absolu de la chaste déesse,
Je viens d'assembler dans ces lieux,
Pour vous donner dans cette sale,
Comme au milieu d'un vaste bois,
Le plaisir innocent d'une chasse royale.
Mais j'entens les cors et les voix;
Tout est prest : place, place.

Adorables chasseurs,
Contentez-vous de grâce,
Pour tous les menus droits d'une si belle chasse,
De prendre pour vous tous les cœurs.

« Comme il achevoit ce récit, on vit entrer Endymion, favory de Diane, en équipage de chasseur qui représente le rapport, tant par les fumées qu'il porte sur la main que par l'air et les pas de son entrée. Cette entrée fut suivie de celle de deux dryades, qui représentoient le laisser-courre, leur danse était accompagnée de toutes les actions qui expriment naïvement cette partie de la chasse. Après elles, vinrent trois satyres, qui, par leur légèreté et la vitesse de leur danse, exprimoient et la chasse et tout ce qui peut interrompre le courre, comme le change ou les revües pour relever les défauts. Deux nymphes des montagnes vinrent témoigner la joye qu'elles avoient de la mort du cerf, qu'elles firent connaître par les trois mots longs qu'elles sonnoient. Enfin le dieu Pan, entendant sonner la retraite, assemble tous les chasseurs pour la curée, qui fit le grand ballet. » (1)

(1) *Des Représentations en musique anciennes et modernes*, par le P. Ménestrier. Paris, 1681.



CHAPITRE XI.

Le Garde.

Vos estis sal terræ; quod si sal evanuerit, in quo salietur.

JÉSUS-CHRIST. (1)

Dans la petite chasse au chien courant, celle que l'on fait à pied, avec le fusil, on n'a point de piqueur mais le garde remplit ces fonctions honorables. C'est lui qui lance la bête, qui appuie les chiens, qui lève les défauts; enfin il est commandant de l'équipage. Je suppose que ce garde sait autre chose que garder une propriété, qu'il ne borne pas son savoir à tendre des collets, à vendre du gibier, et qu'il connaît la manière de combattre les nombreuses ruses du lièvre. On ne doit pas permettre que des chasseurs sans expérience viennent mêler leurs voix à la sienne; ils doivent se poster, tirer quand l'occasion se présente; s'ils voulaient manœuvrer les chiens, tout irait de travers.

La chasse doit être dirigée par le garde et par quelques vieux professeurs, s'il s'en trouve dans la bande joyeuse. Tous les autres doivent se taire, voir, écouter, pour bien meubler leur mémoire de tous les incidents qui se dérouleront devant eux.

Dans les chasses par actions, les chiens appartiennent à la société, c'est le garde qui les nourrit,

(1) *Évangile selon saint Mathieu,* chap. v, v. xiv.

les soigne, les instruit; ils les connaît mieux que personne : c'est donc lui qui doit les conduire au champ d'honneur. Ils obéiront bien mieux que si des voix étrangères venaient se mêler à la sienne. Les chiens doivent demeurer ensemble chez le garde; si, le jour où l'on veut chasser, chacun amenait ses chiens, ces animaux ne se connaissant point entre eux, celui qui doit les surveiller ne sachant pas les bonnes qualités des uns, les défauts des autres, vous ne sauriez bientôt plus ni ce que vous avez fait, ni ce que vous devez faire.

C'est ici le cas plus que jamais où l'on doit exiger que les repas des chiens soient réguliers et donnés à telle heure, sans qu'on puisse les avancer ou les reculer. Si vous ne preniez pas ces précautions, vos chiens pourraient en souffrir, tandis qu'en arrivant à l'improviste, au moment précis, vous pourrez toujours vous assurer si vos ordres sont exécutés. Il existe bien des gardes qui préfèrent le cabaret à la santé de leur meute; ils savent que tant de livres de pain par jour procurent tant de litres de vin par mois; j'en connais même qui, n'ayant jamais appris les premières règles de l'arithmétique, vous feraient ce calcul sans se tromper d'une fraction.

« Vous êtes le sel de la terre: si le sel perd sa force, avec quoi salera-t-on? » Voilà ce que disait Jésus-Christ à ses apôtres. Je répéterai la même chose aux gardes: si vous ne nourrissez pas bien nos chiens, comment chasseront-ils? si vous tuez notre gibier, comment chasserons-nous? Vous êtes investi de notre confiance, nous vous payons pour surveiller nos intérêts et nos plaisirs: faites votre devoir. Je sais bien que vous savez transiger avec votre conscience : on ne vole pas en tuant un lièvre, dites-vous; et moi, je vous dis en vérité qu'en prenant ce lièvre, vous êtes deux fois

voleur; d'abord parce que ce lièvre nous appartient, et puis parce que vous êtes payé pour nous le garder. Ce lièvre fait partie des jouissances que nous nous sommes promises en vous prenant à nos gages; si l'argent que nous vous donnons augmente le chapitre des dépenses de notre budget, ce lièvre en figurant sur notre table doit augmenter le chapitre de nos recettes. La loi dit que vous serez cru sur parole, elle vous fait une énorme concession; n'en abusez jamais, vous devez dire la vérité sur tout et contre tous: chez vous le silence est un délit, le mensonge est un crime.

Depuis quarante-huit ans on a fait, refait et modifié bien des lois; celle sur la chasse est restée intacte. Les perdraux, les lièvres, les lapins sont toujours régis par la loi du 10 avril 1790, et Dieu sait les amendements qu'ils proposeraient s'ils avaient voix à la chambre.

« Il est défendu à toute personne de chasser, en quelque temps et de quelque manière que ce soit, sur le terrain d'autrui, sans son consentement, à peine de 20 livres d'amende envers la commune du lieu, et d'une indemnité de 10 livres envers le propriétaire des fruits, sans préjudice de plus grands dommages-intérêts s'il y échet. » (1)

C'est-à-dire que le chasseur honnête homme qui, par hasard, en plein jour, sera trouvé sur d'autres terres que les siennes, sera puni comme le braconnier voleur de nuit. L'un a tué un perdreau, que dis-je?

(1) Un des législateurs de l'époque, mécontent de la liberté illimitée de chasser, qu'on avait voulu décrêter alors, proposa, pour amendement que cette liberté ne fut accordée qu'autant que le gibier deviendrait trop abondant. — « J'appuie l'amendement dit un autre membre, sous la condition qu'il sera fait préalablement un appel nominal du gibier, qui constate la surabondance des lièvres, lapins, perdreaux, etc. »



il l'a peut-être manqué, peut-être encore n'a-t-il pas tiré; l'autre en a pris cent; tous les deux subissent la même condamnation; c'est absurde. L'homme qui la nuit s'en va traînant un filet dans les champs, ramassant tout le gibier d'une pleine, est un misérable qui mérite le bagne; car, enfin, des perdreaux sont une propriété comme du blé, de l'avoine. Je ne vois pas quelle différence on pourrait établir entre celui qui prend cent perdreaux valant cent cinquante francs, et le voleur qui dérobe dix bottes de foin ou quelques paniers de raisin. En effet, si j'ai le droit d'user de ma terre comme il me plaît, il m'est permis de spéculer sur le gibier comme sur le foin: si j'élève dix mille perdreaux, dix mille lapins pour les vendre, la loi doit me protéger autant que si je plantais des pommes de terre: ce gibier, je le nourris des produits de mon sol, ma récolte s'en ressent, j'ai moins de grain, moins de fourrage; et si je porte à la Vallée, je ne vais point à la Halle au blé.

Le vol de récoltes est puni de la réclusion, peine infamante; si le vol est commis la nuit, en nombre de plusieurs personnes, la punition est plus forte. Certes, on y réfléchirait longtemps avant de s'exposer au carcan, à l'infamie, car toutes ces circonstances aggravantes se trouvent toujours réunies. Les braconniers opèrent pendant la nuit, et sont trois ou quatre ensemble. Mais que leur importe la loi de 1790; une journée d'industrie paie plusieurs condamnations, et ils ne sont pas pris tous les jours.

Et puis ils effraient les gardes, qui craignant un guet-apens, les laissent souvent faire. Mais les porteurs de bandoulière se rattrapent sur les vrais chasseurs. Ceux-là ne les attendront point la nuit, le fusil à la main, pour les assassiner; ils ne feront pas même le coup de poing avec eux. « Faisons leur payer

l'amende, et nous aurons l'air, auprès de nos maîtres, de remplir nos devoirs avec exactitude. »

Du moment qu'un garde a parlé, le juge doit le croire jusqu'au moment où il sera prouvé qu'il ment; point d'enquête, point de confrontation, le garde l'a dit : vous chassiez, la loi vous condamne. Cet énorme pouvoir, vous le confiez quelquefois au mauvais drôle à qui vous ne donneriez pas vingt francs à garder. Cet homme, courant de cabaret en cabaret, devient presque un magistrat; que dis-je? il a plus de pouvoir qu'un préfet : du moment qu'il rencontre un chasseur, il est maître de le faire condamner à l'amende, aux frais du procès, à la confiscation du fusil; il suffit pour cela de verbaliser, à moins que le chasseur ne prouve le contraire; et comment avoir des témoins, au milieu d'une plaine, dans l'épaisseur d'un bois.

Les témoins sont fort chers, et n'en a pas qui veut.

Le garde sera cru, vous aurez beau jurer devant Dieu, devant les hommes, il vous en coûtera 120 francs.

Et, n'en doutez pas, un paysan aura vu la chose, faites-le citer en justice, il ne dira rien. Pourquoi ? parce que vous êtes un bourgeois, et qu'à ce titre il vous hait; il n'attend rien de vous, il espère quelque chose du garde; une autre fois, si lui-même est en faute, on lui passera la casse en compensation du séné.

Un de mes amis, cette année a paru devant le tribunal pour un prétendu délit de chasse. Un mauvais drôle de garde, ivre à ne pas pouvoir tenir sur ses jambes, lui déclare procès-verbal.

« Vous voyez bien que je suis sur mes terres.

— Vous alliez entrer sur les miennes.

— Mais je n'y suis pas.

— C'est égal, je veux mentir, et vous serez condamné. »

Le chasseur, homme fort honorable, eut beau dire, eut beau jurer la vérité, le tribunal le condamna, car le procès-verbal était en règle, et signé par un homme qui peut tout dire, sans que le doute soit un instant permis aux juges.

Que faire? il faut payer. Ce ne serait rien, mais il faut avoir la rage au cœur en pensant qu'il existe un homme dont le pouvoir est si grand, qu'un seul mot, sorti de sa bouche, impose aux juges tous les degrés de la conviction. Souvent ils désireraient bien vous absoudre, mais il sont forcés de vous condamner. Je ne sais pas si l'esprit vivifie, mais il est certain que la lettre tue. Un maréchal de France donnera sa parole d'honneur; le tribunal n'aura pas le droit d'y croire; si le procès-verbal du garde est régulier, quant à la forme, le maréchal de France aura menti, le garde aura dit vrai.

Toutes les fois que je rencontre un garde, et que je suis seul, je me dis : « C'est bien heureux pour moi que ce brave homme-là ne veuille pas me conduire en police correctionnelle. S'il dit un mot, il m'en coûtera 120 francs. » Vous concevez que si cela se répétait souvent, le budget d'un chasseur serait terriblement écorné; si dans vos ennemis vous comptez un garde, ce garde pourra vous ruiner. Sur mille procès de chasse, neuf cent quatre-vingt-quinze sont faits à d'honnêtes gens, les cinq autres sont pour les braconniers. Sur mille perdreaux apportés aux marchés de Paris, vous n'en compteriez pas trois auxquels le fusil ait noblement ôté la vie. *Erudimini, vos qui judicatis terram.*

Vous voyez bien qu'il faut sévir contre le braconnage, et ne pas considérer comme braconnier le marchand de la rue Saint-Denis qui, le dimanche, va tuer

des alouettes dans la plaine des Vertus. S'il rapporte une perdrix, elle est bien à lui, car il l'a payée. Il raconte longuement son histoire au retour, mais c'est toujours la même; on pourrait dire que tous les ans, à pareil jour, il tue la même perdrix. Quel tort cet honnête chasseur peut-il faire dans une plaine toute nue, où l'on ne voit jamais ni poil ni plume.

Beaucoup de propriétaires disent à leur garde: « Je « te donne vingt francs pour chaque procès-verbal « fait aux chasseurs que tu trouveras sur mes terres. » Ils ont tort; c'est accorder une prime au mensonge. Avec vingt francs on boit bien des litres; allons, gagnons nos vingt francs. Ce n'est pas facile ni commode, parce que je veux dormir en cuvant mon vin; et puis, les braconniers de nuit ne plaisantent pas toujours.

Labruyère, le héros du braconnage, raconte bien des histoires à ce sujet. Il était un jour à l'affût avec un de ses amis. « Nous nous plaçâmes, dit-il, au bord du bois, à quatre-vingts pas l'un de l'autre. Un quart d'heure après, le jeune homme tira un lièvre, le blessa, courut le ramasser, rechargea son fusil et revint au bois pour se remettre à son affût. Lorsqu'il fut à dix pas du bois, j'entendis un homme qui lui cria: Demeure là ou tu es mort. Le jeune homme effrayé, lui dit: Monsieur, je vais vous rendre mon fusil, tenez le voilà, mais l'autre reprit: Mets-le à terre, ou je te tue. Ce garçon lui dit: Comment, monsieur, vous avez peur à cause qu'il est chargé; en disant cela, il se tourne du côté opposé et lâche le coup en l'air. Il dit à l'autre: Tenez, monsieur, vous n'aurez pas peur à présent. Le garde s'avance, car c'était lui, et prenant le fusil d'une main, de l'autre tenant le sien, il se vit saisi tout à coup par le jeune homme qui, l'ayant vu embarrassé des deux mains, lui avait porté un coup

de poing dans les yeux et un coup de pied dans les jambes, et, le saisissant par les cheveux, le terrassa à ses pieds et lui meurtrit le visage. Si je n'étais venu au secours du garde, il était mort sur la place. Je les séparai avec beaucoup de peine; le jeune homme ne voulait pas le quitter qu'il ne l'eût tué: et il me dit que s'il ne lui faisait pas serment de n'en jamais parler, il le tuerait et s'engagerait après. Mais le garde n'hésita pas à lui accorder ce qu'il lui demandait. La capitulation étant faite et signée, nous fûmes manger le lièvre chez un ami du garde, et nous bûmes à la santé du plus rusé. » (1)

On pourrait citer mille histoires où les gardes ont été rossés par les braconniers; aussi, connaissant le danger d'avoir affaire avec ces gens-là, ils préfèrent les chasseurs honnêtes. « Déclarons la guerre au mirliflors de la ville, ils paieront pour tout le monde, et nous aurons l'air d'avoir fait notre métier. » M. de Roquemartine recommandait fort à son garde-chasse d'agir d'une manière toute différente. « Quand tu verras un chasseur mal vêtu, mal chaussé, portant un mauvais fusil rouillé, cours à lui, ne le quitte pas qu'il ne soit sorti de mes terres, Mais si c'est un élégant, ciré, brossé, luisant comme un miroir d'allouettes, laisse-le chasser, fais-toi donner pour boire, je n'y perdrai rien, et tu y gagneras. »

En faisant un procès au chasseur fashionable, le garde ne court aucun risque; en cherchant querelle aux braconniers, il craint d'être assommé; de la vient cette monomanie de procès-verbal incrustée dans le cerveau de certains gardes. « J'ai fait condamner monsieur un tel. » C'est un honneur au cabaret; on s'en

(1) *Les Ruses du braconnage mises à découvert*, par LABRUYÈRE. Paris 1771.

pavane, et le garde n'en est que plus honoré des ivrognes. Tartufe l'a dit :

Il est avec le ciel des accommodements.

Il en est aussi avec les braconniers ; on partage le butin ou bien on reçoit tant par nuit de sommeil, tant par pièce de gibier. Les contrebandiers espagnols n'agissent pas autrement; ils s'arrangent avec les douaniers ; tout le monde est content, moins Sa Majesté Catholique, moins son ministre des finances, moins les porteurs de coupons qui comptaient sur un semestre désormais hypothéqué, dit-on, sur le cacao de l'île de Cuba.

Il est très-rare qu'un chasseur soit condamné pour un délit réellement commis. Dans ce cas, il trouve toujours le moyen d'arranger l'affaire : une ou deux pièces de cinq francs tranchent la question. Mais lorsqu'il s'agit d'un quasi-délit, ou si le chasseur n'est pas du tout en contravention, il se croit fort, et passe son chemin. Eh ! malheureux ! marche, marche ; l'huissier saura bien te trouver : son cheval est bon, et tu paieras l'avoine.

Pour remédier aux inconvénients de la législation existante, il serait à désirer que la loi fixât, d'une manière bien claire, tous les genres de délits possibles à la chasse. Il faudrait que le braconnier de nuit, avec filets, pantières, collets, piéges quelconques, fût considéré comme voleur de récoltes, et puni comme tel.

Je voudrais que le garde, après avoir verbalisé, fût obligé de comparaître, avec le chasseur, en présence des juges, pour soutenir son dire, et subir au besoin un interrogatoire. Dans cette enquête publique, faite par le tribunal, la vérité serait bientôt reconnue ;

des questions adroites feraient perdre à l'accusateur le fil de son discours, et cette crainte arrêterait bien des mensonges.

Je voudrais que la loi s'expliquât positivement sur cette question : « Est-il permis de traverser les terres d'autrui avec un fusil sur l'épaule? »

Hippocrate dit oui, mais Galien dit non.

Mille fois la chose fut jugée de deux manières différentes. Adressez-vous à cent chasseurs, cinquante vous diront que c'est permis; les autres affirmeront le contraire. Bien des gardes veulent l'empêcher; lorsqu'ils ne peuvent y parvenir, il leur reste la ressource de mettre sur le procès-verbal qu'ils vous ont trouvé *chassant*. Oui, je chassais cinq minutes avant, cinq minutes après; mais dans le moment où vous m'avez pris je ne chassais pas. Les juges, qui voient la feuille de papier timbré, dûment enregistrée, dont le coût est de 2 francs 40 centimes, répondent aussitôt : « Attendu que un tel a été trouvé *chassant*, nous le « condamnons à l'amende, aux frais, à la confiscation du fusil, etc.; total 120 francs. »

Certes il est bien plus facile de signer sur un chiffon de papier : « J'ai vu monsieur un tel chassant sur les terres confiées à ma garde, » que de soutenir une fausseté de vive voix, au grand jour de l'audience. Peu d'hommes, heureusement, ont assez d'impudence pour jouer ce rôle jusqu'au bout; et puis les juges pourraient, dans ce cas, ne point écouter les paroles et voir la physionomie de l'orateur. Mais le pauvre diable de chasseur paraît tout seul en présence d'une feuille de papier timbré, froide, impassible, qui peut mentir tout à son aise, sans que la rougeur lui monte au front. Il prendrait dix avocats, qu'ils n'auraient pas

autre chose à faire que de voir si le procès-verbal est rédigé suivant les formes, s'il fut affirmé dans les vingt-quatre heures, etc. Quant au fond, à quoi bon plaider? c'est tout à fait inutile; vous chassiez, puisque c'est écrit: prouvez le contraire.

Ministres, pairs de France, députés, cela vous regarde; cette partie de la législation intéresse une classe nombreuse, honnête, paisible; quelques-uns d'entre vous sont nécessairement chasseurs; vous êtes tous propriétaires: faites-nous une bonne loi, vous en profiterez. Punissez le braconnage, mais de telle façon qu'on ne puisse pas recommencer le lendemain, et surtout modérez l'omnipotence du garde.

« Vous voudriez donc, me direz-vous, que, pour un lièvre mort, un malheureux fût mis aux galères?

Entendons-nous: pour un lièvre mort en plein jour, je désirerais une légère amende. Il faut faire leur part aux passions. Un chasseur, traversant la terre d'autrui, tue un lièvre qui part à ses pieds, cela se comprend, nous avons tous passé par là. Cet un délit sans préméditation, avec beaucoup de circonstances atténuantes. Mais pour un lièvre, dix lièvres, cent perdreaux pris la nuit, dans un parc, avec escalade, c'est autre chose. Ce n'est plus la passion de la chasse, c'est celle du vol, c'est un crime prémédité longtemps. Je voudrais la même punition que pour une botte de foin, que pour une gerbe de blé, car enfin mon lièvre vaut tout autant, s'il ne vaut pas davantage.

Pourquoi la loi punit-elle plus fort quatre voleurs qu'un voleur? un voleur armé, que celui qui n'a point d'arme? Parce qu'elle a prévu que cette arme peut causer un assassinat; parce que plusieurs hommes réunis tueront plus facilement le témoin qui, par hasard, aura vu le crime. En général, les braconniers de nuit sont gens peu scrupuleux, ils sont armés jusqu'aux dents:

lorsqu'ils ne tuent personne, c'est qu'on ne leur dit rien. Mais s'ils rencontrent des gardes, des propriétaires qui ne se laissent pas facilement dépouiller, la vengeance arrive bientôt.

J'ai donné, dans le *Chasseur au chien d'arrêt*, chapitre des *Ruses de guerre*, une excellente méthode pour sauver les perdreaux du filet traîné la nuit par les braconniers; depuis la publication de cet ouvrage, j'ai reçu de nombreux remercîments de personnes qui l'avaient essayée; je la conseille à tout le monde, on s'en trouvera très-bien.

Quelquefois les braconniers ne veulent pas compter avec les gardes: *indè iræ*, guerre à mort, combats à outrance, embuscades, coups de fusil, fort vilaines choses qui se dénouent sur les bancs de la cour d'assises.

Il est certain qu'en Provence on ne pourrait pas faire garder une chasse comme dans les autres parties de la France. Dans ce pays chasse qui veut, tue qui peut. Les braconniers provençaux sont de très-braves gens; ils passeront devant votre château sans regarder vos louis d'or, vos diamants et votre argenterie. Laissez la porte ouverte, ils n'entreront pas; mais s'ils savent que vous avez un lapin dans votre parc, vous aurez beau mettre des gardes, ils tueront le lapin. Si le lapin est dans une île du Rhône, et si le fleuve débordé présente un obstacle insurmontable, le braconnier ne sera point arrêté. Peut-on comparer le risque de se noyer au plaisir de tuer un lapin? que dis-je? un braconnier provençal grimpera sur les murs, enfoncera la porte, risquera les galères pour manquer un lapin. Si vous voulez faire de l'opposition, il vous tuera pour arriver à son lapin; et si vous vouliez vous aviser d'avoir des faisans, des chevreuils, ce serait bien autre chose; votre parc toujours

entouré d'un régiment de chasseurs, présenterait l'aspect d'une basse-cour où se trouve renfermée une chienne en chaleur : tous les chiens de la ville, attroupés, cherchent mille moyens d'arriver jusqu'à elle; rien ne peut les éloigner de là, ni les coups de bâton, ni la pluie, ni la grêle. Votre parc serait pris d'assaut quand même; vous auriez beau dire : « respectez la loi, » eussiez-vous du gros canon chargé à mitraille, vos faisans, vos chevreuils seraient tous morts dans trois jours; et, si vous vouliez faire le méchant, je prendrais bien volontiers de l'argent en viager sur votre tête; l'affaire serait bonne, car je ne payerais pas l'intérêt pendant longtemps. J'ai connu de ces gens-là qui tiraient sur un garde comme sur un perdreau. Dans le département de Vaucluse, un braconnier fut condamné par le tribunal : huit jours après, M. et Mme de Saint-Lambert, se promenant dans leur bois, reçurent tous les deux un coup de fusil à bout portant, j'aurais pu dire tous les trois, car Mme de Saint-Lambert était enceinte.

J'en ai vu de moins terribles, mais qui portaient la fureur du braconnage au point de passer toutes les nuits en plaine ou dans les bois, par la pluie, la neige, le froid. Un ancien officier piémontais faisait ce métier là dans la perfection; il vendait les faisans du maréchal M.... avant de les avoir tués; il ne manquait jamais de les livrer à l'époque convenue. Celui-ci l'ayant fait venir un jour :

— « Tu me prends tout mon gibier, lui dit-il.

— Un peu, mais pas tout.

— C'est mal.

— Il faut bien que je vive.

— Je ne dirai point que je n'en vois pas la nécessité; mais si tu veux me donner ta parole d'honneur de ne plus tendre de collets, je te fais avoir ta pen-

sion de retraite de 1,200 francs; depuis longtemps tu la sollicites sans pouvoir l'obtenir, à ce prix je m'en charge, tu peux y compter.

— Impossible, monsieur le maréchal, je périrais d'ennui. »

Cette conversation, je l'ai entendue. Ce pauvre diable est mort. Il me disait souvent que pour rien au monde il ne renoncerait à son métier. — « Vous ne craignez donc pas les gardes, lui répondis-je. — Bah! les gardes.... on leur fait manger des haricots de temps en temps, et puis on est sûr qu'ils dorment toute la nuit. » *Manger des haricots* signifie, en argot de braconnage, recevoir une prime sur le gibier. « Mais comment faites-vous, lui demandai-je, pour ne pas embarrasser vos filets dans les épines, car enfin, la nuit, vous ne les voyez point. — On les enlève le soir. — Et les gardes? — Les gardes! ce sont eux qui les ôtent; le propriétaire leur promet dix francs pour nous arrêter, nous leur en donnons quarante pour nous laisser faire; vous voyez qu'ils auraient grand tort de se brouiller avec nous. »

Melle soporatam et medicatis frugibus offam
Objicit: ille, fame rabidâ tria guttura pandens,
Corripit objectam atque immania terga resolvit
Fusus humi, totoque ingens extenditur antro (1)

Le garde a toujours pour compère un braconnier de ses amis, qui colporte les lièvres et perdreaux à vendre; il ne pourrait point prendre ce soin lui-même; il n'a pas le temps, et puis le maître le saurait; dans ce cas, adieu la place. Tout cela s'arrange fort bien. Tu vendras mon gibier; quand tu seras d'un côté, j'irai

(1) VIRGILE.

d'un autre ; il faut que chacun gagne sa vie. Pour avoir une chasse bien gardée, il faudrait un garde qui gardât le garde, et même il faudrait quelqu'un pour surveiller celui-là. *Ubi lavantur qui hic lavantur*, dit l'Écriture sainte, passage que j'ai traduit un peu librement, à la vérité, par ces mots : « Qui nous gardera de ceux qui nous gardent. »

C'est une terrible chose qu'une chasse à garder ; je crois fort qu'on y gagnerait beaucoup en ne la gardant pas. Mettez des perdreaux près d'un garde, c'est tout comme si vous placiez un ivrogne, dans une cave bien fournie ; celui-ci vous boira votre vin, l'autre vous tuera vos perdreaux ; la potence serait là, debout, étendant son bras prêt à changer un homme en cadavre, que les perdreaux n'en seraient pas moins tués, mangés ou vendus, que le vin n'en serait pas moins bu. Si vous voulez obtenir des résultats, demandez des choses possibles. Je connais des gardes fort honnêtes à qui je confierais deux ou trois mille francs sur leur parole ; je dormirais bien tranquille ; mais si je leur donnais une compagnie de perdreaux à garder, et s'ils s'engagaient par devant notaire, sur hypothèque, à me les faire voir quand ils en seraient requis, je ne pourrais jamais me persuader que je reverrais mes pauvres perdreaux. Dans les chasses par actions, où plusieurs associés contribuent aux frais et participent au plaisir, les places de garde sont excellentes, c'est un canonicat. Les appointements, chaque jour augmentés des pourboire, grossis par les profits de marchand de vin traiteur, métier que tous les gardes exercent avec l'assistance du ruisseau voisin, suffiraient pour nourrir une nombreuse famille. Mais si tout cela se trouve doublé par le gibier vendu, vous concevez qu'un tel garde est un financier respectable.

J'en connais qui savent tirer d'un sac deux mon-

tures. Ils élèvent des perdreaux en quantité, des faisans autant qu'ils peuvent, et puis ils les lâchent dans les blés, en présence des actionnaires réunis, qui, voyant cette nombreuse famille, se promettent des plaisirs sans fin, quand viendra le mois de septembre. Messieurs, vous comptrez sans votre hôte, ou du moins sans votre garde; vous lui avez payé les perdreaux vingt sous la pièce; il a reçu huit cents francs, soyez certains qu'il ne s'en tiendra pas là.

Quelques jours avant l'ouverture, le garde calcule que les perdreaux sont rares au marché; il connaît le cours de la Vallée, comme un agent de change sait celui de la Bourse. « On les vend deux francs pièce: diable! dit le garde, les huit cents perdreaux lâchés au mois de juillet, ne m'ont rapporté que 800 francs, sur lesquels il a fallu prélever bien des menus frais, tels que œufs de fourmis, achat de poules couveuses, grain pour les nourrir, etc.; si je savais m'y prendre, ces huit cents perdreaux me donneraient aujourd'hui 1,600 francs bien clairs et bien nets, puisqu'il me sera bien plus facile de les tuer que de les élever. » Dès ce moment leur mort est résolue; en définitive, il faut que ces perdreaux soient tués. Pourquoi ne se chargerait-il pas de l'affaire? Il en restera, ma foi, bien assez pour les actionnaires; ils ne sont que douze; et dans plusieurs endroits qu'il connaît il existe encore au moins trente perdreaux, ce qui fait plus de deux pour chacun; et d'ailleurs, le garde ne sait-il pas que les actionnaires ne sont inventés que pour payer leur part contributive; *on* ne les a créés et mis au monde que pour cela. Le rusé matois connaît le chaume, le guéret où les compagnies sont couchées; le filet caché sous la paillasse, voit aussitôt le jour, et le lendemain une voiture de gibier arrive à la Vallée, et le soir, tous les restaurateurs

de Paris, à la grande satisfaction des gastronomes, ont fait figurer le perdreau sur leur carte, quoique la chasse ne soit pas encore ouverte.

Quelques jours après, les actionnaires sont prévenus que les perdreaux ont été pris par des braconniers; le garde a résisté, dit-il: de ses deux coups de fusil il en a blessé deux; on voit encore le sang par terre, mais les autres l'ont roué de coups; il a le dos, les reins tout noirs; c'était fait de lui, si des charretiers, qui passaient sur la route, n'avaient point entendu ses cris. Une chose est certaine, c'est que vous n'avez plus de perdreaux. Vous ne seriez pas dans une pire position, si vous n'aviez point de garde; que dis-je? elle serait meilleure, car le braconnier a quelquefois peur du garde; il n'ose pas tout prendre, et le garde, au contraire, certain que le maître dort, taille en plein drap, sans être dérangé par rien.

Bien plus: souvent le maître, ou l'un des maîtres, s'entend avec le garde pour ramasser tout le gibier. Ceci demande un mot d'explication. Dans les chasses par actions il se trouve toujours un entrepreneur-spéculateur, qui fait les fonctions de directeur général; le garde est sous ses ordres, c'est lui qui a les baux en son nom; les actionnaires n'ont autre chose à faire qu'à payer; on ne les appelle que pour cela. Ordinairement cet entrepreneur est un épicier renforcé, qui voulait d'abord chasser sans payer sa part, et qui bientôt, trouvant cette prime trop faible, prend tous les perdreaux, après les avoir vendus à ses associés. Ce que je dis là s'est fait, en 1837, dans vingt chasses des environs de Paris, et à été constaté judiciairement dans quatre localités.

Voulez-vous avoir toujours des taupes dans votre jardin, prenez un taupier à l'année, et chargez-le de les détruire. Voici comment raisonne le taupier: « Si

je prends toutes les taupes, on n'aura plus besoin de moi ; prenons-en quelques-unes de temps en temps, et laissons de la graine pour l'année suivante. » J'avais un de ces industriels à ma solde, et toujours il laissait les choses en parfait équilibre ; lorsque je n'avais pas mon compte de taupes, il avait soin de m'apporter celles qu'il prenait chez mes voisins. Un beau jour je lui donnai congé : Je pris moi-même une douzaine de taupes, et depuis longtemps je n'en vois plus. Si les taupes sont partout où demeurent les taupiers, le gibier n'est point où se trouvent les gardes. Un ministre de la police inventait des conspirations pour se rendre nécessaire ; le taupier apporte des taupes.

Le garde a toujours quelque marchand-coquetier dans sa manche pour vendre son gibier ; il sait le jour et l'heure où le négociant de lapins et de perdreaux passera sur la route ; il s'y rend, et l'affaire est bientôt conclue. S'il fait chaud, voici comment il s'y prend pour conserver son gibier : il place dans la terre un tonneau défoncé, avec un peu de lie de vin au fond, ou mieux encore quelques boisseaux de charbon ; il accroche les perdreaux par la tête à des clous plantés contre les douves, recouvre le tout d'une planche, et il attend avec patience le moment de vider son magasin. Le garde fait des échanges avec le boucher du village ; ennuyé de manger des perdreaux et des lièvres, il veut quelque chose de plus solide ; et choisit le gigot ; d'ailleurs, rien n'est fatiguant comme de manger toujours du pâté d'anguille. De son côté, le boucher y trouve son compte ; car il peut ajouter un article de plus pour contenter ses pratiques. Le commerce a commencé par des échanges. Le duc d'orléans, père de notre roi réprimanda fortement un de ses gardes, bon Allemand, accusé par la rumeur publique de vendre du gibier.

« Monseigneur, chamais fendre perdreaux ni lièvres.

— Tu les portes chez le boucher, qui te donne des gigots.

— Oui, monseigneur, chigots, c'est vrai; vous permettre moi mancher lièvres; j'aime mieux mancher chigots; pour moi, c'est meilleur, pour fous, c'est même chose. »

Au XIV[e] siècle, D'Interville, évêque d'Auxerre, fit crucifier un de ses gardes pour avoir vendu quelques pièces de gibier à l'insu de son maître. La punition était un peu forte, surtout ordonnée par un ministre du Dieu de paix. Cependant, lorsqu'un chasseur lit des anecdotes de cette espèce, il ne peut s'empêcher de dire : « Ma foi, c'est bien fait. » Pour tout au monde, on ne voudrait tuer un homme pour semblable crime; mais, si d'autres le font, eh bien! on s'en console aisément.

Le garde d'un grand seigneur est toujours insolent avec les chasseurs, et toujours vil avec les braconniers. Si vous vous égarez sur ses terres, il arrivera sur vous tout bouffi, tout tuméfié du poids de son importance.; vous êtes négociant, notaire, avoué, il se croit plus haut placé que vous dans la hiérarchie sociale, parce qu'il chasse quelquefois avec monseigneur; il fera l'insolent avec vous, parce qu'il se croit au moins votre égal. D'ailleurs il ne vous craint pas : vous êtes honnête homme; il ne redoute que le braconnier.... et les coups de fusil.

Les chasseurs se permettent quelquefois de petites plaisanteries avec les gardes, mais ils ne les tuent jamais. Un jour, nous fûmes surpris dans un quasi-délit de chasse par le garde du comte d***. « Je vous déclare procès-verbal, dit-il à mes compagnons.

— Fort bien.

— Votre nom ?

— Devinez.

— Votre port d'armes ?

— Nous n'en avons pas.

— Je vais vous suivre.

— Suivez. »

Après avoir fait faire bien des courses au garde, il fallut déjeuner : nous entrâmes dans un petit cabaret sur la route. « Allons, dis-je au garde qui me connaissait, déjeunez : avec nous, et que ce soit fini ; nous ne sommes pas en faute, trinquons ensemble, cela vaut mieux que de plaider.

— Je veux faire mon devoir.

— Eh bien ! faites ce qui vous plaira mais déjeunez avec nous. »

Il déjeuna ; mal lui en prit : le vin était bon, la chaleur accablante ; on lui versa tant à boire que bientôt le garde roula sous la table. Une diligence vint à passer ; elle allait à Chartres.

« Conducteur, voilà un homme qui s'est grisé tout en vous attendant ; il nous a dit qu'il allait à Chartres ; chargez-le sur votre impériale.

— J'y consens, mais il faut m'aider.

— Qu'à cela ne tienne. »

Et nous voilà tous, hissant notre sac à vin, et le jetant là-haut comme un ballot de marchandises. Il dut être bien étonné quand il se réveilla le soir à vingt lieues du domicile conjugal. Je ne l'ai plus revu depuis cette époque. C'était un de ces hommes qui, à vingt ans, ont atteint le maximum de l'intelligence qu'ils peuvent acquérir. Depuis cet âge, il n'avait fait que décroître ; jugez à quel degré il se trouvait alors, car il avait cinquante ans.

Vous allez chasser chez un riche propriétaire ayant force gibier dans sa plaine et dans ses bois, le maître

n'a jamais touché de fusil, et les perdreaux, les lièvres, les faisans, il ne les apprécie que lorsqu'ils sont rôtis. Vous partez donc, accompagné par le garde. Celui-ci ne vous conduira jamais aux bons endroits ; chaque coup que vous tirez c'est un vol que vous lui faites ; si vous tuez quelque pièce, sa figure se rembrunit. Des perdreaux vont se remettre dans une luzerne ; vous vous dirigez de ce côté-là. « C'est impossible dit le garde, le fermier nous ferait un procès, et cela fâcherait mon maître.

— Si nous allions dans ce taillis.

— C'est une réserve ou l'on n'entre jamais au mois de septembre.

— Nous y trouverions peut-être un faisan.

— Sans doute, mais monsieur ne veut pas qu'on en tue avant le premier octobre ; il suit la coutume de l'Angleterre. »

Ainsi vous avez permission entière dans les chaumes, dans les guérets, vous donnez vos dix francs au garde, et celui-ci trouve que vous avez payé bien bon marché le perdreau, le lapin que vous laissez à la cuisine de son maître. Je connais beaucoup de ces propriétaires qui sont là pour guetter les chasseurs ; sous le prétexte de s'informer si la journée a été bonne, ils visitent les carnassières, et, semblables à des commis de l'octroi, ils furètent partout, saisissent le gibier et le portent à leur garde-manger. Cette coutume est du plus mauvais goût ; n'invitez pas, mais si vous invitez, traitez bien vos convives : un chasseur, revenant d'une excursion lointaine, aime à montrer le fruit de son adresse. Il est humilié de revenir les mains vides, et de raconter longuement comme quoi le monsieur a fait une spéculation en l'invitant à chasser. En définitive, vous vous êtes déplacé, vous avez donné d'agréables distractions à un homme qui s'en-

nuie lorsqu'il est tout seul; vous avez payé la voiture, vous avez payé le garde qui vous a trompé; vous avez payé les domestiques; le maître a gardé le gibier tué par vous, et vous revenez, en tâchant de vous convaincre que vous vous êtes bien diverti, chose à laquelle vous ne parvenez pas toujours.

Les gardes ont tant par chaque pièce qu'ils tuent; si vous en tuez il en restera moins. Mais, direz-vous, je leur donne dix francs, ce qui représente la prime de vingt pièces au moins. «Fort bien vous répondra le garde; mais j'aime mieux recevoir vos dix francs et ne vous faire rien tuer. Tout homme qui vient chasser ici me doit dix francs; mais moi je ne lui dois pas de gibier,» et par dessus le marché, vous devez encore, au départ, faire vos remercîments à tout le monde, pour la somme de plaisir que vous avez prise.

Un paysan des environs d'Apt alla voir un jour le prieur de Bourinette.

« Te voilà, mon brave Chichois. (1).

— J'ai voulu vous voir aujourd'hui, monsieur le curé; depuis longtemps j'en avais le projet.

— Et tu as bien fait de le mettre à exécution.

— J'ai un service à vous demander.

— Parle, mon ami; si c'est possible, c'est déjà fait.

— Oh! c'est très-facile; c'est un conseil.

— Eh bien! conte-moi ton affaire.

— Mais, auparavant, je veux vous donner deux excellents fromages que ma femme a faits tout exprès pour vous.

— Ah! mon bon ami, combien je suis reconnaissant de cette aimable attention; tu vas boire un coup, tu vas déjeuner. Je ne puis pas te tenir compagnie, car je n'ai pas encore dit ma messe. Ma gouvernante est

(1) Par corruption de François, expression familière.

sortie, je ne sais si je trouverai quelque chose à manger. Voilà du pain, du vin, le reste est dans l'armoire; je n'ai pas la clé; comment faire?

— Eh bien! je mangerai un morceau de mes fromages.

— Tu as raison.»

Le paysan s'assied; le pain était tendre, le vin était bon; il goûta le fromage, et, tout en causant avec le curé, en recevant de lui des conseils qu'il venait lui demander, il mangea tout le pain, but trois bouteilles de vin, et fit disparaître les deux fromages.

« Allons, dit-il, je puis me remettre en route; j'ai des forces pour retourner à ma bastide.

— En arrivant, tu remercieras bien ta femme des deux fromages qu'elle m'a envoyés.

— Je n'y manquerai pas, monsieur le prieur.»

Cependant il existe des exceptions à toutes les règles: on voit des gardes incorruptibles, on voit même des braconniers qui ne veulent transiger avec personne. Cette vie aventureuse leur plaît; ils ont besoin de ruses pour attraper le gibier, ils en ont besoin pour tromper le garde; le profit est plus grand, la victoire est plus agréable, parce qu'elle cause plus d'émotions. C'est une industrie comme une autre; elle compte ses héros, ses Cartouche et ses Mandrin. Labruyère, dans les *Ruses du braconnage mises à découvert,* cite les haut faits de quelques-uns de ses amis. Je terminerai ce chapitre par l'histoire véritable d'un illustre de l'époque. Je laisse parler Labruyère.

« Un soldat, mon camarade de chambrée dans le bataillon de Corbeil, avait été obligé de s'engager par les ordres de M. de Montmorin, gouverneur de Fontainebleau. Il déserta à Oppenheim et revint en France, où il continua de braconner au fusil, comme avant son engagement. C'était un des bons tireurs qu'il y



eût : il chassait en plein jour sur la capitainerie et sur les terres de MM. de Trudaine et de Machault. Les gardes ne manquèrent pas de faire des rapports, dont il ne s'embarrassa pas : on lança un décret contre lui, et plus de soixante personnes furent employées pour le prendre, gardes, maréchaussée et autres. Ils le poursuivirent plus de quinze jours, sans le pouvoir joindre, quoiqu'ils le vissent tous les jours.

« Favorisé par les paysans, il était averti de toutes les embuscades qu'on lui dressait; ils étaient persuadés qu'il avait un talisman qui le rendait invulnérable; ils en débitaient quantité de preuves, qui cependant ne persuadaient point ceux qui le cherchaient. On commençait à se rebuter, et l'on était sur le point de l'abandonner, lorsqu'un des gardes vint dire : « Si on veut suivre mes avis, il n'échappera pas ce jour même, car je viens de le voir en plaine; on n'a qu'à serrer les grands bois, et il n'aura d'autre refuite qu'une remise de deux arpents. Cela dit, on cerna notre braconnier; lorsqu'il s'apperçut qu'il était entouré et qu'on lui avait coupé la retraite des grands bois, il se crut perdu, et ne manqua pas de gagner cette remise. En même temps, ceux qui le poursuivaient fermèrent le cercle et entourèrent le lieu de sa retraite. Le commandant fit mettre pied à terre à quarante hommes pour fouiller cette remise. Ils la traversèrent sans le découvrir; on la refouilla, et il n'y eut ni terrier de lapin, ni buisson, ni arbre, ni fougère, qui ne fût visité, mais inutilement; ils y entrèrent tous et ne le trouvèrent pas : après une pareille visite, ils conclurent qu'il avait pactisé avec le diable, et l'abandonnèrent, pour aller en faire le rapport. Ils n'étaient pas à un demi-quart de lieue qu'ils l'entendirent tirer, et le virent en plaine, ramassant un lièvre qu'il venait de tuer. Ils coururent après lui;

mais il gagna les grands bois, et l'obscurité du soir le déroba à leur poursuite.

« Voici les caractères dont cet homme s'était servi dans cette occasion. Il y avait une mare dans cette remise, et elle était pleine d'eau. Il y avait des plantes de nénuphar dont les feuilles sont larges comme un chapeau détroussé ; il s'était mis dans l'eau, et, après avoir caché son fusil et ses munitions dans des buissons impraticables, s'était couvert la tête d'une de ces feuilles. En cet état, il voyait sans être vu, et entendait tous les discours qu'on faisait sur son compte. Au bout de quelques jours, les gardes le joignirent à Machault sur la brune; il n'eut que le temps de se jeter dans une mare qui est contiguë au jardin; mais un garde à cheval l'ayant aperçu, lui tira un coup de fusil et le vit aller au fond: son chapeau resta sur l'eau. Ils firent chercher le corps et le fusil ; on ne put trouver ni l'un ni l'autre, quoiqu'ils eussent fait traîner une herse à travers cette mare. Les gardes se retirèrent dans le cabaret pour manger un morceau, et là, ils se félicitaient de la mort du braconnier, lorsque celui-ci, ayant enfoncé des carreaux de vitre, et ayant passé le canon de son fusil à travers, leur cria qu'il les allait tuer tous ; il lâcha, en effet, ses deux coups pour leur faire peur ; ils se cachèrent sous les tables et ailleurs ; puis, il se retira sans avoir fait mal à personne. Il leur joua plusieurs autres tours, qui lui ont donné, dans les environs, la réputation du plus grand sorcier de France. »

CHAPITRE XII.

Le Lapin. (1)

. . . Densam mirabere prolem
Natorumque greges, quos indefessa laborum
Mater alit, partus anni cum mensibus æquans :
Pendet enim soboles nutricis ab ubere, ventrem
Cum novo prægnantis tendit fœtura tumentem.

JACQUES VANIÈRE.

Autrefois on ne chassait pas le lapin au chien courant; les gentilshommes et les rois dédaignaient cette proie de petite importance. Dans tous les vieux livres de chasse, à l'article *Connin*, on ne parle que de *furon* et de bourses. C'est tout simple; des gens qui, dans leurs bois, avaient à discrétion cerfs et sangliers, chevreuils et lièvres, n'allaient pas s'amuser à courir après un malheureux lapin. « Le gentilhomme, dit du Fouilloux, ne retire pas grand passetemps de cette chasse, laquelle aussi fait-il le plus souvent par ses gens et serviteurs que par lui-même : plus content de la prinse garnir son croc et couvrir sa table, que

(1) Dans *le Chasseur au chien d'arrêt* j'ai consacré deux chapitres au lièvre et au lapin; j'éviterai de répéter ici ce que j'ai déjà dit ailleurs. En consultant les deux ouvrages, on trouvera probablement tout ce qu'il est possible de dire sur ces deux animaux, considérés comme pièces de gibier.

d'autres exercices et récréation qui luy en puissent revenir. »

Aujourd'hui, quand nous avons des lapins, nous les chassons nous-mêmes. Le lapin est la grande ressource de notre siècle essentiellement prosaïque ; il est la providence de la petite propriété. Pourvu que vous ayez un taillis grand comme un billard, quelques terrains pierreux, une vieille carrière à plâtre, vous pouvez avoir des lapins. Henri IV disait : « Mettez-y des Gascons, ils pousseront bien vite. » Moi, je vous dis, si vous avez des terres où rien ne peut venir, des terres sablonneuses, pleines de cailloux et de ronces, plantez-y des lapins, et vous en aurez bientôt un régiment.

Mais une condition expresse pour que vos lapins prospèrent, c'est que le terrain soit à l'abri des inondations : il doit absorber les eaux pluviales ; car ce petit animal ne se plaît que dans les endroits secs. Quand les rivières sont débordées, quand elles couvrent des îles habitées par des lapins, ces intéressants quadrupèdes se retirent à l'endroit le plus élevé ; si l'eau vient l'envahir ils grimpent sur les arbres. Plusieurs fois il nous est arrivé de les chasser en bateau, et d'en tuer sur la branche d'un saule ou sur la cime d'un peuplier.

On dit que le lapin a plus d'esprit que le lièvre, puisqu'il sait se creuser un terrier. On fait peut-être honneur à son industrie de ce qui n'est dû qu'à sa faiblesse : il est probable que le froid seul en est la cause. Quoi qu'il en soit, ce besoin a fait faire un grand pas au lapin, et l'a placé fort au dessus du lièvre. En effet, travailler, se réunir en communauté, posséder, voilà des choses que le lièvre ne connaît pas ; et qui, chez le lapin, ont dû amener une succession d'idées ignorées de beaucoup d'espèces d'animaux. Le

lapin vit en famille ; il est propriétaire de sa demeure, qu'il augmente à mesure de ses besoins ; nécessairement il existe entre les lapins d'un même bois des rapports de voisinage. Il est certain que dans les terriers la vieillesse est respectée ; les pères et mères sont honorés ; et si nous connaissions tout l'intérieur d'une famille de lapins, il est probable que nous serions émerveillés comme en présence d'une ruche d'abeilles.

Il existe une différence énorme entre le lapin sauvage et le lapin domestique ; celui-ci devient beaucoup plus gros que l'autre : cela se conçoit très-bien, puisqu'il passe sa vie dans une cabane ou dans un tonneau, ne courant point, et privé de tout exercice. Entrez dans une chambre où vous avez des lapins, ils fuiront tous à votre approche ; ils se cacheront partout dans l'espoir de ne pas être vus. Prenez vos lapins, et mettez-les en plein champ, ils resteront immobiles, rien ne pourra les décider à courir, ni votre présence, ni celle des chiens ; ils se laisseront prendre et déchirer à belles dents sans faire un effort pour se sauver. J'ai voulu quelquefois essayer d'en faire courir pour que mes jeunes chiens les poursuivissent, je n'ai jamais pu parvenir à leur faire prendre le galop.

Le lapin est peu sociable de sa nature, du moins dans ses rapports avec les animaux d'une autre espèce. Quoiqu'il ait beaucoup de ressemblance avec le lièvre, il n'en est pas moins son ennemi juré. Cent fois on en a fait l'expérience ; on a mis des lièvres et des lapins dans un enclos, bientôt il n'y avait plus de lièvres. On dit que le lapin cherche querelle au lièvre, qu'il le mord, le harcèle et l'oblige à fuir. Je crois avoir trouvé une autre raison à cette incompatibilité d'humeur ; le lapin est presque toujours en mouvement, il court toute la nuit, et souvent pendant le jour. Quand la terre est couverte de feuilles mortes, chaque

pas qu'il fait en trottillant amène un bruit effrayant aux oreilles du lièvre. Celui-ci, croyant que c'est un ennemi, va se gîter ailleurs; mais un autre lapin le fait déguerpir encore. Ennuyé de ces frayeurs répétées, ne pouvant rester un seul jour en repos, il part pour aller vivre loin d'un voisin si tracassier. C'est comme un bon bourgeois qui loge sous un appartement où le fashionable sonne de la trompe, il donne congé; et, pour dormir en paix, il va se loger à la place Royale.

Le lièvre et le lapin, quoique d'une forme à peu près semblable, ne peuvent pas multiplier ensemble. Le baron de Gleichen a beau nous dire qu'il a fait accoupler des lapins et des lièvres, et nous parler des métis qu'il a obtenus, nous sommes obligés à n'en rien croire; car on a fait en France des milliers d'expériences sans aucun résultat; or, je ne vois aucune raison pour que le canton de Hochin, dans la Pologne prussienne, soit plus apte à cette espèce de production. (1).

Les naturalistes disent que le lapin nous est venu d'Asie ou d'Afrique; je pense que l'Espagne est le pays qui a fourni l'Europe de lapins, et voici mes raisons :

(1) La nature a soin d'empêcher l'altération des espèces, qui pourrait résulter de leur mélange, par l'aversion mutuelle qu'elle leur a donnée. Il faut toutes les ruses, toute la puissance de l'homme pour faire contracter ces unions, même à celles qui se ressemblent le plus; et, quand les produits sont féconds, ce qui est très-rare, leur fécondité ne va point au-delà de quelques générations, et n'auraient probablement pas lieu sans la continuation des soins qui l'ont excitée. Aussi ne voyons-nous pas dans nos bois d'individus intermédiaires entre le lièvre et le lapin, entre le cerf et le daim, entre la martre et la fouine.

Discours sur les révolutions de la surface du globe, par CUVIER.

Catulle nomme l'Espagne *Cuniculosa* (lapinière). Deux médailles frappées sous le règne d'Adrien représentent l'Espagne sous la figure d'une femme : un petit lapin semble sortir de dessous sa robe. Les étymologistes disent que le mot Espagne signifie lapin, parce que cet animal se nommait *saphan* en hébreu; les Phéniciens en on fait *spania,* et les Latins *hispania,* Espagne. Ce qui est certain, c'est que les anciens Grecs ne connaissaient pas le lapin. Aristote n'en parle point. Xénophon, qui décrit la chasse du lièvre, ne dit pas un mot du lapin. Polybe et Strabon, écrivant en grec, et voulant parler du lapin, le désignent sous le nom de *cuniculus,* auquel ils donnent une physionomie grecque.

Un lord anglais avait un parc immense; il y mit des cerfs et des sangliers, des chevreuils et des daims, des lièvres et des lapins, des chevaux, des vaches, des chèvres, des moutons, etc.; il mit des gardes, avec défense de tirer aucun animal sous aucun prétexte; il avait même des gardes pour surveiller les gardes. Le service se fit très-bien; l'heureux insulaire avait trouvé des gardes qui ne braconnaient pas. Il partit pour la France et l'Italie, et revint dix ans après. Que trouva-t-il dans son parc? des lapins par millions, rien que des lapins. Je ne sais pas comment se fit la chose; apparemment les autres bêtes trouvèrent des ennemis qui les détruisirent: les lapins, dans leurs terriers, bravèrent les saisons et les animaux nuisibles.

La chasse du lapin est fort amusante, en ce sens qu'elle est à la portée de tout le monde. Pour chasser le cerf il faut être grand seigneur, il faut avoir des bois, des valets, un grand nombre de chiens, des chevaux, et tout ce qui s'ensuit; bien plus, il faut être jeune, vigoureux. Mais pour chasser le lapin, un

ou deux petits bassets suffisent; on n'a pas besoin d'avoir de bonnes jambes, car on ne marche pas beaucoup: un goutteux pourrait même faire cette chasse. Le campagnard qui, près de son habitation, possède un bois garni de lapins, peut aller en tuer deux ou trois en robe de chambre, en pantoufles, si cela l'amuse, il est sûr de son affaire, comme s'il les avait dans sa basse-cour.

Le meilleur chien pour chasser le lapin à voix est sans contredit le petit basset à jambes torses. Cela se comprend: le lapin est un animal qui court très-bien, mais il se fatigue bientôt. S'il rencontre un ennemi qui le poursuive vigoureusement, il rentre au terrier. Donc, moins vos chiens iront vite, et plus vous aurez de chances pour tuer le lapin; car il ne songera pas à se terrer, il se fera battre en allant et revenant sur lui-même, et dans toutes ces manœuvres vous trouverez fréquemment l'occassion de tirer. « Les bassets sont les chiens les plus utiles aux gentilshommes, car ils servent à tout, et notamment à l'arquebuse; et il n'y a point de nature de chiens qui suivent par le pied ni qui relèvent mieux qu'eux (1). » Si vous n'avez point de bassets, servez-vous de vieux chiens courants mis à la reforme, ils seront encore bien bons pour cette chasse-là.

Dans tous les cas, il faudra toujours boucher les gueules des terriers. Si vous y parvenez sans en oublier une seule, vous trouverez la chasse amusante, car vous brûlerez beaucoup de poudre. Cette opération doit se faire vers minuit, en silence; les lapins sont alors au gagnage; quand ils reviennent au logis, trouvant la porte fermée, ils se rasent dans le bois, et vos chiens les ont bientôt mis sur pied. Du moment qu'ils don-

(1) De Selincourt. *Le Parfait Chasseur.* Paris, 1683.



nent de la voix, le chasseur juge la direction que le lapin a prise; il court en prenant le devant pour attendre l'animal à tel passage, ou bien à la gueule d'un terrier, où probablement il doit se rendre. Le lapin ne fait pas de grandes randonnées comme le lièvre ; il va, il vient, fait cent détours, passe dans les endroits les plus touffus, se rase souvent, et repart à l'arrivée des chiens. Le lapin est plus rusé que le lièvre; il court moins longtemps, mais beaucoup plus vite ; il fait des sauts, il glisse en zig-zag ; il faut être leste à serrer la détente. Quelquefois on n'a pas le temps de viser, on jette le coup de fusil au juger dans les broussailles, et si l'on manque, on a le plaisir de recommencer quelques minutes plus tard. C'est quelque chose, dans ce monde, que de pouvoir recommencer : cela m'arrive très-souvent..... quand je chasse le lapin.

Lorsque l'on court pour prendre les devants et se trouver sur le passage de l'animal, il faut avoir soin de ne marcher qu'au moment où les chiens donnent de la voix ; on doit s'arrêter quand ils se taisent. Le lapin, qui vous entendrait pendant le silence des chiens, et s'en irait d'un autre côté, ne s'occupe que d'une chose, c'est d'écouter le bruit et d'éviter le danger qu'il présage. N'espérez pas qu'il prendra la ligne droite pour venir à vous ; pour fuir, il traversera toujours les endroits fourrés ; il s'y reposera pour en repartir à l'arrivée des chiens.

Lorsqu'on chasse au chien d'arrêt, on cherche du gibier, n'importe lequel. Vous entrez dans une luzerne où vous croyez trouver un perdreau ; pas du tout, il vous part une caille ; plus loin, vous cherchez un lapin, et vous tuez un faisan ; n'importe, tout est bon ; je sais que vous n'êtes pas difficile. A la chasse au chien courant, vous découplez dans un bois ; la musique commence : c'est un lapin, dit l'un, c'est un lièvre, dit

l'autre : pas du tout, c'est un chevreuil qui vous passe à vingt pas, et vous le culbutez. « Attrapez-nous toujours de même, dites-vous, en admirant votre superbe proie. »

Quand on chasse à tir avec les chiens courants, il arrive aussi que les chiens, tout en suivant un lapin, font partir un lièvre qui se trouvait rasé sur leur passage; c'est un des hasards heureux de cette chasse là : vos chiens servent à deux fins ; leur voix, qui s'entend de loin, prévient les chasseurs; tous sont aux aguets, et quelquefois, aux deux extrémités de la ligne, deux coups de fusil retentissent; l'un tue un lapin, l'autre roule un lièvre.

Un marchand forain criait, d'une voix de Stentor, pour appeler ses pratiques; quand il avait énuméré tous les objets à vendre, tels que mouchoirs, bonnets, tabliers, etc., un petit jardinier, qui le suivait, terminait la phrase en disant : « et des oignons. » Il avait une petite voix grêle, il ne pouvait se faire entendre tout seul; mais la voix de tonnerre attirait les cuisinières sur leurs portes, et les oignons se vendaient très-bien.

Il existe une espèce de lapins qu'on nomme *buissonniers;* ceux-là ne se terrent jamais : on les trouve dans certains pays, auprès des haies, dans les buissons. Ils courent mieux et plus longtemps que les autres. On peut, lorsqu'on en rencontre, lâcher quelques chiens de plus à leur poursuite, et l'on croira presque avoir un lièvre devant soi. Pour un véritable amateur, c'est une bonne fortune, car il ne s'agit pas de lancer un lapin et de le tuer au premier saut; en chassant, le but est de s'amuser, de combattre les ruses par d'autres ruses, et de finir par triompher. Il en est de même dans toutes les choses de la vie : une fortune acquise par un travail constant donne bien plus de jouissances

que celle tombée du ciel par un héritage inattendu. La femme qui se fait prier longtemps flatte bien plus notre amour-propre que celle qui dit oui, dès que nous commençons notre première phrase.

Tout le monde connaît la manière vraiment prodigieuse dont le lapin multiplie, et cependant nous n'en avons pas assez en France. Notre chapellerie consomme pour vingt millions de peaux de lapin chaque année, et la moitié nous vient de l'étranger. Il serait donc à désirer que les propriétaires de terrains secs, arides, sablonneux, s'occupassent de propager ce gentil petit quadrupède; ils utiliseraient des terres qui rapportent peu ou point; nous cesserions d'être tributaires de nos voisins, et, par dessus le marché, les personnes qui feraient cette spéculation auraient le plaisir de chasser depuis le matin jusqu'au soir. Les Anglais, grands calculateurs, ne manquent pas de se livrer à cette industrie. Dans le comté d'York, il existe une garenne où l'on prend douze à quinze cents lapins dans une seule nuit. Un évêque d'Irlande en vend dix-huit mille par an; c'est un revenu tout comme autre chose.

Mais les lapins font beaucoup de dégât, ils dévorent tout, dit-on; je crois qu'on a beaucoup exagéré le mal. On a mis sur le compte de ces pauvres malheureux lapins les dévastations du gibier en général. Avant la révolution de 1789, les cerfs, les sangliers, les lièvres pullulaient tout à leur aise; ils causaient bien plus de dommage que les lapins. Aujourd'hui même, en Lorraine, en Champagne, où les sangliers sont très-nombreux, allez voir les dégâts que causent une douzaine de ces animaux : mille lapins n'en feraient pas autant. D'ailleurs on ne doit point craindre le mal qui peut venir, lorsqu'on possède le remède. S'il est difficile de détruire entièrement les lapins,

quand ils sont très-nombreux, on peut toujours en diminuer considérablement la quantité ; dans ce cas, on n'aurait qu'à chasser au printemps. Lorsqu'on veut tenir les choses dans un honnête équilibre, on commence à chasser au mois d'août. A cette époque, les lapereaux son déjà forts, et d'ailleurs on a soin d'épargner ceux qui sont encore trop jeunes. On finit de chasser en février, alors les femelles sont prêtes à mettre bas, il faut les ménager.

A propos de lapereaux, je vous conterai qu'en revenant de la messe, un bedeau dit à son curé :

— Monsieur, pendant que vous lisiez le saint Évangile, j'ai entendu ces trois mots : *duo viri leprosi.* Qu'est-ce-que cela veut dire en français ?

— En français ! rien n'est plus simple, mon ami ; cela signifie : « deux vieux lapereaux. »

Vous voyez que notre bon curé de village n'était pas fort sur le latin ; sa traduction ne satisfit pas l'esprit exact du bedeau, car il lui répondit :

— Vous vous trompez, bien sûr, monsieur le curé ; dans l'Évangile il ne peut pas y avoir de bêtises. S'ils sont vieux, ce sont des lapins ; s'ils sont lapereaux, ils sont jeunes. »

Le lapin est peut être plus poltron que le lièvre qui déjà n'est pas très brave de sa nature. Courant moins bien et moins longtemps, il ne quitte pas le bois, car il sait qu'en plaine il serait bientôt pris. Devant les chiens il ruse toujours, il fait cent zig-zags, il se rase, repart, se rase encore ; Jeannot a besoin de se reposer, il n'a pas l'haleine longue, il faut qu'il souffle à son aise.

Un jour nous chassions les lapins dans un petit taillis ; les chiens suivaient, donnant de la voix à qui mieux mieux. Le lapin était à bout ; il avait beau se raser, Miraud et Miraude arrivaient un instant après

pour le remettre sur pied. Tout à coup ces deux illustres bassets se trouvent en défaut ; la chose était sans exemple. « Diable ! leur dis-je, cette journée va fournir une page bien funeste dans votre histoire. » Or, le lapin s'était fourré sous la carnassière d'un chasseur. Mais, direz-vous, où donc était cette carnassière ? — Par terre, sur l'herbe. — Et pourquoi ? — Parce que le chasseur, dans un petit coin..... Je ne puis pas vous en dire davantage.

Voyant arriver les chiens à sa carnassière, il les avait soupçonnés d'en vouloir à son gibier. Le fouet avait fait son office, Miraud et Miraude avaient été rompus. Cette circonstance les réhabilita complètement dans mon esprit. J'en fus bien aise, car on n'aime pas à soupçonner les personnes que l'on estime. Lorsque plus tard le chasseur reprit sa carnassière, le lapin, flâtré par dessous, se leva, partit ; les chiens arrivèrent, l'œil en feu, la gueule béante ; mais un petit terrier, qui se trouvait dans le voisinage, mit le pauvre lapin à l'abri de tout danger pour ce jour-là.

On peut encore chasser le lapin avec ces petites levrettes que les dames caressent dans leurs salons, à charge de revanche. Trouvez un terrier* loin des arbres, lâchez un furet pour faire sortir les lapins et mettez les levrettes à leurs trousses, vous verrez des culbuttes et des gambades fort amusantes. J'ai connu des dames qui, pour avoir un jour assisté à ce petit divertissement, ne rêvaient plus que chasse, furet, lapins et levrettes.

Le lapin joue un grand rôle dans l'économie domestique ; il s'élève facilement, ne coûte rien à nourrir, et sa chair est fort bonne ; mais de tout temps le lapin sauvage fut préféré à celui nourri dans une cage. Voici ce que dit le savant Olivier de Serre, qui vivait à l'époque de Henri IV : « Les meilleurs, dit-il, sont

« ceux qui vivent en toute liberté dans les forests et « buissons agrestes de la campagne : car par se choisir, « vivre à leur appétit et courrir à volonté, se rendent « au manger délicats et sains. Les pires sont ceux de « clapiers, qu'on nourrit en estroite servitude dans la « maison et en quelque recoin de la basse-cour. » Au temps de Boileau, un gastronome devait savoir distinguer le lapin sauvage d'un lapin domestique, puisque ce poète, en parlant du campagnard, dit :

Je riais de le voir, avec sa mine étique,
Son rabat jadis blanc et sa perruque antique,
En lapins de garenne ériger nos clapiers.

Cependant il paraît que les procureurs de l'époque ne s'y connaissaient pas beaucoup, puisque Racine fait dire à Chicaneau :

Prends-moi dans mon clapier trois lapins de garenne,
Et chez mon procureur, porte-les ce matin.

Ce pauvre procureur ! le voilà bien loti, les trois lapins n'avaient peut-être jamais mangé que des choux. Aujourd'hui nous traitons mieux nos avoués.

Ce n'est qu'au moyen âge qu'on s'est occupé de la civilisation du lapin. Au temps des Romains de l'ancienne Rome, les lapins étaient rares en Italie. Les Lucullus, les Scaurus, ces riches financiers près desquels les nôtres ne sont que des épiciers, faisaient venir de l'Afrique les lapins qui devaient avoir l'honneur de figurer sur leurs tables. Ils faisaient même un singulier ragoût avec les petits lapins arrachés du ventre de la mère ou pris à la mamelle ; ils les appré-

taient sans les vider; Pline dit que c'est excellent. (1) Les habitants des Iles Baléares demandèrent à l'empereur Auguste des hommes pour détruire leurs lapins, qui s'étaient multipliés prodigieusement. Ces peuples auraient cru commettre une impiété en tuant des lapins et en les mangeant. Ce même préjugé, César le remarqua dans les Iles Britanniques; les Anglais d'alors ne croyaient pas qu'il leur fût permis de manger des poules et des lièvres : (2) ils se sont bien civilisés depuis cette époque. Le lapin eut des autels dans l'île de Délos; les grecs ornaient de marbre l'ouverture de ses terriers; des monuments en marbre attestent encore ce culte établi par la crainte de voir manger les récoltes en herbe, ou bien parce que cet animal est l'emblême de la fécondité. (3) On peut dire du lapin comme des bourgeois de Paris quand ils sont morts : bon père, bon époux, bon fils, etc.; il veille à la sûreté de sa famille, et même on prétend qu'un lapin apporte de l'herbe à son vieux père aveugle, infirme ou goutteux. Les Romains ignoraient les trésors que peut contenir une garenne. Aujourd'hui que nous les connaissons, il est d'assez mauvais ton d'en faire usage. Un lapin est un mets qu'on n'ose manger qu'en famille; et pourquoi? parce que ce n'est pas assez cher. Ainsi le veulent nos sottes habitudes : une mode ne dure qu'autant que les riches seuls peuvent la suivre. Pourquoi les dames ne portent-elles pas des plumes de paon, qui sont si belles, si riches en couleur? parce qu'elles valent trois sous pièce. Pourquoi portent-elles

(1) Fœtus ventri exsectos, vel uberibus ablatos, non repurgatis interaneis, gratissimo in cibatu habent, laurices vocant. PLINE.

(2) Leporem et gallinam gustare fas non putant. *De Bello gallico*, liv. V.

(3) DUPUIS, *Origine des cultes*.

des marabouts? parce qu'on les vend un louis le brin. « ma voisine est moins riche que moi : je suis certaine qu'elle ne pourra point en acheter. »

Quoiqu'en puisse dire la mode, un lapin de garenne est une fort bonne chose ; on le fait cuire de cent manières différentes ; on l'arrange à toutes les sauces, *e sempre bene*. Jacques du Fouilloux, en parlant du lapin dit : « Sa chair est meilleure que celle du lièvre, qui est mélancholique et seiche. » Je serais curieux de savoir ce que ce bon gentilhomme poitevin entendait par *chair mélancholique*. Au reste, un lapin tué, vidé tout chaud, dépecé, mis dans la casserole avec du beurre et des oignons, du persil, des champignons et autres ingrédients (si l'on peut se les procurer), forme la base d'un excellent dejeuner de chasseurs ; nous en avons souvent fait l'agréable expérience, et quelquefois nous n'avons pas dédaigné de le préparer nous-même, en mettant la main à la pâte. En cela nous n'avons jamais cru déroger. Homère dit qu'Achille et Patrocle préparèrent eux-mêmes le festin qu'ils offrirent aux députés des Grecs.

Lorsque les lapins sont confiés aux soins d'un artiste, ils subissent toutes les modifications culinaires, et l'on peut dire, sans flatterie, qu'ils sont dignes du soin que l'on prend de leur chair blanche et molle. Tour à tour mangé en gibelotte, ou rôtis ; en matelotte, en hachis, en salade, aux petits poids, aux lentilles, aux concombres, en tortue, ils figurent fort bien sur une table dont on a soigné l'ordonnance. Si, quittant le rôle principal, ils deviennent accessoire, ils servent alors à donner un haut goût aux sauces qui doivent accompagner les autres mets. Point de bons coulis sans lapins ; c'est un axiome admis dans toutes les cuisines où l'on pousse l'art de la gueule dans ses conséquences les plus réculées et les plus transcendantes. Là-dessus,

je puis m'appuyer de l'autorité de Louis XIV. Voici ce que disait le grand roi : « Ainsi, attendu les dommages que les lapins causent, nous vous engageons à les chasser et à en tuer le plus possible, d'autant plus qu'on fait d'excellent coulis avec leur chair. »

Le prieur des Chartreux de Bon-Pas siégeait un jour à un superbe festin que le vice-legat d'Avignon donnait en son honneur. Il avait été convenu d'avance que tous les plats seraient maigres, car le prieur passait pour suivre rigoureusement les règles de son ordre. L'amphitryon servit un superbe poisson, qui séduisait également la vue et l'odorat; on en offrit au prieur; mais au moment qu'il allait attaquer avec sa fourchette, un frère lui dit tous bas à l'oreille :

« N'en mangez pas, mon père; j'ai été, par hasard, à la cuisine, et j'ai vu..... des choses qui font frémir. Cette sauce, que vous croyez faite avec des carottes et des oignons, est un coulis de lapin et de jambon.

— Mon frère, vous êtes trop bavard, et surtout trop curieux; que diable alliez-vous faire à la cuisine? ce n'est pas là votre place. »

Vous plairait-il de manger des lapins délicieux? des lapins gros, gras, exhalant un fumet exquis au moment solennel de l'autopsie? vous dites oui; j'étais bien sûr de votre réponse. Vous avalez déjà votre salive en attendant ma recette, qui doit faire une révolution gastronomique. Eh bien! écoutez-moi.

Vous savez qu'en châtrant le lapin il devient gras, c'est l'histoire de tous les eunuques; voilà pourquoi les bons coqs sont toujours maigres; mais ce lapin domestique, vivant dans un clapier n'a jamais le goût de lapin sauvage; ne pouvant pas choisir sa nourriture, il n'est point dans les conditions naturelles. J'ai longtemps médité là-dessus sans pouvoir trouver autre

chose que le choix entre des lapins gras de clapier et de maigres lapins de garenne. Cependant, un beau jour, mon cerveau s'échauffa, un éclair de génie vint l'enflammer, et, pour le bonheur de l'univers mangeant, j'eus cette sublime idée: « Si nous châtrions des lapins sauvages? » me dis-je. Le secret était trouvé; Colomb, voyant le soleil se lever là, se coucher ici, pensa que cet astre ne faisait pas ce grand tour pour rien. Dès ce moment l'amérique fut découverte. Je pris des lapins vivants, et je les fis châtrer; pour les distinguer de leurs frères, on leur coupa le bout d'une oreille avant de les remettre en liberté; et, lorsque, six mois après, ils expirèrent au champ d'honneur, je reconnus l'excellence de ma méthode. Longtemps je l'ai gardée secrète, jen étais avare; mais, comme il serait possible que je mourusse un jour, je ne voudrais pas en priver le monde.

Allons, mettez-vous à l'ouvrage, et châtrez vos lapins, ou du moins une partie de vos lapins de garenne, il en restera toujours assez pour croître et multiplier. Vous trouverez la même différence qui existe entre le coq et le chapon. Vous viendrez me remercier de vous avoir fait connaître mes chapons à quatre pattes, mes bons lapins gras et dodus, et moi, je me délecterai en pensant que j'ai ajouté quelque chose au bonheur de mes contemporains.

Savez-vous à qui nous devons l'usage d'ôter quelque chose au roi des basses-cours pour le faire devenir gras et tendre? C'est au consul Caïus Fannius. Les Romains engraissaient beaucoup de volailles; l'austère consul fit rendre une loi qui défendait d'élever des poules dans des mues. Mais les gastronomes du temps n'étaient pas gens à se soumettre, sans opposition, à de ridicules lois somptuaires; ils châtrèrent des coqs, et les engraissèrent. La loi fut respectée, car elle ne

parlait que des poules; et voilà pourquoi nous mangeons des chapons.

Avec ce que vous ôterez à vos lapins en les rendant eunuques, vous ferez un excellent ragoût, un plat des plus exquis. Nous avons été assez heureux pour en servir quelquefois à nos amis, et nous pensons avoir mérité leur reconnaissance pour la profusion de délices dont nous avons inondé leurs gosiers. Dans la casserole où se rissolaient tous ces témoins de choses qui ne devaient plus arriver, notre cuisinière avait habilement combiné le parfum de la truffe, l'arome du champignon, le vin récolté sur les côteaux d'Aï; le jury décida que ce mets de haute saveur était le *nec plus ultrà* de la science, et que du temps ou les dieux mangeaient, il était impossible qu'ils mangeassent autre chose. D'après ce jugement, resté sans appel, il est aujourd'hui prouvé que ce que les anciens nommaient ambroisie n'était autre chose que des rognons de lapins, cuits avec des truffes, des champignons et du vin de Champagne.

Voyez quel pas j'ai fait faire à la science, car je suis incontestablement l'inventeur de la chose; autrefois on disait l'ambroisie est ceci : non, repondait-on, c'est cela. Des volumes ont été écrits là-dessus avec force commentaires, des notes à profusion, des pièces justificatives en masse, et l'on n'était pas plus avancé. J'arrive, et tout est fini, la question est décidée, j'ai fait connaître l'ambroisie aux heureux du dix-neuvième siècle. J'espère avoir au moins une statue : on en a élevé souvent à des gens qui ont moins fait pour leurs contemporains. « La découverte d'un mets nouveau fait plus pour le bonheur de l'humanité que la découverte d'une étoile. » Brillat-Savarin l'a dit, et cet aimable maître a toujours raison.

Salviati, vice-légat du pape, à Avignon, avait une

bonne habitude. Pendant le carême on lui servait pour lui tout seul un petit plat de haricots, et puis on en servait un plus grand pour ses convives. « Les apprêts à l'huile incommodent mon estomac, disait-il, j'ai donné ordre à mon cuisinier de me faire tous les jours un plat au beurre; je digère beaucoup mieux, et d'ailleurs le beurre est reconnu maigre par les canons de l'Église. » On sut plus tard que les haricots de monseigneur étaient des rognons de coqs, et c'était avec de semblables austérités, pendant le carême que monseigneur attendait patiemment les fêtes de Pâques.

Si Louis XIV avait connu ma recette, qu'aurait-il dit? Mes lapins ont bien un autre fumet, ils sont bien autrement bons pour faire d'excellents coulis. Et c'est le grand point en chimie culinaire : le principal ne suffit pas, il faut encore la sauce. Avec une bonne sauce, on peut trouver délicieux les mets les plus communs. Rabelais dit que cette sauce doit toujours être piquante, parce qu'elle excite à boire. Lorsque Pantagruel tuait outardes et perdrix, faisans, bécasses et lièvres, il s'écriait à chaque pièce tuée : « Panurge! vinaigre! Panurge! vinaigre! » pour lui rappeler que c'est la sauce qui convient au gibier.

Une sauce faite d'après les règles de l'art ouvre l'appétit, l'excite, l'aiguillonne, embaume l'odorat, inonde le palais de titillations délicieuses, plonge les glandes maxillaires dans d'inneffables jouissances. Gastaldi, médecin-gastronome, et *doctor in utroque*, disait que la sauce est aux aliments ce qu'est l'action à l'art oratoire.

L'homme qui sait bien faire les sauces, qui sait graduer leurs effets, suivant l'ordre chronologique où l'on doit en faire usage, qui sait donner aux unes le piquant, l'apéritif, le stilmulant, aux autres l'onctueux, le moelleux, le savoureux, ressemble à une

jolie coquette dont les agaceries enflammant notre imagination, sont bientôt suivies des plus agréables réalités. Un tel artiste est le poète de l'estomac, il lui donne autant de sensations diverses, autant d'indicibles extases, que notre esprit en éprouve au théâtre avec Corneille et Racine. Si *Phèdre* et le *Cid*, *Athalie* et *Cinna* rendirent leurs auteurs immortels, la sauce inventée par Robert transmettra ce nom illustre à la postérité la plus reculée; sans une sauce qui seule vaut un poème épique, personne aujourd'hui ne saurait que le marquis de Béchamel exista.

La science des sauces a marché avec la civilisation; dans les premiers siècles, l'homme mangeait le pain cuit sous la cendre, les viandes rôties sur des charbons, les légumes bouillis dans l'eau claire. Je parierais double contre simple que les lentilles d'Ésaü furent cuites au naturel. Le juif El Bassum, savant commentateur du Talmud, n'a jamais pu découvrir ni le nom du cuisinier qui accommoda ce plat si célèbre, ni la manière dont il s'y prit pour obtenir des résultats aussi merveilleux. Pendant quinze ans, ce savant Israélite fit de profondes recherches, toujours infructueuses. Il faut s'en consoler, puisque Fabricius, dans sa *Bibliothèque grecque*, cite le titre de cent poèmes épiques, antérieurs à *l'Iliade*, et dont les auteurs sont restés inconnus.

Les Romains donnèrent une grande impulsion à l'art de la gueule. Apicius institua une académie de gourmandise. Il a laissé un savant Traité de *Obsoniis et Condimentis*, il dépensa des sommes énormes en expériences pour faire des sauces: quand il ne resta plus au pauvre homme qu'environ cent mille écus, il s'empoisonna, craignant de mourir de faim.

Sous Louis XII, il se forma dans Paris une compagnie de sauciers qui seuls avaient le privilège de faire

des sauces. Les rôtisseurs rôtissaient, les patissiers patissaient, mais, s'ils voulaient ajouter une sauce, n'ayant point le droit de la faire eux-mêmes, ils devaient avoir recours aux sauciers. Les *statuts des sauciers* sont de 1394. Taillevaut, célèbre cuisinier de Charles V et de Charles VI, et Platina, qui, dans le quinzième siècle, écrivit un livre sur les sauces (1), gastronomes très-érudits, nous ont conservé le nom et la recette des principaux apprêts de ce temps-là. On mangeait le brochet à *l'eau bénite*, le gibier au *saupiquet*, au *mostechan*, la volaille à *la galantine*, à *la poitevine*, à *la dodine*, à *la rapée*. Partout le lapin joue un grand rôle, soit comme principal, soit comme accessoire.

Nos pères mangeaient beaucoup plus que nous; se nourrissant habituellement de viandes lourdes, comme le porc et le sanglier, ils avaient besoin de les assaisonner fortement pour les digérer. En cela les croisades leur furent d'une bien grande utilité, car ils en rapportèrent les épices, dont ils ignoraient l'existence auparavant. Quelle reconnaissance ne devons-nous pas à ces braves croisés; ils nous ont fait connaître la prune, l'abricot, l'échalotte, le girofle, la muscade et mille choses encore que bien des gens savourent chaque jour avec délices, sans en connaître l'origine.

Vicimus in feritate feras, levitate volucres,
Et nihil est tutum cœlove marive relictum.
Jam nihil quò non penetraverit impia ventris
Ingluvies. (2)

Vous savez que les Lacédémoniens n'eurent jamais

(1) *Opusculum de obsoniis, ac honestâ voluptate.*
(2) *Natalis Comitis de Venatione*, libri IV.

une grande réputation dans le monde mangeant, cependant ils avaient une sauce que l'on disait merveilleuse. Denis de Syracuse en entendit parler, et, comme ce brave tyran voulait goûter de tout, il donna ordre de lui amener un cuisinier de Sparte. Le maître-queux se mit à l'œuvre; Sa Majesté fut servie et trouva la chose détestable.

— Malheureux! tu voulais donc m'empoisonner? dit-il à l'esclave marmiton.

— Que Jupiter m'en préserve!

— Je n'ai jamais rien avalé de si mauvais.

— Je vais vous dire pourquoi. C'est qu'à Sparte, mes compatriotes, qui trouvent cette sauce excellente, ne la mangent qu'au retour de la chasse, lorsqu'ils ont bien faim.

Horace était de l'avis de ce cuisinier. Dans son épître à Lollius, il lui recommande fort de s'adonner à la chasse. « Quand un ami puissant fera partir sa meute et ses chevaux pour la chasse, partez pour avoir le plaisir de manger de la venaison qui vous aura coûté quelque fatigue. »

J'approuve la chasse, la fatigue, l'appétit gagné par un long exercice; mais Dieu me préserve des brouets spartiates. Si, quand on a bien faim, on peut manger le pain noir du bûcheron, il me semble que des cantines bourrées jusqu'au couvercle seront préférables et toujours préférées. Les plus belles phrases sur la sobriété, l'onde claire, le laitage, ne me convertiront pas. J'aime mieux les pâtés de Strasbourg, les poulardes rôties, les galantines lardées de truffes; sur cet article, je réponds de mourir dans l'impénitence finale.

Or maintenant monsieur du Télémaque,
Vantez-nous bien votre petite Ithaque,

Votre Salente et vos murs malheureux,
Où vos Crétois, tristement vertueux,
Pauvres d'effet et riches d'abstinence,
Manquent de tout pour avoir l'abondance:
J'admire fort votre style flatteur,
Et votre prose, encor qu'un peu traînante;
Mais, mon ami, je consens de grand cœur
D'être fessé dans vos murs de Salente,
Si je vais là pour chercher le bonheur. (1)

Nous terminerons ici notre chapitre sur le lapin et notre digression sur les sauces. Cette matière est trop importante pour la traiter en passant; elle a besoin des méditations de la science, des observations journalières du praticien. Pour écrire dignement sur la cuisine, il faudrait penser au milieu des fourneaux et avoir une casserole pour pupitre. Que pourrais-je dire, moi profane, tout à fait inhabile à manier un de ces précieux vases d'airain, et qui n'ai jamais su qu'indiquer les grands principes et juger les résultats obtenus!

(1) VOLTAIRE. *Le Mondain.*

CHAPITRE XIII.

Le Renard.

Le regnard est une beste,
Que si tu veux l'attraper
Il te faudra bonne teste.
Il est viste à galoper,
Courant parmi les broussailles,
Grimpant sur rocs et murailles,
Au terrier sautant d'un sault.
Le chasseur qui le pourchasse,
Qui le tue ou qui le lasse
Peut dire qu'il n'est pas sot.

Le sire DE MAUBEC. (1)

Quoiqu'en dise le sire de Maubec, à qui nous empruntons cette épigraphe, la chasse du renard n'est pas très difficile à faire : l'odeur forte répandue par cet animal est cause que les chiens ne tombent jamais en défaut, ou, si ce cas arrive, ils ne tardent guère à le relever; que dis-je? il existe des chasseurs doués d'une finesse d'odorat assez grande pour sentir eux-mêmes le passage d'un renard, sans avoir recours aux chiens. Un de mes amis m'a raconté que, devant aller chasser à l'île Saint-Denis un renard que l'on emportait de Paris dans une cage, étant arrivé au

(1) *Poésies nouvelles sur les bestes et les gens*. Avignon, 1596.

rendez-vous après le départ des chasseurs et du renard, il les suivit à travers Paris en sentant l'odeur que l'animal laissait après lui. Lorsqu'il se trouvait à l'embranchement de deux rues, il mettait le nez au vent, il renâclait comme un chien, et puis il suivait le filon. Par hasard les chasseurs avaient fait de grands détours pour arriver à la barrière; lorsqu'il les eut rejoints, il leur dit le chemin qu'ils avaient pris, ce qui les étonna beaucoup.

Fin et rusé comme un renard est une comparaison adoptée dans toutes les langues. Chez tous les peuples le renard figure dans les fables comme le type de l'astuce. Cet animal n'attaque jamais à force ouverte, mais il se glisse à travers les herbes, il grimpe sur un mur, épiant le moment de fondre sur la poule ou le canard, l'oison ou le lapin. Tapi dans un coin sans être vu, ce monsieur voit tout, entend tout; doué d'une patience admirable, il réussit dans ses entreprises, parce qu'il saisit l'occasion quand elle est bonne.

Claudien assure que les âmes des hommes trompeurs seront, après la mort, mises par Radamanthe dans le corps des renards. A ce sujet je veux vous raconter une toute petite anecdote. Nous avions dans notre village un brave curé qui n'était pas très-fort en théologie; nous parlions un jour devant lui de la métempsycose, il ne connaissait ni le nom ni la chose. Après que nous eûmes expliqué ce que c'était, il s'écria: « Si j'étais pape, j'en ferais un article de foi; vrai, c'est un dogme très-consolant. »

Il est bien rare qu'on prenne un renard au piége; du moment que le rusé compère voit quelque chose d'extraordinaire, il s'en va. Doué d'un odorat extrêmement fin, il évente les voies de l'homme et des chiens; tout ce qu'il n'a pas vu la veille lui fait

ombrage le lendemain. Plantez un bâton sur le passage que suit tous les jours un renard, il prendra sur-le-champ une autre route.

Le renard calcule, médite, compare et juge bien. Vous savez qu'il est dans son terrier; placez un piége à chaque issue, il ne sortira point, ou s'il sort ce sera par une nouvelle gueule ouverte pendant la nuit; mais si quelque lapin, se trouvant dans le même terrier, s'échappe et se prend au piége, le renard juge aussitôt que la machine a produit son effet, et il se sauve par le même chemin. J'ai vu deux fois ce que je viens de vous dire, mais c'était de vieux renards, les jeunes renardeaux n'ont pas autant d'esprit; il faut de l'expérience pour en arriver là.

Chaque espèce d'animal a certaines ruses qui lui sont propres; les unes sont le résultat de l'éducation, les autres sont une suite de sa conformation. Il est hors de doute pour moi que l'éducation des bêtes se fait non seulement par l'imitation, mais encore par un langage articulé. Nos sens sont trop obtus pour remarquer la différence des cris d'une mère qui dit à ses petits qu'il faut se cacher, ou qu'ils doivent hâter leur fuite. Cependant elle doit exister, parce qu'il faut que le langage qui commande l'action change suivant les circonstances. Nous croyons entendre les mêmes sons répétés, mais il est certain que nous nous trompons. Lorsque vous écoutez deux hommes qui causent dans une langue étrangère, vous croyez toujours qu'ils parlent trop vite, et qu'ils doivent avoir beaucoup de difficulté à se comprendre. Une cuisinière de ma connaissance, entendant deux Allemands baragouiner ensemble, s'écria : « Quel plaisir peuvent-ils donc avoir à parler ainsi? c'est bien la peine de bavarder pour ne pas savoir ce qu'on se dit. » Eh bien! le langage des bêtes doit nous paraître cent fois plus

monotone, mille fois plus étrange, parce qu'il se rapporte bien moins avec nos habitudes.

Sans doute l'imitation accoutumera bien le jeune animal aux mouvements nécessaires pour se nourrir; mais, lorsque les dangers se multiplient, ce langage n'est plus suffisant. L'instruction devenant plus compliquée, les mots deviennent plus nécessaires pour la transmettre; sans une langue articulée l'éducation d'un renard serait impossible. En effet, dans les pays où l'on fait une guerre suivie à cet animal, les renardeaux, en sortant du terrier pour la première fois, sont plus défiants que les vieux renards, dans les contrées où l'on ne leur tend point de piéges.

Cette seule observation, incontestable d'ailleurs, démontre le besoin qu'ils ont du langage; car comment, sans cela, pourraient-ils acquérir cette science des précautions qui suppose une suite de faits connus, de comparaisons faites, de jugements portés. Il est probable que le dictionnaire des bêtes n'est pas bien long, mais il est proportionnel aux besoins; chez les carnassiers il doit être plus riche que chez les herbivores. Le chevreuil n'a qu'une chose à faire, c'est de se préserver de la main de l'homme et de la dent du loup; mais le loup doit non seulement se sauver des piéges que nous lui tendons, mais encore il doit chaque jour imaginer de nouvelles embûches pour saisir une proie dont il a besoin. Vous voyez qu'il doit savoir plus de choses que le chevreuil, et par conséquent le renard doit en savoir encore plus que le loup. En effet, le loup ne se sauve que de l'homme, mais le renard doit éviter l'homme et le loup. Étant plus faible, courant moins vite que le loup, il doit recourir à l'adresse dans beaucoup de circonstances où l'autre agit à force ouverte. Sa mémoire se charge d'un nombre de faits qui donne à son instinct une grande étendue. Toujours en

embuscade, se glissant dans les sillons, partagé entre la crainte d'être surpris et la nécessité de surprendre lui-même, la finesse, la patience, la ruse, sont les conditions nécessaires de son existence.

Vous croyez le renard bien loin dans la forêt? pas du tout, il est à dix pas de votre basse-cour, guettant le moment d'enlever une poule pour son dîner. Si vous laissez la porte ouverte pendant la nuit il tuera tout ce qu'il rencontrera; il n'a besoin que d'une poule aujourd'hui, mais il emporte les autres dans son terrier, elles serviront plus tard, dans des moments de disette. Ce ne serait rien s'il ne prenait que les oiseaux de basse-cour, mais ce flibustier a toujours son croc garni de perdreaux et de lièvres; il vit de cailles, de faisans et de lapereaux. Ces derniers forment sa nourriture habituelle, c'est son pain quotidien. Une chose fort remarquable et qui prouve du calcul chez le renard, c'est que s'il demeure près d'une ferme où le gibier se trouve en quantité suffisante, il ne s'avisera jamais d'enlever une volaille; il sait que ce délit donnerait l'éveil sur sa présence dans les environs, et qu'il pourrait être victime de la colère du fermier. Il se contente de manger du gibier à discrétion; comme on n'en sait pas le compte, on ne s'aperçoit point du vol.

C'est vraiment prodigieux la quantité de lapins, de lièvres, de perdreaux, etc., que détruisent les renards, et, comme le dit Valmont de Bomare: « Si le loup nuit plus au paysan, le renard nuit plus au gentilhomme. » Ce dernier mot peut se traduire aujourd'hui par celui de chasseur. Un jour j'ai fait bouleverser un de leurs terriers; j'ai trouvé dans le fond un énorme amas d'ossements, de plumes, d'ailes de perdrix et de faisans; il y en avait certainement deux ou trois hectolitres. Vous voyez donc de quelle importance il est

pour un chasseur de détruire tous les renards qu'il rencontre. Le renard est un concurrent, un intrépide braconnier, qui chasse le jour, la nuit, en tout temps et sans port d'armes. Il faut le tuer de toutes les manières possibles; avec lui nous permettons l'affût, les piéges, les bourses, les filets; on peut être impunément empoisonneur ou assassin. C'est surtout au printemps qu'il faut chasser le renard; quand les femelles sont prêtes à mettre bas, un coup de fusil bien appliqué compte pour quatre ou cinq coups de fusil.

Le renard a besoin de dérober, de guetter, de chasser; c'est comme un soldat maraudeur, donnez lui dix rations par jour, il ira courir la pretentaine pour chercher autre chose. Une dame de mes amies avait élevé un renard; il s'était apprivoisé comme un chien, il allait se promener dans la campagne et revenait ensuite au premier coup de sifflet. Il passait ordinairement toutes ses journées à courir dans les bois, et la nuit on le renfermait dans une chambre, où maître renard avait à discrétion de la viande fraîche. Cependant on s'apercevait d'une diminution sensible dans le personnel de la basse-cour : on guetta le renard, et on s'aperçut qu'il sortait par la grande porte du château, faisait semblant de s'en aller au loin; mais bientôt, revenant sur ses pas, dans un fossé qui lui servait de chemin couvert, il pénétrait dans une grange par une lucarne, il attendait qu'une poule vint dérober quelques grains de blé, et la pauvre petite était bientôt punie de son vol. Dans cette manœuvre on trouve la fourberie du paysan et l'astuce de l'écolier.

Comme on ne prête qu'aux riches, on a généralement attribué au renard plus de finesse qu'il n'en a. Leverrier de la Conterie nous raconte sérieusement que, pour se défaire de ses puces, le renard se plonge

le cul dans l'eau, et puis le ventre, et puis les épaules, et puis la tête. Les puces fuient l'eau, elles remontent; arrivées au museau, elles vont sur un paquet de mousse que l'animal tient à la gueule; alors le renard plonge, et le voilà débarrassé.

Il y a bien longtemps qu'on raconte cela, comme si c'était vrai. J'ai trouvé cette ruse du renard décrite dans l'histoire des animaux par Kemaleddin-Aboubbaka-Mohamed-Ben-Issa, plus connu sous le nom d'El Demiri. Ce savant docteur, dont la réputation est grande en Orient, vivait sur la fin du quatorzième siècle. Si sa recette était bonne, elle réussirait sur un chien; je l'ai essayée, et les puces ne faisaient aucune manœuvre pour quitter l'endroit mouillé. J'ai tué des renards couverts de millions de puces; apparemment qu'ils ne connaissaient point le secret de s'en débarrasser; ils n'avaient pas lu la manière de s'en servir. Que de choses ont été ainsi dites et répétées sans fondement; bien des gens les ont crues sans examen: c'est, en effet, bien plus commode que d'y aller voir. L'homme, en général, aime le merveilleux; il aime à raconter ce qui paraît extraordinaire, il brode, il amplifie, et souvent il fait passer dans l'esprit de ses auditeurs la conviction qu'il n'a point.

N'a-t-on pas cru pendant plusieurs siècles que les macreuses naissaient dans une coquille de l'espèce des huîtres, et qu'on nomme vulgairement *sapinette?* Aldovrande lui-même, qui est devenu autorité quand il s'agit d'histoire naturelle, dit que la chose est tellement affirmée par les illustres de son temps, qu'il préfère se tromper avec tous que d'avoir raison tout seul. *Malim cum pluribus errare, quam tot clarissimis oblatrare.* Munster, dans sa *Géographie universelle*, dit qu'il se trouve en Écosse des arbres dont les fruits, enveloppés dans les feuilles, tombent dans l'eau quand

ils sont mûrs, et se changent en oiseaux vivants qu'on appelle *anser arboreus*. Oderic, dans son voyage de Tartarie, dit la même chose : *Poma violacea et rotunda ad instar cucurbitæ, à quibus maturis exit avis*. Chassaveur, Antoine de Torquemada, Olaüs Magnus archevêque d'Upsal, Jacobus Aconensis, Jules Scaliger et cent autres citent tous ce fait comme s'ils l'avaient vu. Mille volumes ont été écrits là-dessus ; l'un soutenait que les macreuses sortaient d'une huître, l'autre, qu'elles poussaient sur les arbres, d'autres enfin qu'elles s'engendraient naturellement sur la quille des vaisseaux, où elles tenaient par le bec jusqu'au moment de prendre leur volée ; mais aucun n'aurait osé dire qu'elles naissent comme les autres oiseaux.

Voici quelques vers de Dubartas à ce sujet :

J'entens l'arbre aujourd'huy en Inturne (1) vivant,
Dont le feuillage épars, par les soupirs du vent,
Est métamorphosé d'une vertu féconde,
Sur terre en vrais oyseaux, et vrais poissons dans l'onde.

Ailleurs, ce poète s'exprime ainsi :

Dieu, non content d'avoir infus en chaque espèce
Une engendrante force, il fit par sa sagesse
Que, sans nulle Vénus, des corps inanimés
Maints parfaits animaux ça bas fussent formés :
Ainsi sous soy Boote, ès glorieuses campaignes,
Tardif, voit des oyseaux qu'on appelle gravaignes,
Qui sont fils, comme on dit, de certains arbrisseaux,
Que leur feuille féconde anime dans les eaux :
Ainsi le viel fragment d'une barque se change
En des canards volans, ô changement étrange !

(1) *Juverna*, *Hibernia*. Écosse.

Même corps fut jadis arbre verd, puis vaisseau,
Naguère champignon, et maintenant oyseau. (1)

Ainsi la macreuse, venant d'un arbre, d'une huître ou d'une planche pourrie, n'était pas de la viande, et voilà pourquoi dans les couvents les plus austères où pendant le carême, on défendait le lait, le beurre et le fromage, il était permis de manger des macreuses. Peut-être les moines, qui n'étaient pas fâchés d'avoir une fiche de consolation lorsqu'arrivaient les quarante jours d'abstinence, contribuèrent-ils de tout leur pouvoir à maintenir l'opinion publique dans l'erreur. On en était encore là vers la fin du dix-septième siècle, et ce qui le prouve, c'est qu'un savant docteur de la faculté de Montpellier crut devoir réfuter sérieusement ces idées. (2)

Mais quittons les macreuses et revenons au renard. Pour chasser cet animal au tiré, sur terre, on n'a que trois choses à faire, et toutes les trois sont très-faciles :

1° Boucher les trous des terriers, ou simplement y mettre un morceau de bois, un platras, une plume; du moment que le renard verra ce quelque chose d'extraordinaire, il le prendra pour un piége et ne rentrera pas.

2° Être vêtu de couleur brune, le rouge et le blanc seraient vus de trop loin, et le renard est celui des animaux dont les yeux sont le plus perçants.

3° Se poster à bon vent pour entendre les chiens et ne pas être senti par le renard.

Après cela, lancez vos chiens, faites quêter et mettez

(1) DUBARTAS, première semaine.

(2) *Traité de l'origine des macreuses*, par feu M. GRAINDORGE, et mis en lumière par M. THOMAS MALLOUIN, de l'Université de Caen. Caen, 1680.

l'animal sur pied: il se fera battre dans le fort, il reviendra vingt fois dans l'endroit d'où les chiens l'auront débusqué. Le renard, si rusé, n'a pas tant de finesses que le lièvre; d'ailleurs à quoi lui serviraient-elles? L'odeur qui s'exhale de son corps est si forte que toutes les marches et contre-marches seraient tout à fait inutiles; il le sait probablement, puisqu'il ne les emploie pas. Il se dérobe par les endroits les plus fourrés; placez-vous toujours près des hautes herbes; s'il s'en trouve entre deux forts, certainement le renard les choisira pour dérober son passage. Notez bien que moins vos chiens iront vite, et plus vous aurez de chances de tirer. Les bassets, les petits briquets, les vieux chiens sont les meilleurs pour cette chasse; le renard ne les craint pas, il va, il vient, et si vous êtes bien embusqué vous trouverez l'occasion de le tuer.

Cachez-vous le mieux que vous pourrez derrière un arbre, un buisson; s'il existe un fossé près de vous, tâchez de le voir dans sa longueur. Arrangez-vous de manière à ce que les branches ne vous gênent pas pour mettre en joue, et une fois placé, ne faites aucun mouvement; devenez statue, soyez cariatide. Il est essentiel de ne pas fumer. J'ai connu plus d'un chasseur qui, pour avoir allumé son cigarre, avait vu le renard retourner sur ses pas, tandis que probablement il serait venu se faire tuer comme un étourdi; mais l'odeur du tabac avait éventé la mine. Tâchez de grimper sur un arbre dans le voisinage d'un terrier; ce poste n'est pas toujours très-commode, mais certainement c'est un des meilleurs pour avoir occasion de tirer. Si le renard passe devant vous sans que vous puissiez le tuer, ne bougez pas; soyez certain qu'il reviendra bientôt. « C'est un bon endroit, dit-il; je n'ai vu personne : l'ennemi n'est point là. » Si, pendant que vous êtes en embuscade, vous entendez les pies et les

geais caqueter ensemble, soyez certain que le renard n'est pas loin; mettez en joue, vous allez le voir débucher un instant après.

Un jour, mes chiens chassaient un vieux renard qui venait de prendre un levraut. Quoique vigoureusement poursuivi par quatre lurons qui prétendaient au monopole de la chasse aux lièvres et ne voulaient point de concurrence, maître renard ne lâchait point sa proie. Au moment de regagner son terrier, un chasseur embusqué le tire et le roule sans toucher le lièvre, qui, débarrassé de son ennemi, se sauve au plus vite. Les chiens arrivés, on les mit sur la voie du levraut; il fut pris un quart d'heure après. Sans doute le renard l'avait blessé, ce qui retarda la vitesse de sa course.

« Souris qui n'a qu'un trou est bientôt prise, » dit le proverbe. Vous avez cru boucher tous les terriers du renard, mais vous en avez oublié un caché sous des broussailles. Vous ne le connaissiez point, mais le compère n'en a pas oublié le chemin : il s'est terré. Comment faire ?

D'abord, vous pouvez l'enfumer comme un renard qu'il est, en plaçant dans une gueule du terrier, sous le vent, une mèche soufrée, que vous couvrez de feuilles sèches et d'herbes. Vous produisez une grande fumée qui souvent ne sert à rien, car le renard se trouve quelquefois au fond du terrier, et la fumée tend toujours à monter et ne descend jamais.

Si vous avez de bons bassets-terriers, vous pourrez les lancer dans la gueule, en ayant soin de leur mettre un collier, qui leur évitera les morsures au cou; quelques chasseurs ajoutent des grelots pour deviner la direction que les chiens prennent dans le terrier ; je les crois inutiles, attendu que les bassets avertissent assez en donnant de la voix. Vous entendrez bientôt

une musique souterraine, qui vous fera l'effet d'un orchestre avec sourdines. Alors, jugeant de l'endroit où la bataille est engagée, vous piocherez la terre pour découvrir la place où se trouve votre renard. Auparavant, vous aurez soin de boucher tous les trous par où l'animal pourrait s'échapper, à l'exception cependant de celui qui a servi d'entrée à vos chiens; contentez-vous d'y placer quelques piquets; car, si vous le fermiez, vos bassets n'auraient plus d'air. Fouiller un terrier de renard n'est pas chose facile : c'est bien pire que de bouleverser un terrier de lapin. Le renard place presque toujours sa demeure près des rochers, sous des arbres séculaires, dont les racines opposent un obstacle sans cesse renaissant à la pioche de l'ouvrier.

Si le terrier se trouve sur un côteau, vous agirez sagement en faisant entrer vos chiens par la gueule la plus basse; ils pousseront le renard vers le haut, et vous aurez moins de terre à remuer. S'il est sur une petite protubérance, sur un mamelon qui s'élève à quelques pieds au dessus du sol, il faut introduire les chiens par en haut; le renard descendra vers le terrain uni, et votre travail sera plus facile. Comme le terrier du lapin, celui du renard est un labyrinthe inextricable, percé de vingt routes différentes, qui se croisent en tous sens. Ces divers chemins aboutissent à des places, comme les rues de nos villes. Ces places, appelées *maires* par les chasseurs, sont les endroits où le renard fait tête aux chiens. Quand il est forcé dans ce retranchement, il se retire dans un accul, comme les soldats, d'une place forte, qui, obligés d'évacuer la ville, rentrent dans la citadelle. Le chemin qui conduit de la maire à l'accul tourne ordinairement en deux zigzags, dont le premier est perpendiculaire, et l'autre horizontal; on l'appelle *fusée*.

Les chiens sont arrivés facilement à la maire ; ils ont travaillé des pieds et des dents ; ils ont coupé des racines, labouré la terre ; le renard, après avoir combattu, s'est retiré dans son accul, en passant par la fusée où les chiens ne peuvent pas le suivre. La route est trop étroite, elle plonge verticalement ; ils n'ont point de force pour travailler dans cette position. Les chiens crient pour demander du secours, et voici ce que fait le chasseur.

Il s'est muni de trois tarières, une pointue, une ronde et une plate. Il pose l'oreille à terre, et cherche à introduire la tarière pointue entre les chiens et le renard. Cet instrument ayant facilité le passage des autres, on arrive à introduire la tarière plate qui bouche la fusée, relègue le renard dans son accul, dont il ne peut plus sortir ; car, sans cela, n'en doutez point, le compagnon reviendrait bientôt sur les chiens ; un combat terrible s'engagerait pour chercher un passage dans une autre maire.

L'usage des tarières, quoique paraissant compliquer beaucoup l'opération, la simplifie ; car, si vous faites une tranchée, souvent très-profonde, et que le renard change de place, il faut recommencer, et c'est un terrible ouvrage.

Voilà votre renard bloqué dans son coin ; il ne s'agit plus que de le prendre ; c'est une question de temps et de travail. Il vous faut des hommes robustes, travaillant fort, muni de bons outils, pour faire une tranchée perpendiculairement à la direction de la fusée. Lorsqu'on arrive près des chiens et du renard, il ne faut plus piocher à grands coups, car on pourrait assommer un basset. Les vieux routiers, qui connaissent la manœuvre, quittent l'intérieur du terrier du moment qu'ils voient la tarière placée. Dans ce cas, il faut les coupler aussitôt ; car leur ardeur est telle qu'ils

viennent se fourrer dans la tranchée, nuisent beaucoup au travail, et s'exposent à se faire écraser.

Vous avez une grande tenaille en fer, et vous saisissez le renard par le cou, du moment que vous l'apercevez il arrive quelquefois que le renard, pendant que vos ouvriers travaillent, travaille aussi de son côté; il a gratté la terre sous lui; il s'en est couvert tout le corps, et vous ne voyez rien; mais cherchez et vous trouverez le pauvre diable tout penaud, sans mouvement. Ayez une fourche à deux branches, et clouez-le par terre comme les paysans de l'Ambigu font pour les assassins qu'ils arrêtent contre une coulisse branlante, lorsqu'arrive enfin le dénoûment du mélodrame, moment solennel où, pour l'édification des cuisinières du quartier, il faut que la vertu triomphe, et que le criminel soit puni. Pendant que vous tenez le renard immobile, un chasseur, armé de longues tenailles, comme celles qui servent à manier les grosses bûches dans nos cheminées, s'en empare, et l'enlève au milieu des bravos, des cris de victoire et de la joie bruyante des chiens.

Vous pouvez le mettre dans un sac et l'expédier en Angleterre; les *fox hunter,* dont ce pays abonde, vous le paieront fort cher, pour avoir le plaisir de le chasser. Les Anglais aiment passionément la chasse du renard. La quantité de ces animaux qu'on leur expédie chaque année du continent est vraiment incroyable. Ces renards s'appellent renards de sac; ne connaissant point le pays, ils ne se terrent jamais; on les chasse au forcer avec grand appareil de chevaux et de chiens. Une fois le renard lancé, rien ne peut plus arrêter le coursier dressé pour cette espèce de chasse. Les vallées escarpées, les haies, les fossés, les barrières; tout est franchi comme dans une chasse au clocher; le cheval suit les chiens, qui suivent le renard, jusqu'à

ce qu'il soit forcé. Vous devez penser à quels dangers s'exposent les chasseurs dans un pays comme l'Angleterre, où chaque propriété se trouve entourée de haies, de fossés ou de barrières. La passion de la chasse au renard est si forte chez les Anglais que, si quelque chasseur est précipité de son cheval, les autres ne s'arrêtent pas pour lui donner des soins; ils passeront sur son corps pour arriver les premiers à la prise du renard. Ce sont des cris, des transports; vous croiriez assister à une chasse fantastique; si la moitié des chasseurs devait périr en se cassant le cou, cela n'empêcherait rien.

Il faut voir les tours de force qu'ils font une fois lancés; ils courent; galopent, bondissent, sans être arrêtés par aucun obstacle. Lorsque, de sang-froid, ils revoient plus tard les précipices qu'ils ont franchis au galop, ils ne peuvent pas croire eux-mêmes qu'ils se sont exposés à de si grands dangers. Quand les passions nous fouettent le sang, nous sommes capables des plus grandes choses, mais il faut des passions pour arriver là. Richelieu, voulant aller voir une belle dame, passa sur une planche mise à travers une rue, à la hauteur d'un troisième étage; il avait alors le sang en ébullition. Quand tout fut refroidi, le retour par le même chemin lui parut impossible; il sortit par la porte cochère.

Chez les Anglais, cette manie de la chasse au renard passe jusqu'à leurs chevaux, et la preuve, c'est que si le cheval se débarrasse de son cavalier, il n'en continue pas moins de poursuivre le renard pour son compte personnel et pour l'acquit de sa conscience. On a vu des chevaux en pâture traverser une rivière pour aller de l'autre côté se joindre à la meute qui poursuivait un renard. Les cris et le fouet des palefreniers ne les arrêtaient pas; ces chevaux avaient besoin de chasser le renard.

Vous pensez bien que, chaque année, il arrive à cette chasse de nombreux accidents; mais la multiplicité des jambes cassées, des côtes enfoncées, des têtes écrasées, n'empêchera jamais nos voisins d'outre-mer de chasser le renard; tous les jours des marins font naufrage, ce qui n'arrête personne au moment de s'embarquer. Cette manie cherche à s'infiltrer chez nous; je connais d'honnêtes amateurs qui apprivoisent un jeune renard; ils le dressent à fuir devant les chiens, leur meute elle-même est dressée à ne jamais toucher au renard, de cette manière la même bête dure longtemps, elle peut servir toute l'année. Les chasseurs partent, galopent tout le jour, et le soir en rentrant ils cherchent mutuellement à se persuader qu'ils se sont bien divertis. Quelquefois il arrive que le renard refuse de courir, on le pousse le fouet à la main, et il se couche; alors on affiche *relâche* par indisposition. J'assistais dernièrement à une de ces parodies de chasse; nous courions depuis quelque temps lorsque tout à coup nous n'entendîmes plus la voix des chiens. Tout était mort dans le bois. On va, on vient, on cherche; à la fin j'arrive dans une éclaircie, et je vois la meute couchée au soleil, se reposant de ses fatigues. Le renard était au milieu des chiens qui lui cherchaient les puces.

En Angleterre, quand la chasse est finie, quand le renard est forcé, les chasseurs reviennent en triomphe chez le maître de la meute, et là on mange et l'on boit en conscience. On voit bien des cavaliers, qui, pendant la chasse, se sont tenus fermes sur leur étriers, ne pas pouvoir demeurer assis sur leur centre de gravité; la tête emporte le reste, et puis ils roulent sous la table, ronflent sur le parquet en attendant qu'ils puissent boire encore.

Si vous voulez donner une leçon à vos chiens, quand

vous aurez pris un renard vivant, apportez-le chez vous, cassez-lui les dents, et lâchez-le dans un fossé couvert d'où il ne puisse pas fuir, et mettez vos jeunes bassets à ses trousses; le succès qu'ils obtiendront les encouragera pour une autre occasion.

Si vos chiens sont tous là, vous pouvez vous procurer un petit divertissement assez agréable. Après avoir cassé les dents du renard, on lui coupera les jarrets; on gardera les chiens à l'attache, en leur montrant l'animal d'un peu loin, avant de les lâcher sur la proie: c'est alors qu'on entend un beau tapage. Si vous avez de jeunes chiens, c'est le véritable moment de les exciter à courir sur l'animal; il ne peut plus ni leur échapper ni les mordre; ce qui les découragerait peut-être pour toujours. Quand cette cérémonie vous aura suffisamment amusé, lâchez toute la bande et sonnez la mort.

On prend aussi les blaireaux de cette manière; mais il faut avoir soin, si l'on a de jeunes chiens, de ne les faire entrer au terrier qu'après les vieux. Si, tout en prenant un renard, on découvre une portée de renardeaux ou de petits blaireaux, c'est une bonne fortune qu'on ne doit pas négliger; ces animaux serviront à acharner vos chiens, *encarnar*, comme disent les Espagnols. On retire les vieux bassets, et on fait étrangler par les jeunes la famille que l'on vient de découvrir. Si vous n'aviez pas vos jeunes chiens avec vous mettez les renardeaux dans un sac pour faire cette expédition au chenil.

Si vous prenez un blaireau vivant, et si vous voulez le conserver, ayez soin de ne pas le toucher au museau, le moindre coup appliqué sur le nez le tuerait tout de suite. Comme la taupe, le blaireau a cet organe doué d'une extrême sensibilité. Au reste, ces deux animaux ont entre eux beaucoup de ressemblance, tant par la conformation que par les habitudes.

Vous voyez que pour faire la chasse au renard il faut un arsenal d'outils; tarières, pelles, pioches, haches, et de plus une escouade d'ouvriers. Voici ce que dit le brave Du Fouilloux à ce sujet : « Le seigneur doit avoir sa petite charrette, là où il sera dedans, avec la fillette agée de seize à dix-sept ans laquelle lui frottera la teste par les chemins. Toutes les chevilles et peaux de la charrette doivent être garnies de flaccons et bouteilles; il doit avoir au bout de la charrette un coffre de buis, plein de coqs d'Inde froids, jambons, langues de bœuf et autres bons harnois de gueule. Il faut que le seigneur marche en bataille de cette façon, équippé de tous les ferremens mentionnés, afin d'aller donner l'assaut aux gros tessons et vulpins en leur fort, et rompre leur chasmates, plocus, paraspets, et les avoir par mine et contremine jusques au centre de la terre, pour en avoir les peaux à faire des carcans pour les arbalestriers de Gascogne. » Cette chasse au terrier, en même temps quelle est utile, est fort agréable pour les dames. Le galant Leverrier de la Conterie, après en avoir fait la description, se lance un peu dans le madrigal : « Assises sur la fougère, elles en prennent le plaisir à leur aise, et par leur présence en inspirent de bien vifs aux chasseurs. » Oui, j'aimerai toute ma vie cette chasse, et par reconnaissance, et par goût. Sans cette occupation, que ferions-nous l'été jusqu'à la recolte, et tandis que notre équipage est à la mue? » Cela s'appelle parler en chasseur déterminé, qui ne veut pas perdre une journée.

Quoiqu'en France on ne cherche pas à forcer le renard à courre, je ne terminerai pas ce chapitre sans parler de cette manière de prendre ces animaux. Elle est fort amusante, j'en ai eu quelquefois le plaisir en Allemagne.

Sous Louis XIII on faisait le bois pour le renard

comme pour le cerf; on le détournait le matin avec le limier, et puis on le laissait courre; on le donnait aux chiens comme une bête de haute importance. A ce sujet, Robert de Salnove prodigue les éloges à Louis-le Juste pour avoir été le premier à traiter le renard avec tant de façons. Aujourd'hui, nous n'y regardons pas de si près; nous cherchons un renard, et nous l'attaquons où nous le trouvons.

La principale chose qu'il faut observer pour réussir, c'est de bien boucher les terriers. Il faut connaître toutes les gueules, et ne pas en oublier une. Le renard a bon jarret, on a besoin de plusieurs relais pour le forcer; l'essentiel est que le piqueur les donne toujours à bon vent, après que la meute a passé.

Divisez donc votre équipage en quatre ou cinq parties égales, et, pour ne pas risquer de mettre une autre bête sur pied, faites quêter un ou deux chiens habitués à ne chasser que le renard. Les Allemands ont des *fuchs-hund* excellents pour cela; ces chiens passeraient près d'un lièvre sans mot dire. Quand le renard sera lancé, rompez vos chiens et découplez la meute.

Ici la chasse va toute seule, les mauvais chiens sont encore très-bons pour cela; sentant tous à plein nez, la musique va grand train. Le seul défaut que l'on éprouve en forçant le renard, c'est lorsqu'il se jette dans l'eau; rarement il la traverse; on en acquiert bientôt la certitude par des devants et des arrières. Le renard s'est fourré dans les broussailles, sous des arbres à moitié déracinés; les chiens l'ont bientôt trouvé, mais il n'est pas facile de le faire sortir. On y parvient cependant avec des bâtons ou bien en bêchant la terre. Quelquefois il se fourre sous un rocher, il fait tête aux chiens, se défendant avec courage, car le renard est très-brave, cent fois plus brave que le loup. Celui-ci, quoique plus gros et plus fort, n'est

qu'un lâche. Quand le renard est acculé, entouré de tous les chiens, on entend alors le plus harmonieux vacarme qui puisse flatter l'oreille d'un chasseur.

Il faut se méfier d'un renard blessé; l'imprudent qui s'aviserait de le toucher serait affreusement mordu. J'ai connu un garde à qui le chirurgien fut obligé de couper le bras par suite d'une morsure faite par un renard. Quand l'animal est par terre et qu'il respire encore, on prend une gaule et on lui en applique deux ou trois bons coups sur la tête, jusqu'à ce que mort s'ensuive.

On dit que le renard, pour dépister les chiens, se vide sur leur passage, qu'il foire enfin, pour me servir de l'expression technique. « Si levriers le courent, le dernier remède qu'il a, s'il est en plein pays, il conchie volontiers levriers afin qu'ils le laissent là pour la puanteur et ordure. » (1) De là vient l'expression « foirer comme un renard. » Je crois qu'on a donné au renard plus d'esprit qu'il n'en a réellement; car enfin l'esprit d'un animal consiste à savoir conserver sa vie, et le renard ne donne pas à la chasse de bien grandes preuves de sagacité; il ne double jamais ses voies, il tourne à droite, à gauche, et ne se rase pas. Quelle différence avec le lièvre!

El Demiri, l'écrivain arabe que j'ai déjà cité, rapporte une aventure bien singulière au sujet d'un renard; heureusement que nous ne sommes pas obligés de la croire. « Nous étions en voyage dans l'Arabie heureuse; comme nous nous disposions à souper, l'heure de la prière du soir arriva. Nous nous levâmes pour faire la prière, laissant notre table toute dressée, et nous commançames à prier. Il y avait deux poulets sur la table. Tandis que nous priions, un renard vint et

(1) *Le Miroir de Phébus des déduicts de la chasse.*

emporta un des poulets. La prière finie, nous déplorions la perte d'une partie de notre souper, lorsque nous aperçûmes le renard qui tenoit dans sa gueule quelque chose qui nous parut avoir la figure d'un poulet. Il le posa au lieu où il étoit. Nous courûmes aussitôt sur lui pour le lui arracher, dans la pensée que c'étoit notre poulet; mais lorsque nous fûmes éloignés de notre table, il profita de notre absence, accourut et enleva celui qui nous restoit. Ce que nous avions pris de loin pour un poulet n'étoit autre chose que des écorces de palmier, que le rusé voleur avoit disposées de manière à leur donner cette figure. » (1)

Le renard foire, il est vrai, lorsqu'il est vigoureusement poursuivi par les chiens; mais je crois que c'est de peur et non par suite d'un calcul. Cela ne l'empêche point d'avoir du courage dans l'occasion. J'ai connu de bien braves soldats qui, dès qu'ils entendaient le canon, étaient obligés d'aller faire un petit tour quelque part. Ce devoir rempli, tout se passait à merveille, et ils faisaient leur métier de héros avec beaucoup de grâce.

Quand vous avez pris un renard vivant, vous pouvez, une fois rentré chez vous, donner aux dames un spectacle assez divertissant. Cousez avec du fil les paupières de l'animal, de manière qu'il ne puisse pas y voir; ensuite lâchez-le dans la plaine. Vous rirez des nombreuses culbutes qu'il fera dans les fossés, la moindre taupinière interrompra sa marche. Lorsque vous l'aurez perdu de vue, lâchez tous vos chiens jeunes et vieux; du moment qu'ils l'auront atteint, ce qui ne tardera pas, les culbutes recommenceront; les sauts, les soubresauts se succèderont jusqu'à ce qu'il

(1) *Histoire des animaux*, par El Demiri, traductiou de M. Belin de Ballu. Strasbourg, 1787.



soit gueulé. Vous direz peut-être que c'est de la cruauté? sans doute; mais le renard est un brigand qui toute sa vie a vécu de rapine; il s'est gorgé du sang de nos lièvres, il a croqué nos perdreaux par centaines, il nous a privé de nombreux plaisirs; pourquoi ne chercherions-nous pas dans sa mort une agréable compensation?

Lorsqu'on veut dresser des chiens à la chasse du renard, il faut leur en faire curée; mais on doit commencer par bien cuire la chair, sans quoi ils n'en voudraient pas. On la mêle d'abord avec du fromage, puis on la donne toute seule; ensuite on la présente à moitié cuite, pour finir par la faire manger crue. Vous voyez que je suis fidèle à mes principes; je termine tous mes chapitres sur chaque bête par la manière de s'en servir.

Si je savais que vous eussiez envie de manger du renard, je vous donnerais la méthode que les paysans des Ardennes emploient pour le faire cuire; mais je crois fort que vous n'en useriez pas. Ce serait un hors-d'œuvre inutile. L'univers se divise en deux grandes catégories : 1° les choses que l'on mange, 2° celles que l'on ne mange pas; il en est de même de nos journées; on peut les diviser en deux parties, l'avant-dîner, l'après-dîner. Ici la question est bien tranchée; dans les choses que l'on mange, c'est différent, il est difficile de poser des limites exactes. Dans tel pays on trouve mauvais ce qu'ailleurs on juge délicieux, cela dépend des goûts, des habitudes, de l'éducation et sur tout du cuisinier. On dit qu'un de ces honorables artistes servit au régent un vieux gant de maître d'armes, et que tous les convives trouvèrent la chose excellente. Pourquoi ne servirait-on pas un renard, en le combinant avec des sucs qui neutraliseraient son goût sauvage? En toute chose il existe une manière

d'opérer ignorée du vulgaire, et que les savants connaissent seuls. Si l'habile cuisinier peut nous faire trouver bonne une chose reconnue mauvaise, à plus forte raison il vous fera trouver excellent ce qui n'était que bon. Citons un exemple :

Bien des gens mangent des dindes truffées ; assurément cette opération est très-facile et fort divertissante ; mais savent-ils les manger ? Je n'hésite pas à répondre non. Il ne s'agit point d'acheter une dinde truffée et de la faire rôtir ; la masse des gourmands vulgaires agit ainsi, mais les gastronomes érudits la truffent eux-mêmes, car ils veulent savoir ce qu'elle peut contenir. C'est comme un chasseur qui se sert d'un fusil à culasse mobile ; il n'achète point ses cartouches toutes faites, il les arrange lui-même, car il veut savoir exactement la dose de poudre et de plomb qu'elles renferment. Vous croyez peut-être qu'un gourmand et un gastronome ont entre eux beaucoup de ressemblance, pas du tout ; vous êtes dans une erreur profonde, que je suis bien aise de faire cesser. Ces deux êtres sont séparés par l'énorme distance qui existe entre le versificateur et le poète, entre l'ouvrier et l'artiste, entre le maçon et l'architecte. J'en connais qui se croient gastronomes et qui ne sont que gourmands ; soit par ignorance, soit par lésinerie, ils mangent comme on leur a dit qu'il fallait manger, sans s'occuper de faire marcher la science vers la perfection.

Voici la vraie recette pour manger une bonne dinde truffée ; elle résulte des plus graves méditations, de nombreuses expériences. A l'avenir, si vous péchez, c'est que vous le voudrez bien, et que votre intention est de mourir dans l'impénitence finale. Il vous faut d'abord non seulement une belle dinde, mais encore de belles et bonnes truffes. Il faut que l'animal soit vivant ; si vous l'achetiez mort ce ne serait pas la même

chose, car, la chaleur n'existant plus, l'arome des truffes dont vous devez le bourrer ne se communiquerait pas aussi bien aux parties charnues. Vous achetez donc une belle dinde, grosse, grasse, bien dodue; vous la tuez, vous la videz sur-le-champ; vous remplissez de belles truffes toutes ses cavités abdominales et pectorales, et vous la suspendez au garde-manger sans la plumer. Cette dernière condition est de la plus haute importance. Des essais consciencieux ont prouvé que les plumes absorbent une grande quantité de sucs au moment de la mort; si vous les ôtez, elles l'emportent, si vous les laissez, elles les dégorgent.

Huit jours après, quand vous voulez manger votre dinde, vous la plumez, vous ôtez toutes les truffes dont le parfum s'est infiltré dans la chair, vous les jetez par la fenêtre, vous en mettez de nouvelles, vous faites rôtir et vous servez chaud.

Mais, direz-vous, c'est un plat bien cher. Cela ne me regarde pas; vous vouliez manger un dinde excellent, je vous ai donné la recette; arrangez-vous. Sur les tables bourgeoises on sert fort peu de dindes ainsi préparés; aussi les truffes qui ont séjourné huit jours dans la bête n'ont plus de goût; autant vaudrait-il manger des morceaux de liége cuits au four.

Si Brillat-Savarin n'était pas mort, je lui dirais: « Pends-toi, tu n'as point trouvé celui-là, ton génie n'a point deviné cette merveille. » Cependant il aurait dû la connaître, depuis longtemps mes compatriotes provençaux en font usage. Les vrais gastronomes du Midi ne mangent pas des dindes autrement; aussi, quand ils viennent à Paris, ils trouvent une différence fort grande, même lorsqu'ils siègent aux tables les plus somptueuses.

Où en étais-je donc? aux choses qui se mangent et

à celles qui ne se mangent pas. Vous vous étonniez que les paysans de certains pays mangeassent du renard, mais à Rome on mangeait bien les jeunes chiens rôtis, et tout le monde les trouvait délicieux; on châtrait ces animaux pour qu'ils devinssent plus gras. (1) Les Chinois, et, en général, tous les Asiatiques mangent encore du chien. Hippocrate dit que cette chair est échauffante et d'une digestion difficile. Au reste, je suis bien aise que la coutume de manger du chien soit passée; on nous les vole de temps en temps pour les vendre, on nous les prendrait pour les rôtir : nous ne pourrions plus en élever un seul.

Vous figurez-vous le désespoir d'un chasseur qui, entrant dans une cuisine, verrait Miraut à la broche et Ravaudin en salmis. Quant à moi, plutôt que de manger du chien, je préférerais ne vivre qne de racines, d'herbes et de feuilles d'arbre. A l'armée, dans certaines circonstances critiques, j'ai mangé du cheval, du mulet, de l'âne, du chat; je n'ai jamais pu me décider à manger du chien. J'ai tant de tendresse, tant de sympathie pour cette pauvre bête, que mon estomac n'aurait pas pu la digérer; je me serais cru anthropophage; car le chien est l'ami de l'homme en général, mais pour nous c'est bien autre chose, nos chiens font partie de nous-mêmes. Un chasseur passe des heures entières à caresser cet aimable animal; tous les deux attendent l'un de l'autre des plaisirs sans nombre, toujours renaissants, et malgré cela toujours nouveaux.

Manger du chien! un chasseur mourrait cent fois de faim auprès d'un chien rôti. J'entends par le mot chasseur un homme chassant noblement, par goût, par passion, et ne mêlant point la spéculation de l'épicier

(1) Pline. Liv. xxix.

parmi les jouissances de l'artiste. Je connais bien des gardes qui, lorsqu'un chien est trop vieux, le tuent pour ne plus le nourrir; s'ils ne le mangent pas, c'est qu'il est trop dur. Ces gens-là n'apprécient que les choses donnant du profit, toute autre idée ne peut jamais entrer dans leur cerveau. Ce sont des braconniers patentés, reconnus par la loi, ils préfèrent tuer un lièvre à l'affût qu'en rase campagne, parce qu'ils ont plus de chance de ne pas perdre leur plomb; et ces misérables se disent chasseurs, ce sont des tueurs de bêtes, des bouchers, qui, au lieu d'opérer à l'abattoir, travaillent dans les plaines et dans les bois. Ils ont usurpé le titre de chasseurs, et ils le gardent. C'est comme Orion le braconnier, l'inventeur des filets, des piéges, de tous les engins qui détruisent le gibier ignominieusement. Les Grecs le placèrent dans le ciel, où il brille encore, lorsque le temps est serein. Ce malheureux forme à lui tout seul une superbe constellation; il porte à sa ceinture des étoiles de première grandeur, et nous n'en aurons pas une, même de la plus petite espèce. Que voulez-vous que fassent les honnêtes gens quand ils voient le vice récompensé, ils se découragent; c'est ce qui m'arrive quelquefois quand je regarde Orion. Oh! si je pouvais avoir la place de M. Arago pendant vingt-quatre heures, Orion verrait beau jeu; je l'aurais bien vite fait descendre de son trône usurpé.

Les proverbes changent quelquefois, jadis on disait: « Méprisable comme celui sur qui le renard a pissé. Les renards ont pissé sur lui, il ne reste plus aucune trace de notre amitié. » Nous traduisons cette dernière phrase par: « Il a fait quelque chose dans ma malle. » Aujourd'hui, quand nous mangeons un raisin doré par le soleil de septembre, nous nous écrions: « C'est excellent, on dirait que le renard a pissé dessus. »

La peau du renard est très-bonne lorsqu'on le tue en hiver ou en automne; dans les autres saisons elle est sans aucune valeur. « La peau du renard est moult chaude pour faire moufles et pelices, mais ce n'est belle fourrure, et put tousjours si elle n'est bien couroyée (1). » On en fait des tapis, des bonnets pour les postillons, on en double des manteaux pour voyager en hiver. Avec le poil du blaireau vous pouvez fabriquer des pinceaux qui serviront à couvrir votre menton d'une mousse blanche et parfumée. « On dit qu'un enfant qui oncques n'auroit chaussé souliers, si les premiers qu'il chausseroit estoient de peau de tesson, il guarira les chevaux du farcin s'il monte sus. (2) » C'est une recette que je ne garantis pas, mais je puis vous assurer que la peau d'un renard et le poil d'un blaireau sont fort agréables à conquérir. Chaque fois que vous marcherez sur votre tapis, et quand votre jour de barbe arrivera, les plus jolis souvenirs viendront traverser votre tête, ils agiteront votre cœur : en chassant vous aurez semé, vous trouverez la récolte fort agréable.

(1) *Le Miroir de Phébus des desduicts de la chasse.*
(2) *Idem.*



FIN DU TOME PREMIER.







